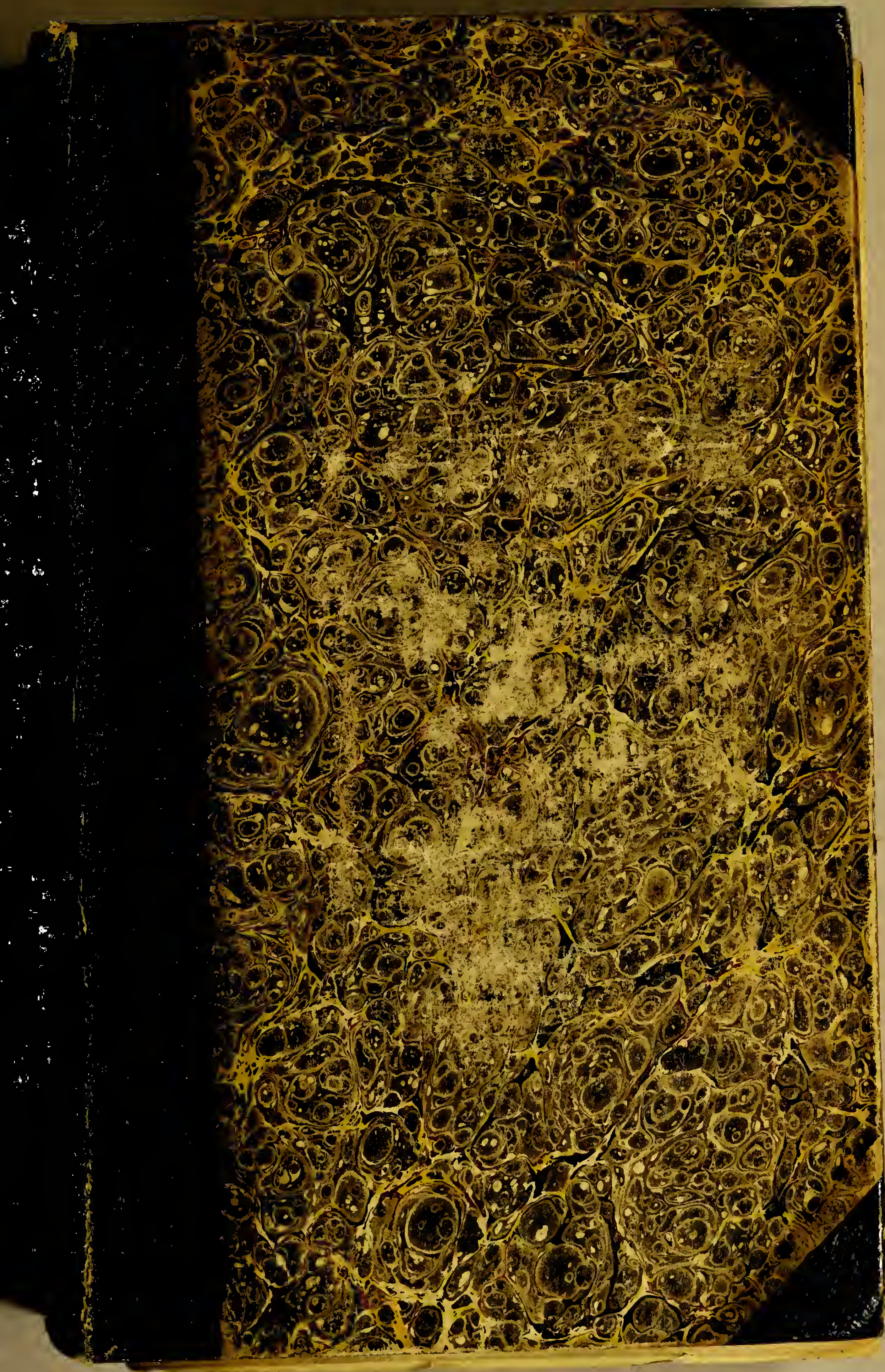



GAUDEO

HISTOIRE
GÉNÉRALE
DE L'AMÉRIQUE
DEPUIS SA DÉCOUVERTE.

TOME PREMIER.

HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'AMÉRIQUE DEPUIS SA DÉCOUVERTE;

Qui comprend l'Histoire Naturelle, Ecclésiastique, Militaire, Morale & Civile des contrées de cette grande partie du Monde.

PAR le R. P. TOURON, de l'Ordre des Freres Prêcheurs.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez JEAN-THOMAS HÉRISSANT, fils, rue Saint Jacques, à S. Paul & à S. Hilaire.

M. DCC. LXVIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



PREFACE.

ON pourroit être ſurpris que parmi tant de ſçavans hommes, qui, dans ces derniers ſiècles, par un zèle digne de louange, ont conſacré leurs veilles & leurs talens à la gloire de l'Egliſe, dont ils nous ont donné l'Hiſtoire dans toutes les Langues, il ne s'en ſoit pas trouvé quelqu'un qui ait porté ſes regards vers cette multitude de peuples déja fidèles qui habitent aujourd'hui le Nouveau-Monde. On a beaucoup écrit touchant les conquêtes des Princes Chrétiens, particulierement des Portugais & des Eſpagnols,

dans les Indes occidentales. On a multiplié les ouvrages ſur l'Hiſtoire naturelle de ce grand & fertile pays. Pluſieurs ſe ſont longtems exercé à expliquer ou à conjecturer la première origine de tant de différentes nations qu'on y a découvertes. Mais on ne s'eſt point donné la même peine, pour nous apprendre avec quel ſuccès l'Evangile fut d'abord annoncé dans ces mêmes contrées, & quel y a été depuis le progrès du Chriſtianiſme.

Nous ſommes redevables, il eſt vrai, à quelques habiles Ecrivains Eſpagnols & Portugais, de pluſieurs précieux Mémoires qu'ils paroiſſent avoir recueillis avec ſoin, & dont ils nous ont enrichi dans divers ouvrages eſtimés. Mais l'objet principal de la plûpart de ces Auteurs,

n'étoit pas d'écrire d'une maniere ſuivie l'établiſſement & la propagation de la Religion chrétienne dans le Nouveau-Monde. Sans oublier ni négliger un ſujet ſi important, ils ont laiſſé beaucoup à faire, à quiconque voudra profiter de leur travail, pour le porter à quelque degré de perfection.

Cependant plus l'Hiſtoire de l'Egliſe, qui eſt celle du Royaume de Jeſus-Chriſt, eſt utile, intéreſſante, propre à ſoutenir la foi des Fidèles, & à nourrir leur piété, plus auſſi doit-il paroître important de la préſenter, cette Hiſtoire, ſinon dans ſon entier, du moins dans quelque étendue, & avec toute l'exactitude poſſible, puiſque tout y eſt précieux. C'eſt là principalement que paroiſſent les attentions de la Providence, & les

richesses de sa grace pour le salut des hommes. Les promesses de Jesus-Christ s'accomplissent toujours, à proportion que son Evangile est annoncé dans les différentes parties de la terre, & que les nations entrent dans son divin bercail, pour ne faire qu'un seul troupeau sous le même Pasteur.

Il y a déja plus de deux siecles & demi que les Indes occidentales ont été découvertes par les Européens, & presque autant que la lumière de la Foi a commencé à luire à des nations barbares, à des peuples sauvages, plongés jusqu'alors dans les épaisses ténèbres du paganisme, à des hommes qui vivoient sans aucune connoissance du vrai Dieu, la plûpart sans mœurs, sans loix, presque sans aucune société civile. Ces peuples ce-

pendant (on peut du moins le dire de plusieurs) ont reçu la parole du salut, & se sont soumis au joug de Jesus-Christ: la douceur de l'Evangile les a d'abord civilisés; & la grace, cette maîtresse des cœurs, a fait presque de nos jours, parmi les Américains, ce que dans les premiers siècles de l'Eglise, elle fit parmi les Grecs & les Romains, lorsqu'elle triompha de toutes leurs résistances, pour les faire passer des superstitions de l'idolâtrie au culte du Dieu Créateur, & du Rédempteur de tous les hommes.

Puisque les nouveaux Chrétiens de l'Amérique sont à présent une illustre portion du troupeau de Jesus-Christ, l'Histoire de leur conversion appartient donc à celle de l'Eglise; & si jusqu'ici on a négligé de l'écrire

avec quelque ſuite, nous ne pouvons guère l'attribuer qu'à la difficulté de ſe procurer tous les Mémoires néceſſaires pour une telle entrepriſe. Il n'eſt pas en effet aiſé d'en recouvrer, qui ſoient en même tems & aſſez exacts, pour qu'on puiſſe y avoir toujours une confiance entiere, & aſſez amples, aſſez ſuivis, pour nous inſtruire à fond de tout ce qu'il ſeroit néceſſaire de ſçavoir, pour donner à cette nouvelle Hiſtoire toutes les parties qui en pourroient faire l'agrêment & le mérite.

Les mêmes réflexions qui en ont arrêté tant d'autres, nous auroient auſſi détournés du travail que nous entreprenons, ſi nous n'avions eſpéré que ce commencement, tout foible ou imparfait qu'il eſt, pourra avoir des ſuites plus heureuſes. Qu'on

ne le confidere donc, fi on veut, que comme une efquiffe, ou comme une ébauche : cette ébauche excitera peut-être l'émulation de ceux qui, avec de plus grands talens, auront auffi plus de moyens de fe procurer de nouveaux Mémoires : il eft moins difficile de continuer & de perfectionner ce qui eft une fois commencé. Notre travail ne nous paroîtroit point inutile, quand il ne ferviroit que d'occafion à quelque habile Ecrivain de faire lui même fes efforts, pour donner enfin au Public ce grand & précieux morceau qui manque à l'Hiftoire de l'Eglife. Nous aurons fervi à fa gloire, ou plutôt à celle de Dieu; cela doit bien nous fuffire : malheur à nous, fi dans nos travaux & dans nos veilles, nous cherchions autre chofe que

ce qui peut glorifier le Pere céleste, & son Fils Jesus-Christ.

Au reste, s'il s'en faut de beaucoup que nous n'ayons en main tous les secours que nous pourrions desirer, & qui seroient nécessaires pour bien remplir notre plan, ceux que la Providence nous a fournis ne sont pas entiérement à négliger. Ce sont d'abord des relations faites sur les lieux par des personnes instruites & dignes de foi; par des Ministres de l'Evangile, lesquels, après avoir long-tems travaillé dans la vigne du Seigneur, ne mettoient par écrit ce qu'il avoit plû au Seigneur de faire par leur ministère, ou par celui de leur freres, que pour obéir aux ordres de leurs Supérieurs, & quelquefois du Pape, ou de leurs Souverains.

Ces relations, écrites par des

Particuliers, étoient ordinairement portées dans les Chapitres Provinciaux de divers Ordres Religieux, qui s'assembloient de tems en tems dans les différentes Provinces de l'Amérique : tous ceux qui s'y trouvoient pouvoient avoir connoissance des faits, & l'Assemblée nommoit des Sujets choisis, pour revoir & examiner ces différens écrits, les confronter ensemble & en faire une relation plus complete, avec toute l'exactitude convenable. Celle-ci étoit envoyée sous le sceau du Chapitre, tantôt à la Congrégation de la Propagande, & tantôt au Supérieur Général de l'Ordre à Rome. On a toujours conservé avec soin ces relations dans les Archives ; & c'est de-là que le Pere Vincent-Marie Fontana, Dominicain, a tiré une grande

partie des pieces, dont il s'eſt ſervi pour écrire en latin deux Volumes, qui nous ont été de quelque ſecours. Pluſieurs graves Auteurs Eſpagnols ont puiſé de même dans les Archives de la nation ce qu'ils en ont publié ; & quelques-uns, dont les ouvrages ſont entre nos mains, ont écrit ſur les lieux ce qu'ils voyoient, ou ce qu'ils avoient appris des plus anciens ; ils avoient le plaiſir de voir une multitude d'Américains chrétiens, dont les peres & les meres, à l'imitation de leurs ancêtres, avoient long-tems ſacrifié aux dieux du pays, c'eſt-à-dire aux démons & aux idoles.

Nous ne nous ſommes pas bornés à quatre ou cinq Auteurs qui ont écrit en Eſpagnol, & dont le Pere Echard loue la capacité, le diſcernement & l'e-

xactitude : je parle de Jean Melendez, d'Alfonſe Fernandez, d'Antoine de Remeſal, d'Auguſtin Davila, d'Alfonſe de Zamora : ces trois derniers, Américains de naiſſance, avoient reçu l'habit de Saint Dominique, le premier dans la Ville de Lima, Capitale du Perou, ſa patrie ; le ſecond à Mexique, Capitale auſſi du pays du même nom ; & le troiſieme dans la Ville même de Sainte-Foi, Capitale du nouveau Royaume de Grenade : employés, ſelon leur vocation, au miniſtère de la parole, ils avoient partagé avec leurs freres les travaux apoſtoliques, & parcouru bien des Provinces pour la converſion des ſauvages. Auſſi ſe donnent-ils pour témoins oculaires de bien des choſes qu'ils rapportent ; & ils en avoient appris pluſieurs de leurs

parens, ou de ceux qui les avoient précédés dans les fonctions de l'Apoſtolat.

Le Pere Auguſtin Davila, qui eſt mort Archevêque de S. Domingue, avoue que pour tranſmettre à la poſtérité les principaux événemens touchant la Religion, qui s'étoient paſſés dans ce pays conquis par les Eſpagnols, & particulierement dans ſa Province de Saint-Jacques du Mexique, il avoit fait beaucoup d'uſage des écrits de quelques autres Miſſionnaires fort connus. Le Pere André Moguer, Dominicain Eſpagnol, un des premiers propagateurs de la Foi dans les Indes occidentales, mort en odeur de ſainteté dans la Ville de Mexique, l'an 1576, avoit commencé l'Hiſtoire de la nouvelle Eſpagne, & de tout ce qu'il avoit pu con-

noître en particulier de la Floride. Vincent de Las-Casas, Religieux & Missionnaire du même Ordre, après avoir vieilli dans le même pays, s'étoit chargé de continuer le même ouvrage, & le Pere Thomas de Castellar l'avoit traduit en latin.

On peut bien présumer que ces trois Ecrivains, qui ne manquoient ni de zèle ni d'expérience, & dont les vertus étoient d'ailleurs connues, n'avoient rien négligé pour recueillir les faits les plus intéressans, pour les vérifier, & ne pas mêler le fabuleux, le faux ou le douteux, avec le vrai & le certain. Cependant, si on fut content de leur sincérité & de leur exactitude, le dessein ne parut pas encore assez rempli; & dans le Chapitre de la Province du Mexique, l'an 1589, les Supérieurs

chargerent le P. Auguſtin Davila de revoir tout cet ouvrage, & d'y mettre la dernière main. Il s'y appliqua avec beaucoup de ſoin; il fit de nouvelles recherches, examina de nouveau tout ce qu'il trouva écrit, & enrichit conſidérablement l'Hiſtoire commencée (1).

Si nous avons examiné avec un ſoin particulier les écrits des Auteurs dont on vient de parler, c'eſt parce qu'ils ſe ſont eux-mêmes ſpécialement attachés à ce qui regarde la prédication & le progrès de l'Evangile dans le Nouveau-Monde. Nous ferons connoître dans l'occaſion les autres graves Ecri-

---

(1) Cet ouvrage, imprimé à Madrid l'an 1596, fut dédié à l'Infant Don Philippe. On le réimprima à Valladolid en 1634, ſous le titre d'*Hiſtoire de la nouvelle Eſpagne*, & *de la Floride*.

vains dont le travail nous a été d'un grand ſecours, ſoit pour l'Hiſtoire naturelle, ou pour celle de la conquête de l'Amérique.

Tout cela forme un objet bien intéreſſant, & auſſi vaſte que varié. On ſent d'abord les difficultés ſans nombre qui ſe préſentent à l'eſprit, quand on entreprend de traiter pour la première fois un ſujet qui confond les idées, tant par l'abondance même de la matiere, que par la grandeur & la diverſité des événemens. L'ordre chronologique répand, il eſt vrai, beaucoup de lumiére & de clarté dans l'Hiſtoire: mais eſt-il facile, eſt-il même poſſible à celui qui marche ſans guide ni modèle dans une auſſi vaſte carrière, de réunir cette multitude de faits, en ſuivant toujours ſcrupuleuſement

leurs dates ? Quand il pourroit y réuſſir juſqu'à un certain point, le Lecteur n'y perd-il pas toujours beaucoup, lorſqu'occupé d'un récit curieux & intéreſſant, & avant que d'en trouver la fin il ſe voit tout d'un coup tranſporté à un autre, qui n'a aucune liaiſon avec le premier : nouveau fait qui ſera ſuivi de pluſieurs autres, avant qu'on le ramene au dénouement de celui dont il ſouhaitoit de lire la fin ? Cet inconvénient n'eſt point petit, & il eſt inévitable, ſi on veut écrire une Hiſtoire comme on écrit des Annales.

Pour éviter donc la confuſion, & mettre des bornes à une matiere qui ſemble n'en avoir pas, nous diviſerons cet ouvrage en quatre principales Parties. On trouvera dans la première ce qui s'eſt paſſé dans l'étendue du pays

qui a été compris ſous le Gouvernement ou l'Audience Royale de Saint-Domingue. La ſeconde repréſentera ce qui concerne la conquête & la converſion du Royaume de Mexique, appellé la nouvelle Eſpagne. Nous parlerons de l'Empire du Perou, & d'une partie du Chili dans la troiſieme, & du nouveau Royaume de Grenade dans la quatrieme.

Après avoir expoſé ſucceſſivement la naiſſance & le progrès du Chriſtianiſme dans tous ces différens pays, durant le premier ſiècle de l'Egliſe de l'Amérique, nous tâcherons de ſuivre le même ordre pour le deuxieme. L'Hiſtoire de la Religion, dans le premier ſiècle, ſera néceſſairement coupée par celle des conquêtes; mais elle ſe trouvera moins interrompue & mieux

ſoutenue dans les ſiècles ſuivans, lorſque la rapidité des converſions ne ſera point arrêtée par le bruit des armes.

Plus ordinairement les converſions ne venoient qu'après les conquêtes, & lorſque celles-ci étoient moins ſuivies, ou moins ſoutenues, il arrivoit que les hommes apoſtoliques prêchoient avec fruit la parole de Dieu à des peuples déja vaincus & ſoumis, dans une partie du Royaume, ou d'une grande Province, tandis que les armées continuoient de combattre dans une autre partie. Il eſt arrivé auſſi plus d'une fois, par une Providence particuliere, que quelques Miſſionnaires, ſans autres armes que celles de la Foi & de la bonne odeur de J. C. qu'ils répandoient par la ſainteté de l'exemple, faiſoient entrer

dans le ſein de l'Egliſe des peuples entiers, & des nations barbares. En les ſoumettant au joug de J. C. ils les faiſoient conſentir de reconnoître la Couronne de Caſtille, & de ſe mettre ſous la protection du Roi Catholique, en payant un tribut modéré, & cela dans des pays où les troupes Eſpagnoles n'avoient pas encore paru, ou d'où elles avoient été ſouvent repouſſées avec perte.

C'eſt ce qu'on verra dans la ſuite de cette Hiſtoire. Le Lecteur Chrétien trouvera par-tout de quoi admirer les voies ſecretes de la Providence, la vertu & la force de la parole de Dieu dans la bouche des Miniſtres, que ſa grace avoit formés pour cette œuvre. On verra, non ſans étonnement, dans le ſeizieme ſiècle, ce qu'on avoit vu dans

les beaux commencemens du Chriſtianiſme, la manifeſtation des jugemens du Seigneur; jugemens de juſtice & de miſéricorde; je veux dire la ſubſtitution d'un peuple à un peuple. L'aveugle obſtination des Juifs, en rejettant le Meſſie promis à leurs peres, dona lieu à la converſion des Gentils, qui reçurent ſa Loi, & prirent la place de la poſtérité charnelle d'Abraham. Ici ce ſont des Sauvages idolâtres, qui, après avoir long-tems croupi, comme leurs ancêtres, dans les horreurs du paganiſme, ſans aucune connoiſſance du vrai Dieu, viennent en foule enrichir l'Egliſe Chrétienne, réparer ſes pertes, & remplir le vuide qu'avoient laiſſé dans le bercail de J. C. ces malheureux peuples, que le ſchiſme, l'héréſie & l'apoſtaſie en ont fait ſortir, dans

l'Asie, dans l'Afrique, & plus récemment dans l'Europe. Il se présente encore quatre ou cinq articles, trop liés avec un ouvrage de cette nature pour être omis ou renvoyés en un autre lieu : mais pour ne pas trop charger la Préface, nous en faisons ici la matiere d'une Dissertation préliminaire, où on trouvera bien des choses capables de picquer la curiosité, & peut-être que la Dissertation ne paroîtra trop longue, qu'à ceux qui se seront dispensés de la lire.





DISSERTATION.

POUR faciliter au Lecteur l'intelligence de l'Histoire Eccléſiaſtique de l'Amérique, il eſt néceſſaire de lui donner d'abord quelque idée de ce vaſte pays, autrefois inconnu aux trois autres parties du monde, & devenu ſi célèbre depuis la découverte qui en fut faite vers la fin du quinzième ſiècle de l'Ere Chrétienne. Il n'eſt pas moins indiſpenſable de dire quelque choſe de l'origine ou de l'antiquité de ſes habitans : de leur caractère, de leurs mœurs, de leur ancienne Religion, ou de leurs ſuperſtitions; ainſi que des autres principaux obſtacles qui s'oppoſoient à leur converſion. On examinera enfin ſi la découverte & la conquête de l'Amérique ont procuré plus de bien, qu'elles n'ont occaſionné de mal à l'un & à l'autre hémiſphere.

§. PREMIER.

Idée générale de l'Amérique.

La quatrième & la plus grande partie du monde connu, qu'on nomme indifféremment aujourd'hui les Indes Occidentales, ou le Nouveau Monde, eſt plus ordinairement appellée l'*Amérique*, du non d'Americ Veſpuce, Florentin, qui en découvrit les Côtes Méridionales l'an 1497 de l'Ere Chrétienne. Il avoit été précédé par le célèbre Chriſtophle Colomb, Genois, à qui on doit attribuer la première découverte du Nouveau Monde, parce que dès l'an 1492 il étoit entré dans les Iſles Lucayes, dans l'Iſle de Cuba, & dans celle de Saint-Domingue, appellée *Hayti* par les naturels du pays.

L'Amérique s'étend du ſeptentrion au midi, en forme de deux grandes Preſqu'iſles, jointes enſemble par l'Iſthme de Panama, qui n'a pas plus de dix-ſept lieues de large, entre Panama & Porto-Bello. La diviſion la plus ordinaire de tout ce

vaste pays, est en Amérique meridionale, & Amérique septentrionale. La première s'avance plus vers le midi, & a pour ses bornes la mer pacifique au couchant; celle du nord au septentrion; l'océan Ethyopique au levant : au midi elle est bornée par la mer Magellanique, & par les détroits appellés de Magellan & du Maire, noms de deux Européens qui en firent les premiers la découverte.

L'Amérique septentrionale, ainsi nommée parce qu'elle s'étend le plus vers le nord, est bornée au levant par le golfe du Mexique; au midi & au couchant par la mer pacifique. On ne sçait pas encore quelles sont ses bornes vers le nord, parce que la quantité des glaces, & les vents furieux qui soufflent de l'occident, ferment le passage à ceux qui voudroient pénétrer plus avant. L'Amérique septentrionale est quelquefois appellée *la Mexicane*, & la meridionale *la Perouane*, parce que l'Empire du Mexique est le plus considérable dans l'une, comme celui du Perou dans l'autre.

Le

Les Européens & les naturels du pays partagent aujourd'hui toute l'Amérique Meridionale. Le Bresil est aux Portugais, & les Espagnols possedent en entier le grand Royaume du Perou, le Popayan, le pays des Carraques, la Terre-ferme, appellée quelquefois la Castille d'or, & le nouveau Royaume de Grenade. Ils possedent de plus une partie considérable du Chili, du Paraguay, de la nouvelle Andalousie, du Tucuman, & de la Venezuèla. Les naturels du pays, ou les anciens habitans, sont encore aujourd'hui en possession du Paria, de la Magellanique, de la terre de feu, de presque toute la Guyane, & de la plus grande partie du Chili.

Les Chilois naturels, ceux particuliérement de la vallée d'Arauco, font une guerre presque continuelle aux Espagnols, où ils se défendent avec vigueur pour conserver leur liberté; & il y a plus de deux siécles que les deux Nations sont aux mains; puisque ce fut en 1535 que les Espagnols, sous la conduite de Diegue d'Almagre, découvrirent ce

pays : ils en conquirent d'abord une partie, ſans pouvoir le ſoumettre dans toute ſon étendue, par la forte réſiſtance de quelques peuples, qui ſe trouverent plus unis, & que l'expérience ou la néceſſité de ſe défendre continue encore d'aguerrir.

Ceux des Sauvages qui ont embraſſé la Religion chrétienne, ſe ſont mêlés avec les Européens, & vivent enſemble dans les villes & dans les bourgades où il y a des Colonies.

L'Amérique ſeptentrionale eſt ſoumiſe à un plus grand nombre de Souverains : car outre ce qui y eſt occupé par les Sauvages ou par les Eſpagnols, les François, les Anglois & les Hollandois y poſſedent des pays conſidérables. Sans parler de pluſieurs grandes contrées qui ne ſont pas encore bien connues, l'Amérique ſeptentrionale renferme la nouvelle Eſpagne, le nouveau Mexique, la Californie, la Floride, la Jamaïque, la Virginie, l'Iſle de Cuba, l'Iſle de Terre-Neuve, les Antilles, & le Canada, &c.

Les Antilles font des Isles étendues en forme d'arc, entre la partie orientale de Porto-Ricco, & les Provinces de la nouvelle Andalousie & des Carracques; elles sont devant les grandes Isles de la mer de Mexique, & les premières que l'on trouve en venant de l'Europe. On les nomme aussi quelquefois *Caraïbes*, du nom des peuples Antropophages qui les habitoient anciennement.

Le seul titre de cet Ouvrage avertit que nous nous bornons à présent aux seuls pays de l'une & l'autre Amérique, conquis & possédés par les Espagnols : & l'idée générale que nous venons d'en donner, ne nous dispensera point de revenir plus d'une fois à la Geographie, ainsi qu'à l'Histoire naturelle des différentes contrées dont il faudra parler.

§. II.

De l'origine des Américains.

L'origine des Américains est une de ces questions qui ont le plus

exercé la plume des Sçavans dans ces derniers siècles. Parmi ces Auteurs, quelques-uns pouvoient paroître plus en état de parler sçavamment de tout ce qui concerne des peuples qu'ils avoient fort fréquentés. Le Pere Grégoire Garcia, Dominicain Espagnol, natif du Diocèse de Tolede, après avoir prêché l'Evangile l'espace de douze années dans l'Amérique meridionale & dans la septentrionale, a recueilli avec soin les Traditions des Peroüans, des Mexicains, & des habitans de l'Isle d'Haïti, ou de l'Isle Espagnole. Telles qu'il les avoit apprises sur les lieux mêmes, il nous les a données dans son Traité *de l'Origine des Indiens du Nouveau Monde.* Cet Ouvrage fut imprimé à Valence en Espagne l'an 1607.

Le Pere Joseph d'Acosta, Jésuite aussi Espagnol, avoit passé de même une partie de sa vie dans les Missions de l'Amérique, lorsqu'il publia son livre *de l'Histoire Naturelle & Morale des Indes :* mais malgré les lumières qu'ils pouvoient avoir acquises l'un & l'autre, & qu'ils

n'ont point refusé de nous communiquer, ils reconnoissent que les Américains n'ayant ni l'écriture, ni aucuns monumens certains sur leur origine, ce seroit une espece de témérité que de vouloir décider une question qui sera toujours un problême très-embarrassant.

Cet aveu ne les a point empêchés d'hasarder leurs conjectures; comme il n'a pû empêcher que bien des Ecrivains, Espagnols, François, Italiens, Flamands, ou Hollandois, dont la plûpart n'avoient point passé les mers, n'ayent tenté de résoudre la difficulté. Quelques-uns ont bien osé nommer les peuples qui les premiers ont passé dans l'autre hemisphere: ils ont cru pouvoir marquer le tems & la manière dont ces transmigrations se sont faites. Mais la plûpart ont donné dans de si grands travers; ils se sont trouvés si opposés les uns aux autres, en se livrant chacun à son imagination, ils ont avancé tant de différentes opinions, & ordinairement ils les ont appuyées sur des conjectures si frivoles, qu'après

s'être bien fâtigués, & avoir exercé la patience du Lecteur, sans satisfaire sa curiosité, il se trouve qu'ils n'ont rien éclairci.

Le P. Charlevoix, Hist. de la nouv. France, t. 3. p. 1.

Un Auteur moderne, fort connu dans la République des Lettres, assure qu'après avoir lu tout ce qui a été écrit sur la manière dont l'Amérique a pu être peuplée, il lui paroît qu'on est aussi peu avancé, qu'on pouvoit l'être avant qu'on eût agité cette grande question. Il a raison de dire qu'il seroit aussi impossible de concilier les opinions, qu'inutile de les refuter. Aussi ne prétendons-nous faire ni l'un ni l'autre. Il suffit pour notre dessein d'indiquer sommairement une partie de ces opinions : & si je ne me trompe, c'est les refuter que de les faire connoître.

Quelques-uns rapportent l'Origine des Américains aux Européens; quelques-autres aux Africains; plusieurs aux Asiatiques. Ceux-ci entrent dans le détail, & chacun, selon qu'il est affecté, assigne la nation qui la première doit avoir peuplé les Indes Occidentales. Ainsi

différens Auteurs en font honneur aux Scytes, aux Tartares, aux Ethyopiens, aux Pheniciens, aux Carthaginois, aux Celtes, aux anciens Gaulois, aux Suedois, aux Danois, aux Anglois, aux Irlandois, & à quelques peuples Germaniques. Quelques-uns avec Gomara, font descendre tous les Américains des Cananéens chassés de leurs possessions par les Hebreux sous la conduite de Josué. Quelques autres, après Thevet, font passer par le nord de l'Asie dans l'Amérique, les Israëlites emmenés dans la Medie par le Roi Salmanazar; & selon eux, c'est à la destruction du Royaume d'Israël que le Nouveau Monde doit ses premiers habitans.

Le Sçavant Grotius, dans son Ouvrage *de Origine Gentium Americanarum*, publié en 1642, ne fait pas remonter si haut leur origine, & il veut qu'ils la tirent de différens peuples, les uns de l'Europe, les autres de l'Asie. Il suppose d'abord (ce qu'un homme d'esprit comme lui n'auroit pas dû imaginer) il suppose qu'avant l'entrée des Espa-

gnols dans l'Amérique, l'Isthme de Panama, qui unit la partie septentrionale avec la meridionale, étoit regardé comme une barriere impénétrable, qui faisoit que les habitans de l'une n'avoient, & ne pouvoient avoir rien de commun avec les habitans de l'autre. Cela supposé, Grotius veut que presque toute l'Amérique septentrionale, à l'exception de l'Yucatan, ait été peuplée par les Norvégiens; qui, selon lui, passerent par l'Islande, le Groenland, l'Estotiland & la Norimbergue. Il permet de croire que quelques peuples d'Allemagne suivirent depuis ceux de la Norvege, pour partager avec eux ces fertiles contrées. Et parce qu'il s'étoit imaginé que dans l'Yucatan on avoit trouvé quelques traces de l'usage de la Circoncision, ou même du Baptême; l'Auteur en conclut que des Ethyopiens, & des Ethyopiens Chrétiens, avoient été les premiers à peupler ce pays.

Continuant ensuite sa marche vers le détroit de Magellan, Grotius dit que les nations situées en déçà du

détroit dans le Continent, tirent leur origine de celles qui demeurent en de-là; & que celles-ci ſont venues des Moluques & de l'Iſle de Java. Pour les Peroüans, il les fait deſcendre des Chinois : ce ſont des Colonies venues de la Chine, qui ſe ſont établies les premières dans le Royaume du Perou.

Mais tout ce ſyſtême eſt bâti en l'air, ou il ne porte que ſur des fondemens ruineux. Toutes les preuves du Sçavant Hollandois ſont, ou de prétendues reſſemblances de noms, de mœurs, de loix, de coutumes, ou des conjectures qui ont fait impreſſion ſur ſon eſprit, & qui ne font pas le même effet ſur celui des autres ; ou enfin de prétendus faits dont on a déja prouvé la fauſſeté. Par exemple, Grotius avoit entendu dire que dans l'Amérique ſeptentrionale il y avoit une Ville, appelée *Norimbergue*, preuve que les Norvégiens s'étoient anciennement établis dans ce pays. Il avoit lu, ou imaginé, que les Eſpagnols arrivant dans le Perou, avoient apperçu des débris de navires Chinois ſur les

côtes de la mer pacifique; & que les caractères des Peroüans, leurs lignes perpendiculaires, étoient conformes aux lignes & aux caractères dont on se sert dans la Chine; autre preuve de son systême. Malheureusement Jean de Laet, qui a soigneusement examiné tous ces faits, n'en trouve aucun de vrai. La prétendue ville de Norimbergue n'exista jamais dans l'Amérique. On ne connoît point d'Auteur avant Grotius, qui ait parlé de ces débris de navires Chinois à l'entrée de la mer du sud; & quant à la conformité des caractères des Chinois & des Peroüans, elle est d'autant plus chimerique, que les habitans du Perou ne sçavoient ni lire ni écrire. Le Pere de Acosta, qui a demeuré long-tems dans le pays, & Garcilasso de la Vega, descendu par sa mere du sang des Incas, anciens Rois du Perou, assurent positivement qu'on n'y connoissoit ni caractères, ni aucunes sortes d'écriture. Il faut dire la même chose de tous les anciens Américains; & cette seule preuve me paroît tranchante contre toutes les

opinions de nos faiseurs de systême : car puisque les anciens livres des Européens ne nous apprennent rien sur la première origine des Américains ; & que ces peuples manquent absolument de monumens, sur quoi appuyera-t-on sa décision ?

Il n'est pas nécessaire de remarquer que la seule différence de couleur entre les Ethyopiens qui sont noirs, & les habitans d'Yucatan qui ne le sont pas, est une bonne preuve que les derniers ne tirent point leur origine des premiers. Et qu'on ne dise pas que les peuples venus d'Ethyopie auroient pu avec le tems changer leur couleur sous un soleil moins brûlant. Ce seroit parler contre l'expérience : les peuples blancs peuvent sans doute perdre un peu de leur blancheur naturelle, dans un climat plus chaud que celui où ils sont nés ; mais il est sans exemple que les descendans d'un noir soient devenus blancs dans un pays froid. Selon l'expression d'un Prophête, Jer. 13. v. 23 il est aussi peu possible à un Ethyopien de changer sa peau, qu'à un

Leopard la variété de ſes couleurs.

Quelques marques équivoques de Chriſtianiſme ou de Judaïſme, qu'on croit avoir apperçues dans l'Yucatan, ou dans quelques autres Provinces de l'Amérique, ne prouvent rien, ni pour Grotius, ni pour Thevet; ſoit pour les raiſons que nous dirons ailleurs; ſoit parce que le démon, que les Peres de l'Egliſe ont appellé quelquefois le ſinge de la Divinité, a toujours affecté de contrefaire le culte du vrai Dieu.

Il eſt encore plus abſurde de penſer que les peuples de l'Amérique ſeptentrionale, & ceux de la meridionale ayent été pluſieurs ſiécles ſans communiquer enſemble, arrêtés par l'Iſthme de Panama: le peu d'obſtacle que les Eſpagnols ont trouvé à franchir cette barriere, eſt une preuve qu'elle n'étoit rien moins qu'impénétrable. La réputation du Sçavant Grotius fait que nous nous ſommes un peu plus arrêtés à rapporter ce qu'il a avancé pour le refuter. Nous n'ajouterons qu'un mot, c'eſt que la découverte du Groeland n'a été faite qu'en 964 de l'Ere

Chrétienne. L'Amérique ſeptentrionale avoit donc des habitans pluſieurs ſiécles avant qu'elle en ait pû recevoir de la Norvege par ce paſſage.

Pour la même raiſon nous ne dirons pas que les premiers habitans du Nouveau Monde ſoient venus d'Eſpagne après le commencement du huitième ſiècle. C'eſt une vieille tradition, dit-on, mais une tradition populaire, que dans le tems de l'invaſion des Eſpagnes par les Maures, ſept Evêques, avec une grande quantité de Chrétiens, s'étoient embarqués pour fuir la perſécution des Mahometans; & qu'après avoir long-tems erré au gré des vents & des ondes, ils avoient pris terre dans un port de l'Antille; où ayant mis le feu à tous leurs navires, ils s'étoient établis dans le pays, & chaque Evêque y avoit bâti une Ville.

Hiſt. de St. Dom. l. 1. p. 3.

On ſent combien tout cela eſt peu lié: & ſans s'informer des noms de ces Evêques Eſpagnols, qui à l'arrivée inopinée des Sarraſins, ſe trouverent ſi à propos aſſemblés

dans un port de mer, & qui disposerent avec tant de facilité de tous les vaisseaux nécessaires pour être transportés avec ce grand nombre de Chrétiens; on pourroit demander comment ils firent sçavoir le lieu de leur retraite aux Fidèles qui ne les avoient point suivis? Si dès leur arrivée ils brûlerent tous leurs navires, par quelle voie a-t-on appris & le nom du pays où la Providence les avoit conduits, & le nombre des villes qu'ils y avoient bâties? Enfin si on veut que de-là ces Chrétiens, ou leurs descendans, ayent pénétré dans les Indes Occidentales pour les peupler, il s'ensuit que lorsque les Castillans, sur la fin du quinzième siécle, sont entrés dans le même pays, ils ont dû y trouver un grand nombre de Fidèles, un Clergé, & tout ce qui peut appartenir à l'exercice de la Religion Chrétienne. Le zèle des sept Evêques se seroit-il ralenti? auroient-ils négligé de perpétuer le Ministère? Non sans doute. S'étant exilés eux-mêmes pour conserver leur foi, ils n'auroient eû

rien plus à cœur que de la maintenir, de la répandre, & de la faire passer aux races futures.

Lorsque Christophle Colomb fit la découverte du Nouveau Monde, toute l'Amérique se feroit trouvée Chrétienne. L'expérience a prouvé le contraire. Mettons donc au rang des fables la vieille tradition, & tout systême qui porteroit là-dessus. Ce qu'il y a de réel, c'est qu'en cherchant l'Antille imaginaire, bien des gens ont perdu tous leurs biens & quelques-uns la vie.

On ne peut traiter guères plus doucement l'opinion d'*Oviedo*, célèbre Auteur Espagnol, qui a avancé sérieusement, que les Isles de l'Amérique sont les fameuses *Hesperides* si vantées par les Poëtes, & autant de Provinces de l'ancien Empire Espagnol : Provinces que le malheur des tems avoit enlevées à leurs Souverains, & sur lesquelles les Rois Catholiques avoient des droits si incontestables, que lorsque la Providence les a fait passer sous leur domination dans le seiziéme siécle de l'Ere Chretienne, elle n'a fait

(dit-on) que leur reſtituer ce qui leur avoit appartenu trois mil cent cinquante ans auparavant, du tems du Roi *Heſperus*, de qui les Heſperides avoient reçu leur nom. Un Ecrivain qui débite des faits de cette eſpéce, eſt diſpenſé d'en donner des preuves.

On ſçait que le mot *Heſperie* ſignifie un pays occidental. Les Grecs appellerent l'Italie Heſperie, parce qu'elle étoit à leur couchant; & les Romains, pour la même raiſon, donnerent le nom d'Heſperie à l'Eſpagne.

En mettant encore au nombre des chimères l'opinion de ceux, qui, pour expliquer l'origine des Américains, ont voulu réaliſer l'Atlantique de Platon; & parmi les erreurs, celle de Paracelſe, qui n'a pas craint de ſoutenir que chaque hémiſphère avoit eu ſon Adam, nous en omettons pluſieurs autres non moins hazardées, & toutes également incapables de ſatisfaire le Lecteur judicieux.

Pour ne point donner nous-mêmes dans la fiction, nous allons ré-

duire à trois ou quatre ſimples propoſitions, ce qui paroît qu'on peut dire de plus vraiſemblable dans cette matiere.

1°. Les Américains ne doivent leur première origine, ni aux Hébreux, ni à aucun peuple chrétien.

2°. Il eſt très-probable que les Indes occidentales ont commencé à ſe peupler, preſqu'en même tems que les trois autres parties du monde, ou bientôt après.

3° Rien n'empêche de croire que des hommes de différentes nations, dans la ſuite des ſiècles, ayent été quelquefois jettés ſur les côtes de l'Amérique, par des tempêtes, des naufrages ou d'autres accidens, & qu'ils ſe ſoient mêlés avec les anciens habitans dans quelque Province.

4°. Il feroit difficile de prouver, que dans notre hémiſphère on ait eu une connoiſſance certaine des habitans de l'autre, avant la découverte faite vers la fin du quinzieme ſiècle par les Eſpagnols, ſous la conduite de Chriſtophle Colomb.

La premiere de ces propositions a ses preuves, qui peuvent paroître solides. Je ne crois pas qu'on attaque jamais avec succès la seconde. La troisieme peut servir à éclaircir quelques difficultés, & à sapper les fondemens de plusieurs opinions trop légèrement avancées. Par la quatrieme on détruit celle de Vatable touchant l'ophir de Salomon. Expliquons un peu ceci.

Pour être persuadé que les Américains ne tirent point leur origine des Hebreux, il suffit de sçavoir que les descendans d'Abraham ont toujours été religieusement attachés à la Circoncision; qu'ils ont conservé avec grand soin leur langage, leurs coutumes, leurs loix, leurs traditions; & qu'ils n'ont jamais cessé d'attendre le Messie promis à leurs peres: aussi voyons-nous que depuis leur dispersion dans toutes les parties du monde connu, ils ne se sont relâchés en rien de toutes ces choses. Or les peuples de l'Amérique ne connoissent rien de tout cela: c'est un fait certain & avoué; les Américains ne descendent donc

pas des Hebreux : la conséquence paroît néceſſaire.

On peut dire de même, que ſi des peuples Chrétiens avoient les premiers habité les vaſtes contrées de l'Amérique, ils y auroient d'abord apporté le Chriſtianiſme ; & malgré les changemens que peuvent faire dans la Religion l'ignorance, le libertinage, les paſſions, le défaut d'inſtruction, ou de Miniſtres ; le fond du Chriſtianiſme s'y ſeroit conſervé & perpétué. Il reſte toujours dans un pays quelques traces de la Religion qui s'y eſt établie la première, ſur-tout quand ſes ſectateurs n'ont pas été opprimés par une puiſſance ennemie, particuliérement appliquée à détruire la Religion des peuples vaincus. Les premiers habitans de l'Amérique, s'ils avoient été Chrétiens, n'auroient pas manqué de tranſmettre à leurs deſcendans, avec la connoiſſance de Jeſus-Chriſt, l'uſage du Baptême, & quelque idée au moins de ſon Evangile, de ſa doctrine, de ſes Myſteres & de nos pratiques. Quand les Eſpagnols entrerent dans le Nou-

veau Monde, s'ils n'y avoient pas trouvé de véritables Chrétiens, ils auroient apperçu par-tout des marques & des monumens non-équivoques que le Christianisme avoit été autrefois connu & pratiqué dans le pays. C'est ce que l'on n'a pû remarquer : il est donc naturel de conclure que ce n'est point à un peuple Chrétien qu'il faut rapporter l'origine des Américains.

Ajoutons, pour prouver en même-tems les deux parties de la première proposition, que les Chrétiens, aussi-bien que les Israëlites, ont toujours eu leurs caractères & l'usage de l'écriture : or cet usage étoit entièrement ignoré de tous les peuples de l'Amérique. Il n'est donc pas permis de penser qu'ils soient les descendans de l'une ni de l'autre Nation.

Cette dernière réflexion semble établir encore la seconde proposition pour l'antiquité des Américains, elle est du moins une preuve que les transmigrations qui ont donné ses premiers habitans au Nouveau monde, ne peuvent être que

très-anciennes : des peuples qui n'auroient passé d'un hemisphere à l'autre, qu'après qu'on eut connu les lettres, & que l'usage en fut commun dans les trois parties de l'ancien monde, n'auroient certainement pas oublié, ni entièrement négligé un usage qui est d'un si grand secours à tous égards. Quand une louable émulation n'auroit pas suffi pour le conserver, l'intérêt ou la curiosité dans les uns, l'amour propre & l'ambition dans les autres, ne l'auroient jamais laissé perdre. Plus cet usage seroit devenu rare, plus il auroit flatté les passions de ceux qui aiment à se distinguer dans un état & à se rendre nécessaires.

Que l'Amérique ait été ou n'ait pas été peuplée avant le déluge, c'est une question que je n'entreprends pas de discuter. Je ne crois pas que Jean de Laët ait eû raison de se déclarer si ouvertement pour la négative ; & la preuve de son sentiment paroît bien foible, puisque l'espace de seize siécles, qui se sont écoulés depuis la création jusqu'au déluge, est assez long pour

que les hommes ayent pû se répandre dans les quatre parties du monde. Bien d'habiles gens ont cru que dès-lors il y avoit autant d'hommes sur la terre qu'il y en a aujourd'hui ; du moins la chose est-elle possible ; & en voilà assez pour qu'il ne soit pas prudent d'assurer positivement le contraire.

Mais quoi qu'il en soit de ce qui a précédé le déluge, il paroît très-
Gen. 9. v. 28 probable que Noé, qui a vêcu encore trois cens cinquante ans après ce grand événement, n'a point ignoré qu'au-delà de l'Océan occidental il y avoit un autre Continent : s'il l'a sçu, il ne l'aura pas laissé ignorer à ses enfans, & ni le saint Patriarche ni ses descendans ne manquoient pas de moyens pour faire peupler dans son tems cette grande partie du monde. Le Seigneur en
Ibid v. 1. 7. les bénissant leur avoit dit : *Croissez & multipliez-vous & remplissez la terre.* Il renouvella depuis sa bénédiction & le même commandement. Après la confusion des langues, dans les plaines de Sennaar, Dieu divisa les
C. 11. v. 8 9. descendans de Noé, & de ce lieu il

les disperſa dans tous les pays, ſur toute la face de la terre. Rien n'empêche de prendre ces expreſſions de l'Ecriture à la lettre : & puiſque Moyſe nous apprend que les enfans de Noé partagerent entr'eux les Iſles des Nations, comment pourroit-on aſſurer que la plus grande partie du monde n'a pas été compriſe dans cette première diviſion ?

C'eſt, répond un critique, qu'on ne peut paſſer d'un Continent à l'autre qu'en traverſant des mers immenſes ; & la navigation alors étoit peu connue. La navigation alors étoit peu connue ; qui nous l'a dit ? Les petits fils de Noé remplirent pluſieurs Iſles : ils n'ignoroient donc pas la navigation. Il ne s'agit pas du plus ou du moins : la même main qui avoit conduit l'Arche ſur une mer la plus étendue qui fût jamais, pouvoit bien conduire les vaiſſeaux au terme où la Providence les vouloit faire arriver. Si ces premiers propagateurs des Nations ont pu ſe tranſporter aux extrêmités de l'Aſie, de l'Afrique, de l'Europe, & dans

des Isles très-éloignées du Continent, pourquoi n'auroient-ils pû réussir à pénétrer dans un autre? On ne sçauroit contester que la navigation ne fût dès-lors dans le degré de perfection, nécessaire pour le dessein que Dieu avoit de peupler toute la terre. Il en avoit donc l'ordre précis, & cet ordre a été exécuté : s'il y a eu des difficultés, elles ont été franchies; & je ne vois pas qu'elles dûssent être plus grandes dans ces premiers tems, que dix ou quinze siècles après. La distance des lieues a toujours été la même; & l'ardeur à remplir toutes les parties de la terre devoit être plus grande, lorsque le commandement qui en avoit été fait étoit encore récent.

Si on n'a pas encore démontré que les quatre parties du monde se touchent par le Nord; on n'a pas aussi prouvé le contraire : & les découvertes qu'on fait tous les jours, peuvent nous faire espérer qu'il sera enfin constaté qu'il y a un passage par terre en Amérique, soit au nord de l'Asie ou de l'Europe, soit au sud. Dans ces cas on cesseroit de faire
des

des difficultés sur l'état où pouvoit être la navigation dans les premiers tems ; & on ne demanderoit plus d'où pourroient être venus les lions, les tigres, & les autres bêtes sauvages qu'on trouve dans l'Amérique ; & dont il n'y a pas d'apparence qu'on eût voulu charger un vaisseau.

Au reste, tout ce que l'on sçauroit dire du caractère des Américains, de leurs mœurs barbares, de la cruauté, ou plutôt de la férocité des peuples antropophages, de leur peu d'industrie à policer leurs Etats & à profiter de leurs richesses, de leurs mines, de la fertilité du pays, pour se procurer au moins les commodités de la vie : tout cela ne prouve rien contre leur antiquité ; je ne sçais même s'il n'est pas plus naturel de conclure de-là, que ces Insulaires sont séparés depuis un tems infini, de tout commerce avec les peuples de notre hémisphère, qui, ayant été le séjour des premiers hommes, a été aussi le premier siége de la Religion, des bonnes mœurs, des traditions les plus plus pures,

des ſçiences & des arts. Qui nous aſſurera d'ailleurs que dans la ſucceſſion des ſiècles il n'eſt point arrivé, à la plûpart des habitans de l'Amérique, ce que l'on ſçait être arrivé à bien d'autres nations, ſoit de l'Afrique ou de l'Aſie ? Ne voit-on pas que la plus affreuſe barbarie regne aujourd'hui dans des contrées autrefois célèbres, & par la ſageſſe de leurs loix, & par le mérite des grands hommes qu'elles ont produits ? L'Afrique en eſt un exemple.

Si dans quelque coin des Indes occidentales on a trouvé quelques negres, avant que les Eſpagnols en euſſent fait venir de la Guinée pour leurs travaux ; ſi on croit avoir apperçu en certains endroits, quelques marques que l'uſage des croix, ou du baptême, ou de la circonciſion, n'avoit pas été abſolument ignoré de tous ces peuples ; ſi on a comme entrevu quelque eſpece de conformité de noms, de mœurs ou de coutumes entre les habitans de quelque Iſle, & quelques peuples de notre continent, on conviendra

du moins que la conformité n'eſt jamais entiere, & que tous ces prétendus traits de reſſemblance ne ſont rien moins que déciſifs. Quand on multiplieroit encore plus ces ſortes d'obſervations, elles ne feroient jamais rien contre moi, parce que, ſans ébranler ma ſeconde propoſition, elles ſerviroient à appuyer la troiſieme.

Quelques vaiſſeaux, déroutés par des courans, pouſſés enſuite par des vents contraires, & jettés par des tempêtes ſur les rivages d'une Iſle que le Pilote ne cherchoit point, ſuffiſent pour nous donner le dénouement ou l'explication de bien des difficultés, ou pour renverſer tous les ſyſtêmes qu'on a bâtis ſur des preuves très-minces, & toujours fort équivoques. Nous ne nierons pas que bien des gens de différentes nations & religions n'ayent pu aborder ſans deſſein dans les Indes occidentales, ni que pluſieurs, en s'y établiſſant, n'ayent dans la ſuite contracté des mariages dans des Provinces qui n'étoient point l'objet de leur voyage, quand ils ſe ſont mis

ſur mer. Mais nous ne penſons pas que ce ſoit à eux qu'on doive rapporter la première origine des Américains, ni qu'ils ſoient partis de notre continent, dans le deſſein de pénétrer dans l'autre hémiſphère. Nous ne leur attribuons pas cette vûe, parce qu'il nous paroît beaucoup plus probable qu'avant la tentative de Chriſtophle Colomb, on n'avoit dans notre continent aucune connoiſſance certaine & diſtincte de l'Amérique.

C'eſt notre quatrieme propoſition, qu'on peut regarder comme prouvée par l'impoſſibilité même où on eſt de bien prouver le contraire. En effet, tout ce qu'on y oppoſe a un air de fiction, qui ne ſçauroit ſoutenir l'examen d'un eſprit ſérieux. Il ſe trouve des Auteurs Anglois qui aſſurent que l'Amérique fut découverte avant la fin du douzieme ſiècle, l'an 1170, ſelon quelques-uns, ou l'an 1190, ſuivant quelques autres. Ils prétendent qu'un Prince, nommé Madoc, frere ou fils du Prince de Galles, fit dès-lors deux voyages dans le Nouveau-Monde,

& qu'il y mourut, après avoir fait passer des Colonies dans la Virginie, dans la Floride, dans le Canada, & dans le Mexique même. Mais tout cela se dit sans preuve; aussi en parle-t-on sans certitude & sans concert. On n'est pas mieux fondé à dire que la langue des Mexicains est encore aujourd'hui entremêlée de plusieurs termes Anglois.

Dès la première expédition des Castillans dans ce pays, ils y trouverent une grande quantité d'or & d'argent; mais on n'y trouva aucune monnoye de l'un ni de l'autre, on en ignoroit encore l'usage; ce qui peut paroître une preuve bien forte contre la prétention de ces Auteurs. Quand les Anglois du douzieme siècle auroient négligé de répandre leur Religion parmi les Américains, auroient-ils également négligé de faire usage de leur or?

C'est à l'occasion de ce précieux métal, que quelques autres Ecrivains font remonter bien haut la découverte du Nouveau-Monde, & le commerce avec ses habitans. Vatable & Genebraud ne sont pas les

ſeuls qui ont imaginé que le pays d'Ophir, où les flottes de Salomon & d'Hiram, Roi de Tyr, alloient tous les trois ans chercher l'or le plus pur, étoit l'Iſle d'Hayti ou de Saint-Domingue. On a attribué la même penſée à Chriſtophle Colomb, parce qu'en marchant ſur l'or, aux approches de la montagne de Cibao, il avoit dit qu'il avoit enfin trouvé l'Ophir de l'écriture.

Quelques autres avec Poſtel, mettent l'Ophir de Salomon dans le Perou; ſelon eux, les ſujets de ce Prince & les Tyriens, faiſoient dès-lors à peu-près ce que font aujourd'hui les Eſpagnols.

Mais ſi les Juifs & les Phéniciens avoient connu la route du Perou, du tems d'Hiram & de Salomon, l'auroient-ils oubliée après la mort de ces Princes? Auroient-ils négligé un commerce ſi propre à les enrichir? Je ne dis rien de la difficulté de faire tous les trois ans des voyages de ſi long cours, ſans le ſecours de la bouſſole, qu'on n'avoit pas encore inventée. Enfin dans toute l'étendue de l'Amérique on ne con-

noît pas, & on n'a jamais connu de pays appellé *Ophir*.

La Martiniere, après avoir fait remarquer que l'Ecriture ne dit pas que la flotte de Salomon mettoit trois ans à faire le voyage d'Ophir, mais qu'elle le faisoit tous les trois ans, regarde comme très-probable l'opinion qui place *Ophir* sur la côte orientale de l'Ethyopie, entre le pays de Sophala inclusivement, & le détroit de la mer rouge : il faut, dit-il, qu'Ophir soit maritime, que la course soit aisée, que ce soit un pays fertile en or, & où une flotte puisse arriver sans avoir besoin de la boussole. Tout cela convient à la côte de Sophala, dont, aprés tant de siècles, les richesses ne sont pas encore épuisées. Moins d'un semestre y menoit la flotte; l'autre lui donnoit le vent propre pour revenir à la mer rouge : point de golfe ni de cap dangereux qui interrompe la course d'une flotte qui rase la côte.

Pour derniere preuve de notre quatrième proposition, ajoutons que les anciens connoissoient si peu l'au-

tre hémisphère, ou du moins ils étoient si peu persuadés qu'il fût habité, qu'ils n'admettoient pas même la possibilité des Antipodes. Saint Augustin, dans le cinquieme siècle de l'Eglise, a traité l'opinion qu'il y eût des Antipodes, de pure fiction; & Lactance avoit déja dit qu'on ne sçauroit entendre sérieusement parler qu'il y eût des hommes dont les pieds sont opposés à nos pieds. Certes, ajoutoit-il, Anaxagoras s'est moins lourdement trompé, lorsqu'il a avancé que la neige étoit noire: bien des gens étoient anciennement dans l'erreur populaire, dans laquelle on dit que les Bramines se trouvent encore, que nous sommes sur la terre & sous le Ciel, dans la situation où seroit un essain de mouches sur une table, que couvriroit une cloche de verre. Saint Augustin & les autres sçavans n'ignoroient pas sans doute la figure sphérique de la terre; mais ils ne pensoient point qu'il pût y avoir des habitans dans la partie opposée à la nôtre.

Divin. instit. 23. c. 24.

N'étoit-on pas encore trop communément dans le même préjugé

avant l'entreprise de Christophle Colomb, dont le dessein, lorsqu'il le proposa à différentes Cours de l'Europe, parut a plusieurs une chimère, & fut traité par quelques-autres d'extravagance & de folie? L'expérience nous a instruits, & telle est l'utilité des voyages. Aujourd'hui on est revenu de la frayeur que l'on avoit du tems du Pape Zacharie, & de Saint Boniface, Archevêque de Mayence, qui condamnerent Vigile, Evêque de Saltzbourg, parce qu'il enseignoit qu'il y avoit des Antipodes : on ne craint plus que ce sentiment soit une erreur préjudiciable à la Religion, qui, au contraire, y a gagné de vastes pays, où le nom de Jesus-Christ est à présent connu & adoré.

On sçait que les peuples du Nouveau Monde suivent aujourd'hui la Religion des Princes qui les ont conquis. Ceux, qui, mêlés avec les Européens, obéissent à leur Souverain, font profession de la Foi catholique, & sont devenus ainsi une portion de l'Eglise chrétienne. C'est donc de leur conversion, & de la

maniere dont eux & les Colonies établies dans le même pays, pratiquent le Christianisme, que nous devons traiter dans tout cet ouvrage.

§ III.

Du caractère & de la Religion des anciens Américains.

Nous ne manquons point d'Auteurs, qui, soit à dessein ou par occasion, ont voulu nous instruire du caractère & des mœurs des anciens Américains, de leurs usages, de leur Gouvernement, & de leur Religion, ou de leurs superstitions : & il ne faut pas dissimuler qu'en tout cela il se trouve une grande diversité, parmi cette grande multitude de nations & de peuples qui habitent le Nouveau Monde. Le peu que nous en dirons ici pourra servir à concilier les Auteurs qui ont le plus écrit pour ou contre ces Indiens. Ceux-là nous les représentent comme des gens stupides, presqu'imbecilles, peu différens des bêtes, & adonnés à toutes sortes de

vices les plus grossiers : pendant que ceux-ci, plus favorablement prévenus & non moins instruits, relevent beaucoup la douceur, la droiture, le bon sens, & le jugement de ces peuples, qu'ils avoient long-tems pratiqués.

Les uns & les autres semblent avoir bien exagéré, les bonnes ou les mauvaises qualités des Américains en général ; & néanmoins à certains égards, & par rapport à différens peuples de l'Amérique, ces Auteurs peuvent tous avoir écrit sans se trop éloigner de la vérité. Le mauvais caractère, & la cruauté qu'on blâme justement dans les Caraïbes & dans ces peuples sauvages, toujours errans dans les forêts ou sur leurs montagnes, sans union ni aucune société, ne sçauroit être attribué à quelques autres peuples policés. On ne vivoit pas, par exemple, dans le Mexique & dans le Perou, moins encore dans les Capitales de ces deux Empires, comme dans l'Yucatan & dans la Floride. Les habitans d'Haïti, appellée depuis l'Isle S. Domingue, étoient

d'un caractère doux & timide : ceux de la Guadeloupe étoient au-contraire feroces & cruels, accoutumés à se nourrir de chair humaine, aussi redoutables à leurs voisins que les lions & les autres bêtes carnacieres.

Dans le cours de cette Histoire, on aura souvent occasion de faire observer cette différence de peuple à peuple, autant pour le caractère & la portée de l'esprit, que pour les mœurs, les coutumes, & la forme du gouvernement. L'éducation des enfans ne pouvoit être plus négligée, ou plus mauvaise dans quelques contrées ; ni plus exacte, on diroit presque, ni plus excellente pour des Payens dans quelques autres. Il doit suffire d'avoir fait ici ces observations générales : nous reservons le détail pour la suite de l'Histoire, selon que l'occasion se présentera ou le demandera. Les discours de ces Sauvages, autant que leur conduite & leurs actions, serviront à faire connoître leur véritable caractère : on trouvera beaucoup de bon sens & de solidité de

jugement dans quelques-uns ; beaucoup de ſtupidité ou d'extravagance dans quelques autres ; & une égale prévention en tous pour les ſuperſtitions qu'ils avoient reçues de leurs ancêtres.

Ce ſeroit une peine perdue que d'entrer ici dans un long détail des différens cultes qu'on a pu découvrir parmi ces peuples preſque ſans nombre de l'Amérique. Les uns adoroient le ſoleil ou la lune : les autres ſacrifioient aux genies des rivieres, des montagnes. La multitude offroit des victimes, & plus ordinairement des victimes humaines à des idoles que leurs mains avoient fabriquées, & qu'ils appelloient leurs dieux. Toutes ces religions ſe réduiſoient à un paganiſme plus ou moins groſſier & toujours extravagant. Ceux-là croyoient tenir de leurs divinités la ſanté, les richeſſes, la fertilité de la terre, le ſuccès de leurs entrepriſes, & ils leur offroient des ſacrifices après la victoire, en brûlant ſur leurs autels les ennemis vaincus. Ceux-ci, moins religieux envers les divinités favo-

rables, ne portoient communément leur encens qu'à celles qu'ils craignoient & qu'ils vouloient appaiſer, ou pour n'en pas recevoir du mal, ou afin qu'elles n'empêchaſſent pas les autres de leur faire du bien.

L'eſprit des ténèbres, dont ils étoient les malheureux eſclaves & le joüet, les tenoit dans une frayeur continuelle. Rien de plus ordinaire parmi quelques-uns de ces Idolâtres, que la perſuaſion que leurs dieux leur parloient ſenſiblement, les menaçoient, les frappoient dans leur courroux, exigeoient d'eux le ſacrifice ſanglant de ce qu'ils avoient de plus cher; le ſacrifice de leurs fils & de leurs filles, qu'ils ne craignoient pas d'égorger ſur ces abominables autels.

Cette terreur, dont ils étoient pénétrés, ſe renouvelloit toutes les fois que le démon (Dieu le permettant) rendoit des oracles menaçans par la bouche d'une Idole, ou qu'un Sacrificateur fourbe annonçoit quelque prochaine calamité. On les accoutumoit ainſi à craindre leurs

dieux ; & jamais ils ne s'avisoient de penser qu'ils dûssent les aimer. Aussi les représentoient-ils sous les figures les plus capables d'effrayer ; les idoles les plus affreuses étoient aussi les plus connues, & leurs Temples les plus fréquentés.

Mais si le propre de la Religion est de rendre les hommes justes & heureux, il n'étoit pas bien difficile de connoître & de prouver la fausseté de toutes ces Religions, également cruelles & ridicules, puisqu'aucune ne connoissoit, ni en quoi consiste la justice de l'homme, ni ce qui fait sa véritable félicité. Aucune n'apprenoit à combattre les vices, à réprimer les passions, à regler les mœurs, & à conduire l'homme à sa véritable fin. Cela étoit reservé à la lumière de l'Evangile, à la Religion de Jesus-Christ.

Un sçavant Auteur a eu raison de dire, que si on ignoroit le péché originel & ses suites, on auroit peine à croire que l'homme, à qui toutes les créatures annoncent la grandeur & la puissance de Dieu,

l'homme qui en porte l'idée gravée dans le fond de son être, ait été assez aveugle pour transporter aux plus viles créatures l'encens & les hommages qui ne sont dûs qu'au Souverain Etre Créateur de toutes choses.

Cependant l'Histoire & l'expérience nous apprennent que presque tous les peuples ont méconnu leur Auteur. L'idolâtrie a regné dans toutes les Nations; & ce qui est encore plus surprenant, c'est qu'elle n'a pas été moins grossiere parmi celles qui ont cultivé les sciences, que parmi les moins policées & les plus barbares. Après ce que nous lisons de la folie des Egyptiens, des Grecs & des Romains sur cet article, sera-t-on étonné de le retrouver parmi des Sauvages? Il en étoit de l'Amérique il y a trois siècles, comme de l'ancienne Rome & de la Grece il y en a dix-huit; on y adoroit tout, hors le Dieu véritable. L'aveuglement des hommes a été par-tout le même. Ceux qu'on appelloit les Sages, & dont on admiroit les oracles, n'étoient pas plus

éclairés ſur le véritable culte que les peuples ; & on peut dire de ces anciens Philoſophes, ce qu'a dit M. Boſſuet de ceux de la Chine, que leur religion n'étoit qu'un amas confus d'athéïſme, de politique, d'irréligion ou d'idolâtrie. C'eſt l'idée générale qu'on peut ſe former de toutes les Nations que la foi n'avoit point éclairées.

La converſion des Américains à la pureté du Chriſtianiſme rencontroit bien des obſtacles particuliers, qui ne s'étoient pas trouvés communément chez les autres Nations Infidèles. C'eſt ce qu'il faut éclaircir dans le paragraphe ſuivant.

§. IV.

Obſtacles qui s'oppoſoient à l'établiſſement de la Foi & aux progrès de l'Evangile dans l'Amérique.

Si la prédication de l'Evangile & ſes progrès dans l'Amérique ne parurent pas d'abord auſſi rapides qu'on pouvoit le déſirer, ils furent peut-être plus grands qu'on n'avoit lieu de l'attendre, en conſidérant

les obſtacles multipliés qu'il falloit vaincre, & les difficultés ſans nombre qui s'oppoſoient à la prédication de la foi. On peut les réduire ces difficultés à quatre chefs; 1°. à la ſublimité des dogmes & des Myſtères de la Religion qu'on prêchoit; 2°. au caractère des perſonnes qu'on vouloit inſtruire; 3°. au nombre prodigieux de langues & de différens idiomes, dont les Ouvriers Evangéliques avoient beſoin pour être entendus de tous; 4°. enfin à la manière dont la plûpart des Conquérans ſe comporterent d'abord avec les Américains, qu'on irrita par des cruautés inouies, & qu'on ſcandaliſa ſouvent par une conduite bien oppoſée à l'eſprit du Chriſtianiſme.

La pureté de la Morale Evangélique, toujours ennemie des paſſions, & l'incompréhenſibilité de nos Myſteres, furent en tout tems, & à l'égard de tous les Infidèles, le premier obſtacle que le pere du menſonge eſſaya d'oppoſer à la lumière de la vérité, pour retenir les hommes dans ſes liens, en les dé-

tournant d'une Religion qui demande bien des ſacrifices pénibles à la nature, également difficiles à l'orgueil de l'eſprit & à la corruption de la chair. Celui-là ne ſe ſoumet pas volontiers à des vérités qu'il ne peut comprendre ; & celle-ci réſiſte à des loix qui combattent ſes penchans corrompus. Si malgré la clarté des prophéties & l'éclat des miracles, les Grecs & les Romains eurent autrèfois tant de peine à abandonner le culte inſenſé de leurs idoles pour ſe ſoumettre au joug de Jeſus-Chriſt : on conçoit bien qu'il fut encore plus difficile de perſuader ce changement à des Sauvages, beaucoup moins inſtruits, & plus dominés par des paſſions brutales.

Tout ce qu'il y avoit de plus éclairé dans les Républiques d'Athenes & de Rome, connoiſſoit aſſez ce qu'on devoit penſer de cette foule de dieux & de déeſſes que le peuple encenſoit. Auſſi ſe mocquoient-ils en particulier de ce qu'ils adoroient en public, parce qu'ils ſentoient tout le ridicule des céré-

monies payennes. Par cet endroit ces Philoſophes devoient être naturellement moins oppoſés à la parole du ſalut, ou à cette lumière qui les rappelloit à la connoiſſance du premier Etre, & au culte du Dieu Créateur, ſeul Tout-puiſſant & ſouverainement parfait, premier principe de tout bien; ſeul digne par conſéquent de l'adoration de toutes ſes créatures. Ils devoient être frappés de la Majeſté de la Religion Chrétienne, & de tous ſes auguſtes caractères. On ne peut point dire la même choſe des peuples ſauvages, peu accoutumés à penſer & à réflechir, privés de cette juſteſſe que l'étude des lettres peut donner à l'eſprit, & nourris dans une indépendance qui les rendoit ennemis du joug.

D'un autre part, toutes les langues qu'on parle dans les trois premières parties du monde étoient également étrangères aux Américains; & cette foule d'idiomes uſités dans l'Amérique, n'étoit pas moins inconnue à ceux qui devoient leur annoncer l'Evangile. Cette dif-

ficulté devenoit plus grande, tant par la multitude de différens peuples, dont chacun avoit son idiome particulier, que par l'impossibilité d'en prendre quelque connoissance autrement que par la fréquentation de ces mêmes sauvages.

Cependant quelque considérables que pussent paroître ces obstacles, & plusieurs autres qui s'opposoient à la conversion des peuples de l'Amérique, il faudra toujours avouer que le plus grand est venu de la part des Européens. Je ne parle pas seulement de ces fiers Conquérans, lesquels à la honte de l'humanité & contre les intentions connues du leurs Princes, ne se montrèrent dans les Indes que pour en être les destructeurs, la terreur & le fléau de tous les habitans. Peu satisfaits de leur enlever leur or, leurs pierreries, & tout ce qui peut irriter la cupidité, ils les traitoient en esclaves & se jouoient de leurs vies. Je parle encore de cette foule de soldats & de gens sans aveu, qui s'étant mis à leur suite, vouloient avoir leur part à toutes les injustices

que la licence de la guerre laiſſoit impunies. Tous ſe diſoient Chrétiens; mais ce nom ſi reſpectable devenoit infiniment odieux aux ſauvages, témoins & victimes des violences, des cruautés, des trahiſons, & des autres crimes de ceux qui le portoient. Parmi les relations qu'on en a faites, il y en a qui font horreur; & on peut aſſurer que les récits ne ſont point toujours outrés. Nous en avons donné une idée dans la vie de l'illuſtre Barthelemi de Las-Caſas.

Hiſt. des Hommes ill. t. 4. p. 240.

Indépendamment des injuſtices de toute eſpéce commiſes tous les jours contre les Indiens, la diſſolution des mœurs ne pouvoit être plus grande parmi ces miſérables, dont quelques-uns ne paſſoient les mers que pour pouvoir donner une plus libre carrière à leurs infâmes paſſions; ou pour trouver dans le Nouveau Monde l'impunité des crimes qu'ils avoient commis dans l'ancien. Ceux qui par une vie conforme à la ſainteté de leur foi auroient dû être la bonne odeur de Jeſus-Chriſt, & faire aimer ſa Religion à

des barbares, ne répandoient au contraire qu'une odeur de mort, & faisoient penser que leur Religion devoit être aussi méprisable que leur conduite étoit criminelle. Tel étoit le grand sujet des gémissemens des plus saints Missionnaires. Ils ne pouvoient, sans verser des larmes de sang, être témoins de tous les scandales qui faisoient blasphêmer le nom de Jesus-Christ, parmi ces mêmes peuples à qui on prêchoit, & la divinité de sa Religion, & la nécessité de croire en lui pour être éternellement heureux.

Le Seigneur permettoit sans doute ce combat des passions humaines contre les intérêts de la Religion & la nécessité de croire en lui, pour faire éclater davantage les richesses de sa grace, & rendre plus sensible la force & la douceur de cette opération intérieure, qui ne laissa pas de changer les cœurs, & d'opérer de grandes conversions, en triomphant des plus grands obstacles.

On vit en bien des occasions ce que peut la parole de Dieu dans la bouche des hommes Apostoliques.

Ce qu'elle avoit fait dans les premiers ſiècles de l'Egliſe pour dompter l'orgueil des Orateurs ou des Philoſophes, & dans la ſuite pour ſoumettre à Jeſus-Chriſt les têtes altières des maîtres du monde; elle l'a fait de nouveau, & le fait de nos jours, pour changer les ſauvages en d'autres hommes. Ni la ſtupidité des uns, ni la férocité des autres, ni les paſſions brutales de pluſieurs, leurs habitudes invétérées, leur fol attachement au culte des Idoles, ou à la pluralité des femmes; rien de tout cela n'a empêché qu'on n'ait fait enfin des Chrétiens & de bons Chrétiens: on en a peuplé de vaſtes contrées, où la lumière de l'Evangile n'avoit pas été encore portée.

On ne trouva point par-tout les mêmes obſtacles, ni les mêmes facilités: parmi tant de peuples ſi différens de mœurs & de génie; les uns, prévenus ſans doute d'une grace particulière, ouvrirent les oreilles du cœur à la parole de vie; beaucoup plus traitables, ils parurent d'abord moins oppoſés à la doctrine

doctrine Evangélique. Quelques autres plus féroces, ou adonnés à des vices plus grossiers, éprouverent long-tems la patience de ceux qui se proposoient de faire des hommes, pour en faire ensuite des fidèles. Avec ceux-ci, nos Prédicateurs eurent plus à travailler & à souffrir. Il leur fallut & plus de tems & de plus grands efforts, sans doute aussi de plus ferventes prieres, pour attirer la grace, seule capable de vaincre l'opposition, l'indocilité, & toutes les résistances qu'ils trouvoient au succès du saint Ministère. Ce ne fut qu'après avoir souvent arrosé ces Provinces de leurs sueurs, & quelquefois de leur sang, qu'il leur fut donné de recueillir enfin les fruits de la sainte semence jettée sur une terre trop long-tems ingrate.

Parmi certaines Nations, la divine Providence consoloit quelquefois ses Ministres par une abondante moisson qu'ils recueilloient avec moins de peine & dans un assez court espace de tems. Le doigt du Seigneur y paroissoit d'une manière

plus ſenſible ; par la facilité qu'il donnoit aux Prédicateurs, ou de ſe faire entendre dans leur propre langue, ou d'entendre eux-mêmes celles des ſauvages, de gagner leur confiance, & de les attirer à la foi. On vit donc dans ces contrées des converſions fréquentes & quelquefois ſolides. Mais auſſi (ne le diſſimulons point) plus d'une fois on s'eſt trouvé dans la triſte néceſſité de recommencer ce qui avoit paru bien avancé. Dans bien des occaſions on a eu lieu de faire à quelques peuples diſſimulés ou trop legers, les mêmes reproches que ſaint Paul avoit fait aux Galates.

On en a connu qui après avoir écouté les ſaintes inſtructions, ſoutenu toutes les épreuves néceſſaires, demandé & obtenu le baptême, n'ont pas long-tems perſévéré dans les louables diſpoſitions qu'ils avoient fait paroître. La poligamie dans les uns, l'ancienne attache aux idoles dans les autres, & par rapport à pluſieurs, la fréquentation de ceux qui réſiſtoient encore opiniâtrément à la lumière ; la crainte,

la timidité, les menaces réelles ou prétendues des mauvais génies, qui ne manquoient pas, dit-on, de maltraiter ou de menacer ceux qui avoient abandonné leur culte impie. Tout cela devenoit quelquefois une pierre de ſcandale pour de foibles Chrétiens.

Ceux-là, pour recevoir le Sacrement de la régénération, s'étoient volontairement ſéparés de leurs concubines, & avoient promis de vivre déſormais en Chrétiens, dans la compagnie de leur première femme : pluſieurs néanmoins ne tardoient pas de reprendre celles, qu'ils avoient chaſſées. Ceux-ci, en livrant aux Miniſtres de Jeſus-Chriſt, ou en détruiſant eux-mêmes en leur préſence, une partie de leurs idoles, s'étoient aviſés d'en retenir une autre partie, qu'ils cachoient avec ſoin, tantôt dans les endroits les plus ſecrets de leurs maiſons, tantôt dans de profondes cavernes, dans les bois, ſur les montagnes, où ils continuoient de les adorer. La charité chrétienne, qui ne permettoit point d'abandonner à l'illuſion

& aux preſtiges de ſatan, ces ames ſéduites, obligeoit les ſerviteurs de Dieu de travailler de nouveau à les éclairer, & à les détromper : le Seigneur répandoit ſouvent ſes bénédictions ſur leurs travaux : on en a bien des exemples.

On ne ſçauroit trop louer le zèle courageux & déſintéreſſé d'un grand nombre de ſaints Eccléſiaſtiques & de ſaints Religieux, qu'on a vu marcher ſans ſe démentir ſur les traces des Apôtres dans l'exercice des mêmes fonctions. Peu contens d'appeller à la Foi, & d'inſtruire des vérités de la Religion tous les peuples que les armes des Caſtillans avoient déja ſoumis au Roi Catholique, les Prédicateurs de la Foi entrerent ſouvent dans des contrées où les troupes n'avoient pu pénétrer; bien des ſauvages, que la terreur des armes avoit diſperſés, ſe cachoient dans l'épaiſſeur des forêts, ou erroient ſur les ſommets de montagnes preſqu'inacceſſibles, & ils craignoient moins la rencontre des bêtes féroces, que celle des ſoldats Eſpagnols. Mais ils prenoient d'autres ſentimens

pour des Miniſtres, qui, bien loin d'en vouloir à leur or, ou à leur liberté, s'intéreſſoient au contraire à leur conſervation, & s'expoſoient à tout pour leur procurer le ſalut. A proportion que les Indiens, en ſe laiſſant approcher, pouvoient obſerver de près le caractère de ces hommes apoſtoliques, leur zèle, leur charité, leur douceur, leur déſintéreſſement, & toute leur conduite, ils prenoient confiance en eux, écoutoient avec docilité les vérités qu'on leur annonçoit; & le Seigneur formant dans leur cœur la bonne volonté, ils ne demandoient qu'à être inſtruits, pour marcher déſormais dans cette voie du Ciel qu'on venoit leur apprendre. Quand une fois on les trouvoit dans ces diſpoſitions, on avoit moins de peine à les retirer de leurs forêts, à les faire deſcendre de leurs hautes montagnes, où ils vivoient errans & ſans aucune eſpece de ſociété. On les raſſembloit dans les plaines, on y formoit des peuplades, on y introduiſoit quelque ſorte de police, ſur-tout on y établiſſoit d'abord ce

qu'on appelloit une doctrine, c'est-à-dire une maison d'instruction, dans laquelle un ou deux Religieux ne refusoient point de s'arrêter quelque tems au milieu de ces pauvres sauvages pour achever de les instruire & les former peu à peu à la vie chrétienne.

Celle que menoient dans une telle situation les Ministres de J. C. ne pouvoit être qu'infiniment pénible à la nature, & toujours exposée à bien des dangers. Mais la grace soutenoit leur courage, & Dieu bénissoit leurs travaux. Ils avoient le plaisir de voir que par leurs soins, le Christianisme s'étendoit de proche en proche, & que le nombre des Fidèles croissoit avec leur ferveur. Souvent les mêmes Insulaires, qui jusqu'alors avoient fermé l'entrée de leur pays aux troupes Espagnoles, charmés de tout ce qu'ils apprenoient de leurs voisins, venoient d'eux-mêmes au-devant des Ministres de l'Evangile, profitoient de leurs instructions, demandoient le baptême, & s'engageoient à observer à l'avenir les Commandemens

de Dieu, & les loix de l'Eglise.

Il arriva plus d'une fois que tout un peuple ayant ainsi embrassé la Foi chrétienne, ils prioient leurs Missionnaires de vouloir bien passer chez d'autres peuples, leurs voisins ou leurs alliés, pour les faire jouir de la même grace.

Des nations quelquefois fort reculées, envoyoient des Députés pour demander instamment le même secours. On ne manquoit jamais de leur en fournir, quand on étoit en état de le faire. Le zèle du salut des ames faisoit que les saints Ministres aimoient à se multiplier, en quelque sorte, & ils avoient encore la consolation de trouver parmi les nouveaux Chrétiens, plusieurs coopérateurs de leur ministère. Les uns leur servoient de conducteurs ou d'interprêtes, & les autres faisoient les fonctions de Catéchistes.

Ceux que le Saint-Esprit avoit plus favorisé de ses dons, & qui avoient mieux répondu à la grace de la vocation, montroient quelquefois un zèle extraordinaire pour attirer leurs parens, leurs voisins,

tous leurs compatriotes, à la même Religion qu'ils avoient eu le bonheur de connoître. Lorsqu'ils comparoient la vie féroce & brutale qu'ils avoient menée autrefois sous l'empire tyrannique du démon, avec cette douce liberté des enfans de Dieu, dont ils jouissoient depuis leur conversion, ils se sentoient animés de la plus tendre reconnoissance, & comme poussés à tout entreprendre pour faire connoître de plus en plus le nom de J. C. & la sainteté de sa Religion. Quelques-uns, sans faire distinction d'amis, ou d'ennemis, se répandoient dans les terres voisines, & pénétroient quelquefois dans des pays fort éloignés, pour procurer la connoissance du Sauveur à des nations les plus sauvages. Ils n'étoient arrêtés ni par les fatigues & les incommodités des voyages, ni par les dangers, toujours inséparables de ces sortes d'excursions. Le succès que le Ciel donnoit à leur zèle, l'enflammoit toujours davantage, & on peut dire que les conquérans Espagnols étoient moins contens, quand ils avoient

découverts de nouvelles mines d'or & d'argent, que ces pieux Néophites, lorſqu'après de longues courſes, ils pouvoient amener à leurs Miſſionnaires une troupe de ſauvages, à qui ils avoient inſpiré le deſir d'être inſtruits & baptiſés.

Il eſt vrai qu'on ne pouvoit pas toujours ſe fier à des idolâtres inconnus, & il étoit encore plus néceſſaire de ſe défier de ceux qui ſe diſoient députés de leurs Caciques, pour inviter les Miniſtres de l'Evangile à venir les viſiter & les inſtruire ſur leurs montagnes. Ces ſortes d'invitations pouvoient être ſincères; elles l'étoient ordinairement : cependant on a vu, plus d'une fois, que les eſclaves du pere du menſonge n'avoient fait les premières avances pour attirer les Miſſionnaires chez eux, que dans l'intention de s'en défaire, & d'inſulter aux Eſpagnols : ils vouloient avoir le barbare plaiſir de ſacrifier quelques Européens, ou à leur propre cruauté, ou à la haine qu'ils avoient conçue contre tous les Caſtillans. Pluſieurs Religieux, ou

Eccléſiaſtiques, ſont devenus de la ſorte les victimes de leur zèle & de la perfidie des barbares.

Ces cas ſouvent réïtérés ont fait penſer dans quelques occaſions que les momens de Dieu n'étoient pas encore venus, pour la converſion de certains peuples dans certaines contrées, où on a paru toujours repouſſer opiniâtrément la lumière : tandis que dans quelques-autres, le ſang des Martyrs eſt devenu une ſemence feconde de Chrétiens. Tels ſauvages avoient jetté la pierre à leurs premiers Prédicateurs, ou dreſſé le bucher ſur lequel on les faiſoit brûler, qui touchés enſuite d'un vif repentir, & dociles déſormais à la grace, cherchoient ſincérement à expier leurs crimes dans les larmes de la pénitence & les eaux du Baptême.

Le Ciel multiplioit viſiblement les miracles en faveur d'une Egliſe naiſſante, ſoit dans le changement ſi peu attendu qu'on avoit la conſolation de voir dans ces barbares, ſoit par le courage dont il rempliſſoit les Miniſtres qui ſe dévouoient

à cette difficile miſſion, & par la facilité ſurprenante qu'il leur donnoit, aux uns pour parler toutes ſortes de langues, & aux autres pour ſe faire entendre de tous en parlant toujours la même. L'un & l'autre eſt arrivé dans plus d'une occaſion.

C'eſt encore une choſe remarquable, que quoique le langage des Indiens ſoit varié à l'infini, & très-difficile dans quelques Provinces, les Miſſionnaires communément n'avoient pas beſoin de beaucoup de tems, ni de beaucoup de peine, pour ſe mettre en état d'inſtruire ces ſauvages : lorſqu'ils ſçavoient la langue de deux ou trois peuples, ils ne manquoient point d'interprête pour communiquer avec tous les autres. Quelques Religieux compoſerent dans la ſuite divers petits ouvrages en langue Américaine, ſoit pour l'inſtruction & l'édification de leurs Néophites, ſoit auſſi pour aider leurs freres à apprendre les idiomes les plus ordinaires du pays. Il y en eut qui établirent des chaires publiques ; & nos Géné-

raux, pour ſoutenir ces utiles fondations, ont animé le zèle des Profeſſeurs des langues, par les beaux privileges qu'ils leur ont accordés.

Les Papes & les autres Souverains, ſur-tout les Rois Catholiques, qui poſſédent les plus vaſtes comme les plus riches Provinces du Nouveau Monde, ont toujours favoriſé le zèle de nos Miſſionnaires, & n'ont rien épargné pour les mettre en état de fonder dans le pays conquis des Egliſes, des Couvens, des Monaſtères, des Chrétientés ou des Doctrines. Le ſeul Ordre de ſaint Dominique a partagé en dix Provinces les maiſons qu'il poſſede dans les Indes Occidentales. Les Religieux de ſaint François, qui ont précédé dans quelques Provinces, & ſuivi dans quelques autres les enfans de ſaint Dominique, en ont fait autant pour l'établiſſement & l'accroiſſement du Chriſtianiſme dans le Nouveau Monde. Ceux de Notre-Dame de la Mercy, les Auguſtins & les Carmes, ont ſignalé de même leur

zèle, & le Seigneur a béni leurs travaux pour le ſalut de pluſieurs millions d'ames & pour la gloire de ſon Egliſe.

On ne tarda pas auſſi à fonder des Siéges Epiſcopaux, dont quelques-uns ont été depuis érigés en Archevêchés, ayant chacun un nombre conſidérable de Suffragans. Ces Evêques & Archevêques, pris pour la plûpart du nombre des Miniſtres qui avoient long-tems travaillé à la propagation de la foi dans le même pays, ont enſuite fondé des Collèges, des Séminaires, quelques-uns même des Univerſités, qui pour la ſageſſe des reglemens, le nombre & la réputation des Profeſſeurs, & la multitude des Etudians, ſont devenues très-fameuſes, & ſemblent le diſputer aux plus célèbres Univerſités de l'Europe : auſſi les a-t-on décorées des mêmes privilèges & des mêmes prérogatives dont jouit celle de Salamanque en Eſpagne. Nous aurons occaſion d'en parler dans la ſuite de cet ouvrage.

Tous les établiſſemens dont on vient de faire mention, ont été les

moyens extérieurs que la Providence a daigné employer pour la conſervation & le progrès de la foi dans une grande partie de l'Amérique. Les dons du Saint-Eſprit & les autres richeſſes ſpirituelles que le Seigneur n'a ceſſé de répandre ſur cette nouvelle Egliſe, pour la rendre féconde en toutes ſortes de bonnes œuvres : la charité vive & l'éminente piété dont il avoit rempli pluſieurs de ces nouveaux Chrétiens, & un grand nombre de ceux qui les formoient à l'eſprit du Chriſtianiſme, les miracles de gueriſon, & plus encore ceux de converſion auxquels les autres étoient ordonnés; l'eſprit de ſageſſe & de force qu'il donna aux Paſteurs dans des circonſtances critiques; les attentions bien marquées de la Providence, qui rompit plus d'une fois les meſures d'une politique mondaine, & fit écheoïr tous les efforts d'une puiſſance étrangère, dont l'entrée dans le pays conquis pouvoit être auſſi préjudiciable à la foi des nouveaux Chrétiens, qu'aux intérêts temporels de la Couronne de

Castille : tout cela est une bonne preuve que Dieu arrêta ses regards sur son Eglise, & qu'il prenoit plaisir à faire servir la cupidité des hommes au salut des Elus. Ceux des Européens qui, avec des travaux & des perils infinis, étoient entrés les premiers dans le Nouveau Monde, ne pensoient qu'à s'enrichir, à satisfaire ou leur avarice, ou leur ambition; mais la Providence, qui en condamnant leurs motifs favorisa leur entreprise, vouloit ouvrir une nouvelle porte à l'Evangile, pour le bonheur éternel de ceux que Dieu s'étoit choisis.

Ces deux objets si différens continuerent à animer les hommes qui suivirent la route que Christophle Colomb leur avoit montrée. Les Conquérans, & tous ceux qui s'étoient attachés à leur fortune, couroient dans ce pays éloigné, par le seul desir de profiter de tout ce qu'on y trouve de plus capable de flatter la cupidité. Les hommes de Dieu au-contraire, les véritables Ministres de l'Evangile, ne regardant que comme de la boue ce qui

perit avec le tems, ne se propo-soient dans leurs travaux que la gloire de Dieu, l'honneur de la Religion, la propagation de la foi, & le salut des peuples, qu'ils vouloient soumettre au joug de Jesus-Christ. Aussi la conduite des uns & des autres ne fut-elle pas moins différente que leurs vues. Les premiers, souvent même contre leur intention, firent tort au progrès de l'Evangile; & les derniers sans se rebuter, & sans se décourager par les scandales, qu'ils ne pouvoient ni prévenir ni arrêter, mirent toute leur espérance en celui qui tient tous les cœurs dans sa main, & qui ne permet le mal que pour en tirer un plus grand bien. Leur patience, leur zèle, leur fermeté, leur application à la priere & au travail, eurent enfin un succès que les premières apparences ne faisoient point espérer.

Il n'est ni possible de faire connoître dans un seul ouvrage tous ces Ministres de la parole qui ont eu part à l'œuvre de Dieu, ni permis de laisser ignorer le nom de tous.

Dans l'Hiſtoire de nos hommes illuſtres, nous avons déja parlé des belles actions de quelques-uns qui s'étoient diſtingués dans cette carrière, ſoit parmi les Miniſtres du ſecond ordre, ſoit parmi les célèbres Prélats qui ont rempli avec honneur les premiers Siéges de cette Egliſe naiſſante. Tous ceux qui en ont été comme les premiers fondateurs, devroient ſans doute trouver place dans l'ouvrage que nous publions aujourd'hui : nous voudrions, ſi nos mémoires le permettoient, rendre à chacun ſans diſtinction d'ordre ni d'inſtitut, le tribut de louange qui lui eſt dû, & nous n'avons rien négligé pour nous mettre en état de le faire : il ne ſera pas malaiſé, ſur-tout aux Ordres Religieux, de trouver dans leurs Annales ou dans leurs Archives une infinité de faits, dont ils doivent d'autant moins envier la connoiſſance au public, qu'ils ne peuvent être que glorieux à la Religion.

Que de ſaints Martyrs qui ont répandu leur ſang en témoignage des vérités qu'ils annonçoient ! que de

ſaints Prêtres dont les noms ſont écrits dans le livre de vie avec ceux de leurs Diſciples qu'ils ont gagnés à Jeſus-Chriſt ! que d'ouvriers évangéliques qui ont fini leurs jours dans l'exercice du divin miniſtère, & dans les ardeurs de la charité ! la vie & la mort de tous ces heros Chrétiens ont enrichi l'Egliſe de l'Amérique, & contribué à ſa fécondité. Il eſt juſte de diſtinguer particulierement ceux dont les heroïques vertus ont depuis été propoſées à l'imitation de tous les Fidèles. Tels ſont un ſaint Louis Bertrand, de l'Ordre des FF. Prêcheurs, & l'Apôtre des Indes Occidentales, canoniſé dans le dernier ſiècle par le Pape Clement X ; ſaint François Solano, de l'Ordre des FF. Mineurs, & le B. Torribio, Archevêque de Lima, tous les deux canoniſés de nos jours par le ſaint Pape Benoît XIII.

Telle eſt encore l'illuſtre ſainte Roſe de Lima, que le Vicaire de Jeſus-Chriſt, dans la Bulle de ſa canoniſation, a ſi juſtement appellé la première fleur que le Nouveau

Monde ait offerte à l'Epoux des Vierges.

Plusieurs dès son vivant s'efforçoient de marcher sur ses traces; d'autres après son heureux décès ont travaillé ou travaillent encore à l'imiter, & cette odeur de vie, que le souvenir de ses beaux exemples a répandue dans de vastes contrées, a été pour bien des personnes de l'un & de l'autre sexe comme un germe de salut. Le nombre de ces amis de Dieu, ou de ces Epouses de Jesus-Christ, dont la mémoire est encore en bénédiction parmi les peuples de l'Amérique, & dont on sollicite la canonisation auprès du saint Siége, n'est point petit.

§. V.

Avantages & désavantages qui ont suivi la découverte & la conquête du Nouveau Monde.

Les sages politiques pourroient mettre en problême si la découverte de l'Amérique a procuré plus de bien qu'elle n'a occasionné de mal; ou si la conquête de ce vaste pays

par les Européens n'a pas été plus funeste qu'avantageuse à l'un & à l'autre monde. L'Europe, il est vrai, depuis cette célèbre époque, ne cesse de retirer des Indes Occidentales de nouveaux trésors & des richesses immenses : on ne sçauroit imaginer quelle prodigieuse quantité d'or, d'argent, de perles & de toutes sortes de pierres précieuses, est entrée en Espagne dans le cours de deux siècles & demi. Le commerce ouvert entre les deux hémisphères, les met en état de profiter l'un & l'autre des avantages de tous les deux.

Si les métaux précieux, dont les Insulaires connoissoient peu la valeur, & dont ils ne sçavoient presque pas pas faire usage, nous ont enrichis ; la fréquentation des Européens a aussi beaucoup contribué à polir & civiliser ces barbares : on leur a appris en quelques sortes à être hommes, à vivre en société, & à se prêter les uns aux autres les secours mutuels dont ils avoient tous besoin, soit pour les usages communs de la vie, soit pour leur

propre conſervation. Parmi les différens peuples qui habitoient ces vaſtes contrées, les uns étoient extrêmement cruels, ne vivant que de leur chaſſe, & accoutumés à chaſſer les hommes, comme les bêtes. On en voyoit auſſi quelques autres naturellement doux, plus humains, & fort timides : ceux-ci ſe trouvoient tous les jours ſans défenſe, expoſés à la cruauté de leurs féroces voiſins, qui les enlevoient, eux, leurs femmes, & leurs enfans, pour ſe nourrir de leur chair : c'étoit pour des Cannibales le morceau le plus friant. Mais quelle ſituation pour ces pauvres Inſulaires, qui avoient plus à craindre de la rencontre d'un Caraïbe, que de celle d'un tigre !

Si les conquérans de l'Amérique, pour remplir leurs vaiſſeaux d'or & de pierres précieuſes, n'avoient fait la guerre qu'à des Antropophages, il ne faudroit pas mettre en doute que leur arrivée dans ces riches Provinces, ne dût être regardée comme l'époque la plus heureuſe pour les deux continens. Bien des

peuples de l'Amérique se seroient volontiers unis aux nouveaux venus, & les auroient aidés à se mettre en possession de tous les pays, occupés par des hommes qu'on pouvoit justement regarder comme les ennemis & l'opprobre de l'humanité. Telle avoit été l'intention du Roi Catholique (Ferdinand V). Et la Reine Isabelle de Castille s'étoit expliquée sur ce point de la maniere la plus précise.

Mais nous verrons que les Conquérans ne se conformerent pas toujours à des intentions si justes. La cupidité armée trouva bientôt le secret d'éluder les ordres des Souverains, leurs Edits, & toutes leurs Loix. Tous les peuples sans distinction, toutes les Isles, toutes les Provinces qu'on pût subjuguer, devinrent la proie des vainqueurs. Quel que pût être le caractère des habitans d'un pays, dont les montagnes renfermoient des mines d'or, ils eurent bientôt perdu leurs richesses avec la liberté, & on croyoit leur faire grace, lorsqu'on ne les laissoit vivre que pour les

charger de travaux, qui ſouvent excédoient leurs forces. Des ruiſſeaux de ſang arroſerent toutes les terres où parurent les troupes armées, & dans l'eſpace de peu d'années plusieurs millions d'Indiens avoient été exterminés par ces injuſtes aggreſſeurs. Les habitans de Cuba, ni ceux d'Haïti, n'étoient point Caraïbes; mais leur caractère doux & pacifique ne les fit point épargner.

D'une autre part, tandis que les Caſtillans faiſoient main-baſſe ſur les Américains, leur propre pays ſe dépeuploit auſſi tous les jours : on ne pouvoit pas faire de grandes conquêtes ſans perdre bien du monde : les guerres & les naufrages en faiſoient périr pluſieurs ; & pour donner des habitans aux nouvelles Provinces conquiſes, on ſe trouvoit dans la néceſſité d'en dégarnir continuellement les anciennes. Cet inconvénient, qui certainement n'eſt point petit (puiſqu'il eſt vrai que les hommes ſont les premières richeſſes d'un Etat) continue encore, & continuera toujours, parce qu'il

y aura toujours la même raiſon d'entretenir au loin un grand nombre de Colonies, ſans le ſecours deſquelles on riſqueroit trop dans des pays immenſes, dont les naturels ſeroient toujours à craindre, quand ils ne ſe trouveroient point environnés de pluſieurs peuples, qui conſervent encore leur liberté & leur haine contre les étrangers.

Ainſi ſi la Monarchie d'Eſpagne, par ſes conquêtes dans l'Amérique, s'eſt étendue & enrichie, on peut dire qu'elle s'eſt en même tems affoiblie : elle a plus de tréſors, & beaucoup moins d'hommes. Ne parlons point de différentes guerres occaſionnées entre les autres puiſſances de l'Europe : les Anglois, les Hollandois, les François, ont perdu bien du monde, pour étendre ou conſerver leurs poſſeſſions dans les Antilles. Ce n'eſt encore là qu'une partie des maux, dont la découverte de l'Amérique peut être regardée comme l'occaſion ou l'origine.

Cependant, ſi on conſidere ce grand événement ſous un autre

point de vue ; ſi on fait attention que cette porte, une fois ouverte à la prédication de l'Evangile, on a déja appellé des peuples entiers à la Foi, & procuré des moyens de ſalut à une infinité de perſonnes, dont toute la vie rouloit dans un cercle de crimes, ſans aucune connoiſſance du principe de leur Etre : ſi on veut bien réfléchir que le nom de Jeſus-Chriſt eſt aujourd'hui adoré, & ſa ſainte loi pratiquée dans une étendue immenſe de pays, & parmi des nations, qui pendant une longue ſuite de ſiècles, n'avoient offert leurs ſacrifices qu'au ſoleil, ou à de vaines idoles, ou enfin à des démons qui ſe faiſoient immoler des victimes humaines : ſi on ſe ſouvient que le monde ne ſubſiſte que pour les Elus, & ſi l'on n'ignore pas que depuis que le flambeau de la Foi a commencé d'éclairer ces régions, on y a vu, même parmi les naturels du pays, de fervens Chrétiens, des Vierges chaſtes, de ſaints Religieux, des Evêques éminens en ſainteté, des perſonnages de l'un & l'autre ſexe, dont la vie

a été une vive expression de l'Evangile : enfin, si l'on pense sérieusement, & aux nouvelles richesses que l'Eglise a acquises en ouvrant son sein à cette multitude de peuples, qui sont déja entrés dans le bercail de Jesus-Christ, & à l'espérance bien fondée, que l'Evangile continuant à s'étendre de proche en proche, réunira un jour plusieurs autres nations, qui sont encore assises dans l'ombre de la mort. Après toutes ces réflexions, pourra-t-on s'empêcher de reconnoître que la découverte du Nouveau-Monde est un effet de la miséricorde de Dieu sur son Eglise, & particulierement sur ces peuples si longtems plongés dans les ténébres, & appellés enfin à la lumière, à la vraie vie, au salut ? Pour peu que les intérêts de la Religion & le zèle du salut des ames nous touchent, nous devons nous répandre en actions de graces, & bénir la divine bonté, de ce qu'elle a daigné envoyer des ouvriers dans cette riche moisson.

Les nouveaux Chrétiens une fois tranquilles (sous la protection des

loix, lorſqu'elles furent obſervées) ne tarderent pas de reconnoître & d'adorer cette douceur de la Providence à leur égard. Plus pauvres & moins indépendans, ils s'eſtimerent plus heureux, & par la ſolide eſpérance d'un bonheur éternel, qu'ils ne connoiſſoient pas auparavant, & par pluſieurs autres avantages, dont la Religion chrétienne les faiſoit jouir, même dès cette vie. D'abord, en les retirant des horreurs de l'idolâtrie, elle les délivroit de la tyrannie des démons, ou de leurs fourbes ſacrificateurs, dont ces peuples abuſés étoient perpétuellement le jouet, & ſouvent les victimes.

De plus, en adouciſſant leurs mœurs, & aboliſſant leurs anciennes, mais cruelles pratiques, la profeſſion de l'Evangile aſſuroit la vie à des innocens. Pour comprendre ceci, il ſuffit de remarquer que, ſelon les loix de ces peuples, également guerriers & ſuperſtitieux, la peine de mort étoit le partage de tous les priſonniers de guerre, ſoit que la guerre fût juſte ou injuſte, ſoit

que l'agresseur fût vainqueur, ou vaincu. Tous ceux qui tomboient vivans entre les mains des ennemis, perdoient la vie avec la liberté, étoient irrémissiblement conduits dans les temples des vainqueurs, & immolés sur des autels sacrileges par les mains des Sacrificateurs.

Le nombre des prisonniers ne suffisoit pas toujours pour celui des victimes, que la superstition avoit vouées à une foule de divinités. Dans un seul temple de la ville de Mexique, on devoit immoler chaque année vingt mille hommes, femmes ou petits enfans, à une idole qu'on appelloit le dieu de la guerre ; & il arrivoit quelquefois qu'un Souverain attaquoit quelque peuple voisin, autant par le desir de faire des prisonniers, que par l'ambition d'étendre ses frontieres. Quel que fût le succès de cette guerre, les temples des deux peuples fumoient long-tems du sang des victimes humaines : on en offroit & avant l'expédition, pour se rendre les dieux favorables, &

après la campagne, pour rendre des actions de graces à ces prétendues divinités, ou pour les appaiser.

Dans un tems de paix les Indiens, les pauvres sur-tout, & les foibles, n'étoient pas moins exposés au danger de mourir par le glaive. Le Cacique, selon sa dévotion, ou le caprice des Prêtres, demandoit de tems en tems à ses Sujets un nombre de victimes, qu'on devoit lui fournir, ou qu'il faisoit enlever. Le Roi mettoit un semblable tribut sur les Provinces, & sur les Caciques mêmes. Lorsqu'on y pensoit le moins, on voyoit arriver un Envoyé de la Cour, qui demandoit plusieurs centaines de garçons & de jeunes filles, que le Souverain destinoit aux sacrifices. C'étoit ordinairement aux grands Seigneurs que l'ordre étoit adressé, & quelque barbare qu'il fût, il falloit nécessairement plier sous l'autorité des loix, ou la tyrannie de l'usage. Si le Cacique ne pouvoit trouver dans le tems prescrit le nombre de ses malheureux Sujets que le Roi deman-

doit, il livroit une partie de ses esclaves, de ses domestiques, & quelquefois plusieurs de ses femmes, ou de ses propres enfans.

Telle étoit la condition de ces sauvages, qui se croyoient libres, & telle étoit la malice de satan qui les aveugloit. Est-il étonnant que ces mêmes peuples, devenus Chrétiens, ayent enfin connu le bonheur de leur vocation, & goûté avec reconnoissance la douceur du joug de Jesus-Christ ?

Il est donc permis de conclure, que quelque grands que soient les maux que la découverte du Nouveau-Monde a occasionnés. Quelques pertes qu'en ayent souffert les peuples de l'Amérique, les avantages qu'ils en ont retirés sont & plus durables, & infiniment plus précieux. Si on considere cet événement dans l'ordre de la Providence, & par rapport à la Religion : c'est l'essentiel.



HISTOIRE

AVERTISSEMENT DU LIBRAIRE.

LE titre de cet Ouvrage annonce l'étendue de son objet. Il est très-vaste, & doit être intéressant par le but particulier que l'Auteur s'est proposé.

Lorsqu'il a conçu, le premier, un dessein qu'il ne paroît pas que personne eût eu jusqu'à présent, il a vu d'un coup d'œil toutes les difficultés qu'il avoit à surmonter, pour traiter, d'une maniere dont on ne fût pas mécontent, un sujet où l'abondance & la variété de la matiere, la grandeur, la multiplicité, le merveilleux même des événemens, la multitude & la diversité de Nations que l'on ne connoissoit point encore, la différence de caractere des principaux Acteurs, leur hardiesse,

leur courage, & leurs autres bonnes ou mauvaiſes qualités, les excès de l'ambition & de l'avarice, les deſſeins marqués de la miſéricorde divine ſur des peuples encore enſevelis dans les ténébres de l'Idolâtrie, le triomphe de la Religion chrétienne, s'entremêlent continuellement & confondent preſque indiſpenſablement les idées.

L'ordre chronologique eſt ſans contredit, pour l'hiſtoire, la véritable ſource de la lumiere. L'Auteur en étoit perſuadé; mais, en même tems, il ſentoit que, lorſque ſans guide on entre dans une carrière auſſi longue que celle qui s'ouvroit devant lui, lorſque, ſans modèle, on s'engage de remplir un plan d'une auſſi grande étendue que le ſien, & que l'on veut ne point trop multiplier les Volumes, loin qu'il ſoit facile, il n'eſt pas mê-

me toujours possible de s'asservir rigoureusement à l'ordre lumineux de la Chronologie. Comment en effet, en offrant à l'esprit un jour toujours égal, assembler sous leurs dates précises une multitude de faits qui n'ont point de liaison entr'eux, ou qui n'en ont que très-peu? Mais quand même, en se roidissant contre des difficultés immenses, on parviendroit par un travail opiniâtre à les vaincre, quand même on seroit assez heureux, en suivant la méthode indiquée pour éclairer tous les objets & toutes les parties de chacun, d'une lumiere qui fût toujours la même, pourroit-on légitimement se flatter d'avoir pleinement rempli l'attente du Lecteur?

Que cherche-t-on ordinairement aujourd'hui dans la lecture, sinon à fuir l'ennui dans un tems que laissent vuide, ou

des occupations importantes, ou des plaisirs que très-souvent on leur préfere? Qu'au milieu d'un spectacle intéressant, dont la curiosité desire avidement de voir la fin, la scène change tout-à-coup; que transporté dans un autre pays, on voye de nouveaux personnages, de nouvelles actions; que d'autres changemens de scène succédent rapidement à ce premier changement, & n'offrent tous que des portions de spectacles différens; & qu'enfin le premier spectacle ne reparoisse pour être continué, que lorsqu'on n'a plus qu'une idée confuse de son commencement, est-il possible que l'esprit soit satisfait? Est-il possible qu'il voye nettement tout ce qu'on avoit intention de lui montrer? Ce que l'on vient de dire est pour la foule des Lecteurs. Ont-ils à ce qu'ils lisent

une attention aſſez grande pour qu'ils puiſſent, ſans peine, renouer des fils qu'on a coupés, lors même qu'ils ſouhaitoient le plus de les ſuivre juſqu'à leur extrêmité ? Parlons ſans figure. Les faits morcelés ſont pour eux ſans attraits. Une Hiſtoire, qui ſuit à peu près la marche des Annales, ne peut jamais leur plaire. Au lieu de les amuſer agréablement & de ſatisfaire leur curioſité, qui, reſtrainte par l'inapplication, veut ne voir qu'un objet à la fois, & le voir tout entier ; elle leur impoſe la néceſſité d'une fatigue inſupportable pour eux, celle de rejoindre ſans ceſſe les parties diſperſées de différens objets. C'eſt donc pour ſe conformer au goût, c'eſt pour ſe prêter à l'impatience du plus grand nombre des Lecteurs, que l'Auteur a cherché le moyen de leur

épargner une peine qu'ils prendroient à regret. Sa matiere, quoi qu'une en elle-même, s'eſt diviſée ſous ſa main en portions aſſez conſidérables pour faire chacune une eſpece de tout ; & de ces tous particuliers réunis, on pourra ſe former aiſément l'idée de l'enſemble.

Cette *Hiſtoire Générale de l'Amérique* forme donc quatre Parties. La premiere contient ce qui s'eſt paſſé dans la découverte & la conquête des différens pays compris dans le Gouvernement, ou ſous *l'Audience Royale de Saint-Domingue*. On voit dans la ſeconde la conquête du *Royaume du Mexique*, appellé la *Nouvelle-Eſpagne*, & la converſion de ſes peuples. L'*Empire du Perou* remplit, avec une partie du *Chili*, la troiſieme. La quatrieme enfin eſt deſtinée au *Nouveau Royaume de Grenade*.

Cette diviſion met les Lecteurs le moins appliqués à portée de ſuivre ſans peine les objets qu'on leur préſente, & n'a rien qui doive déplaire aux Lecteurs d'un autre genre. Ceux-ci, qui ne liſent l'Hiſtoire que pour s'en inſtruire & pour en dépoſer les faits dans leur mémoire, donnent toute l'attention qu'elle mérite; & la préciſion des dates étant pour la mémoire d'un grand ſecours, ils en ſont & doivent en être, comme par état, les partiſans déclarés. C'eſt auſſi pour eux que, dans chacune des Parties de ſon Ouvrage, l'Auteur s'écarte le moins qu'il eſt poſſible de cette préciſion; & c'eſt pour eux que l'on a dit plus haut, que des tous ſéparés que ſont chacune de ces Parties, il ne ſeroit pas difficile de ſe former l'idée de l'enſemble. En effet, ce ne doit pas

être un travail pour des têtes bien organiſées, qui, perſuadées qu'on ne peut s'inſtruire qu'à l'aide du raiſonnement, ſe ſont fait une heureuſe habitude de réflêchir, de comparer, de combiner, en un mot de raiſonner.

Quoique dans la compoſition de cet Ouvrage il ſoit entré beaucoup de choſes déja très-connues, il ne laiſſe pas d'être neuf par le but que l'Auteur s'eſt propoſé. Ce but, où ſon état même a dû le conduire, eſt de faire l'Hiſtoire de l'établiſſement & des progrès de la Religion chrétienne dans le Nouveau Monde; & c'eſt ce qui ſe trouve exécuté, pour la très-grande partie, dans ces huit Volumes. En voyant que l'on a tant écrit ſur les conquêtes des Chrétiens, & principalement des Portugais & des Eſpagnols dans l'Amérique, ſur l'hiſtoire naturelle de

ce pays, & ſur l'origine des Nations qui l'habitent, on a lieu de s'étonner de ce que, parmi tant d'habiles Ecrivains, qui, dans ces derniers tems, ont conſacré leurs talens & leurs veilles à nous inſtruire dans toutes les langues de l'Hiſtoire générale de l'Egliſe, aucun n'ait encore imaginé d'y faire entrer celle de l'Egliſe d'Amérique, qui ſubſiſte depuis deux ſiècles & demi. Elle eſt cependant d'autant plus digne d'attention pour ceux à qui la gloire de l'Egliſe eſt chère, & d'autant plus intéreſſante pour des Lecteurs chrétiens, qu'elle offre une grande quantité d'exemples de la piété, du zèle & de la ferveur des Chrétiens du premier ſiècle. On en a quelque connoiſſance par ce qu'en ont dit des Ecrivains Eſpagnols & Portugais, en écrivant l'Hiſtoire des con-

quêtes de leurs Nations dans les Indes Occidentales ; mais, comme les conquêtes de la Foi n'étoient pas l'objet principal de ces Ecrivains, en fournissant à ceux qui voudroient spécialement s'en occuper, des matériaux excellens, ils leur ont laissé beaucoup à desirer. Si donc on a jusqu'à présent négligé cette partie de l'Histoire de la Religion, on doit sans doute l'attribuer au défaut de mémoires. Il est en effet très-difficile d'en recouvrer, en nombre suffisant, qui soient en même tems assez exacts pour mériter qu'on y ait une entiere confiance, assez détaillés pour apprendre tout ce qu'il faudroit que l'on sçût.

Ces considérations auroient détourné l'Auteur d'entreprendre cet Ouvrage, qu'il sçavoit ne pouvoir être que l'esquisse de ce qu'il y auroit à faire, s'il

n'avoit pas eſpéré que ſon exemple exciteroit l'émulation de ceux qui ſeroient en état de ſe procurer une plus grande quantité de mémoires ſûrs, à mettre la derniere main à ce qu'il ne pouvoit qu'ébaucher. Il lui manquoit beaucoup de ſecours; mais ceux qu'il avoit en main n'étoient pas à négliger. Des gens qui devoient être bien inſtruits, c'eſt-à-dire des Miſſionnaires, avoient fait ſur les lieux par ordre de leurs Supérieurs, de leurs Souverains, & quelquefois du Pape, des *Relations* de leurs exploits apoſtoliques, ou de ceux de leurs Confreres. On avoit examiné ces *Relations* dans les Chapitres Provinciaux de divers Ordres Religieux établis dans les différentes Provinces de l'Amérique. Tous ceux qui s'étoient trouvés à ces Chapitres, avoient eu connoiſſance

chacun d'une partie des faits énoncés dans les *Relations* de différens particuliers ; & quand on avoit cru s'être bien assuré de la vérité de ce qu'elles contenoient, on avoit chargé des personnes d'une capacité reconnue, de conférer ensemble diverses *Relations*, & de les fondre en une seule, qui fût plus complette que chacune d'elles ne le pouvoit être. On avoit ensuite envoyé cette *Relation*, munie du sceau du Chapitre, à Rome, soit à la Congrégation de la *Propagande*, soit au Supérieur Général de l'Ordre. Les *Relations* de cette espece ont toujours été conservées avec soin dans les Archives ; & le Pere *Vincent-Marie Fontana*, Dominicain, a tiré de ces Archives beaucoup de pieces dont il s'est servi pour écrire en Latin deux Volumes, dont l'Auteur a

fait quelque ufage. De plufieurs Ecrivains Efpagnols, dont les Ouvrages font affez eftimés pour faire autorité, les uns ont puifé dans les Archives de leur Nation, ce qu'ils ont dit du Chriftianifme de l'Amérique, les autres ont écrit fur les lieux ce qu'ils voyoient, ou ce qu'ils apprenoient de perfonnes venues depuis longtems dans le pays. Tous ces Ecrivains ont été mis à contribution par l'Auteur, qui les cite à mefure que l'occafion s'en préfente. Il a reçu d'ailleurs de grands fecours des Peres *Jean Melendez*, *Alfonfe Fernandez*, *Antoine de Remefal*, *Auguftin d'Avila*, & *Alfonfe de Zamora*, Religieux de fon Ordre, defquels le Pere *Echard*, dans fa *Bibliotheque des Ecrivains Dominicains*, loue la capacité, le difcernement & l'exactitude. De ces cinq Religieux, les trois derniers, Américains de naiffan-

ce, avoient reçu l'habit de S. Dominique; le premier à Lima, sa patrie, Capitale du Pérou; le second qui mourut Archevêque de S. Domingue, à Mexique, Capitale du Royaume de ce nom; le troisiéme à Sainte-Foi, Capitale du nouveau Royaume de Grenade. Employés tous cinq à l'œuvre des Missions, ils étoient témoins oculaires d'une partie de ce qu'ils écrivoient; & le reste, ils l'avoient appris, ou de leurs parens, ou de leurs prédécesseurs dans la prédication de la Foi. Le Pere *Augustin d'Avila* dit même que, pour l'Histoire Ecclésiastique des pays conquis par les Espagnols, & particulierement de sa Province de Saint-Jacques du Mexique, il avoit beaucoup profité des Ecrits de quelques autres Missionnaires très-connus. Le Pere *André Moguer*, très-pieux Dominicain Espagnol,

& l'un des premiers Prédicateurs de la Foi dans les Indes Occidentales, lequel mourut en 1576 dans la Ville de Mexique, avoit commencé l'Hiſtoire de la Nouvelle-Eſpagne & de la Floride. Le Pere *Vincent de Las-Caſas*, Miſſionnaire du même Ordre, vieilli dans le pays, avoit continué cette Hiſtoire; & le Pere *Thomas de Caſtellar* l'avoit traduite en Latin. On fut content de leur exactitude & de leur ſincérité; mais on ne trouva pas que leur plan fût aſſez rempli. C'eſt pourquoi dans le Chapitre de la Province du Mexique de 1589, les Supérieurs chargerent le Pere *Auguſtin d'Avila* de revoir leur travail; & l'Ouvrage, que de nouvelles recherches avoient conſidérablement augmenté, fut imprimé ſous le titre d'*Hiſtoire de la Nouvelle-Eſpagne & de la Flo-*

ride, d'abord en 1596 à Madrid, puis en 1634 à Valladolid.

Après avoir annoncé les garans de l'Auteur, on renvoye, pour ce qui pourroit encore trouver place dans cet Avertissement, à la *Dissertation* qui le précéde ; & l'on n'ajoute plus qu'un mot. En entreprenant une ébauche de l'*Histoire Ecclésiastique de l'Amérique*, l'Auteur a très-bien vu que s'il se bornoit au récit des travaux apostoliques des Missionnaires, & des fruits qu'ils ont produits, il trouveroit peu de Lecteurs dans un siecle d'autant plus frivole, qu'il se pique plus de Philosophie. Il a donc pris le parti de faire marcher, sous l'escorte de l'Histoire Politique & de l'Histoire Naturelle, celle qu'il vouloit produire en public ; & la lecture fera voir qu'il tient ce que son titre promet.



HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'AMÉRIQUE, DEPUIS SA DÉCOUVERTE;

Qui comprend l'Histoire Eccléſiaſtique, Militaire, Morale & Civile des contrées de cette grande partie du monde.

PREMIERE PARTIE.

De ce qui s'eſt paſſé dans la découverte & la conquête du pays, appellé le Gouvernement de Saint-Domingue.

LIVRE PREMIER.

LES grandes victoires que les Rois Catholiques, vers la fin du quinzième ſiécle, remporterent ſur les ennemis du nom Chrétien, dans les Royaumes d'Eſpagne, peuvent

être regardées comme les préludes de plusieurs conquêtes plus importantes, que le Ciel accorda bientôt après aux mêmes Princes, pour l'honneur de la Religion, & le salut d'une infinité d'ames.

I. Les Maures, après avoir long-tems occupé & infecté presque tous les royaumes d'Espagne,

Depuis plus de huit cents ans, de nombreuses armées de Maures venus de l'Afrique, avoient envahi presque tous les Etats des anciens Goths dans les Provinces d'Espagne : en renversant leur Empire, les infidèles avoient proscrit & aboli tout exercice de Christianisme, pour y substituer la secte impure du Mahométisme. Ces fiers Musulmans en force, & répandus dans tout le plat pays, y portoient la terreur, avec leurs erreurs : un petit nombre de braves, retranchés sur les montagnes des Asturies, se fortifioient par les jeûnes & par la priere, contre cette multitude d'ennemis qui les environnoient; ils n'attendoient que de la divine bonté le secours dont ils avoient besoin, pour sauver ces restes précieux de la Nation & de la Religion Catholique, dont ils faisoient tous profes-

ſion, depuis le regne glorieux de leur Roi Recarede, frere du ſaint martyr Hermenegilde.

Après une longue ſuite de combats, où les Maures, ordinairement aggreſſeurs, furent ſouvent vaincus; on en étoit venu à des Traités de paix, ou de tréve. Le violement de ces Traités, par la perfidie des infidèles, & les diviſions que la jalouſie ou l'ambition ſemoient entr'eux, leur devinrent funeſtes : les Chrétiens ſçûrent en profiter pour les affoiblir; & il plut au Seigneur de bénir les armes de Ferdinand d'Arragon, & d'Iſabelle de Caſtille, pour l'entiere délivrance de ſon peuple. Le Royaume de Grenade, la dernière partie des conquêtes que les Muſulmans tenoient encore, leur fut enlevé l'an 1491; la Capitale de ce Royaume, après un ſiége de plus de dix mois, ouvrit ſes portes aux Rois Catholiques: ainſi finit la domination des Maures en Eſpagne : la ſecte de Mahomet en fut entierement bannie, & la Religion Chrétienne par-tout rétablie, par une faveur particuliere du Ciel.

II. En ſont enfin chaſſés, par les armes victorieuſes de Ferdinand V, & d'Iſabelle de Caſtille.

ANNÉE 1491. Innocent VIII, Pape.

1491.

III. Christophle Colomb propose aux Rois Catholiques la découverte d'un nouveau païs, dont la conquête pouvoit être plus avantageuse que difficile.

Dans le même tems Christophle Colomb, Pilote Genois, devenu depuis si célèbre dans les deux hémispheres, méditoit la découverte des Indes occidentales, & cherchoit les moyens d'exécuter ses vastes projets. Il se rendit d'abord dans le camp de Sainte-Foi, avant la reddition de la Ville de Grenade; & il fit présenter au Roi Ferdinand un Mémoire, où il disoit: « j'ai navigué » dès ma jeunesse; il y a quarante » ans que je cours les mers, je les » ai toutes examinées avec soin, & » j'ai conversé avec un très-grand » nombre de gens sages de tous » Etats, de toutes Nations, & de » toutes Religions; j'ai acquis quel» que connoissance dans la Naviga» tion, dans l'Astronomie & la Géo» metrie. Je suis en état de rendre » compte de toutes les villes, rivie» res, montagnes, & de les placer » chacune, où elles doivent être » dans les Cartes. J'ai lû tous les » Livres qui traitent de la Cosmo» graphie, de l'Histoire, & de la » Philosophie. Je me sens présente» ment porté à entreprendre la dé-

» couverte des Indes ; & je viens à 1491.
» V. A. pour la supplier de favori-
» ser mon entreprise. Je ne doute
» pas que plusieurs ne se mocquent
» de mon projet ; mais si V. A. veut
» me donner les moyens de l'exécu-
» ter, quelque obstacle qu'on y
» trouve, j'espère de le faire réus-
» sir. ».

IV. Son projet, peu goûté par les uns, est examiné par les autres, & la Cour differe de s'expliquer.

Les offres de Colomb ne furent pas d'abord bien accueillies : on disoit assez publiquement qu'il ne proposoit que des chimères, & qu'il ne falloit pas s'étonner qu'un étranger sans biens, pressât si fort l'exécution d'une entreprise, où il ne mettoit rien du sien ; & où son pis-aller étoit de se trouver ce qu'il étoit, après quelques fatigues pour lui, & bien des dépenses pour les autres. Quelques-uns lui objectoient qu'il présumoit sans fondement d'en sçavoir plus lui seul, que n'en avoient sçû jusques-là les plus habiles Navigateurs, & les plus sçavans Cosmographes du monde ; qu'assurément s'il y avoit des pays habitables au-delà de l'Océan occidental, on ne seroit pas à en être

1491. informé. Colomb n'étoit gueres embarraſſé de ces mauvaiſes raiſons ; mais plus elles étoient frivoles, moins ceux qui les propoſoient étoient capables de goûter ſes réponſes, & d'en ſentir la juſteſſe, ou la force. Il y eut pourtant des perſonnes en place qui y firent plus d'attention ; mais les circonſtances du tems n'étant pas alors favorables, le Roi & la Reine Iſabelle dirent à Colomb que la guerre de Grenade, où ils ſe trouvoient engagés, ne leur permettant pas de vacquer à d'autres affaires, ni de s'embarquer dans de plus grandes dépenſes, il devoit patienter encore un peu, & qu'on pourroit l'écouter quand la guerre ſeroit finie.

V. Nouvelles inſtances de Colomb.

D'abord après la conquête, Colomb ſe préſenta de nouveau, réſolu de lever tous les prétextes qu'on avoit déja objectés, & tous ceux qu'on pouvoit imaginer pour faire échouer ſon deſſein. Il étoit habile, & dans tout ce qu'il avançoit on voyoit de la ſolidité ; on étoit ſurpris de l'étendue de ſes connoiſſances. Quelques Seigneurs de la

Cour vinrent encore à ſon ſecours ; & l'un d'eux profitant de la joie que la conquête de Grenade avoit répandue dans tous les eſprits, repréſenta vivement à la Reine le tort qu'on feroit à l'Eſpagne, en rebutant un homme du mérite de Colomb, & une entrepriſe qui pouvoit être de la plus grande importance. « Vous ignorez peut-être, » Madame, dit-il, que cet Italien eſt » réſolu de porter ailleurs ſes mémoires & ſes projets. Et verriez-» vous ſans chagrin un de vos voiſins profiter de ce que vous auriez » négligé ? Que craint Votre Alteſſe ? » Colomb eſt un homme ſage, ha-» bile, plein de bon ſens & de pru-» dence : c'eſt le témoignage una-» nime que lui rendent tous ceux » qui l'ont pratiqué ; il s'offre à en-» trer dans la dépenſe ; il y mettra » tout ſon bien ; il y riſquera ſa » vie ; il faut qu'il ſe tienne abſo-» lument ſûr de réuſſir. Enfin de » fort habiles Gens ne trouvent rien » d'impraticable dans ce qu'il pro-» poſe ; & quand même le ſuccès ne » répondroit pas à ſes eſpérances,

1491.

VI. Diſcours d'un Seigneur de la Cour, en faveur de l'entrepriſe propoſée.

1491. » la chose est de nature à être tentée » sans imprudence. Il sied bien, Madame, à une grande Reine comme » vous, de connoître la vaste étendue de l'Océan; & rien n'est plus » capable d'illustrer votre règne, » qu'une pareille entreprise. Je ne » vois pas même que cet Etranger » demande beaucoup pour ce qu'il » promet; tiendra-t-il à si peu de » chose que vous n'éternisiez votre » nom par une découverte, que le » Ciel vous a, ce semble, réservée? »

VII. La Reine y applaudit & ordonne d'en presser l'exécution.

La Reine se rendit à ces considérations, & voulut que la chose s'exécutât au plutôt. Colomb eut ordre de traiter avec le Secretaire d'Etat, Don Jean de Coloma; & le 17 d'Avril 1492, on convint des articles suivans. 1°. Que les Rois Catholiques nommoient, dès-à-présent, Christophle Colomb leur Amiral, & leur Viceroi perpétuel de toutes les mers, isles, & terres fermes qu'il découvriroit; qu'il jouiroit toute sa vie de ces Charges, avec les mêmes prérogatives, quant à la première, dont l'Amirauté de

Castille jouissoit, dans l'étendue de sa Jurisdiction; qu'il en seroit de même à proportion de la seconde, & qu'elles passeroient toutes deux sur le même pied à sa postérité. 2°. Que pour les Gouvernemens particuliers de chaque Place, Isle, Province ou Royaume, les Rois Catholiques nommeroient un des trois Sujets qu'il leur auroit présenté. 3°. Que toutes les richesses ou marchandises, de quelque nature qu'elles fussent, qui seroient apportées des nouvelles conquêtes, après que tous les frais auroient été remboursés, l'Amiral Viceroi auroit un dixième à prendre sur les droits du Prince. 4°. Que tous les différends qui surviendroient dans l'étendue de la nouvelle Amirauté, au sujet du commerce, & des susdites richesses & marchandises, seroient jugés par l'Amiral, ou par ses Lieutenans en son nom, comme il se pratiquoit à l'égard de l'Amirauté de Castille. 5°. Que dans tous les Navires qui seroient armés pour faire le commerce dans les nouvelles découvertes, le même Amiral pourroit s'intéresser pour un huitième.

1491.

VIII. Quelles furent les conditions du Traité,

1491.

IX. Qui fut signé par les Rois Catholiques, mais au nom de la seule Couronne de Castille.

Le Traité fut ſigné du Roi & de la Reine, mais au nom de la ſeule Couronne de Caſtille. La Couronne d'Arragon n'entra pour rien dans cette entrepriſe. La Caſtille en fit tous les frais ; ce fut pour elle ſeule que le nouveau monde fut découvert & conquis ; & tout le tems que vêcut Iſabelle, il ne fut guères permis qu'à des Caſtillans d'y paſſer, & de s'y établir ; ce qui n'empêcha pas que le Roi ne parût toujours le Souverain, & quelquefois même ſeul, comme repréſentant la Reine de Caſtille ſon épouſe.

Dès le commencement de Mai Colomb ſe rendit à Palos, dans l'Eſtramadoure, pour preſſer l'armement : ce Port paſſoit pour avoir les meilleurs Matelots d'Eſpagne, & la Ville étoit obligée de mettre tous les ans deux Caravelles en mer pendant trois mois : il y eut ordre de donner ces deux Bâtimens à Colomb, & l'on y joignit un troiſième.

X. Le 3 d'Août 1492, Colomb part du Port de Palos avec trois

La première de ces Caravelles, nommée *la Pinta*, étoit commandée par Martin-Alfonſe Pinçon ; la ſeconde, appellée *la Nina*, par Vin-

cent-Yanés Pinçon ; & la troisième, nommée communément *la Gallega*, fut montée par l'Amiral, qui l'appella *Sainte-Marie*. Il y avoit sur ces trois Navires cent vingt hommes en tout, tant Mariniers que Volontaires, & des vivres pour un an. Christophle Colomb mit à la voile un vendredi troisième Août, demi-heure avant le lever du soleil, après avoir fait ses dévotions avec tous ses Gens.

1491. navires, cent vingt hommes & des vivres pour un an.

Colomb ne tarda pas à s'appercevoir qu'il avoit bien des murmurateurs, & de mal intentionnés dans son équipage. Les trois freres, Alfonse, Vincent, & François-Martin Pinçon, riches Habitans de Palos ; & des plus habiles Navigateurs, pouvoient servir utilement ; mais ils n'auguroient pas bien de l'entreprise, & ils furent les premiers auteurs de bien des mutineries, qui exercerent long-tems la patience de l'Amiral, & donnerent autant d'exercice à sa fermeté qu'à sa prudence & à sa sagesse. Nous omettons ce désagréable detail : il suffit de dire, que si les observations que

XI. Il éprouve d'abord bien des contradictions de la part des trois équipages.

1491. Colomb faiſoit dans ſa route, ſervoient à l'entretenir toujours dans ſes eſpérances, la plûpart des autres, moins habiles, ou moins attentifs, ne voyoient preſque rien qui ne contribuât à les intimider ou à les effrayer.

XII. Nouvelles mutineries, qu'il n'apaiſe que pour un tems.

Au bout d'un mois de navigation, ne ſe croyant gueres plus avancé que le premier jour, & craignant que le vent, qu'ils avoient toujours eu favorable pour aller à l'Oueſt, ne leur fût contraire, quand ils voudroient retourner en Eſpagne, ils furent tous ſaiſis de terreur : ils ſe regardoient au milieu de cette vaſte mer, comme dans un abîme ſans bornes, & ſans fond, toujours prêts à être engloutis. Dès-lors il n'y eut qu'une voix dans tous les équipages pour retourner en Caſtille. La Cour, diſoient les uns, ne ſçauroit trouver mauvais, qu'après avoir navigué plus loin que perſonne n'a jamais fait, nous n'ayons pas été plus avant ſans eſpérance de rien trouver, & uniquement pour ſervir à l'ambition ou à la folie d'un avanturier, réſolu de tout riſ-

quer, parce qu'il n'a rien à perdre. 1491.
Il paroiſſoit aux autres qu'il étoit plus court & plus ſûr pour eux de jetter Colomb dans la mer, quittes pour dire qu'il y étoit tombé en contemplant les aſtres.

Tous ces propos ſe tenoient aſſez haut, pour que l'Amiral ne pût les ignorer : cependant il ne perdit pas tête ; & tantôt par ſes bonnes manieres, tantôt par ſes raiſons, quelquefois par ſes prieres, mêlées de quelques menaces, il appaiſa, pour peu de tems, ces premieres ſaillies.

XIII. Les menaces recommençant encore, avec les frayeurs, Colomb raſſure un peu les timides, & arrête les mutins. Il ne demande que trois jours.

Au commencement d'Octobre les murmures recommencerent, & la mutinerie vint à ce point, que tout étoit à craindre du déſeſpoir des trois équipages : les horreurs d'une mort qui leur paroiſſoit inévitable & prochaine, ſoit par la faim, ou par le naufrage, avoit fait preſque tourner la tête aux plus intrépides. Dans l'impoſſibilité de ranimer des courages abattus, Colomb ſuſpendit du moins leur fureur, en leur déclarant, que ſi dans trois jours la terre ne paroiſſoit pas, ils ſeroient les maîtres d'en uſer comme

1491. ils voudroient. C'étoit le huitième d'Octobre que l'Amiral parloit ainsi. Ceux qui ont avancé qu'il avoit lui-même perdu courage, l'ont calomnié : son habileté & sa longue expérience lui fournissoient plus d'une preuve, qu'on n'étoit plus éloigné de la terre.

XIV. Motifs de ses espérances, qui se trouvent justifiées à ce point.

Il y avoit déja quelque tems qu'il trouvoit fond avec la sonde, & que la nature du sable ou de la vase qu'elle rapportoit, faisoit juger qu'on approchoit de terre. Bientôt après il en parut des signes, qui rassurerent les plus timides ; c'étoit des morceaux de bois figurés, des cannes fraichement coupées, une épine avec son fruit : d'ailleurs on commençoit, le matin sur-tout, à respirer un air plus frais ; & on observoit que les vents changeoient souvent pendant la nuit ; & cela, selon les réflexions de Colomb, ne pouvoit venir que d'un combat du vent de terre, contre celui qui souffloit ordinairement au large. Le 11 Octobre, après la priere du soir, il avertit ses gens que cette nuit même il comptoit voir la terre, &

donna là-dessus ses ordres pour la manœuvre. Quelques heures après étant au château de poupe, l'Amiral vit de loin une lumière. Il la fit observer à deux hommes de confiance, & un moment après il leur fit voir distinctement la terre. Au point du jour elle parut visiblement à tous les équipages. 1491.

XV. Joye & transport de tous les équipages, qui relevent leur Amiral, autant qu'ils l'avoient humilié.

La *Pinta*, qui alloit toujours devant, entonna la premiere le *Te Deum*; les deux autres Bâtimens suivirent d'abord, après quoi tout l'équipage de la Capitane vint se jetter aux pieds de Colomb, lui demanda pardon des chagrins qu'il lui avoit donnés, & le salua en qualité d'Amiral & de Viceroi. Ce ne fut plus cet insensé, cet avanturier, que peu de tems auparavant on vouloit jetter dans la mer. C'étoit un homme divin; c'étoit un homme dont on ne pouvoit trop relever le génie & le courage; on ne trouvoit point d'expressions pour marquer la profonde vénération dont on se sentoit pénétré pour sa personne.

1492. Alex. VI. Pape.

Ce fut le 12 d'Octobre 1492, que Christophle Colomb, Amiral de

1492. Ferdinand & Isabelle, Rois d'Espagne.

Castille, après une longue & périlleuse navigation, fit la premiere découverte des Isles de l'Amérique; il sauta le premier à terre, portant l'épée nue d'une main, & l'étendart royal de l'autre; tous les équipages des trois vaisseaux employés à cette entreprise, le suivirent de près; & la premiere chose qu'ils firent en débarquant, fut de baiser cette terre, si long-tems desirée, & de rendre graces à Dieu pour l'heureux succès de leur voyage. Ayant d'abord planté une croix sur le rivage, tous les Castillans se prosternerent, avec de grands sentimens de religion, devant ce signe de notre salut, & ils y graverent les armes de Castille.

XVI. Premiere découverte des Isles de l'Amérique.

Cette cérémonie, qui fut une prise de possession de ce riche Pays, ne fut ni interrompue, ni troublée par les sauvages qui couvroient tout le rivage: l'étonnement étoit égal de part & d'autre; les Indiens ne paroissoient pas moins surpris de voir des hommes habillés, que ceux-ci l'étoient de la nudité des Insulaires. Au reste, tout ce peuple bientôt

XVII. Prise de possession, étonnement réciproque des Castillans & des Insulaires.

1492.

raſſuré, parce qu'on lui fit amitié, ſe montra fort doux, ſans défiance & ſans crainte. Pluſieurs ſe rendirent ſi familiers, que lorſque l'Amiral ſe rembarqua, ils le ſuivirent avec empreſſement juſqu'à ſon bord, les uns dans leurs canots, & les autres à la nage. Ils apportoient tout ce qu'ils croyoient pouvoir faire plaiſir à ces Etrangers, & ils recevoient avec de grandes démonſtrations de joye les plus petites bagatelles dont on leur faiſoit préſent. On apprit d'eux que leur Iſle, que l'Amiral appella d'abord *San-Salvador*, étoit nommée par les naturels du Pays *Guanahani*, & que les Habitans, non-ſeulement de cette Iſle, mais encore de pluſieurs autres dont elle eſt environnée, ſe nommoient *Lucayos*.

Hiſt. de St. Dom. l. 1. p. 87.

XVIII. L'Amiral découvre de nouvelles Iſles, & donne un nom à chacune. Reſpect des ſauvages pour les Eſpagnols.

Chriſtophle Colomb, rangeant la côte pour continuer à reconnoître le Pays, découvrit toujours de nouvelles Iſles, auxquelles il donnoit des noms ſelon ſa volonté; il appella l'une *l'Iſle de la Conception*; une autre *l'Iſle Fernandine*; une troiſième *Iſabelle*. Le 28 du même mois d'Octobre il entra dans un bon Port

1492. de l'Isle de *Cuba*, qu'il fit visiter par deux hommes de confiance ; ceux-ci rapporterent qu'ayant marché environ vingt lieues, ils avoient vû un grand nombre de Villages & de Hameaux, où on les avoit reçus comme des hommes descendus du Ciel ; que tous étoient venus leur baiser les pieds, & leur présenter des rafraîchissemens. Tout cela parloit en faveur de ces peuples, & devoit faire espérer qu'il ne seroit pas impossible d'en faire de bons Chrétiens. Ce n'étoit pas, peut-être, ce qui occupoit davantage nos Voyageurs : ils cherchoient de l'or ; & sur quelques indices qu'on leur donna, ils firent voile vers l'Isle d'*Hayti*, où ils prirent terre le 6 Décembre. Colomb nomma ce Port de *Saint Nicolas*, & le lieu l'*Isle Espagnole*, plus connue depuis sous le nom de *Saint-Domingue*.

XIX. Timidité des Habitans de l'Isle Hayti. Une fois rassurés, ils ne refusent rien aux Espagnols, qui leur parois-

Les six Castillans qui furent chargés de reconnoître le dedans de l'Isle, retournerent au Port, charmés de la beauté du Pays ; mais peu instruits du caractère des Habitans, parce qu'ils n'en avoient pas ren-

contré un seul, quoiqu'ils eussent marché tout un jour. Les premiers de ces Insulaires qui avoient apperçu les vaisseaux, s'étoient enfuis, & avoient porté l'allarme partout. Cependant, dès qu'on put en joindre quelques-uns, & leur donner des marques de bonté, on eut la confiance de tous, & le plaisir de trouver en eux un caractère fort traitable. Ces pauvres sauvages s'imaginoient que les Européens étoient descendus du Ciel, ils ne pouvoient, du moins, se persuader qu'ils fussent des hommes ordinaires; ils ne les approchoient qu'avec respect, baisoient la terre où ils avoient passé, les recevoient dans leurs cabanes avec des démonstrations de la joye la plus sincère, & les mettoient comme en possession de tous leurs biens. Les Espagnols ramassoient la poudre d'or & les perles, avec cette avidité qu'on peut s'imaginer; & les Indiens les voyoient, dans cet empressement, avec la même indifférence avec laquelle nous verrions des Indiens recueillir des coquilles, ou du sable sur nos rivages.

1492.

sent des hommes descendus du Ciel.

1492.

XX. Belles espérances pour la Religion, si on avoit sû ménager les sauvages.

Que ne promettoient pas pour la prédication de l'Evangile des dispositions si favorables ? Si les premiers Vaisseaux venus d'Espagne avoient porté quelques Missionnaires, il ne faut pas douter qu'on ne dût dater de cette même année les beaux commencemens de l'Eglise de l'Amérique ; & si les Castillans, qui parurent depuis dans les mêmes Isles, en avoient usé, à l'égard des Habitans, avec les mêmes précautions qu'avoit fait d'abord Christophle Colomb, il est moralement certain que sans rien perdre ni de leur estime, ni de leur amitié, ils auroient possédé, sans combat, leurs mines & leurs trésors, & que la Religion Chrétienne, en très-peu d'années, auroit été florissante dans toutes ces contrées. Les sauvages étoient si peu attachés à leurs perles & à leur or ; ils en faisoient si peu d'usage, qu'ils auroient livré volontiers tout cela aux Européens, & se feroient estimés heureux de pouvoir profiter des avantages que ceux-ci leur procuroient, pourvû qu'on n'eût point donné atteinte à leur liberté.

Nous n'avançons rien ſans preuve ; & la premiere qui ſe préſente, eſt un fait qu'il faut placer ici, pour faire bien connoître au Lecteur le vrai caractère des Inſulaires dont nous parlons. Lorſque Colomb ſe préparoit à revenir en Europe, un de ſes Vaiſſeaux, entraîné par des courans, alla ſe briſer contre un écueil ; cet accident n'affligea pas moins les Indiens que les Eſpagnols même ; tous y coururent avec le plus grand empreſſement, non pour profiter des triſtes débris de ce naufrage (ainſi qu'il arrive trop ſouvent parmi des Nations plus policées) mais pour retirer tous les effets, les tranſporter dans un lieu ſûr, & empêcher que rien ne ſe perdît ; tous, ſans diſtinction, mirent la main à l'œuvre. *Goacanaric*, Roi de Marien, dont la demeure étoit à quatre lieues de-là, ayant appris cette fâcheuſe nouvelle, accourut ſur les lieux avec ſes freres, témoigna à l'Amiral, dans les termes les plus touchans, la part qu'il prenoit à ſa douleur ; &, peu content de lui rendre toutes ſortes de ſervices, il lui

1492.

XXI. Un Navire de Colomb ſe briſe contre un écueil. Zèle & généroſité des ſauvages.

1492. fit de riches présens, lui présenta de l'or, & se chargea d'en faire venir de *Cibao* autant qu'il voudroit. A l'exemple du Prince, tous ses Sujets, comme par une louable émulation, se surpasserent les uns les autres à marquer leur bonne volonté aux Castillans, & à leur donner tout ce qu'ils avoient d'or pour les consoler & les dédommager d'une perte, dont ils paroissoient eux-mêmes inconsolables. Il est beau de voir parmi des sauvages tant de générosité & de sentiment.

XXII. L'Amiral laisse une petite Colonie à Hayti.

Cependant bien des raisons pressoient l'Amiral de repasser au plutôt en Espagne, pour y apporter le premier d'aussi bonnes nouvelles, avec une quantité considérable d'or, & d'autres richesses du pays. Avant que d'en sortir, il jugea à propos de construire à la hâte un petit Fort, & d'y laisser trente-huit hommes, avec l'agrément & sous la protection de Goacanaric : ce Prince consentit à tout; promit à Colomb d'avoir soin des Espagnols, comme de ses propres enfans; & pour derniere marque de sa bonne volonté, il lui

confia un de ſes parens, avec plu- 1492.
ſieurs de ſes Sujets, qui furent bien aiſes de faire le voyage d'Europe. Colomb, de ſon côté, recommanda expreſſément à ſa petite Colonie de ſe conduire avec beaucoup de prudence & de modération; de ne point ſe débander; de ne pas inquiéter ces peuples, de l'amitié deſquels ils pouvoient ſe promettre tout; d'apprendre leur langage; de ne rien négliger pour connoître le pays, & de ne pas oublier, ſur-tout, qu'ils étoient Chrétiens, & Caſtillans. Avec ces bons avis, il leur laiſſa toutes les proviſions néceſſaires, & leur fit eſpérer ſon retour dans un an.

XXIII. Et part pour l'Eſpagne avec quelques Américains.

Pour l'honneur de la Religion, & la propagation de la Foi dans les Iſles de l'Amérique, on pouvoit ſouhaiter deux choſes: la première, que les nouveaux Colons euſſent exactement ſuivi les ſages conſeils de l'Amiral; & la ſeconde, que les Officiers Eſpagnols qui l'accompagnerent l'année ſuivante dans ſon ſecond voyage, ne ſe fuſſent point écartés des intentions de la Cour de

XXIV. Ce qu'on pouvoit ſouhaiter pour le ſuccès de la Colonie & de la Religion.

Castille. Dans le premier cas, les
1492. trente-huit Castillans, sans être eux-mêmes Prédicateurs, auroient pû préparer les voyes aux Missionnaires : ils sçavoient assez leur Religion, pour en parler avec fruit à des sauvages ; & ceux-ci étoient assez dociles, pour respecter une Religion, que la conduite reglée de ceux qui la professoient, n'auroit pas manqué de leur rendre aimable. Ces instructions familieres, soutenues par le bon exemple, auroient prévenu favorablement tous les esprits ; & l'arrivée des Ministres de l'Evangile pouvoit avancer en peu de tems l'œuvre de Dieu, si leur zèle & leurs travaux n'avoient pas été arrêtés par les violences des Officiers, qui commencerent d'abord à effaroucher & à vexer en mille manieres, des peuples qu'on avoit toutes sortes d'intérêts de ménager. La justice de Dieu laissa agir les passions des hommes. La conversion des Infidèles en fut retardée ; mais Dieu n'accomplit pas moins ses desseins, dans les momens que sa sagesse avoit marqués.

Les

1493.

XXV. Premiers Chrétiens entre les Gentils du nouveau monde.

Les premiers Indiens qui embrasserent la Foi de J. C., furent ces Insulaires, qui s'étoient embarqués avec Colomb pour le voyage d'Espagne : pendant la traversée l'Amiral n'avoit rien négligé pour les faire instruire ; & ils avoient si bien répondu à ses soins, qu'arrivés à Barcelone, où la Cour se trouvoit au mois de Mai 1493, ils demanderent avec humilité la grace du Baptême ; & on les jugea assez disposés pour la recevoir. Les Rois Catholiques voulurent offrir eux-mêmes à Dieu ces prémices de la gentilité du nouveau monde ; le parent de *Goacanaric* eut le Roi pour Parain, & fut nommé Ferdinand d'Arragon ; un autre fut nommé D. Jean de Castille, par le Prince d'Espagne, à la Cour duquel il s'arrêta, & mourut au bout de deux ans. Tous les autres profiterent des vaisseaux de l'Amiral, pour retourner avec lui dans leur pays. Avec ces prémices d'une Eglise naissante, les Rois Catholiques firent partir un nombre d'Ecclésiastiques & de Religieux choisis, à la tête desquels on

mit Don Boyl, Bénédictin Catalan.

1493. Le 25 Septembre 1493, la flotte

XXVI. Nouvelle Flotte plus considérable que la premiere : nouvelles découvertes.

Espagnole, composée de dix-sept Navires, & ayant à bord plus de 1500 Volontaires, la plûpart Gentilshommes, partit de Cadix; & après une très heureuse navigation, tous les Vaisseaux se trouverent un Dimanche, troisième Novembre, à la vûe d'une Isle, que la circonstance du jour fit appeller *la Dominique*. On en avoit déja découvert, ou on en découvrit bientôt après une autre, qui fut nommée *la Desirée*. Une troisième ayant paru un peu au large, Colomb l'appella *Marigalante*, du nom du Navire qu'il montoit. Le lendemain il en reconnut une quatrième, qu'on nomma *la Guadeloupe*, du nom d'une Eglise fort célèbre en Catalogne. Les Habitans de la Guadeloupe, ainsi que ceux de la Dominique, étoient Caraïbes, ou Antropophages; on en eut de bonnes preuves; car l'Amiral ayant envoyé reconnoître de près cette quatrième Isle, on y rencontra quelques Indiens des deux sexes, que ces barbares

avoient enlevés de l'Isle Boriquen, & qu'ils n'avoient abandonnés à la vue des Espagnols, que pour se sauver plus aisément; ces misérables captifs supplierent les Castillans de les embarquer avec eux, leurs montrerent les tristes restes de leurs compagnons, que les Caraïbes avoient mangés, & les assurerent qu'un pareil sort ne pouvoit leur manquer, si on ne leur accordoit la grace qu'ils demandoient, beaucoup plus par leurs larmes, que par les paroles.

1493.
XXVII.
Sauvages enlevés par d'autres sauvages, & délivrés par les Castillans.

En exerçant si à propos la miséricorde, l'Amiral se procuroit divers avantages à lui-même: ces Indiens ainsi sauvés devoient naturellement s'attacher à leurs Bienfaicteurs; ils pouvoient leur servir dans la suite d'Interprêtes, leur donner bien des connoissances du pays, s'affectionner à notre sainte Religion, & en devenir les Panégyristes parmi les autres sauvages. On peut du moins penser que ce n'étoit pas sans un dessein particulier, que la Providence, qui avoit permis qu'ils fussent enlevés de leur pays, les sauva ensuite, comme par miracle,

ſur les terres même de leurs ennemis.

1493.

Ces réflexions n'échapperent point ſans doute à l'Amiral, dont la ſageſſe & la Religion étoient connues. Mais bientôt il fut frappé d'un autre objet qui l'intéreſſoit plus particulierement. Le 27 Novembre, ayant jetté l'ancre à l'entrée de *Porte-Reale*, un peu au-deſſous de l'endroit où il avoit fait conſtruire ſa Fortereſſe, il trouva ſa Colonie ruinée, & tous ſes gens morts. De trente-huit hommes qu'il y avoit laiſſés l'année précédente, il n'en reſtoit pas un ſeul, qui pût l'inſtruire de ce qui s'étoit paſſé. Mille ſoupçons, mille penſées affligeantes ſe préſentoient à ſon eſprit. Tandis qu'on délibéroit ſur le parti qu'il y avoit à prendre dans ces circonſtances fort critiques, un frere du Roi Goacanaric arriva avec une ſuite convenable à ſa Dignité, mais qui n'étoit pas aſſez nombreuſe, pour faire craindre qu'il ne fût venu dans un mauvais deſſein : ce Prince ſalua d'abord l'Amiral d'un air triſte, & il lui parla en ces termes :

XXVIII. Colomb trouve que ſa petite Colonie avoit été totalement détruite.

» Vous êtes ſans doute ſurpris, » Seigneur, de voir votre Forte-

1493.

XXIX. Discours du frere du Roi de Marien à ce sujet.

» resse en l'état où elle est, & de » ne retrouver aucun de vos gens, » & peut-être avez-vous déja soup- » çonné mon frere de vous avoir » trahi; mais écoutez-moi un mo- » ment, & vous avouerez que Goa- » canaric a été, depuis votre dé- » part, le plus fidèle de vos amis, » & le plus malheureux de tous les » hommes. A peine vos Sujets vous » eurent perdu de vue, que la dis- » sention se mit parmi eux. Tous » vouloient commander, & per- » sonne ne vouloit obéir. Chacun » alloit où bon lui sembloit, & par- » tout où ils portoient leurs pas, » ils exerçoient sur les Habitans » toutes sortes de violences, enle- » voient de force tout l'or qu'ils » trouvoient, ravissoient les fem- » mes qu'ils rencontroient, & com- » mettoient sans honte des dissolu- » tions & des brigandages inouis. » Tandis qu'ils ne s'attaquerent » qu'aux peuples soumis à mon fre- » re, il n'y eut rien à craindre pour » eux; nous ne songions qu'à évi- » ter leur rencontre, & nous espé- » rions que vous reviendriez bientôt

XXX. Portrait affreux, mais trop ressemblant des premiers Colons.

» faire cesser un désordre si criant.
1493. » Mais quand une fois ils furent en-
» trés sur les terres des autres Ca-
» ciques, ils eurent à faire à des
» gens qui ne les ménagerent point;
» & de tous ceux qui furent trouvés
» à l'écart, pas un seul n'échappa.
» Quelques-uns pénétrerent jusqu'aux
» mines de Cibao, qui sont dans les
» Etats d'un Cacique, nommé *Cao-*
» *nabò*, lequel après les avoir massa-
» crés tous, vint assiéger la Forte-
» resse. Il n'y restoit que quatre hom-
» mes avec le Commandant : ils s'y
» défendirent quelque tems avec
» bien de la valeur; mais une nuit,
» le Cacique s'étant avisé de mettre
» le feu en plusieurs endroits, il ne
» fut pas possible de l'éteindre. Les
» assiégés se sauverent du côté de la
» mer, & se noyerent en voulant
» passer à la nage de l'autre côté du
» Port. Mon frere, au premier bruit
» du siége, arma en diligence pour
» secourir ses amis & ses alliés; mais
» il arriva trop tard : il trouva Cao-
» nabo maître de tout. N'ayant pu
» délivrer les Espagnols, il voulut
» les venger. Il livra bataille au Ca-

» cique & le défit; mais il fut bleſſé, 1493.
» & il n'eſt pas encore guéri. C'eſt
» uniquement ce qui l'a empêché de
» venir vous témoigner lui-même,
» combien vivement il a reſſenti le
» malheur arrivé à votre Nation. »

XXXI. Le Roi de Marien ne fut jamais convaincu d'avoir trahi les Eſpagnols. Sage conduite de l'Amiral à ſon égard.

Le Roi de Marien étoit-il en effet innocent de cette trahiſon? Ne l'étoit-il pas? C'eſt ce qui ne fut jamais bien éclairci : les Hiſtoriens Eſpagnols les mieux inſtruits lui ſont favorables; & il eſt certain que toute ſa conduite, avant & après la deſtruction de la petite Colonie, le fit paroître toujours ſincèrement attaché aux Caſtillans : il ne ceſſa de leur rendre toutes ſortes de bons offices, quoiqu'il ne fût ſouvent payé que d'ingratitude. Quelques-uns (& le P. Boyl étoit de ce nombre) vouloient qu'on commençât d'abord par s'aſſurer de la perſonne de ce Prince. L'Amiral montra plus de modération & de ſageſſe. « Nous
» ne ſçaurions, diſoit-il, reſſuſci-
» ter les morts, & puiſque nous
» pouvons nous établir ici, du con-
» ſentement du Souverain qui y com-
» mande, pourquoi nous expoſer

1493.

» au péril d'une guerre, dont nous » pourrions craindre le succès ? » Soyons, à la bonne heure, sur la » défiance ; prenons bien nos me- » sures pour n'être point surpris : & » lorsque nous nous serons fortifiés, » le Cacique, s'il est coupable, ne » nous échappera pas. »

XXXII. Fondation de la Ville appellée Isabelle ; & de la premiere Eglise du nouveau monde.

Colomb ayant rendu visite à *Goacanaric*, qui le combla de politesses & de présens, choisit un lieu pour y bâtir une Ville, sur une riviere à deux lieues de la montagne, qu'il avoit appellée *Monte-Christo*. Le terrein parut bon ; on y trouvoit partout des pierres propres à bâtir. L'Amiral ayant tracé le plan, & tout le monde mettant la main à l'œuvre, la nouvelle Colonie fut bientôt logée. L'Eglise, la premiere qui ait été construite dans le nouveau monde, l'Arsenal, le Magasin, & la Maison du Gouverneur, furent bâtis de pierre. Les Particuliers se contenterent de dresser à la hâte de petits logemens, dont tous les matériaux étoient le bois, la paille, & les feuilles de palmier. La nouvelle Ville fut nommée *Isabelle*, en mémoire de la Reine de Castille.

On ne tarda pas à viſiter les mines de Cibao, dans l'Iſle d'Hayti. Cette Iſle contenoit cinq belles Provinces, ou petits Royaumes, dont chacun avoit ſon Souverain. L'un appellé *Magua*, comprenoit ce qu'on a depuis appellé la *Vega-Real* : le Souverain d'alors, nommé *Guarionex*, avoit ſa Capitale dans le même lieu, où les Caſtillans bâtirent depuis la Ville, nommée *la Conception de la Vega*.

1493. XXXIII. Courte deſcription géographique de l'Iſle d'Hayti ou de Saint-Domingue.

Le ſecond Royaume étoit celui de *Marien* : ce pays, qui, ſelon Barthelemy de Las-Caſas, eſt plus grand & plus fertile que le Portugal, comprenoit toute la partie ſeptentrionale de la *Vega-Real*, qu'on appelle préſentement la Plaine du Cap François. C'étoit au Cap même que *Goacanaric* *, Roi de *Marien*, faiſoit ſa réſidence ; & c'eſt de ſon nom abrégé que les Eſpagnols appellent encore aujourd'hui ce Port *El-Guaric*.

* Ou Goacanagaric.

Le troiſième Royaume, nommé *Maguana* *, renfermoit la Province de Cibao, & preſque tout le cours de la grande riviere appellée *l'Arti-*

* Ou Mayaguana.

bonite. Caonabo, qui y regnoit,
1493. étoit Caraïbe, le plus puissant & le plus redouté du pays, quoiqu'il y fût étranger. Sa demeure ordinaire étoit au Bourg de *Maguana.* C'est ce que les François appellent aujourd'hui la Savane de *San-Ouan.*

Le Royaume de *Xaragua* étoit le quatrième, le plus peuplé & le plus étendu de tous : il comprenoit toute la côte occidentale de l'Isle, & une bonne partie de la méridionale. Sa Capitale, appellee aussi *Xaragua*, étoit à peu-près où est aujourd'hui le Bourg du Cul-de-Sac. Le Souverain nommé *Behechio*, mourut sans enfans, & laissa son Royaume à une sœur, nommée *Anacoana*, qui avoit épousé *Caonabo.*

Le cinquième Royaume, appellé *Higuey*, occupoit toute la partie orientale de l'Isle : ses bornes étoient la riviere d'*Hyaqué*, à la côte du Nord ; & le fleuve *Ozama*, à celle du Sud. Les peuples de ce canton, dont le Cacique se nommoit *Cayacoa*, étoient toujours armés de fleches, parce qu'ils avoient à se défendre des Caraïbes, leurs voisins,

qui faiſoient des deſcentes conti-nuelles ſur leurs côtes, pour en em-mener des priſonniers (1). 1493.

XXXIV. Les Caſtillans reconnoiſſent les riches mines de Cibao, ſans être troublés par les Indiens.

Telle étoit la ſituation de l'Iſle d'Hayti à l'arrivée des Caſtillans : mais les mines de Cibao attirerent leurs premières attentions. L'Officier que l'Amiral députa d'abord pour les viſiter, fut reçu par les Indiens dans toutes les Bourgades, avec beaucoup d'humanité, & de grandes marques de reſpect. La beauté & la fertilité du pays paroiſſoit bien répondre aux richeſſes de la montagne. L'Amiral ne différa pas de le reconnoître lui-même, & d'y faire bâtir une Fortereſſe, perſuadé qu'un pays, où à chaque pas on marchoit ſur l'or, méritoit bien que l'on s'en aſſurât la poſſeſſion.

Ce qui pourroit paroître ſurpre-

(1) Peu de tems après l'arrivée des Eſpagnols dans l'Iſle d'Hayti, le Cacique *Cayacoa* étant mort ; ſa veuve, qui lui ſucceda dans ſa Principauté ; voulut être inſtruite des vérités de notre Religion, & reçut le baptême, avec le nom d'Agnès : elle ne ſurvêcut pas longtems à ſon mari, & mourut dans les ſentimens d'une Chrétienne.

1493. nant, c'eſt que dans une terre ſi riche, & ſi bien peuplée, on laiſſât agir les Eſpagnols avec la même liberté qu'ils auroient pû faire dans leur propre pays : nul Indien ne les inquiéta, perſonne ne paroiſſoit offenſé de leurs entrepriſes. Tous les maux que les Conquérans eurent à ſouffrir dans la ſuite, ne vinrent que d'eux-mêmes. L'ambition & la cupidité avoient déja inſpiré la révolte à quelques-uns d'eux. Colomb ayant découvert la conſpiration, fut contraint de faire un exemple de ſévérité. Le Chef des Conſpirateurs fut envoyé priſonnier en Eſpagne, avec le projet de ſa révolte, qu'on lui avoit trouvé dans les poches ; & ſes principaux complices furent pendus ſur le lieu.

XXXV. Conſpiration contre l'Amiral, découverte & punie.

XXXVI. Famine, & violences des Soldats.

Quelque néceſſaire que fût cette ſévérité, pour prévenir les progrès de la rebellion, & la ruine totale de la Colonie, elle ne laiſſa pas d'indiſpoſer bien des gens contre l'Amiral. Les vivres, d'ailleurs, ayant déja commencé à manquer, bientôt la famine devint extrême, & les déſordres ſe multiplierent avec les

maladies. Tandis que Colomb fai- 1494.
ſoit de nouvelles découvertes autour & dans l'intérieur de l'Iſle de Cuba, les Officiers à qui il avoit ordonné d'aller avec des troupes viſiter toutes les Provinces de celle d'Hayti, ne ſuivirent point les ordres qu'il leur avoit donnés. Au lieu de garder une ſi exacte diſcipline, que les naturels du pays n'euſſent aucun ſujet de ſe plaindre, on laiſſoit aux ſoldats une liberté entiere de ſe procurer par toutes ſortes de voyes, les vivres dont ils avoient beſoin. Il eſt bien probable que ces ſecours ne leur manquoient, que parce qu'ils ne s'étoient point ménagés la confiance des Indiens, & ils achevoient de la perdre, cette confiance, par la néceſſité de ſe procurer des vivres; car ne trouvant pas les Inſulaires diſpoſés à les leur fournir, ils en prenoient par force, & commettoient par-tout les plus grandes violences.

XXXVII. Révolte des naturels du pays.

Les Indiens, ſi peu ménagés, prirent enfin le parti de ſe réunir, pour exterminer des Etrangers, dont les premieres démarches ne ſembloient

1494. leur annoncer que des ſuites encore plus fâcheuſes. A la réſerve du Roi de Marien, tous les Caciques du pays ſe liguerent, & tous les Eſpagnols qui tomberent entre leurs mains, furent aſſommés; pluſieurs qui avoient cru pouvoir ſe ſauver dans une maiſon, y furent brulés. Mais ce feu devint funeſte à ceux qui l'avoient allumé.

Pendant que quelques Officiers mécontens repaſſoient en Eſpagne pour faire des plaintes contre l'Amiral., celui-ci faiſoit ſes arrangemens pour diſſiper l'orage déja formé contre lui, & contre ſa Colonie. Il ne crut pas devoir ſe mettre en campagne, pour attaquer tout-à-la fois cette multitude d'Indiens; il jugea plus à propos de les combattre les uns après les autres, & d'employer la ruſe plutôt que la force ouverte: triſte reſſource! mais la mauvaiſe conduite des Conquérans la leur avoit rendue néceſſaire. *Caonabo*, Roi de Maguana, déja accuſé d'avoir détruit la première Fortereſſe des Eſpagnols, étoit ſans contredit le plus puiſſant de tous les Caciques

XXXVIII. Embarras de Colomb: il fait enlever le Roi de Maguana, qui périt ſur mer.

de cette Isle, & le plus à craindre : 1494.
Colomb resolut de s'assurer de sa personne ; & il y réussit par l'adresse & le courage d'un Officier aussi hardi qu'intrépide. *Ojèda*, c'est le nom de l'Officier Espagnol, suivi seulement de neuf Cavaliers, arrêta le Roi de Maguana au milieu de sa propre Cour, lui mit lui-même les fers aux pieds & aux mains, & l'emmena, ainsi enchaîné, à Isabelle. Ce fier Cacique, embarqué ensuite pour être conduit en Espagne, fit naufrage, & périt avec tout ce qui étoit dans le Vaisseau.

XXXIX. On indispose toujours plus les Indiens, & on néglige leur instruction.

Tout cela n'étoit guères propre à inspirer l'amour de la Religion ; & je ne vois pas en effet que les Espagnols s'occupassent alors de cet objet. Un Historièn fait entendre que le P. Boyl, qu'on avoit mis à la tête de quelques Missionnaires, s'en étoit retourné en Espagne, sans avoir même commencé l'exercice de son Ministère, du moins à l'égard des Indiens. D'ailleurs, la rude guerre qu'on leur faisoit, ne pouvoit que les éloigner de plus en plus des mœurs & de la Religion de leurs oppresseurs.

1494.
XL.
Ils se révoltent, & ils sont défaits : plusieurs périssent dans un combat, & le sort des autres devient toujours pire.

L'enlevement & la mort d'un Cacique avoit soulevé toute l'Isle : cent mille Indiens, commandés par le Prince *Manicatex*, frere de *Caonabo*, se mirent en campagne pour le venger. L'Amiral ne commanda pour cette expédition que deux cens hommes de pied, vingt chevaux, auxquels il fit joindre vingt chiens d'attache, & avertit Goanaric de venir le joindre avec ses troupes. Le Roi sauvage marcha en effet au secours des Castillans ; mais il ne fut guères que spectateur du combat, que les Insulaires ne soutinrent pas long-tems : épouvantés d'abord par le feu des ennemis, percés par leurs armes, dévorés par leurs gros mâtins, ou foulés aux pieds des chevaux, plusieurs milliers d'Indiens demeurerent étendus sur le champ de bataille, & un très-grand nombre furent faits prisonniers de guerre. On les condamna tous à des travaux publics, & on en envoya trois cens en Espagne, comme esclaves.

C'étoit ajouter une nouvelle injustice à la première. La Cour de

Castillle en jugea ainsi : la Reine Isabelle trouva très-mauvais qu'on réduisît en servitude des gens, sur lesquels on n'avoit aucun droit, & qu'elle reconnut être d'un esprit fort doux. Elle renvoya donc les trois cens Indiens dans leur pays, & défendit de nouveau qu'on attentât désormais à leur liberté. Tous les desirs de cette sage Princesse étoient qu'on s'étudiât à réduire les Indiens par la douceur & la persuasion sous le joug de l'Evangile, & qu'on tâchât de les engager, par le motif de leur propre intérêt, à rendre un hommage volontaire à la Couronne de Castille.

1494.

XLI. La Reine de Castille juge en leur faveur.

La chose étoit aussi facile qu'avantageuse aux deux peuples : mais l'insatiable cupidité y mit toujours les plus forts obstacles. Les tributs exorbitans que les Vainqueurs venoient de mettre sur tous les Insulaires, sans exception, & qu'ils faisoient payer tous les trois mois avec la derniere rigueur, acheverent de les jetter dans le désespoir. Ne pouvant plus se flatter de se délivrer par la force, d'un joug si pésant, les

XLII. Elle n'est pas obéie en tout. Mauvais parti que le seul désespoir inspire aux Insulaires.

1494. Indiens convinrent de ne plus ſemer, & de ſe retirer tous ſur les montagnes, perſuadés qu'ils y trouveroient toujours de quoi ſubſiſter, de ce que la terre produit d'elle-même; & que les Etrangers, faute de vivres, ſortiroient bientôt de l'Iſle, ou qu'ils y périroient de miſere & d'épuiſement. Cette réſolution fut en effet fatale aux Caſtillans, qui ſe virent à la veille de mourir de faim; mais elle ne le fut pas moins aux Inſulaires, qui, pourſuivis de tous côtés par les Faméliques étrangers, obligés d'errer ſans ceſſe, ou de ſe tenir cachés dans de profondes cavernes, périſſoient tous les jours par le même moyen, par lequel ils croyoient faire périr leurs ennemis.

Dans cette poſition, on comprend aſſez que la parole du ſalut ne pouvoit être ni prêchée avec ſûreté, ni écoutée avec fruit. Parmi les Miſſionnaires arrivés depuis peu, il y avoit de fervens Religieux de Saint François, & Barthelemy de Las-Caſas, devenu depuis ſi célèbre dans l'Ordre de Saint Dominique,

1495.

par son zèle intrépide pour la défense des Indiens opprimés : mais la malice du démon, & les passions des hommes, retarderent bien ce qu'on avoit lieu d'espérer du Ministère de ces hommes Apostoliques.

XLIII. Nouvelles divisions entre les Espagnols. La Cour envoye un Commissaire sur les lieux.

Les divisions des Espagnols augmentoient toujours ; & tandis que l'Amiral continuoit à soumettre des peuples entiers, & leur Caciques, à la Couronne de Castille, les mécontens s'efforçoient de le perdre lui-même dans la même Cour, sans épargner ses deux freres, Don Barthelemy & Don Diegue. Quelque prévenus que le Roi & la Reine fussent en faveur des Accusés, il étoit difficile de les croire tout-à-fait innocens, contre le témoignage d'une multitude d'Accusateurs, dont les uns étoient distingués par leur caractère, & plusieurs par leur naissance, autant que par leurs services. Le seul moyen d'éclaircir les faits étoit d'envoyer un Commissaire sur les lieux : on le fit ; mais on choisit mal. Don Jean d'Aguado, Maître d'Hôtel de la Reine, chargé de la commission, partit de Madrid

1495. dans le mois d'Avril 1495, & arriva à Isabelle au mois d'Octobre, dans le tems que l'Amiral étoit occupé à faire la guerre aux freres de Caonabo.

Don Barthelemy Colomb, déja nommé Adelantade *, commandoit dans la Place. Aguado le traita avec beaucoup de hauteur, usa même de menaces; &, sous prétexte d'écouter les plaintes qu'on venoit lui faire de toutes parts contre le Gouvernement présent, il agissoit en Vice-Roi, plutôt qu'en simple Informateur. Ayant fait proclamer à son de trompe sa Lettre de créance, il partit d'Isabelle, publiant par-tout sur sa route, qu'il étoit venu pour faire le procès aux Colombs, & en délivrer la Colonie. Beaucoup moins auroit suffi pour assembler autour de lui les mécontens; & presque tout le monde l'étoit, parce que la famine étoit générale, & toujours extrême. L'Amiral, bientôt averti, se rendit en diligence à Isabelle, & Aguado rebroussa chemin pour l'y joindre.

XLIV. Mauvaise conduite du Commissaire.

Il y fut reçu comme s'il y eût fait sa premiere entrée, & sa commission

* Lieutenant Général.

y fut proclamée de nouveau avec la plus grande ſolemnité. Tout cela ſe faiſoit par ordre de l'Amiral ; ce qui n'empêcha pas qu'Aguado ne commençât d'informer juridiquement contre lui : la plûpart des Eſpagnols ſaiſirent avec joie une ſi belle occaſion de perdre des étrangers qu'ils n'aimoient pas, & que la Cour ſembloit abandonner. Les plaintes, toujours favorablement reçues, parurent conſidérables, & le Commiſſaire ajoutoit foi à tout : continuant à trancher du Vice-Roi, il commandoit & parloit en toute rencontre avec autant de fierté que d'impudence. L'Amiral, de ſon côté, ſe comporta avec une modération dont bien des gens ne l'avoient pas cru capable ; il affecta même un air triſte & embarraſſé ; il ne releva aucune des fauſſes démarches d'Aguado.

1495.

XLV. Il n'eſt ni retenu, ni adouci par la modération de l'Amiral.

XLVI. Ils ſe préparent tous deux à partir pour l'Eſpagne.

Ce Commiſſaire ayant fini ſes informations, ſe préparoit à repaſſer en Eſpagne, lorſqu'un furieux ouragan vint briſer ſur la côte les quatre Navires qui l'avoient apporté, ſans endommager deux Caravelles

1495. que Colomb avoit fait conſtruire depuis peu. L'Amiral en offrit une à Aguado, & déclara qu'il monteroit l'autre pour aller lui-même plaider ſa cauſe au Tribunal des Rois Catholiques. Il confia le Gouvernement de l'Iſle, pendant ſon abſence, à ſes deux freres; & la garde des Fortereſſes à des Commandans dont il ſe croyoit ſûr.

XLVII. Découverte de nouvelles mines d'or.

Dans le même tems quelques Caciques lui apprirent, que dans un certain endroit, vers le Sud, il y avoit des mines d'or très-abondantes. Il voulut éclaircir le fait avant ſon départ. Il nomma pour faire cette reconnoiſſance deux Eſpagnols (Garay & Dyaz). Les Caciques y joignirent des Guides; ils ſe tranſporterent ſur le lieu, & ils y trouverent d'abord pluſieurs ruiſſeaux qui déchargeoient de l'or en quantité; ayant fait creuſer la terre en pluſieurs endroits, ils en virent encore en plus grande abondance. Colomb donna auſſi-tôt ſes ordres pour bâtir en ce lieu-là une Forteresſe, ſous le nom de Saint-Chriſtophle; nom qui s'étendit depuis

1496.

aux mines, qu'on creusa aux environs, & d'où l'on a tiré des trésors immenses. Cette nouvelle découverte ne pouvoit que bien flatter Colomb dans la situation où il se trouvoit.

XLVIII. Femmes guerrières de la Guadeloupe.

Ses deux Caravelles appareillerent enfin le 10 de Mars 1496, & l'Amiral fit embarquer sur la sienne environ deux cens Espagnols pauvres & malades, qui avoient permission de retourner dans leur Patrie : il les traita fort bien pendant la traversée, & en fit autant d'apologistes de sa conduite. Peu de tems après il reconnut la Guadeloupe, & s'en approcha pour y faire de l'eau & du bois. Sa chaloupe étant sur le point d'aborder, le rivage parut tout bordé de femmes armées d'arcs & de fleches, qui se mettoient en posture de disputer la descente ; on détacha deux Habitans d'Hayti, qui, ayant gagné la terre à la nage, avertirent les Héroïnes qu'on ne vouloit leur faire aucun tort, qu'on demandoit seulement de l'eau & du bois, &, s'il se pouvoit, des vivres en payant : elles répondirent que

1496. leurs maris étoient à la pêche de l'autre côté de l'Isle, & qu'elles ne pouvoient disposer de rien sans leur agrément. Cette réponse ne satisfaisant pas les Espagnols, la chaloupe avançoit toujours, lorsque ces Insulaires décocherent une grêle de fleches, dont personne ne fut blessé : quelques coups d'arquebuses qu'on tira au vent pour leur faire peur, les mirent aussi-tôt en fuite : on courut après, & l'on prit quelques petits garçons, & plusieurs femmes, parmi lesquelles étoit l'épouse du Cacique. On leur fit bien des carresses, & quelques présens ; ce qui produisit l'effet qu'on avoit espéré ; on n'eut plus aucune difficulté de se pourvoir de toutes les choses dont on avoit besoin.

XLIX. L'Amiral est bien reçu à la Cour de Castille.

Après une navigation assez longue & très-fâcheuse, les deux Caravelles, qui ne s'étoient presque point quittées, arriverent le 11 de Juin dans la Baye de Cadix. L'Amiral se rendit de-là à Burgos, séjour ordinaire de la Cour en ce tems-là. Il n'y trouva ni le Roi, qui faisoit alors la guerre en Roussillon, ni la Reine, qui

qui s'étoit transportée à l'Oredo, où elle ordonnoit toutes choses pour le voyage de l'Infante Jeanne sa fille, laquelle alloit en Flandre épouser l'Archiduc Philippe d'Autriche. Mais l'un & l'autre furent bientôt de retour à Burgos ; & l'Amiral eut une prompte & favorable audience, & même de nouveaux témoignages de bonté, de confiance & de satisfaction de la part des Rois Catholiques. 1496.

L. Raisons de cette bonne réception.

Colomb fut d'autant plus surpris de cet accueil, qu'il s'y attendoit moins. Il est vrai que bien des choses militoient en sa faveur : ses grandes qualités connues, & ses services déja admirés dans toutes les Cours de l'Europe ; la passion trop marquée de ses ennemis ; & la partialité scandaleuse du Commissaire. Ajoutons encore le témoignage de ces deux cents Espagnols, qui de retour de l'Amérique, parloient, comme témoins oculaires, & de la modération de l'Amiral, & de la maniere indigne dont il avoit été traité par Aguado. Aussi les deux Souverains ne lui parlerent-ils jamais, ni de ce

1496. qui étoit porté dans les informations, ni de ce que le Pere Boyl & Dom Pedre Marguarit (tous deux Arragonois) avoient déposé contre lui.

LI. Diversement expliquées.

Cette conduite de la Cour fut une pleine justification de l'Amiral dans l'esprit de quelques-uns : d'autres l'attribuerent à une sage politique de Ferdinand & d'Isabelle, qui, ayant reconnu que la passion avoit eu beaucoup de part à toutes les accusations, jugeoient à propos de fermer les yeux sur bien des choses, en faveur d'un homme qui avoit déja rendu, & qui pouvoit rendre encore de grands services à l'Etat. La fidélité de Colomb étoit d'ailleurs au-dessus de tout soupçon.

LII. Quelques Réglemens pour le bien de la Colonie.

Il ne fut donc plus question que de faire quelques reglemens pour l'établissement des Indes, tant pour le spirituel que pour le temporel, & d'y renvoyer au plutôt l'homme le plus capable de faire exécuter ce qui auroit été reglé. Il fut convenu que le Roi & la Reine feroient passer à leur dépens, dans l'Isle d'Haïti trois cens hommes, sçavoir quarante ca-

valiers, cent fantaſſins, ſoixante mariniers, vingt ouvriers en or, cinquante laboureurs, vingt artiſans de différens métiers, & qu'on y joindroit trente femmes; que tous ces gens-là auroient leur ſolde, qui fut alors reglée. L'Amiral obtint encore quelques Religieux, tant pour la conduite ſpirituelle des Eſpagnols, que pour l'inſtruction des Inſulaires. Il demanda auſſi non-ſeulement des Médecins & des Chirurgiens, mais encore des joueurs de toute ſorte d'inſtrumens, pour chaſſer la mélancolie, ſource ordinaire de la plûpart des maladies qui déſolent les nouvelles peuplades. 1496.

LIII. On veut remedier à un inconvénient, & on tombe dans un plus grand.

Pour ſuppléer à la diſette des Sujets, dans le pays déja conquis, Colomb propoſa de commuer la peine de ceux qui étoient détenus dans les priſons d'Eſpagne pour des crimes, & pour de grandes dettes, qu'ils ne pouvoient pas eſpérer d'acquitter, en un exil perpétuel dans les nouvelles Colonies. Il vouloit encore qu'il fût enjoint à tous les Tribunaux de condamner aux mines une partie de ceux qui avoient mérité

les galeres. Cet avis fut suivi sans
1496. aucune difficulté, parce qu'on ne se donna pas le tems de l'examiner ; mais les plus sages l'ont regardé depuis comme une grande faute, parce que des Republiques doivent avoir d'autres fondemens que de malfaiteurs. S'il est bon, s'il est quelquefois avantageux de pouvoir envoyer dans les Colonies de mauvais sujets qui incommodent l'Etat, qui déshonorent quelquefois les familles, & qui transplantés dans une terre étrangere y peuvent changer de mœurs & de conduite, il faut pour cela que le pays soit déja bien établi, & que la Justice, la Police & la Religion y soient en vigueur. Il n'y avoit encore rien de cela dans le pays déja conquis par les Castillans : & si on manquoit d'hommes au milieu de peuples innombrables, on sçavoit à quoi il falloit l'attribuer.

Cependant, malgré l'empressement & les desirs de l'Amiral, très-conformes à ceux de la Cour, son embarquement pour l'Amérique fut bien différé, soit que les fonds manquassent, ou que celui qui étoit

chargé de ces armemens manquât lui-même de bonne volonté. En attendant, Colomb obtint qu'on fît partir quelques bâtimens chargés de provisions, & il profita de la même voie, pour ordonner à son frere de placer ailleurs la Colonie d'Isabelle. Tout le terrein des environs de cette place étoit si sterile, que rien n'y poussoit, & qu'on étoit obligé de faire venir d'Europe jusqu'aux légumes. L'Amiral manda donc à Don Barthelemi de travailler incessamment à ce transport, & de choisir la côte du sud, où il y avoit de bons ports, d'excellens pâturages, & des terres qui paroissoient être très-fertiles. Il lui recommandoit sur-tout de visiter lui-même le lieu, d'examiner tout avec attention, & de s'approcher, tant qu'il se pourroit, des mines de S. Christophle.

1496.

LIV. La Colonie d'Isabelle est transportée ailleurs. Pourquoi ?

Lorsque ces ordres arriverent à Isabelle, l'Adelantade étoit sur le point de les prévenir, & de profiter pour cela des bonnes dispositions d'une riche Indienne, qui venoit de proposer un établissement pour les

1496.

LV. Riche Indienne, favorable aux Castillans, & à la Religion Chrétienne.

Espagnols sur ses terres. Cette Dame, qui commandoit dans une Bourgade à l'embouchure du fleuve Ozama, avoit conçu quelque affection pour un jeune Espagnol, nommé Michel Diaz, le même que Colomb avoit envoyé reconnoître les mines de S. Chistophle; elle résolut de le retenir auprès d'elle, & pour l'y engager plus aisément, elle lui fit les propositions les plus avantageuses pour lui-même, & pour sa nation. Après lui avoir fait remarquer la commodité du port, que formoit naturellement l'entrée du fleuve, la beauté & la bonté du pays, & le voisinage des mines; elle ajouta enfin que si tous les habitans d'Isabelle vouloient s'y transporter, elle se chargeroit de ne les laisser manquer de rien, & fit entrevoir à Diaz qu'il ne tiendroit qu'à lui de l'épouser.

La généreuse Indienne ne devoit point craindre un refus : toute la Colonie, & Diaz en particulier, accepterent d'abord ses offres, & Dom Barthelemi mit la main à l'œuvre, au moment qu'il reçut les or-

dres de l'Amiral. Arrivé ſur le lieu, il trouva chez la Dame Indienne toutes choſes dans l'état qu'on lui avoit dit, un port ſûr & profond, un terrein propre à tout, & de bons Inſulaires fort prévenus en faveur des Eſpagnols. Le plan de la nouvelle Ville fut tracé ſur le champ à l'orient du fleuve Ozama, & en aſſez peu de tems la plûpart des habitans d'Iſabelle vinrent s'y établir. On la nomma d'abord la nouvelle Iſabelle, & c'eſt ainſi que Christophle Colomb l'appelle toujours : cependant le nom de *San Dominguo* a inſenſiblement pris le deſſus, & l'on n'eſt pas trop d'accord ſur ſon origine. Ceux-là prétendent que Dom Barthelemi appella ainſi la nouvelle Ville, parce que ſon pere portoit le nom de Dominique. Ceux-ci croyent que ce fut parce qu'il étoit arrivé en ce lieu le jour de Dimanche. L'opinion la plus vraiſemblable, comme la plus commune, eſt que la premiere Egliſe de la nouvelle Ville ayant été conſacrée à Dieu, ſous le nom du ſaint Fondateur des Freres Prêcheurs, qui eſt encore aujour-

1496.

LVI. Fondation de la Ville de Saint-Domingue, qui a donné ce nom au Diocèſe, & à toute l'Iſle.

1496. d'hui le patron du Diocèse, ce nom a été donné avec le tems à toute la Ville, comme de la Ville même nos François l'ont étendu à toute l'Isle. Quand à ce qui regarde Diaz & la Cacique sa maîtresse, il paroît qu'ils se marierent, & que la Cacique fut baptisée, puisque les Auteurs Espagnols la nomment communément Catherine.

LVII. Motifs d'une visite solemnelle, que Barthelemi Colomb fait au Cacique Behechio.

Dès que Dom Barthelemi eut fait jetter les fondemens d'une forteresse dans la Ville de S. Domingue, & donné ses ordres pour en presser les travaux, il entreprit un autre voyage à la côte de l'ouest. *Behechio*, Roi de Xaragua, étoit le seul Cacique de l'Isle d'Hayti, qui ne se fût pas soumis au tribut : fier, puissant, & assez éloigné des quartiers des Castillans, il se flattoit que cet éloignement le mettroit à couvert de leurs poursuites, ou qu'il auroit toujours le tems de se préparer à les recevoir s'il apprenoit qu'ils vinssent lui faire une visite. La fondation de S. Domingue commença à lui donner autant d'inquiétude qu'elle faisoit plaisir à sa sœur *Anacoana*, qui

après la mort de ſon mari Caonabo, s'étoit retirée chez ſon frere. C'étoit une femme d'un génie beaucoup au-deſſus de ſon ſexe & de ſa nation : fort éloignée des ſentimens de ſon frere & de ſon mari contre les Eſpagnols, elle les eſtimoit & ſouhaitoit de les avoir pour voiſins. Barthelemi n'ignoroit point les ſentimens de la Princeſſe, & crut que par ſon moyen il pourroit traiter avantageuſement avec Behechio. Il penſoit d'ailleurs que ſon honneur, & l'utilité de la Colonie demandoient qu'il tâchât de réduire de gré ou de force ce puiſſant Cacique à ſuivre l'exemple des autres. 1496.

LVIII. Appareil & ſuccès de cette marche.

Il partit donc de S. Domingue à la tête de 300 hommes bien équipés, & marcha toujours en ordre de bataille, au ſon des tambours & des trompettes. *Behechio* bientôt informé de ſa marche, fit avancer quelques troupes pour lui diſputer le paſſage de la *Neyva*. L'Adelantade en ayant eu avis par ſes coureurs, envoya un exprès au Cacique pour l'aſſurer qu'il ne venoit point en ennemi, mais uniquement pour viſiter

1496.

un Prince & une Princeſſe, dont on lui avoit dit beaucoup de bien. Ce compliment répandit d'abord la joie dans tout le camp, & rendit la tranquillité à Behechio. Tous ſes ſujets, qu'on menoit malgré eux à un combat, dont le nom ſeul les faiſoit trembler, ſe perſuaderent ſi bien qu'ils n'avoient plus rien à craindre, qu'on les vit dans le moment courir à l'envi au-devant des Eſpagnols.

LIX. Les Indiens vont en foule au-devant des Caſtillans, & leur rendent toutes ſortes de ſervices.

Les ayant rencontrés aſſez près de la Neyva, ils leur donnerent toutes les marques d'une parfaite cordialité, ſe chargerent de leurs bagages, & leur rendirent pendant le reſte du chemin tous les ſervices dont ils étoient capables, juſqu'à les porter ſur leurs épaules à tous les paſſages des rivieres. Comme on approchoit de Xaragua, toute la nobleſſe ſortit à la campagne, en danſant & chantant à la mode du pays: les trente femmes du Cacique parurent enſuite portant chacune une branche de palmier à la main, marchant en cadence, & faiſant retentir l'air de leurs chants d'allegreſſe. Elles s'approcherent ainſi du Général, lui

présenterent leurs paimes, & se prosternerent à ses pieds; bien des nobles Indiens, à leur suite, firent la même chose à tous les Espagnols, & l'armée fut ainsi conduite en cérémonie jusqu'au Palais de Behechio. Il étoit fort tard, le repas étoit préparé & fort spendide; on goûta la douceur du repos pendant la nuit, & le lendemain matin on donna un divertissement militaire aux Castillans. 1496.

LX. Divertissement Militaire.

On vit paroître deux troupes d'Indiens, qui s'étant approchées l'une de l'autre en ordre de bataille, commencerent à se mêler & à se pousser, comme ces peuples ont accoutumé de faire dans leurs véritables combats. Le jeu s'échauffant un peu, ils prirent leurs macanas *, & s'en donnerent plusieurs coups sur la tête sans se faire beaucoup de mal. Ce divertissement fini, Dom Barthelemi prit le Cacique en particulier, lui représenta que lui seul n'avoit pas rendu hommage aux Rois d'Espagne, qu'il pouvoit venir de leur part des ordres de l'y contraindre par la force, & qu'il devoit

* Espece de sabre.

1496. être convaincu par l'expérience des autres, qu'il n'étoit pas en état de résister : qu'il étoit donc de sa sagesse de prévenir les malheurs auxquels une guerre de cette nature l'exposeroit ; & qu'en se soumettant de bonne grace à payer un tribut, qui ne l'appauvriroit pas, il se procureroit l'amitié & la protection des plus puissans Princes de la terre. Ce discours persuada Behechio, que sa sœur sans doute y avoit préparé ; mais il déclara qu'il ne pouvoit pas donner de l'or, n'y en ayant pas dans ses terres : on lui répondit que les Espagnols avoient trop d'équité pour exiger de lui ce qu'il ne pouvoit pas fournir ; on convint à l'amiable d'une certaine quantité de coton & de vivres : & toutes choses se passerent avec une satisfaction réciproque.

LXI. Le Cacique se soumet au tribut.

De-là le Général Espagnol se rendit à Isabelle, où il trouva qu'on manquoit absolument de tout, & que depuis son départ de cette Ville il étoit mort plus de trois cens personnes de maladie & de misere. En attendant qu'il pût faire venir des

provisions d'Espagne, il en envoya chercher de tout côté, en dispersant les soldats dans les Bourgades Indiennes, voisines de forteresses; mais les Sauvages se lasserent bientôt de pareils hôtes, qu'ils ne pouvoient rassasier, & dont pour récompense ils recevoient toutes sortes de mauvais traitemens. Les Sujets de Guarionex étoient les plus vexés, ils furent aussi les premiers qui tenterent de secouer un joug, qui de jour en jour leur devenoit plus insupportable. Ils obligerent même leur pacifique Roi de se mettre à leur tête, en le menaçant, s'il le refusoit, de se donner à un autre Souverain.

1496.

LXII. De nouvelles vexations causent une nouvelle révolte.

Don Barthelemi ayant appris cette nouvelle à S. Domingue, où il s'étoit déja rendu, ne crut pas devoir donner au Cacique le tems de grossir ses troupes, ni aux autres celui de suivre son exemple. Il marcha promptement contre lui, & l'ayant rencontré à la tête de quinze mille hommes, il l'attaqua si brusquement pendant la nuit, qu'après lui avoir tué bien du monde, le fit lui-même

LXIII. Guarionex pris & relâché.

1496. prisonnier. Il punit avec beaucoup de sévérité ceux qui avoient le plus contribué à lui faire prendre les armes ; & néanmoins il rendit la liberté au Cacique à certaines conditions.

LXIV. Libéralités d'un Cacique.

Bientôt après le Général reçut un exprès de Behechio, qui lui mandoit que son tribut étoit prêt, & qu'il pourroit, quand il voudroit, envoyer un bâtiment au port de Xaragua, pour le charger ; Dom Diegue, qui commandoit toujours à Isabelle, fut dépêché pour la côte de Xaragua, & Barthelemi voulut y aller lui-même par terre, pour recevoir les premiers hommages que le Cacique Behechio rendoit à la Couronne de Castille. Il fut reçu par ce Prince avec un appareil & une politesse, où il crût reconnoître l'esprit & l'affection de la Princesse sa sœur. Le navire arriva peu de tems après au port, chargé de coton & de cassave, au-delà même de ce qui avoit été stipulé. Dom Barthelemi invita ensuite le Prince & sa sœur à venir voir son vaisseau : c'étoit le premier bâtiment d'Europe

qui paroiſſoit ſur cette côte ; & ce qu'on publioit de ces merveilleuſes machines avoit fort piqué la curioſité du Cacique. Il en viſita avec beaucoup d'attention tous les coins & les recoins ; il vit avec un plaiſir ſenſible toutes les manœuvres qu'on lui fit faire : à la fin on le ſalua d'une décharge d'artilerie, qui d'abord lui cauſa une grande frayeur, mais ayant vu que les Caſtillans ne faiſoient qu'en rire, il ſe raſſura. 1496.

LXV. Commencement d'une nouvelle conſpiration contre la maiſon de l'Amiral.

Les envieux de Chriſtophle Colomb & de ſes freres, n'avoient pas réuſſi cette année à les abaiſſer entiérement, & à les détruire comme ils ſe le promettoient. Il eſt vrai que par leurs brigues ils avoient obligé l'Amiral de paſſer en Eſpagne pour ſe juſtifier ; mais nous avons vu qu'il avoit été écouté ; & pendant ſon abſence, ſon frere Dom Barthelemi avoit fait pluſieurs belles choſes dans l'Iſle : en peu de mois il avoit fondé une grande Ville & une bonne fortereſſe : non-ſeulement le plus puiſſant des Caciques du pays s'étoit rendu tributaire des Rois Catholiques, moins par la ter-

1497. reur des armes, que par l'adreſſe & les inſinuations de l'Adelantade; ſon exemple, & celui de la Princeſſe ſa ſœur, ſembloit faire tout eſpérer pour le ſuccès de la grande entrepriſe de l'Amiral. Mais une nouvelle révolte, qui commença avec l'année 1497, eut les ſuites les plus fâcheuſes pour la maiſon des Colombs, & nuiſit beaucoup aux progrès de l'Evangile.

D'un côté l'Amiral ſe vit retenu tout le cours de l'année dans la Caſtille, toujours flottant entre la crainte & l'eſpérance, toujours careſſé des deux Souverains, ſans être moins en butte à la mauvaiſe volonté de ſes irréconciliables ennemis. Tandis que ceux-là le combloient de nouvelles faveurs, ceux-ci ne travailloient pas moins à le perdre par leurs calomnies, ou par les ſoupçons qu'ils s'efforçoient d'inſpirer, & qu'ils coloroient d'une apparence de zèle.

LXVI. Toujours careſſé des deux Souverains, Colomb n'eſt pas moins en butte à ſes envieux,

Ferdinand & Iſabelle paroiſſoient tout occupés à le combler d'honneurs & de biens: peu contens d'avoir confirmé de nouveau tout ce qu'ils avoient déja fait en ſa faveur, ils

lui offrirent dans l'Isle S. Domingue un terrein à son choix de cinquante lieues de long, sur vingt-cinq de large, pour qu'il le possedât en propre, & qu'il le laissât à sa postérité, avec le titre de Marquis ou de Duc: grace que Colomb eut la prudence de refuser, pour ne point augmenter la jalousie des Grands contre lui, & pour éviter les discussions que cela n'auroit pas manqué de faire naître avec les Ministres & les Officiers Royaux, toujours appliqués à chercher les occasions de le chicaner. Une faveur que l'Amiral ne refusa pas, fut la confirmation de la qualité d'Adelantade, qu'il avoit déja conférée à Dom Barthelemi, & que le Roi voulut bien ratifier, & en faire expédier le brevet avec les formalités ordinaires. La Reine prit encore en considération la découverte des Isles de Cuba & de la Jamaïque, que Colomb avoit faite, & dont il n'avoit retiré aucun profit pour lui-même: pour le récompenser de ce service, on le déchargea de contribuer d'un huitieme des avances, pour percevoir un huitie- 1497.

1497. me des profits de tous les navires qui alloient aux Indes.

Cependant on ne travailloit pas avec moins de lenteur à son armement : tous les jours les Ministres lui faisoient de nouvelles difficultés, comme si on ne cherchoit qu'à le lasser. Dom Jean Rodriguez de Fonséca, chargé de la direction des armemens pour les Indes, & qui n'aimoit point l'Amiral, fut nommé à l'Evêché de Badajos, où il alla résider ; & sa place fut donnée à Dom Antoine de Torrez, plus favorablement prévenu & plus équitable. Ce changement accélera l'armement ; mais il n'étoit pas encore fini, lorsque le Prince héréditaire d'Espagne étant venu à mourir, la Reine qui avoit beaucoup de confiance dans l'Evêque de Badajos, le rappella auprès de sa personne, pour se consoler avec lui, & le chargea de nouveau des affaires des Indes. Le retour du Prélat, retardant encore le départ de l'Amiral, fut funeste à sa maison & à la Colonie.

LXVII. Et à la mauvaise humeur d'un Ministre.

François Roldan Ximenés y excita une nouvelle révolte, beaucoup

plus dangereuſe que toutes les précédentes. C'étoit un homme peu lettré, mais de beaucoup d'eſprit, d'un grand ſens naturel, & d'une plus grande ambition ; mais aſſez adroit pour cacher ſes mauvaiſes qualités. L'Amiral qui l'avoit eu à ſon ſervice, ne les connoiſſoit pas, toutes ces mauvaiſes qualités, quand il l'établit Juge ordinaire à Iſabelle ; emploi dont Roldan s'acquitta avec aſſez de réputation, pour que Chriſtophle Colomb, en partant pour l'Eſpagne, lui confiât la charge d'Alcaïde-Major, ou de grand Sénéchal de l'Iſle. Cette dignité & l'abſence de l'Amiral reveillerent l'ambition de Roldan, dans l'eſprit duquel les intrigues & les violences d'Aguado contre les Colombs avoient déja jetté des ſemences de rébellion.

1497.

LXVIII. Ingratitude & mauvais deſſein de l'Alcaïde de St. Domingue.

Dans la perſuaſion que l'Amiral ne retourneroit plus dans l'Amérique, l'Alcaïde forma le deſſein de ſe ſaiſir du gouvernement général, & commença par s'aſſurer des artiſans : il leur fit entendre que les Colombs penſoient à ſe rendre maîtres du pays, & que déja ils les traitoient

LXIX. Ses brigues contre l'Amiral abſent, & contre ſes freres, qu'il cherche à faire périr dans l'Iſle.

1497. tous en esclaves, pendant qu'ils les laissoient mourir de faim. Les ayant échauffés par de semblables discours, il fut d'abord résolu qu'on poignarderoit l'Adelantade, s'il leur tomboit entre les mains, & que cependant on se saisiroit de Dom Diegue, autre frere de l'Amiral. Ils marcherent dans ce dessein vers Isabelle, où se trouvoit Diegue, qui se tint enfermé dans le Château; & comme il ignoroit encore le progrès qu'avoit déja fait le mal, ou qu'il faisoit tous les jours, il crut y pouvoir remédier en éloignant l'Alcaïde, sous quelque prétexte honnête. Le Cacique Guarionex, qui ne se pressoit pas de payer son tribut, lui en fournit un : Diegue proposa à Roldan d'aller obliger ce Prince de satisfaire à ses obligations, & lui donna une escorte capable de l'en faire respecter. C'étoit donner des armes à un ennemi; Diegue connut trop tard son imprudence. L'Alcaïde ne se vit pas plutôt à la tête d'une troupe de soldats choisis, qu'il travailla à les débaucher, en désarmant, ou congédiant tous ceux qui refuseroient de

s'attacher à lui. Il fit plus, il fomenta la désobéissance du Cacique, & l'engagea, non à payer le tribut, mais à prendre les armes contre le Gouverneur. 1497.

Après ces pratiques de trahison, le premier acte d'hostilité de Roldan, fut de se saisir par force des clefs du magazin Royal : il en rompit toutes les serrures, & distribua à ceux de sa suite une grande partie de ce qui s'y trouva d'armes & de provisions. Toutes ses autres démarches répondirent à ces commencemens. Il fit de nouvelles insultes à Dom Diegue, & voulut surprendre la Ville de la Conception; mais l'Adelantade y étant accouru avec des troupes, Roldan qui connoissoit la valeur de ce Général, n'osa point l'attendre; s'il accepta une entrevue qui lui fut proposée, il la rompit; & attendant une occasion de revenir avec plus de succès à la Conception de la Vega, il se retira chez le Cacique *Manicatex*, dont il reçut le tribut; & la licence qu'il donnoit à ses troupes, les ayant bientôt grossies, pendant que la faim faisoit

LXX. Nouvelles entreprises de Roldan, toujours plus criminelles.

1497. tous les jours déserter des soldats de toutes les Colonies, l'embarras de Dom Barthelemi croissoit toujours, ainsi que l'audace de l'ennemi, résolu de porter les choses à toute extrêmité.

LXXI. L'Adelantade Colomb reçoit du secours & fait de nouvelles propositions de paix, que Roldan rejette avec insolence.

Dans ces circonstances critiques, on vit arriver à S. Domingue deux caravelles chargées de vivres, elles venoient de Cadix, & étoient commandées par le Sergent-Major Pierre Fernandès Coronel, homme de mérite, & fort attaché aux Colombs. Aussitôt que l'Adelantade apprit l'heureuse nouvelle de ce secours, il se mit en chemin pour la Capitale: Roldan voulut aussi s'y rendre d'un autre côté; mais apprenant qu'il avoit été prévenu, & sçachant que les habitans de S. Domingue, ainsi que les équipages des caravelles, étoient peu disposés à entrer dans la rebellion, il s'arrêta à cinq lieues de la place.

Dom Barthelemi lui envoya faire de nouvelles propositions de paix: on pouvoit espérer qu'elles seroient d'autant plus volontiers écoutées, que Coronel publioit par-tout que

l'Amiral étoit plus en faveur que jamais, & ne tarderoit pas à arriver avec ses navires. Ce Capitaine avoit aussi apporté à Dom Barthelemi ses provisions de la charge d'Adelantade, signées du Roi & de la Reine; & il ne refusa pas la commission d'aller trouver lui-même le rebelle, pour l'amener à un accommodement : mais de plus loin qu'il fut apperçu, on le coucha en joue, en lui criant : demeure-là, traitre; si tu avois tardé encore huit jours, nous étions les maîtres. Coronel vit pourtant l'Alcaïde, & le pria très-instamment d'avoit pitié de lui-même, & d'une Colonie qu'il déchiroit impitoyablement, sans pouvoir espérer d'en sortir à son honneur. Roldan ne l'écouta qu'avec peine, & répondit d'un ton si haut, que Coronel ne douta point qu'il n'eût des ressources qu'on ne sçavoit pas. 1497.

LXXII. Il continue dans sa révolte,

Peu de jours après on apprit que le Chef des révoltés s'étoit retiré dans la province de Xaragua; & qu'il avoit déclaré au Cacique qu'il venoit le délivrer d'un tribut que les Colombs lui avoient imposé sans

1497. ordre du Roi. Il tenoit le même langage à tous les autres Caciques ; & néanmoins il n'étoit pas long-tems chez eux, ſans en exiger bien au-delà du tribut dont il prétendoit les délivrer.

LXXIII. Et veut faire révolter les Caciques.

Les Sujets de Guarionex, moleſtés par les deux partis, le preſſoient de profiter des diviſions des Caſtillans, pour ſecouer leur joug : ce Cacique, timide & pacifique, crut prévenir de nouveaux malheurs, en ſe retirant, avec un bon nombre de ſes meilleurs Sujets, chez les *Ciguayos*, vers le cap Cabron, où il fut bien accueilli par *Mayobanex* qui en étoit Souverain.

LXXIV. Ce qui rallume la guerre contre les Indiens.

L'Adelantade, craignant les ſuites de cette retraite, marcha en diligence contre le Cacique fugitif, & contre les *Ciguayos* chez qui il s'étoit retiré. Après pluſieurs journées de marche au travers de montagnes fort difficiles, il apprit qu'une armée d'Indiens l'attendoit pour le combattre ; il ſe préſenta à elle, & après avoir eſſuyé une grêle de flêches, qui ne bleſſerent perſonne, les Eſpagnols n'eurent pas tiré quelques

ques coups d'arquebuſe, qu'on vit toute cette armée ſe diſperſer en un moment, & gagner les montagnes. Mayobanex n'étoit pas fort loin delà; & le Général ayant découvert le lieu de ſa retraite, il y marcha avec toutes ſes troupes; mais il fit avancer ſes députés pour lui offrir la paix & ſon amitié, à condition qu'il lui remettroit Guarionex entre les mains. 1498.

LXXV. Nobleſſe de ſentimens d'un Prince ſauvage.

La réponſe du Cacique ne fut pas celle d'un barbare : Guarionex, dit le fier Indien, eſt un homme d'honneur, qui ne fait tort à perſonne; mais les Eſpagnols ſont des voleurs & des aſſaſſins, accoutumés à uſer des moyens les plus indignes pour envahir le bien d'autrui; je ne ſerai jamais aſſez lâche pour abandonner un Prince malheureux, qui eſt mon ami, & qui eſt venu chercher un aſyle chez moi. Les nobles de ſa Cour, voyant les ravages que les Eſpagnols faiſoient dans tout le pays, & touchés des cris du peuple, que cette guerre ruinoit, lui repréſenterent qu'il ne ſauveroit pas Guarionex, & qu'il ſe perdroit lui-

1498. même, s'il ne cedoit à la force : il en arrivera (répondit Mayobanex) ce qui pourra ; mais je perirai plutôt que de livrer mon hôte à ses ennemis. Ayant appellé aussitôt le Prince, il lui déclara sa résolution; Garionex en fut attendri ; ils s'embrasserent tendrement, & s'arroserent l'un & l'autre de leurs larmes. Après quoi le Cacique envoya occuper toutes les avenues & tous les passages des montagnes ; & donna ordre de faire main-basse sur tous les Castillans, si on les pouvoit attaquer avec avantage.

L'Adelantade, à qui il importoit de gagner les Indiens plutôt que de les dompter, voulut faire une tentative pour engager le Cacique à un accommodement. Il lui envoya trois prisonniers qu'il avoit fait depuis peu, & il s'avança lui-même avec dix hommes de pied, & quatre chevaux seulement : mais pour toute réponse, Mayobanex fit mourir les prisonniers, & se prépara au combat. Le Général Espagnol alors alla se présenter en bataille devant l'armée des *Ciguayos* ; ils étoient en

LXXVI. Qui se perd avec sa famille, pour sauver son hôte, & son ami.

assez grand nombre ; mais ils n'eurent pas plutôt vu la belle ordonnance des Castillans, que saisis de frayeur ils se débanderent, & laisserent les deux Caciques presque seuls. Ceux-ci tâcherent de se sauver par la fuite ; & Dom Barthelemi ayant découvert la retraite de Mayobanex, envoya douze de ses gens ; il les fit mettre tout nuds, & froter de Rocou à la maniere de ces barbares ; les Espagnols ainsi déguisés ne portoient d'autres armes que leurs épées cachées dans des feuilles de palmiers : avec cet équipage ils arriverent à la retraite de Mayobanex, qu'ils trouverent avec sa femme, ses enfans, & plusieurs de ses parens ; s'en étant saisis sans résistance, ils les menerent tous à leur Général, qui reprit aussitôt la route de la Conception avec sa proye. 1498.

Dans cette nombreuse troupe de prisonniers, il y avoit une fille de Mayobanex, qui avoit épousé un des principaux du pays, & qui par son mérite & sa beauté s'étoit rendue extrêmement chere à tous les

1498. Ciguayos. Son mari ayant appris ſa captivité, aſſembla ſes vaſſaux, prit avec eux le chemin de la Conception, & fit tant de diligence, qu'en peu de jours il joignit l'Adelantade.

LXXVII. Tendreſſe & reconnoiſſance d'un autre Seigneur Indien.

En l'abordant, il ſe jetta à ſes pieds, & le conjura les larmes aux yeux de lui rendre ſon épouſe. Le Général fut touché du naturel de cet homme; il le releva, lui fit amitié, & lui remit ſa femme, ſans exiger même aucune rançon; mais il n'y perdit rien. La reconnoiſſance porta ce Seigneur à faire beaucoup plus qu'on n'auroit pû lui demander : peu de tems après on le vit revenir avec quatre à cinq cens hommes de ſes Sujets, qui portoient tous de certains bâtons brulés, dont ces peuples ſe ſervent pour remuer la terre; il demanda qu'on lui marquât un certain terrein pour le cultiver, & y ſemer du bled au profit des Caſtillans. Son offre acceptée, il fit défricher, en peu de ſemaines, beaucoup plus de terrein, que des milliers de laboureurs à gage n'euſſent fait en pluſieurs mois. Ce fait eſt une preuve des grands avantages

que les Espagnols auroient pû retirer des naturels du pays, s'ils avoient sçu les ménager, & gagner leur affection par de bonnes manieres. C'est ce qu'ils ne firent jamais. 1498.

Cependant les Sujets de Mayobanex, à la vue de la générosité du Général envers la fille de leur Souverain, se flattoient de quelque espérance de le voir bientôt lui-même délivré; ils n'épargnerent pour cela ni larmes, ni prieres, ni promesses, ni présens; mais tout fut inutile. Dom Barthelemi rendit aux Ciguayos toute la famille du Cacique, & il fut inexorable sur sa personne : Mayobanex fut conduit à la capitale de S. Domingue, où on lui fit son procès dans les formes, & il fut pendu, comme convaincu du crime de rebellion. Le Lecteur pourra demander ici lequel des deux étoit le plus criminel, ou le Cacique, ou l'Adelantade ? On ne voit pas du moins à quel titre le premier pouvoit être coupable de rebellion contre les Espagnols, puisqu'il n'avoit jamais été leur Sujet, ni de fait ni de droit. Les Castillans ne s'étoient jamais

LXXVIII. Cruel Arrêt contre un Prince innocent & généreux.

1498. présentés en armes dans la Province des Ciguayos, avant que Guarionex y allât chercher un asyle.

LXXIX. Retour de l'Amiral dans l'Isle Espagnole : ses soins inutiles pour la pacifier.

Après cette exécution, mais avant la fin de la révolte de l'Alcaïde, L'Amiral arriva dans le pays, & entra pour la première fois dans le port de S. Domingue. Il étoit parti avec six vaisseaux du port de San-Lucar avant la fin de Mai 1498, & il arriva vers la fin du mois d'Octobre. Son arrivée causa autant de joie aux bons citoyens, que d'allarmes aux rebelles. Les premiers soins de Christophle Colomb furent de terminer, s'il le pouvoit, toutes les contestations, & de faire rentrer Roldan dans son devoir, par la persuasion & les bonnes manières, avant que d'essayer de l'y contraindre par la force. Il députa donc Balester, Commandant de la Conception, pour aller offrir à Roldan une amnistie en bonnes formes. Le député s'acquitta de sa commission avec le même zèle qu'il avoit fait paroître depuis le commencement de la révolte, mais avec aussi peu de succès. Il trouva l'Alcaïde à *Bonao* avec Es-

cobar, & deux autres de ses principaux Officiers, appellés Adrien de Moxica & Pierre de Gamiz. Il leur dit tout ce qu'il put imaginer de plus fort, pour leur faire prendre des sentimens de paix & de réconciliation; & il n'en reçut que des réponses pleines de hauteur ou de mépris pour les Colombs. Ils chargèrent le deputé d'une lettre à l'Amiral, où après un long détail des griefs qu'ils croyoient avoir contre Dom Barthelemi & Dom Diegue, ils ajoutoient qu'ils avoient longtems soupiré après son retour, comme après la fin de leurs maux; mais qu'ils voyoient bien qu'ils s'étoient flattés d'une vaine espérance, ne pouvant prendre aucune confiance en un ennemi qu'ils sçavoient être résolu de les perdre; ni reconnoître pour leur Vice-Roi, un homme qui ne craignoit point de sacrifier la justice à ses intérêts particuliers & à ceux de sa famille; qu'au reste, ils ne vouloient plus entendre parler d'accommodement, à moins qu'on ne leur envoyât Dom Alfonse Sanchez de Carvajal. Cette lettre n'embarrassa 1498.

1498. pas peu l'Amiral, en qui elle faisoit naître, contre la fidélité de Carvajal, des soupçons assez bien fondés. Néanmoins l'Amiral se résolut à ne rien épagner pour mettre dans la plus grande évidence la sincérité de son procédé, & il consentit à se servir de l'entremise de Carvajal, il l'envoya à l'Alcaïde, & le chargea de lui remettre cette lettre.

LXXX. Lettre de l'Amiral à l'Alcaïde.

» Cher ami, mon premier soin, » en arrivant dans cette Capitale, » après avoir embrassé mon frère, » fut de demander de vos nouvelles. » Vous ne sçauriez douter qu'après » ma famille, vous n'ayez depuis » long-tems occupé la principale » place dans mon cœur, & j'ai tou» jours tellement compté sur le vô» tre, qu'il n'est rien dont je ne me » fusse entièrement reposé sur vous; » jugez par-là de ma douleur, en » apprenant que vous vous étiez » brouillé avec les personnes du » monde qui me touchent de plus » près, & me doivent être les plus » chères. On me consola néanmoins » en me disant que vous attendiez » mon retour avec ardeur; je me

» flattai alors que vos premiers sen- 1498.
» timens à mon égard n'étoient point
» changés, & je m'attendois qu'aussi-
» tôt que vous sçauriez mon arri-
» vée, vous ne tarderiez pas à vous
» rendre auprès de moi. Ne vous
» voyant point paroître, & croyant
» que vous appréhendiez quelque
» ressentiment de ma part, je vous
» envoyai Ballester, pour vous don-
» ner toutes les assurances que vous
» pouviez désirer. Le peu de succès
» de cette démarche, a mis le com-
» ble à mon chagrin. Eh! d'où vous
» peuvent donc venir ces défiances,
» que vous témoignez avoir de moi?
» Enfin vous m'avez demandé Car-
» vajal, je vous l'envoye, ouvrez-
» lui votre cœur, & marquez-lui ce
» que je puis faire pour regagner
» votre confiance. Mais au nom de
» Dieu, songez à ce que vous de-
» vez à la Patrie, aux Rois nos Sou-
» verains Seigneurs, à Dieu, à vous-
» même : prenez soin de votre ré-
» putation, & jugez plus sainement
» de toutes choses, que vous n'a-
» vez fait par le passé : considérez
» avec attention l'abîme que vous

1498. » creuſez ſous vos pieds, & ne perſiſtez pas plus long-tems dans une » réſolution déſeſpérée.

» Je vous ai repréſenté à leurs » Alteſſes, comme un des hommes » de la Colonie ſur qui elles pou- » voient plus ſûrement compter; il » y va de mon honneur & du vô- » tre, qu'un témoignage ſi avanta- » geux ne ſoit pas démenti par vo- » tre conduite. Hâtez-vous donc de » vous montrer aujourd'hui tel que » je vous ai autrefois connu; j'ar- » rête les navires qui ſont tout prêts » à partir, dans l'eſpérance que par » une prompte & parfaite ſoumiſ- » ſion, vous me mettrez en liberté » de confirmer tout le bien que j'ai » dit de vous. Je prie le Seigneur » qu'il vous ait en ſa ſainte garde. » Le 20 d'Octobre 1498 ».

LXXXI. Obſtination du rebelle protégé à la Cour de Caſtille.

Ni le ſtyle de cette lettre, ni toute la prudence de Carvajal ne pûrent réduire le fier Alcaïde. D'une part, il ſçavoit qu'il avoit des protecteurs qui agiſſoient pour lui contre Colomb à la Cour de Caſtille : d'un autre côté, des aſſociés de ſa rebellion s'obſtinoient à vouloir qu'on ne

traitât avec l'Amiral que par lettres & au nom de toute la troupe. Ainſi Roldan ſe contenta d'écrire à l'Amiral ; & quoique ſa lettre fût plus modérée que ſes diſcours & ſes entrepriſes, il rejettoit néanmoins ſur l'Adelantade la faute de tout ce qui s'étoit paſſé, & ſoutenoit qu'il n'avoit rien fait contre le ſervice du Roi. Carvajal ſe chargea de porter cette lettre à l'Amiral ; & Baleſter, qui s'arrêta à Bonao, écrivoit auſſi à Colomb, que ſon ſentiment étoit, qu'on ne refuſât rien aux rebelles de ce qu'on pouvoit honnêtement leur accorder ; ſur-tout, qu'on leur permît de retourner en Caſtille, comme pluſieurs d'entr'eux le ſouhaitoient avec paſſion ; qu'au reſte il n'y avoit point de tems à perdre, que le parti des mutins croiſſoit tous les jours, que déja huit ſoldats de ſon eſcorte s'étoient donnés à eux, & qu'il étoit à craindre que les autres ne ſuiviſſent un ſi pernicieux exemple, ce qui les mettroit en état de tout entreprendre. 1498.

L'Amiral en avoit déja des preuves ; car lorſqu'il avoit réſolu de LXXXII. Embarras de l'Amiral.

1498. pourſuivre les rebelles par la voie de la rigueur, ayant voulu aſſembler ſes troupes pour marcher contre eux, preſque tous ſes ſoldats avoient refuſé de le ſuivre, d'abord ſous divers prétextes, & puis tout ouvertement, en diſant qu'ils ne vouloient point repandre le ſang de leurs compatriotes.

Attaqué par les ſéditieux, & abandonné par ſes propres troupes, l'Amiral vit bien qu'il falloit ceder au tems. Il fit donc publier une déclaration datée du 9 de Novembre, laquelle portoit que pour ceux qui dans le terme de ſeize jours, ou s'ils étoient trop éloignés, dans celui d'un mois, rendroient les armes, il y auroit abolition entière du paſſé; qu'ils ſeroient traités avec toute la douceur & l'humanité convenables à des Chrétiens, & à des Sujets des mêmes Princes; qu'on enverroit en Eſpagne tous ceux qui le ſouhaiteroient, & qu'on payeroit à chacun ce qui étoit dû de ſa ſolde. Outre cette créance générale, dont la copie fut affichée à la porte de la Fortereſſe, l'Amiral envoya à Roldan

LXXXIII. Sa Déclaration.

un ſauf conduit des plus amples, daté du 29 du même mois. 1498.

Comme les Navires ne pouvoient plus différer leur départ pour l'Eſpagne, Colomb les fit partir, & il ne put ſe diſpenſer d'inſtruire, par cette voie, la Cour de Caſtille de ce qui ſe paſſoit dans l'Iſle. Après avoir expoſé, en peu de mots, le commencement & le progrès de la révolte, il ajoutoit que le Chef des rebelles prétendoit n'avoir beſoin d'aucun pardon, diſant que tout ce qui s'étoit paſſé, n'étoit qu'un différend perſonnel entre lui & l'Adelantade, il ſupplioit donc leurs Alteſſes, ou leur Conſeil, de vouloir bien en connoître; de faire venir pour cela en Eſpagne les Parties, (ainſi que l'Alcaïde major le réquéroit) & de s'en rapporter, ſur-tout, à Carjaval & à Baleſter, dont la probité & la réputation étoient connues. L'Amiral ajoutoit qu'il ne répondoit pas ſi les factieux ſe remettroient inceſſamment en regle, ou s'ils ne continueroient pas leurs brigandages. Il n'oublioit pas que ce ſoulevement étoit l'unique ſujet qui

LXXXIV. Ce qu'il écrit aux Rois Catholiques.

1498. l'avoit empêché d'envoyer Dom Barthelemy, ſon frere, continuer la découverte de la terre ferme, comme il en avoit eu la penſée; qu'il tenoit trois Bâtimens tout prêts pour cette expédition, mais qu'il ne pouvoit ſe priver d'un tel ſecours, tandis qu'il n'étoit pas en ſûreté dans la Capitale même. Enfin il inſinuoit modeſtement, que ſi on n'eût pas différé ſi long-tems ſon armement en Eſpagne, tous ces malheurs ne ſeroient pas arrivés, ou n'auroient pas eu les ſuites fâcheuſes qui faiſoient le ſujet de ſon inquiétude.

LXXXV. Richeſſes qu'il envoye en Eſpagne. Ses envieux n'en ſont pas moins acharnés à le perdre.

Ces Vaiſſeaux arriverent heureuſement en Caſtille, avec une fort belle cargaiſon en coton, en or, en perles, en indigo, en bois de Breſil, & en pluſieurs autres marchandiſes précieuſes; ce qui faiſoit tomber bien des diſcours qu'on ne ceſſoit de tenir contre l'Amiral. On verra cependant bientôt que ſes ennemis, cachés ou connus, ne s'oublioient point pour achever de le perdre. Les batteries furent ſi bien dreſſées, ſi bien ſervies, & en ſi grand nombre, que la maiſon de

Colomb en reçut un coup, dont elle ne se releva jamais entiérement. 1499.

Pendant le même tems l'Alcaïde prit le parti d'aller trouver l'Amiral à Saint-Domingue, mais dans le dessein de lui débaucher ceux qui lui étoient encore attachés. C'est ce qu'il fit connoître par la hauteur avec laquelle il parla; par les demandes qu'il fit, en protestant qu'on ne devoit pas se flatter de lui voir mettre les armes bas. L'Amiral ne voulut pourtant pas lui faire connoître toute l'indignation que lui causoit ce procédé; il lui fit même des propositions fort raisonnables; & comme Roldan lui eut répondu qu'il ne pouvoit rien résoudre, sans en avoir conféré avec son Conseil, on lui permit de se retirer, & de consulter les siens. A peine arrivé à Bonao, l'Alcaïde, comme s'il se fût repenti des avances qu'il avoit faites en allant trouver son Général, lui écrivit une lettre fort insolente, & lui proposa des conditions qu'il sçavoit bien lui-même ne pouvoir être acceptées.

LXXXVI. Opiniatreté & nouvelles insultes de l'Alcaïde.

L'Amiral ne se rebuta point en-

1499. core ; il publia une nouvelle amnistie, accompagnée de toutes les promesses déja faites, & mit Carvajal aux trousses des rebelles, lui donnant un plein pouvoir d'agir, suivant que sa prudence & les occurrences le demanderoient.

LXXXVII. On lui fait des conditions qu'il ne méritoit pas.

Balester étoit dans le Fort de la Conception, lorsque Roldan se présenta devant la Place ; elle étoit forte & défendue par un brave Officier ; les rebelles désespérant de l'emporter d'assaut, se préparoient à la prendre par famine, & en avoient déja détourné les eaux, lorsque Carjaval les joignit & les obligea de prendre la fuite. Les négociations néanmoins recommencerent peu après, & furent conduites avec tant de dextérité, par la sagesse de Carvajal, que l'on convint enfin de ces conditions : 1°. Que tous ceux qui voudroient repasser en Castille, le pourroient en toute liberté, & que l'Amiral leur feroit préparer deux bâtimens au Port de Xaragua, où il étoit plus aisé d'avoir les provisions nécessaires pour le voyage. 2°. Qu'au lieu des esclaves, que les factieux

1499.

avoient d'abord demandés, on leur permettroit d'embarquer les jeunes Indiennes que ces malheureux avoient séduites. 3°. Que l'Amiral leur donneroit à tous des certificats de leurs services & bonne conduite. 4°. Qu'on leur feroit restituer tout ce qu'on avoit saisi sur eux, & qu'on prendroit des mesures pour la sûreté des effets qu'ils laisseroient dans l'Isle en partant pour l'Espagne.

LXXXVIII. L'Alcaïde les accepte, signe & se rétracte. Son exemple devient contagieux.

Roldan signa sur le champ ces articles, le 14 de Novembre, à condition qu'ils seroient ratifiés dans dix jours par l'Amiral. Colomb les signa le 21, &, à son tour, y mit pour condition, que les rebelles partiroient dans cinquante jours pour l'Espagne. Aussi-tôt il donna les ordres nécessaires pour que les deux Navires se trouvassent à Xaragua au tems marqué. La tempête en retarda l'arrivée, & Roldan prit ce prétexte pour refuser de s'en tenir à ce qui avoit été conclu. Le mal cependant devenoit contagieux : les Insulaires, en bien des endroits, se montroient tout disposés à se sou-

1499. lever : ceux des Efpagnols qui jufques-là étoient demeurés fidèles, commençoient à dire tout haut, que s'ils fe fuffent joints à Roldan, ils fe feroient enrichis, & auroient la liberté de retourner en Efpagne. C'étoit donc une néceffité pour l'Amiral de finir, à quelque prix que ce fût; auffi ne fit-il difficulté fur rien. Les articles furent enfin fignés & exécutés de bonne foi.

LXXXIX. Sage conduite de l'Amiral : ce qu'il demande.

Les deux caravelles partirent avant la fin de 1499, & Colomb auroit bien voulu s'embarquer lui-même pour informer plus exactement le Roi & la Reine de toute cette affaire ; mais fa préfence étoit néceffaire dans l'Ifle, & le zèle du bien public l'emporta fur fes propres intérêts. Il fe contenta d'envoyer à fa place Balefter, & Garcias de Barrantez, auxquels il donna un Mémoire très-circonftancié de tout ce qui s'étoit paffé, figné par Carvajal, par Corronel, & par plufieurs autres perfonnes en place.

Il écrivit de plus aux Rois Catholiques, pour leur rendre compte de tout ce qui regardoit les féditieux ;

1499.

& à la fin de son Mémoire, il demandoit avec instance un Intendant de Finances, un Trésorier Royal, & un Magistrat habile. Il prioit aussi qu'on lui envoyât son fils aîné Don Diegue, pour le former aux grandes affaires, puisqu'il devoit hériter de ses deux Charges, d'Amiral & de Vice-Roi.

XC. Il dissipe sans bruit la troupe des Révoltés.

Peu de tems après le départ des deux Bâtimens, Roldan, qui étoit rentré dans l'exercice de sa Charge, présenta à Colomb une Requête de la part d'une centaine de ses compagnons qui vouloient s'établir dans l'Isle, & qui demandoient des terres dans la Province de Xaragua. L'Amiral comprit bien que s'il laissoit un si grand nombre de ces gens-là ensemble, il étoit à craindre qu'ils ne perpétuassent la rebellion : ainsi sans rien accorder, ni refuser positivement, il traîna cette affaire en longueur ; & les mécontens s'étant enfin divisés en plusieurs bandes, il ne fit plus aucune difficulté de leur accorder une partie de ce qu'ils souhaitoient. Le plus grand nombre s'arrêta à Bonao ; d'autres se placerent

1499. au milieu de la Vega-Real, ſur les bords de la riviere verte ; quelques-uns paſſerent ſix lieues au-delà de San-Jague, en tirant vers le Nord. On donna à chacun du terrein à diſcrétion, & on obligea les Caciques voiſins de faire cultiver ces terreins par leurs Sujets. C'eſt de-là qu'on a pris l'idée de ces partages d'Indiens, dont il ſera ſouvent parlé dans toute cette Hiſtoire, ſous les noms de départemens, de diſtributions, de commandes ou de conceſſions.

XCI. Première origine des Départemens.

Avant l'arrivée de ces Navires en Eſpagne, on publioit déja mille calomnies contre l'Amiral ; il n'eſt rien qu'on n'imaginât pour le rendre odieux au peuple & ſuſpect au Roi, à qui on avoit déja écrit des Indes, que cet Etranger ſongeoit à ſe rendre Souverain de ces grands Pays. Ces faux bruits, ſoutenus par l'Evêque de Badajos, déja transféré à l'Evêché de Cordouë, ſe multiplierent encore après l'arrivée des deux Bâtimens. Le peuple ſe joignit aux mécontens nouvellement arrivés, & Ferdinand ne paroiſſoit preſque point dans les rues, que

XCII. Clameurs populaires contre l'Amiral, calomnié à la Cour.

ces insolens ne le poursuivissent avec de grands cris, en lui demandant leur paye ; & s'ils voyoient passer les enfans de l'Amiral, qui étoient encore Pages de la Reine : voila, s'écrioient-ils, les fils de ce traitre qui a découvert de nouvelles terres, pour y faire périr toute la Noblesse de Castille. Le Roi se rendit bientôt à la vûe d'un soulevement si universel ; & la Reine, plus favorablement prévenue pour l'Amiral, se laissa pourtant persuader à la fin, que Colomb n'étoit pas tout-à-fait innocent. 1499.

On a déja remarqué que l'Amiral avoit permis aux séditieux d'embarquer quelques jeunes Indiennes ; mais à la place de ces créatures, qui ne pouvoient que leur être inutiles, ils embarquerent un grand nombre d'Indiens qu'ils avoient fait esclaves, ou à l'insçu de l'Amiral, ou du moins sans son consentement. Comme Isabelle n'avoit rien tant à cœur que la liberté des Indiens, elle ne pût voir arriver ceux-ci sans en être outrée ; elle en fit à Colomb un crime, qui lui parut un attentat

XCIII. La Reine Isabelle se laisse surprendre, & dépose l'Amiral.

1500. impardonnable. En conséquence, après avoir envoyé par-tout des ordres, sous peine de la vie, de remettre en liberté tous les esclaves Indiens, elle prit la résolution d'ôter absolument à Colomb le Gouvernement du nouveau monde. Sa déposition, néanmoins, ne fut signée qu'au mois de Juin de l'année suivante.

XCIV. Commission donnée à Bovadilla.

Le tour qu'on donna à une action d'un si grand éclat, fut que Colomb avoit demandé un premier Magistrat pour administrer la justice dans l'Isle de Saint-Domingue ; & prié Leurs Altesses de faire juger son différend avec Roldan, par un homme qui ne pût être soupçonné d'avoir favorisé une partie au préjudice de l'autre. On publia donc que ces propositions avoient été jugées raisonnables, mais qu'on ne croyoit pas devoir partager ces deux emplois, qui, d'ailleurs, demandoient une autorité absolue, & ne pouvoient être donnés qu'à une personne de distinction. La commission, aussi délicate qu'importante, demandoit un homme sage, impartial,

désintéressé, & de la plus grande probité. Les Rois Catholiques crurent avoir trouvé toutes ces qualités dans la personne de Don François de Bovadilla, Commandeur de l'Ordre de Calatrava. Les suites firent voir combien on s'étoit trompé. Bovadilla ne parut affable qu'aux Révoltés, ni inexorable qu'envers les bons serviteurs du Roi, envers les Colombs, & tous ceux qui leur étoient encore attachés. 1500.

XCV. Dureté & mauvaise conduite du Commissaire.

Dès son arrivée à Saint-Domingue, il fit arrêter l'Amiral, & son frere Don Diegue, qu'il fit enfermer dans des prisons les fers aux pieds, après avoir élargi tous les prisonniers convaincus de crime. L'Amiral conseilla à l'Adelantade, son frere, de se remettre lui-même prisonnier. Une maniere d'agir si violente & si irréguliere que celle de Bovadilla, eut peut-être encore quelque chose de moins surprenant que l'applaudissement qu'on lui donna : ceux-même qui devoient leur fortune aux Colombs, furent les premiers à leur insulter, & le propre Cuisinier de l'Amiral s'offrit à

1500. lui mettre les fers aux pieds; ce qu'aucun de ses ennemis n'avoit osé faire.

Colomb souffrit sa disgrace, & toutes les indignités dont elle fut accompagnée, avec une fermeté d'ame qui lui fit autant d'honneur, que ce qui lui avoit mérité la grande élévation d'où il se voyoit tombé dans l'humiliation la plus profonde.

Par un contraste frappant, Bovadilla se deshonoroit par toutes ces démarches; il ne cessoit de donner les plus grandes marques de distinction à Roldan & à Guevara, deux Chefs des Révoltés : il faisoit mille amitiés à tous ceux qui avoient été leurs complices : sa première attention sembloit être tournée à sauver une bande de brigands & de séditieux, qu'on avoit vû sur le point d'expier leurs crimes par le dernier supplice. On s'attendoit qu'il feroit au moins des informations, pour voir s'ils étoient coupables ou non; mais il n'en fut pas question, & il n'eut pas même le soin de garder sur cela les bienséances. Une partialité

XCVI. Sa partialité & ses violences contre la maison de Colomb, sont portées à l'excès.

tialité si marquée, avec tant de violences, & si peu de conduite, faisoit tout craindre pour la vie des trois freres prisonniers. Bovadilla en avoit trop fait, pour ne pas donner à penser qu'il vouloit en venir aux dernières extrémités. Le procès s'instruisoit, & tout sembloit dire que la perte de la vie des Colombs suivroit de près celle de leur liberté. 1500.

XCVII. Calomnies publiées contre l'Amiral,

On les accusoit de dureté dans le Gouvernement, de cruauté dans l'administration de la justice criminelle. On disoit qu'ils avoient retenu la solde des gens de guerre & des ouvriers; qu'ils avoient empêché de travailler aux mines; qu'ils s'opposoient à ce qu'on baptisât les Insulaires, & qu'ils leur faisoient la guerre sans aucun sujet. On faisoit publier en même tems qu'ils vouloient s'approprier la conquête du Nouveau Monde, s'y rendre Souverains, & tourner à leur profit seul la pêche des perles.

Il n'auroit pas été mal aisé aux Accusés de répondre à tous ces chefs d'accusation, dont les uns étoient

1500.

XCVIII.

Qui, par ſon appel, arrête l'exécution d'un arrêt de mort déja porté contre lui.

trop vagues, trop exagerés, & les autres abſolument faux. L'Amiral en fit ſentir en effet la fauſſeté en peu de paroles; & il déclara que s'il avoit bien voulu répondre, c'etoit uniquement pour empêcher qu'on ne tirât aucun avantage de ſon ſilence; qu'il ne prétendoit le faire juridiquement qu'au Tribunal de Leurs Alteſſes, auquel il appelloit des procédures qu'on pourroit faire, & du jugement qu'on pourroit porter contre lui. Bovadilla, embarraſſé par cet appel, n'oſa prendre ſur lui d'aller plus loin, & crut devoir ſe contenter de faire rendre contre l'Amiral & contre ſes freres un Arrêt de mort, & de les envoyer en Eſpagne avec leur procès tout inſtruit. Il ſe flattoit que le nombre & l'uniformité des dépoſitions, la grieveté des charges, la qualité des Accuſateurs, & ſur-tout les menées des ennemis des Colombs à la Cour, feroient confirmer la Sentence. Les priſonniers, de leur côté, n'étoient pas ſans inquiétude, lorſqu'Alfonſe de Valleje, Capitaine du Vaiſſeau où ſe trouvoient déja les trois Co-

lombs, vint appeller l'Amiral. A la vûe de de cet Officier, Colomb un peu troublé lui dit : Valleje, où vas-tu me mener ? En Espagne, Monseigneur, répondit le Capitaine. Est-il bien vrai, répondit l'Amiral, ne me cache-tu rien ? Je vous jure, Monseigneur, répartit Valleje, que j'ai ordre de conduire Votre Excellence en Espagne. Ces assurances & les manieres respectueuses de cet Officier calmerent un peu le prisonnier ; mais afin que rien ne manquât à son humiliation, Bovadilla faisoit en même-tems publier une amnistie en faveur de tous ceux qui étoient le plus décriés par leur mauvaise conduite, & qui avoient plus ouvertement persécuté les Colombs: il ordonna ensuite à Valleje d'aller prendre terre à Cadix, & de mettre tous les prisonniers, avec toutes les procédures, entre les mains de l'Evêque de Cordouë, & de Gonzale Gomés, tous deux ennemis déclarés des trois freres. 1500.

On mit à la voile au commencement d'Octobre 1500, & dès que l'on fut sorti du port, Valleje vou-

1500. lut ôter les fers à ses prisonniers : mais l'Amiral s'y opposa, & protesta qu'il ne les quitteroit que par l'ordre du Roi & de la Reine. Il n'en parut pas moins sensible à l'honnêteté du Capitaine, qui ne cessa de rendre à l'Amiral & à ses freres toutes sortes de services & de respects. La traversée fut courte & heureuse : on mouilla devant Cadix le 25 Novembre. Le bruit ne fut pas plûtôt répandu dans ce port & delà à Seville, que Christophle Colomb & ses deux frères venoient d'arriver chargés de fers & comdamnés à la mort, qu'il s'y excita une très-grande rumeur, & qu'on y donna des marques éclatantes d'une indignation publique. Ferdinand & Isabelle (déja instruits de tout par un exprès dépêché par l'Amiral) enchèrirent encore sur ces démonstrations populaires, & furent réellement offensés qu'on eût ainsi abusé de leur nom & de leur autorité, pour commettre des violences qui les déshonoroient : sur le champ ils donnerent de bons ordres pour mettre en liberté les prisonniers, &

XCIX. L'Amiral & ses freres arrivent en Espagne chargés de fers. Indignation publique contre leurs ennemis.

leur faire rendre les honneurs qui leur étoient dûs, pendant qu'ils se rendroient à Grenade, où la Cour se trouvoit alors. Les Rois Catholiques, qui accueillirent l'Amiral & ses frères avec des marques extraordinaires de distinction, désavouerent & annullerent tout ce qui avoit été fait contre eux, promettant de les dédommager & de les venger. 1500.

L'Amiral parla peu en présence du Roi, qu'il sçavoit n'être pas dans ses intérêts; mais ayant été admis quelques jours après à une audience particulière de la Reine, il commença par se jetter à ses pieds, & en cette posture, où il voulut demeurer quelque tems, il fit un récit si touchant de ses services & de ses persécutions, que la Princesse en versa des larmes. Isabelle, en qui l'indignation avoit déja pris la place de la douleur, fut aussi quelque tems sans pouvoir parler; elle se remit enfin, & avec beaucoup de douceur elle parla ainsi à l'Amiral:

C. L'Amiral aux pieds de la Reine.

» Vous voyez combien je suis touchée » du traitement qui vous a été fait, » je n'omettrai certainement rien

CI. Discours de cette Princesse.

1500. » pour vous le faire oublier. Je n'i-
» gnore pas les services que vous
» m'avez rendus, & je continuerai
» à les récompenser comme ils mé-
» ritent de l'être. Je connois vos
» ennemis, & j'ai pénétré les arti-
» fices dont ils se servent pour vous
» détruire : mais comptez sur moi.
» Cependant pour ne vous rien dis-
» simuler, j'ai peine à me persuader
» que vous n'ayez pas donné lieu à
» quelques plaintes, trop univer-
» selles pour n'être pas fondées.
» La voix publique vous taxe d'une
» sévérité peu convenable dans une
» Colonie naissante, & capable d'y
» exciter des révoltes, qui ébranlent
» ses fondemens encore mal affer-
» mis; mais il y a sur-tout une chose
» que je n'ai pû encore vous par-
» donner ; c'est d'avoir de votre
» chef, & malgré mes défenses,
» ôté la liberté à un grand nombre
» d'Indiens, qui n'avoient pas mé-
» rité un châtiment si févere. Votre
» malheur a voulu qu'au moment
» que j'ai appris cette désobéissance,
» tout le monde se plaignît de
» vous, & que personne ne parlât en

» votre faveur. Je n'ai donc pû me » dispenser d'envoyer aux Indes un » Commissaire qui s'instruisît, & » m'informât de la vérité de toutes » choses, ou modérât une autorité » qu'on vous accusoit de porter trop » loin, & qui, supposé que vous » fussiez coupable des crimes dont » on vous accusoit, prît le gouver- » nement général, & vous envoyât » en Espagne rendre compte de vo- » tre conduite ; ses instructions ne » portoient rien de plus. Je recon- » nois que j'ai fait un mauvais choix, » j'y mettrai ordre, & je ferai de » Bovadilla un exemple qui appren- » dra aux autres à ne point passer » leurs pouvoirs : mais je ne puis » vous promettre de vous rétablir » sitôt dans votre Gouvernement ; » les esprits y sont trop aigris con- » tre vous, il faut leur donner le » tems de revenir. Quant à votre » charge d'Amiral, mon intention » n'a jamais été de vous en ôter ni » la possession, ni l'exercice ; laissez » faire le reste au tems, & fiez-vous » à moi ». 1500.

Colomb, sans s'arrêter à d'inu-

1500.

CII.

Projet de novelles découvertes.

tiles instances, après avoir remercié la Reine des nouvelles marques de bonté qu'elle venoit de lui donner, la supplia d'agréer qu'il ne demeurât pas dans l'inaction, inutile à son service & à l'Etat; mais qu'il lui fût permis de continuer la découverte du continent du nouveau monde, & de chercher quelque détroit qui pût le conduire aux Moluques, Isles alors fort célèbres par les grands trafics d'épisseries. Isabelle approuva avec de grands éloges le projet de l'Amiral, lui promit de faire équiper au plutôt autant de navires qu'il en demanderoit; & l'assura que si la mort le surprenoit dans le cours de cette expédition, elle rétabliroit son fils aîné dans toutes ses charges.

Tout cela faisoit honneur à Colomb; mais rien ne le justifioit plus dans l'esprit de tous ceux qui jugeoient sainement des choses, que la conduite de Bovadilla. Sa principale intention étoit d'augmenter de plus en plus la haine qu'on portoit dans les Indes aux Colombs, & de prendre le contre-pied de tout ce

1501.

CIII.

Bovadilla mécontente également la Colonie & la Cour, les Espagnols, & les Insulaires.

qu'ils avoient faits. Il ne faisoit pas réflexion que cette animosité faisoit honneur aux Colombs, dans l'esprit de quiconque connoissoit les habitans du nouveau monde; il ne réfléchissoit pas, qu'entreprendre de faire en tout le contraire de ce qu'avoit fait l'Amiral, c'étoit s'exposer à donner dans les plus grands travers, & ne s'attacher que des brigands. Aussi Bovadilla s'attira-t-il bientôt le mépris de tout ce qu'il y avoit d'Espagnols d'honneur & de mérite dans la Colonie. Tous les jours on entendoit les plus honnêtes gens s'écrier qu'ils étoient bien malheureux d'avoir fait leur devoir, & de s'être inviolablement attachés au service du Prince, puisque c'étoit un titre pour être exclus des graces. Bovadilla ne se comportoit pas plus équitablement à l'égard des Insulaires, qu'à l'égard des Castillans. Par sa conduite toujours irrégulière, toute l'Isle se trouva bientôt réduite sous le plus dur esclavage qui fut jamais. Les plaintes contre le nouveau Gouverneur ne se bornèrent point dans l'Isle: la Cour en fut instruite,

1501. & les Rois Catholiques, indignés de la manière dont les Insulaires étoient traités, conçurent une grande indignation contre Bovadilla, dont le rappel fut dès-lors résolu. Dom Nicolas Ovando, Commandeur de Larez, de l'Ordre d'Alcantara, fut nommé pour être envoyé à la place de Bovadilla; mais ses provisions ne portoient qu'une commission pour deux ans; soit qu'on ne voulût le mettre qu'à l'essai, ou que l'intention de la Reine fût de rétablir Christophle Colomb dans sa charge de Vice-Roi.

CIV. Le Successeur de Bovadilla, d'abord trop loué, s'oublie bientôt, & tombe dans de grands excès.

Un Historien fait ici un grand éloge des qualités d'Ovando. C'étoit, dit-il, un homme de mérite, fort sensé, d'un abord gracieux, & qui inspiroit en même-tems un grand respect pour sa personne; modeste, jusqu'à ne pouvoir souffrir les marques de distinction, ni les titres qui lui étoient dûs; grand amateur de la justice, & fort désintéressé. Le nouveau monde eût été heureux, & le Gouverneur encore plus, s'il eût soutenu ce caractère tout entier jusqu'au bout. Mais

l'emploi dont il étoit revêtu, sembloit être contagieux, & transformer d'abord les hommes les plus doux en tyrans, suscités pour la destruction des malheureux Indiens. A l'égard même des Espagnols, Ovando ne se comporta pas toujours avec ce désintéressement & cette équité, qu'on avoit cru reconnoître en lui. Il ne se tint pas même assez en garde contre les rapports des mal-intentionnés, ce qui le fit donner dans de grands travers. 1501.

CV. Mesures que prend la Cour pour purger la Colonie.

On équipoit cependant en diligence une flotte de trente-deux voiles, sur laquelle, outre les équipages ordinaires, on embarqua 2500 hommes, pour remplacer dans l'Isle S. Domingue quantité de personnes que la Reine jugea à propos d'en faire sortir, afin de purger la Colonie de tout ce qui pouvoit y causer du trouble. Comme la Cour étoit résolue de rappeller en Espagne l'Alcaïde Major, & que la justice ne pouvoit guère être administrée par un homme de guerre, chargé d'ailleurs du gouvernement général, elle nomma à cette importante char-

1501. ge, un habile Juriſconſulte, nommé Alfonſe Maldonado, dont les proviſions furent expédiées à Grenade le 3 Septembre 1501. On travailla enſuite aux inſtructions du Commandeur Général, elles portoient en ſubſtance, qu'après avoir examiné les comptes de François de Bovadilla, il le renvoyât en Eſpagne ſur la même flotte qui alloit le porter lui-même dans les Indes : qu'il ne ſouffrît pas que Bovadilla vendît aucuns des biens immeubles, ou héritages qu'il pourroit avoir acquis dans l'Iſle ; mais ſeulement ceux qu'il avoit acquis des libéralités de la Cour. Ovando devoit porter encore tous ſes ſoins à faire enſorte que l'Amiral & ſes frères fuſſent parfaitement dédommagés de tous les torts qu'ils avoient ſoufferts : & ſur cela l'inſtruction entroit dans un détail qui faiſoit voir combien le Roi & la Reine avoient à cœur cet article.

L'un & l'autre n'avoient pas moins d'attention à la converſion des Indiens ; auſſi recommendèrent-ils très-particulièrement au nouveau

Gouverneur d'avoir l'œil à cette importante affaire. On avoit déja baptisé un grand nombre d'Insulaires ; mais il paroissoit bien que la plûpart avoient reçu ce Sacrement sans trop sçavoir ce que c'étoit : l'apostasie de plusieurs en étoit la preuve, & on ne devoit point en être surpris. Les cruautés qu'on exerçoit contre les Indiens, & les exemples des anciens Chrétiens ne prévenoient pas les Insulaires en faveur d'une Religion, dont on ne leur donnoit guère ni le tems, ni les moyens de s'instruire. D'ailleurs le petit nombre des Prêtres qui étoient alors dans l'Isle, suffisoit à peine pour les Espagnols. L'armement étant déja prêt pour porter Ovando à S. Domingue, il se rendit à San-Lucar, où il s'embarqua le 13 Février 1502. Il essuya près des Canaries une tempête qui dissipa sa flotte, & fit périr un de ses plus grands navires, avec les hommes qui étoient dessus, au nombre de cent cinquante. Tous les autres se trouvèrent à la Gomera, où étoit le rendez-vous général, & où l'on acheta un navire pour rempla-

1502.

CVI. Quel étoit alors l'état des nouveaux Chrétiens.

1502. cer celui qui avoit péri. Bien des Canariens s'offrirent à en former l'équipage, & leur offre fut acceptée. Ovando ayant ensuite partagé sa flotte en deux bandes, prit avec lui les navires qui alloient mieux à la voile, & laissa les autres sous les ordres d'Antoine de Torréz. Ce fut le 15 d'Avril 1502, qu'Ovando arriva au port de S. Domingue.

CVII. Bovadilla, l'Alcaïde, & ses principaux Complices sont arrêtés pour être portés en Espagne.

Bovadilla ne s'attendoit point à être relevé; il vint néanmoins recevoir son successeur sur le rivage, & le conduisit à la forteresse, où les provisions ayant été lues en présence de tous les Officiers Royaux, Ovando fut aussitôt reconnu & salué en qualité de Gouverneur Général, & Bovadilla se trouva tout-à-coup absolument abandonné, s'il ne fut pas arrêté prisonnier, comme quelques Auteurs l'ont écrit. Roldan fut dès-lors traité avec une plus exacte justice, puisque le nouveau Gouverneur informa d'abord contre lui & contre ses principaux complices, qui furent tous arrêtés & repartis sur la flotte, pour être conduits en Espagne avec les piéces de leurs procès.

On faiſoit moins de diligence en Caſtille pour l'armement des vaiſſeaux promis à l'Amiral. Ferdinand & Iſabelle ſouhaitoient avec ardeur l'exécution du projet que Colomb leur avoit propoſé ; mais les Miniſtres, à leur ordinaire, ne ſe preſſoient pas de lui fournir les vaiſſeaux qu'il leur demandoit : il apprit même qu'on travailloit ſous main à faire de nouvelles informations contre lui. Tant de délais, & un ſi grand acharnement à le perdre, le rebutèrent enfin ; & il dit aſſez haut, qu'il étoit las de lutter contre la fortune ; qu'il avoit montré le chemin des Indes ; qu'on pouvoit déſormais y aller ſans lui, & qu'il alloit prendre le parti de ſe retirer. Ces diſcours furent rapportés à Ferdinand, qui en devina aiſément le ſujet ; & pour y remédier, en regagnant l'Amiral, il lui écrivit ainſi.

1502.

CVIII. Nouveau ſujet de plaintes de l'Amiral.

» Vous devez être perſuadé du » déplaiſir que nous avons eu de » votre priſon, puiſque nous n'a» vons pas différé un moment à » vous mettre en liberté. Tout le

CIX. Le Roi lui fait l'honneur de lui écrire.

1502. » monde connoît votre innocence : » vous ſçavez avec quel honneur » & quelle amitié nous vous avons » traité ; les graces que vous avez » reçues ne feront pas les der- » nières que vous recevrez de nous ; » nous vous confirmons vos privi- » léges, & voulons que vous & vos » enfans en jouiſſiez. Nous vous » offrons de les confirmer de nou- » veau, & de mettre votre fils aîné » en poſſeſſion de toutes vos char- » ges, quand vous le ſouhaiterez. » Soyez aſſuré que nous aurons ſoin » des autres. Nous vous prions donc » de partir au plutôt. A Valence le » 14 de Mars 1502 ».

CX. L'Amiral part de Cadix avec une Eſcadre.

Après cette lettre, tout fut bientôt prêt pour le départ des quatre vaiſſeaux accordés à l'Amiral, qui ſortit du port de Cadix le 9 de Mai, ayant avec lui Dom Barthelemi ſon frère, & Dom Fernand, le ſecond de ſes fils, âgé d'environ treize ans. Comme il ſçavoit que la fortereſſe d'Arzilla, ſur la côte d'Afrique, & poſſédée alors par les Portugais, étoit aſſiégée par les Maures, il s'en approcha pour la ſecourir ; mais il

1502.

trouva le siège levé ; il envoya son frère & son fils au Gouverneur, qui avoit été blessé, pour lui faire compliment & lui offrir ses services. Le 20 de Mai il mouilla devant le la grande Canarie, & eut ensuite les vents si favorables, que sans changer ses voiles, il arriva le 13 de Juin à la vue de la *Martinique*, où il s'arrêta trois jours. Ayant appareillé de nouveau, un de ses vaisseaux de soixante-dix tonneaux ne soutint plus la voile, ce qui lui fit prendre le dessein d'aller à S. Domingue, uniquement pour le changer, persuadé que la défense qu'on lui avoit faite de toucher à cette Isle, devoit ceder à la nécessité où il se trouvoit.

CXI. On ne lui permet point d'entrer dans le Port de St. Domingue.

Ovando n'en jugea pas de même ; & faisant réflexion que si l'Amiral entroit dans la Ville, tandis que Bovadilla & tant d'autres personnes, de qui il avoit reçu plusieurs sujets de chagrin y étoient encore, il en pourroit arriver quelque désordre, il le fit prier de trouver bon qu'il ne passât point pardessus les ordres qu'ils avoient tous les deux. Cette

1502. réponse ne laissa pas de mortifier Colomb ; mais apprenant que la flotte étoit sur le point de lever les ancres pour retourner en Espagne, il fit avertir Ovando qu'il voyoit des signes certains d'une tempête prochaine, & qu'il lui conseilloit d'engager Torrez de différer son départ. On ne fit aucun cas de son avis, & la flotte appareilla ; mais elle étoit encore à la pointe orientale de l'Isle, lorsqu'un des plus terribles ouragans, qu'on eût encore vû dans ces mers, en fit périr vingt-un navires, tous chargés d'or & les meilleurs de la flotte, sans qu'on en pût sauver un seul homme. Jamais (dit ici un Historien) l'océan n'avoit reçu tout-à-la-fois tant de richesses dans son sein. Mais ce qu'on devoit le plus regretter, n'étoit pas la perte de ces richesses, fruits malheureux de la tyrannie, de l'iniquité & de la cruauté. Le Ciel voulut sans doute venger, par la perte de tant des trésors, le sang de tant de malheureux qu'on avoit sacrifiés pour les amasser. Le Capitaine Général Antoine Torrez, l'ancien Com-

CXII. On méprise son avis ; & les deux tiers d'une flotte, qui part de ce Port, est engloutie dans la mer.

mandeur François Bovadilla, le fameux Roldan, un Cacique Chrétien, dont nous ignorons le nom, & l'infortuné Guarionex, qu'on envoyoit en Espagne, finirent leurs jours en cette occasion. 1502.

CXIII. Terribles effets de la justice divine.

Nous ignorons à quel dessein on transportoit Guarionex en Espagne: mais nous sçavons que si ce Cacique, toujours ami de la paix, n'avoit point demandé & reçu le Baptême, il n'en avoit été détourné que par le procédé tyranique des Conquérans, & l'action brutale d'un scélerat, qui enleva son épouse favorite, & en abusa par force. L'impunité de ce double attentat fut un nouveau sujet de scandale pour tous ces peuples. L'Indien s'imaginoit peut-être que la Religion Chrétienne autorisoit de si grands excès dans ses sectateurs. LeChristianisme cependant, dont Guarionex n'étoit pas assez instruit, condamne le crime, & le Ciel le punissoit tous les jours, tantôt par les disgraces les plus humiliantes, quelquefois même par le dernier supplice des plus coupables; tantôt par les tempêtes &

1502. les naufrages, qui faifoient périr dans un moment ces hommes de fang, avec toutes les richeffes qu'ils n'avoient accumulées que par une longue fuite de crimes. On venoit d'en voir un terrible exemple, qu'on n'apprit qu'avec effroi dans l'un & l'autre hémifphère ; & ce qui fit furtout juger que ce grand malheur étoit un effet de la Juftice divine, c'eft que les onze navires que la tourmente épargna, étoient les plus foibles, ou les plus mal équipés de la flotte ; & que le plus petit, le plus mauvais de tous, fur lequel on avoit chargé tout le bien de l'Amiral, fut le premier qui arriva heureufement au port. Toute l'Efpagne dans la conftenation, à la nouvelle du naufrage de la flotte, regarda cette perte comme une fuite de l'injuftice qu'on avoit faite aux Colombs : & lorfqu'on fut inftruit de l'avis que l'Amiral avoit donné à Ovando, la Cour fit au Gouverneur Général les reproches qu'il méritoit pour n'y avoir pas eû d'égard.

Ce ne fut pas feulement la flotte qui fe reffentit d'une fi furieufe tem-

pête, la Ville de San-Domingue en fut presque toute renversée. 1502.

Pour réparer tant des pertes, Ovando travailloit de son mieux à faire exécuter une partie des Réglemens, & à construire de nouvelles Forteresses ou de nouvelles Villes; sans néanmoins donner assez ses attentions à l'instruction & au bon traitement des Indiens. Aussi les plaintes & les soulevemens continuèrent-ils encore. L'action cruelle d'un Espagnol donna occasion à la guerre qui s'alluma dans la *Saona*. La voici: une caravelle étant venue à la Saona pour y charger de la cassave, tandis que le Cacique du lieu se donnoit de grands mouvemens pour l'expédier, un Castillan ayant apperçu un chien d'attache, qu'un autre tenoit par sa chaîne, eut la malice ou l'indiscrétion de dire à ce dogue, en lui montrant le Cacique, ce qu'on a coutume de dire à ses animaux pour les agacer, *pille*, *pille*: Herrera dit que le Castillan ne vouloit que badiner, ce qui n'est pas trop clair; mais ce qui est certain, c'est que le dogue éventra le Cacique,

CXIV. Action cruelle d'un Espagnol, & ses suites.

1502. lui dévora les inteſtins, & que ce malheureux en mourut ſur l'heure. Les Indiens, dit on, demandèrent juſtice d'une action ſi brutale, & n'ayant point été écoutés, ils diſſimulèrent, pour avoir le tems d'avertir tous leurs voiſins, & les engager dans leur querelle. Le Cacique *Cotubamana*, Souverain de la Province de Higuey, s'étant mis à leur tête, ils leverent le maſque contre les Eſpagnols, & coururent ſur eux de toutes parts.

Ovando ne tarda pas à en être informé, & il crut avec raiſon ne devoir rien négliger dans une affaire qui lui parut d'abord ſérieuſe. Jean d'Eſquibel, Officier de mérite, eut ordre de partir pour la Province d'Higuey avec quatre cens hommes; on ſe perſuadoit que ce nombre étoit plus que ſuffiſant; mais on mépriſoit trop l'ennemi qu'on ne connoiſſoit pas aſſez. Eſquibel ne trouva pas, dans ſon entrepriſe, autant de facilité qu'il avoit eſpéré; quelques-uns de ſes détachemens furent bien battus, dans une Province qui étoit toute en armes; & Cotubanama,

qui fit très-bonne contenance à l'approche des troupes Espagnoles, méprisa avec hauteur les conditions qu'on lui offroit, & continua quelque tems la guerre avec succès. 1502.

On rapporte ici une action de bravoure, si extraordinaire pour un Indien, qu'on auroit peine à la croire, sans le témoignage des Castillans mêmes qui furent vaincus. Deux Cavaliers Espagnols, dont l'un se nommoit *Valdenebro*, & l'autre *Pontevedra*, apperçurent cet Indien qui passoit son chemin, & Valdenebro se détachant aussitôt de son camarade, courut sur lui la lance haute. L'Indien voulut le prévenir, & lui tira une fléche, mais il le manqua; & dans le moment le Cavalier lui passa sa lance au travers du corps. L'Indien l'arrache aussitôt, saisit la bride du cheval de son ennemi, & l'alloit percer, lorsque celui-ci lui enfonça son épée jusqu'à la garde dans le ventre. L'Indien la retire, comme il avoit fait de la lance; & quoique le Castillan la tînt encore par la poignée, il la lui fit lâcher. Valdenebro prend son

* Hist. St. Dom. lib. 12. p. 221.

CXV. Bravoure incroyable d'un Indien.

1502. poignard, & le plonge encore tout entier dans le corps de l'Indien, qui s'en délivre avec la même facilité, qu'il avoit fait de l'épée & de la lance. Pontevedra, qui voit ſon compagnon déſarmé & en danger, picque auſſitôt ſon cheval pour le ſecourir. L'Indien l'attend de pied ferme, quoique perdant tout ſon ſang par les trois larges playes que lui avoit faites Valdenebro. Pontevedra lui en fait ſucceſſivement trois autres de la même manière & avec le même ſuccès, & deux Cavaliers ſe trouvent déſarmés & mis en fuite par un ſeul de ces hommes qu'ils jugeoient à peine dignes de la colère de leurs chiens. Un moment après l'Indien tomba mort ſaiſi de deux lances, de deux épées & de deux poignards : par une bizarrie dont l'Hiſtoire ne produit pas un autre exemple, on vit les victorieux chercher leur ſalut dans la fuite, & le vaincu périr avec toutes les marques de la victoire.

CXVI. Ruine d'une belle Province.

Cette victoire cependant ne put empêcher la défaite de la Nation Indienne; Eſquibel vint enfin à bout de

de faire quitter la campagne aux Insulaires, il les poursuivit vivement dans les montagnes, & en fit un si grand carnage, que cette Province, assez peuplée jusqu'alors, parut toute déserte. Cotubanama demanda donc la paix, qu'il avoit refusée; Esquibel la lui accorda de bonne grace, & le Cacique fut si charmé des manières du Capitaine Espagnol, qu'il se fit toujours depuis appeller *Jean d'Esquibel*. Ce n'est pas qu'il se fit Chrétien, mais l'usage de ces peuples est de prendre le nom de ceux pour qui ils ont conçu de l'estime & de l'affection. 1502.

CXVII. La Ville de St. Domingue est rebâtie dans la plus grande splendeur.

La guerre contre Cotubanama n'étoit pas encore terminée, lorsque Ovando entreprit de faire rebâtir la Ville de S. Domingue, & de lui donner un air de splendeur digne de la première Métropole du nouveau monde. Elle est située sur un terrein parfaitement uni, & s'étend du nord au sud le long du fleuve Ozama, dont le rivage bordé de jardins bien cultivés, fait un très-bel aspect. La mer borne la vue au midi; le fleuve & ses bords si bien

1502. ornés la terminent à l'orient, & ces deux côtés occupent plus de la moitié de son horison. La campagne des deux autres côtés est des plus belles & bien diversifiée. Le dedans répondoit à de si beaux dehors, les rues étoient larges & bien percées, & les maisons exactement alignées : elles étoient bâties pour la plûpart d'une sorte de marbre qu'on a trouvé dans le voisinage; les autres étoient d'une espèce de terre extrêmement liante, qui durcit à l'air, & qui dure presqu'autant que la brique. Le pied des murs est baigné par la mer, & lui fait une digue assez forte, pour la mettre à l'abri de la fureur des vagues. Les vaisseaux passent le long de la Ville, & le mouillage y est bon par-tout. La rade extérieure y est aussi assez sûre, si ce n'est depuis la mi-Juillet jusqu'à la mi-Octobre, qu'il regne sur cette côte du sud des ouragans d'une violence extraordinaire.

CXVIII. Avantages de la nouvelle Ville.

Oviedo, qui avoit vu cette capitale dans tout son lustre, ne craignoit pas de dire à l'Empereur Charles-Quint, que l'Espagne n'en

avoit pas une ſeule qui lui pût être préférée, ni pour l'avantage du terrein, ni pour l'agrément de la ſituation, ni pour la beauté & la diſpoſition des places & des rues, ni pour l'aménité des environs : il ajoutoit que Sa Majeſté Impériale logeoit plus d'une fois dans des Palais, qui n'avoient ni les commodités, ni l'étendue, ni les richeſſes de quelques-uns de ceux de S. Domingue. 1502.

Jamais Ville ne fut plus promptement achevée, avec cette magnificence où l'on vit d'abord S. Domingue : quelques particuliers qui ſe trouvoient en fonds, entreprirent de bâtir des rues entières, dont ils ne tarderent pas à retirer leur argent avec de gros profits : ceux qui ſuivirent leur exemple, s'en trouvèrent également bien.

CXIX. Deux avantages qu'on lui fit perdre, en changeant ſa ſituation.

On convient cependant que le Gouverneur fit d'abord une faute irréparable ; car au lieu que l'Adelantade avoit placé S. Domingue à l'orient du fleuve Ozama, Ovando la fit rebâtir à l'occident du fleuve, par la ſeule raiſon qu'il y avoit des Habitations Eſpagnoles de ce côté-

là ; & pour la commodité de quelques Particuliers, il fit perdre deux avantages à la Ville, puisqu'elle se trouve continuellement enveloppée de vapeurs, que le soleil levant chasse toujours devant lui ; ce qui ne peut être une petite incommodité dans un pays aussi chaud qu'humide. Elle se trouve d'ailleurs privée d'une source d'eau excellente, dont elle jouissoit auparavant ; & comme l'eau des puits, & celle du fleuve sont saumatres, on a été obligé d'y suppléer par des citernes, dont les eaux ne sont pas salutaires. C'est à cela qu'on attribue principalement la lepre, fort commune dans cette Capitale. En effet, dans les campagnes, où l'on a des sources & des rivieres en abondance, on ne voit pas un seul lepreux. Le dessein du Gouverneur Général avoit été de faire un réservoir, avec une magnifique fontaine au milieu de la Ville, pour y recevoir les belles eaux de la riviere *Hayna* : il ne falloit les faire venir que de trois lieues ; mais il n'eut pas le tems d'exécuter son projet.

1502.

Après la construction de Saint-Domingue, Ovando en fit achever une autre, appellée *Puerto-di-Plata.* Ce Port a été quelques années assez florissant; mais il s'en faut bien que les Espagnols en ayent tiré tous les avantages qu'ils pouvoient s'en promettre avec fondement, s'ils avoient voulu conserver les Insulaires. C'est ce qu'ils ne sçurent jamais faire. La Cour d'Espagne n'a jamais rien tant recommandé aux Gouverneurs du nouveau monde, que d'en bien traiter les anciens habitans, & ses ordres ont presque toujours été négligés, ou violés, ou fort mal exécutés. 1503. CXX. Nouvelle Ville.

Sur quelques représentations que le Gouverneur Général avoit faites aux Rois Catholiques, on lui prescrivit; 1°. de ne rien négliger pour gagner les Insulaires & les affectionner à la nation Espagnole, & à la Religion Chrétienne; 2°. que s'il étoit quelquefois nécessaire d'user envers eux de l'autorité, pour les obliger à travailler, on devoit le faire avec toute la discrétion possible, & ménager si sagement l'auto- CXXI. Nouvelles instructions données au Gouverneur.

1503. rité & la perfuafion, que les Caciques ne puffent fe défendre de mener leurs Sujets au travail, les uns après les autres ; 3°. d'avoir un grand foin que tous affiftaffent aux inftructions qu'on leur feroit régulierement à certains jours ; 4°. de faire enforte qu'ils fuffent foumis à ceux des Efpagnols, à qui on les auroit donnés pour les faire travailler ; mais de tenir auffi la main à ce que ceux-ci les traitaffent bien, & leur payaffent exactement le falaire qui auroit été reglé felon la qualité des perfonnes & la nature du travail ; 5°. enfin de fe fouvenir que ces peuples étoient libres, & ne devoient, pour aucune raifon, être réduits en efclavage.

CXXII. Toujours éludées, au préjudice des Infulaires.

Quoique ces inftructions ne continffent rien que de fort fage, elles ne laiffoient pas d'être fufceptibles d'un mauvais fens, & on ne manqua pas de le leur donnner, puifque le Gouverneur, faifant femblant de s'y conformer, établit ces départemens, qui ont été la fource intariffable de plufieurs injuftices & des plus grands défordres. Ovando affi-

gna donc à chaque Castillan un certain nombre d'Indiens, plus ou moins, suivant la qualité des personnes, ou l'inclination qu'il avoit de leur faire plaisir. Les Espagnols, devenus par-là les Maîtres, & les Indiens leurs esclaves, on soumettoit ces pauvres malheureux à tous les travaux les plus rudes & les plus pénibles : on les tenoit les six & les huit mois de suite dans les mines, où il en mouroit beaucoup ; le pays se dépeuploit, & les Espagnols y croyoient perdre peu, parce que le Gouverneur Général, quand il vouloit les favoriser, faisoit remplacer les morts par quelques autres. Les Historiens, cependant, ne laissent pas de louer la sagesse du Gouvernement d'Ovando, & il est vrai qu'il fit d'ailleurs d'assez bonnes choses. Il purgea la Colonie de plusieurs personnes de mauvaise vie, & il s'opposa, autant qu'il put, à ce qu'on envoyât des Nègres dans les Indes, ayant remarqué que les premiers qui passerent à l'Isle de Saint-Domingue, se réfugioient chez les Indiens, à qui ils apprenoient tout

1503.

CXXIII. Suites funestes des premiers départemens.

1503. le mal dont ils étoient capables, & qu'ils rendirent beaucoup plus difficiles à conduire. On ne peut pas dire encore que ce Gouverneur ait entiérement négligé l'établissement de la Religion, & l'instruction des Indiens, puisqu'il fit bâtir pour cela deux Couvens aux Religieux de Saint François, l'un dans la Capitale, l'autre dans la Ville de la Conception, & il les engagea à élever un bon nombre de jeunes Insulaires, à qui on apprenoit la doctrine Chrétienne, à lire & à écrire en Castillan : on leur apprenoit aussi un peu de latin, quand on en trouvoit quelqu'un qui avoit assez d'ouverture d'esprit.

Mais tous ces avantages, que le Gouverneur tâchoit de procurer à quelques Indiens, ne compensent pas les maux qu'il fit à des Nations entieres, & particulierement à la Province de Xaragua. Depuis le soulevement que le fameux Roldan y avoit causé, il étoit resté dans ce pays un assez grand nombre de ses complices, qui y vivoient toujours sans Dieu & sans foi, & sur lesquels

CXXIV. Princesse Indienne fort affectionnée aux Espagnols, calomniée par quelques bandits.

on croyoit avoir beaucoup gagné, en les empêchant de remuer contre le Gouvernement. Le Cacique *Behechio* (dont il a été souvent parlé) étoit mort depuis peu, & sans enfans : Son Royaume ayant passé à sa sœur *Anacoana*, cette Princesse, par un pur effet de l'inclination qu'elle avoit toujours eue pour la nation Castillanne, s'étoit d'abord appliquée à bien traiter tous les Espagnols qu'elle avoit trouvés dans ses Etats ; mais elle n'en avoit été payée que d'ingratitude, & l'on prétend que son affection s'étoit changée en une haine mortelle. Les Castillans s'en apperçurent (disent quelques Auteurs, ou ils se le persuaderent, selon d'autres, parce qu'ils devoient naturellement s'y attendre. Ces brouillons, (seuls auteurs des hostilités, s'il y en eut quelques-unes) manderent à Ovando que la Reine de Xaragua méditoit quelque mauvais dessein, & qu'il n'y avoit pas de tems à perdre, si on ne vouloit pas en être prévenu.

1503.

CXXV. Le Gou-

Soit que le Gouverneur ne con-

1503.

verneur fait une visite à la Reine de Xaragua qui le reçoit avec la plus grande distinction.

nût pas assez le caractère de ceux qui lui donnoient cet avis, soit qu'il jugeât qu'un voyage dans cette Province reculée ne seroit pas hors de propos, quand il ne serviroit qu'à remettre les Castillans vagabonds dans l'ordre, & à faire cesser le scandale que leur vie déréglée causoit depuis long-tems aux Chrétiens & aux infidèles; il partit de Saint-Domingue à la tête de trois cens hommes de pied, & de soixante-dix chevaux; il fit courir en même tems le bruit que le sujet de son voyage étoit de recevoir le tribut que la Reine de Xaragua devoit à la Couronne de Castille, & de voir une Princesse qui s'étoit toujours déclarée en faveur de la nation Espagnole. Sur le premier avis de sa marche, Anacoana parut fort joyeuse, & fit avertir tous ses vassaux de la venir trouver pour grossir sa Cour, faire honneur au Général, & lui donner une grande idée de sa puissance. Il en vint jusqu'à trois cens, à qui les Ecrivains Espagnols donnent le nom de Caciques; & la Princesse n'eut pas plutôt

appris qu'Ovando approchoit, qu'elle se mit en marche pour aller au-devant de lui, accompagnée de toute cette Noblesse & d'un peuple infini, tous dansant à la maniere du pays, & faisant retentir l'air de leurs chants. Tout cela certainement ne marquoit ni trahison, ni infidélité de la part de la Princesse & de ses Sujets. 1503.

CXXVI. Les Caciques & les autres Sujets de la Reine en font de même.

La rencontre se fit assez près de la Ville de Xaragua; de part & d'autre on parut charmé de se voir; jamais, peut-être, on ne vit de marques d'une joye plus sincère & d'une plus parfaite confiance. Après les premiers complimens, le Général Espagnol fut conduit, avec des acclamations continuelles, au Palais de la Reine, où il trouva dans une salle très-spacieuse un grand festin: tous ses gens furent régalés avec profusion; les danses & les jeux suivirent le repas, & durerent plusieurs jours.

Cependant les espions répandus dans ce pays ne voyoient pas avec plaisir cette bonne intelligence, & ils avertirent Ovando de ne pas se

1503.

CXXVII. Le Gouverneur continue à écouter des brouillons qu'il auroit dû punir.

fier aux démonſtrations d'amitié de la Reine Anacoana. On ne ſçait par quel travers, Ovando faiſant plus d'attention aux délations de ces brouillons, qu'aux preuves qu'il avoit ſous les yeux, des bonnes diſpoſitions de cette Reine, il réſolut d'abattre tout d'un coup les derniers Chefs d'un peuple qui lui paroiſſoit encore trop puiſſant ; & une déteſtable politique lui dicta les meſures qu'il devoit prendre, & qu'il prit en effet, pour empêcher qu'aucune des victimes, qu'il croyoit devoir immoler à la ſûreté de la Colonie, ne lui échappât.

CXXVIII. Trahiſon & cruauté qui font périr en un jour la Reine, tous les grands de ſa Cour, & la plus grande partie de ſon peuple.

Il invita pour le Dimanche ſuivant la Reine de Xaragua à une Fête qu'il vouloit lui donner, diſoit-il, à la maniere d'Eſpagne, & lui fit inſinuer qu'il étoit de ſa grandeur d'y paroître avec toute ſa Nobleſſe. L'innocente Princeſſe donna dans le piege ; tous ſes vaſſaux & un peuple infini accoururent à un ſpectacle, qu'on ſuppoſoit devoir être quelque choſe de fort curieux. La ſalle où toute la Cour Indienne étoit aſſemblée, donnoit ſur la Place,

où la Fête devoit se célébrer, & c'étoit une espece d'auvent, dont le toit étoit soutenu d'un grand nombre de piliers. Les Espagnols, après s'être fait un peu attendre, parurent enfin en ordre de bataille; l'Infanterie marchoit la première, & à mesure qu'elle arriva sur la Place, elle en occupa toutes les avenues. La Cavalerie vint ensuite, le Gouverneur Général à la tête, & s'avança jusqu'à la Maison de la Reine, qu'elle investit. Cela fait, tous les Cavaliers mirent le sabre à la main (non pour un divertissement militaire, mais pour la plus détestable boucherie). Quelques momens après, Ovando ayant mis la main sur sa croix d'Alcantara, ce qui étoit le signal, les Fantassins firent main basse sur la multitude qui remplissoit la Place, en même tems que les Cavaliers mirent pied à terre & entrerent dans la salle, où l'infortunée Reine étoit plus morte que vive, aussi bien que toute sa Cour. Les Caciques furent aussi-tôt attachés à des poteaux, & ce fut alors, si nous voulions en croire à Oviedo, qu'ils

1503.

1503.

avouerent le crime de rebellion dont on les accusoit, & dont on n'eut jamais aucune preuve réelle. On mit ensuite le feu à la maison, & tous ces malheureux y furent réduits en cendres ; la Reine, réservée à un supplice plus honteux, fut présentée liée & garrotée à Ovando, qui la fit conduire en cet état à Saint-Domingue, lui fit faire le procès comme il voulut, la fit condamner à être pendue, & cette inique Sentence fut exécutée publiquement. Quoi qu'en puisse dire Oviedo & ses semblables, ce sera toujours une de ces taches dont la réputation d'Ovando ne sera jamais lavee : l'ingratitude, la lâcheté, la barbarie ne peuvent être portées plus loin.

CXXIX. Supplice honteux qu'on fait subir à la Princesse.

Nous passons le détail des autres cruautés, qui furent exercées jusques sur les petits enfans, dans ce massacre des Habitans de Xaragua. Parmi le nombre des Indiens, qui purent échapper à la fureur du soldat, quelques-uns se sauverent dans des canots, que le hasard leur fit trouver sur le bord de la mer, &

ſe retirerent à la Gonave ; mais ils y furent pourſuivis, & ſi on leur fit grace de la vie, ce ne fut que pour les condamner à une ſervitude plus dure que la mort. Quelques autres ſe retirerent dans les Provinces limitrophes, & les ſouleverent par le ſeul récit de leurs malheurs. Un des parens d'Anacoana ſe cantonna dans les montagnes de *Baoruco*, les plus hautes & les plus inacceſſibles de l'Iſle. Pluſieurs pénétrerent dans le milieu de l'Iſle même, & Ovando fit marcher contre les uns Diegue Velaſquez, & contre les autres Rodrigue de Meſcia, avec de bonnes troupes. Les Indiens ſe défendirent pendant quelque tems ; mais leurs Chefs ayant été pris, le reſte ſe diſſipa, & au bout de ſix mois il ne reſtoit plus perſonne dans l'Iſle qui n'eût ſubi le joug des Eſpagnols.

1503. CXXX. Suite de cette boucherie.

Du ſang de tant d'innocens, ſacrifiés à l'ambition ou à la cupidité, le Général fonda les Villes & les Bourgades qu'on lui avoit recommandé de bâtir aux endroits les plus avantageux, pour l'affermiſſement de la Colonie. Ayant obligé les

1504. CXXXI. Nouvelles Villes fondées du ſang de tant de malheureux.

Espagnols qui restoient dans la Province de Xaragua de se réunir, il
1504. en forma une Ville qui fut d'abord nommée *Santa Maria de la Vera-Paz*. Mais le nom *d'Yaguana*, que les Insulaires donnoient à ce lieu-là, a pris le dessus dans l'usage ordinaire, & les François en ont formé celui de *Leogane*. Ovando fonda encore la Ville de *Buenaventura*; & dans le milieu de l'Isle, entre les deux grandes rivieres *Yaque* & *Nayva*, il fonda la Ville de *San-Juan* de la *Maguana*. A vingt-quatre lieues de Saint-Domingue, il y avoit autrefois une Bourgade de sauvages, & depuis une Habitation Espagnole près d'un Port nommé *Azua*. Cette Habitation devint bientôt une Ville, sous le nom *d'Azua de Compostella*. Le Port *d'Yaquimo*, autrement appellé le Port de Brésil, & *Salvatierra de la Savana*, furent établis peu de tems après, & Velasquez déclaré Lieutenant Général pour tous ces nouveaux établissemens. Rodrigue de Mescia fut chargé en même tems d'en faire un à *Puerto-Real*; un second dans les terres à

ſeize lieues de Saint-Domingue, vers le ſeptentrion : c'eſt l'établiſſement qu'on nomma *Etcotuy* ; & un troiſième ſur la même côte du nord, dans un canton que les naturels du pays nommoient *Guahana*. 1504.

On comptoit ainſi dès l'an 1504, dans l'Iſle Eſpagnole, quinze Villes ou Bourgades, toutes peuplées de Caſtillans. Outre deux Fortereſſes dans le *Higuey*, à la place deſquelles on bâtit bientôt après deux nouvelles Villes. Iſabelle, & pluſieurs Fortereſſes qu'on avoit bâties d'abord pour s'aſſurer des mines de Cibao & de Saint-Chriſtophle, étoient abandonnées depuis quelque tems. On bâtiſſoit donc & on démoliſſoit, ſelon les circonſtances des tems & la commodité, ou l'utilité des Colonies, & on comptoit pour rien les dépenſes, parce que tout ſe faiſoit aux dépens des Indiens, qu'on obligeoit de forger eux-mêmes leurs fers.

CXXXII. On abandonne, ou on détruit d'anciennes Fortereſſes, tandis qu'on en conſtruit de nouvelles.

Tout ceci ſe paſſoit en 1504, & il y avoit déja plus d'une année que Chriſtophle Colomb étoit parti de la rade de Saint-Domingue, pour

1504.
CXXXIII.
Diverses aventures & découvertes de l'Amiral dans sa navigation.

aller faire de nouvelles découvertes. La première qu'il fit, fut celle d'une petite Isle, accompagnée de plusieurs autres : les Habitans la nommoient *Guanacha* ; mais parce qu'on y trouva beaucoup de Pins, l'Amiral l'appella l'Isle *des Pins*. Elle est à douze lieues du Cap de *Honduras*, & de la Ville de Truxillo. Quand on étoit sur le point d'aborder cette Isle *, on rencontra un canot, qui avoit à peu près la forme d'une galere, & qui portoit vingt-cinq hommes, avec un grand attirail de femmes & d'enfans. On s'en rendit maître, & on trouva dans ce bâtiment des marchandises de plusieurs sortes, dont quelques-unes venoient de *Yucatan*. C'étoit des couvertures, des tapis ouvragés de coton, des épées d'un bois fort dur, des couteaux de cailloux, de petites haches de cuivre, & d'un fruit que ces peuples nommoient Cacaos, & dont ils faisoient grand cas ; c'étoit leur monnoye ordinaire ; ils en composoient aussi un breuvage qui leur tenoit lieu de nourriture & de boisson. L'Amiral ayant fait beaucoup

* L'Isle des Pins.

de careſſes à tous ces Indiens, les renvoya chargés de préſens, à la réſerve d'un vieillard qui lui parut avoir plus d'eſprit que les autres, & de qui il eſpéra tirer pluſieurs connoiſſances utiles à ſes deſſeins. 1504.

La première demande qu'il lui fit (& c'étoit toujours celle qu'on faiſoit en ſemblables rencontres) fut s'il y avoit de l'or dans ſon pays? l'Indien ſe tournant auſſi-tôt vers l'orient, fit entendre qu'il y avoit de ce côté-là des pays, où on trouvoit ce métail en très-grande quantité. On lui fit voir du corail, des épiſſeries, & d'autres marchandiſes précieuſes; & il ſembla aux Caſtillans qu'il leur donnoit ſur tout cela les mêmes eſpérances, ſoit qu'il le fît pour leur complaire, ou qu'on ne s'entendît pas aſſez par ſignes. Colomb renvoya le vieux ſauvage, & prit ſa route au levant, doubla le Cap de *Gratias à Dios*; il lui donna ce nom, qui ſubſiſte encore, parce que les mêmes vents d'eſt, qui l'avoient fort contrarié juſques-là, commençoient à lui être favorables. Continuant enſuite à ranger la côte,

CXXXIV. Pourquoi il appella *Gratias à Dios*, le Cap, qui porte encore ce nom.

1504. il envoyoit de tems en tems ſa chaloupe à terre, d'où elle ne revenoit jamais ſans lui rapporter de nouvelles aſſurances, qu'en avançant à l'eſt il trouveroit des régions abondantes en or.

CXXXV. Différens noms qu'il donne ſucceſſivement à trois Ports.

Peu de tems après l'Amiral arriva à un Port, qui lui parut ſi beau qu'il lui en donna le nom, en l'appellant *Porto-Belo*. Quatre ou cinq lieues plus loin il en rencontra un autre, qu'il appella *Puerto-d'y-Baſtimentos*, parce qu'il en trouva tous les environs cultivés & couverts de fruits, & du maïs. Le 26 Novembre il entra dans un troiſième Port fort étroit, mais extrêmement profond; il le nomma *El-Retreto*. Ce lieu devint funeſte aux Caſtillans, car pluſieurs étant allés, à l'inſçu de l'Amiral, dans les maiſons des Indiens, ces barbares, qui les avoient d'abord aſſez bien reçus, & qu'ils voulurent apparemment maltraiter, prirent les armes, les mirent en fuite, & eurent l'aſſurance de venir même attaquer les vaiſſeaux. Colomb crut les intimider en faiſant gronder ſon artillerie; mais comme il n'avoit fait

mettre que de la poudre dans ses canons, les Indiens s'étonnerent si peu du bruit, qu'ils ajouterent les menaces aux railleries. Cependant quelques boulets qu'on leur envoya, & qui abbatirent quelques-uns des plus hardis, les firent fuir bien loin, & ils n'oserent plus s'approcher. L'Amiral pensoit déja à son retour en Espagne, & plusieurs justes raisons l'y déterminoient; il ne voyoit plus aucune apparence de trouver ni l'or dont on l'avoit flatté, ni un détroit qui le conduisît aux grandes Indes; &, par surcroit, ses vaisseaux qui s'entrouvroient de toute part, le mettoient hors d'état de tenir plus long-tems la mer.

1504.

CXXXVI. Mauvais état de ses vaisseaux.

CXXXVII. Il veut faire un établissement sur les terres d'un Cacique.

Il retourna donc à Porto-Belo, où il arriva le 5 de Décembre; & pour ne pas perdre tout le fruit d'un si pénible voyage, il voulut, avant que de quitter la terre ferme, y faire un établissement, qu'aucun Espagnol n'avoit encore entrepris. Ce qu'on lui racontoit des richesses d'un Cacique nommé *Quibia*, qui étoit au voisinage, lui fit naître la pensée de faire l'établissement sur les terres de

1504. ce Cacique, & il entreprit de remonter pour cela un grand fleuve, au haut duquel ce Seigneur faisoit sa résidence. Mais il n'avoit pas fait encore bien du chemin sur ce fleuve, qu'il fut accueilli de la plus horrible tempête qu'il eût jamais essuyée. Elle étoit formée par plusieurs vents contraires, ce qui causoit des vagues si excessivement hautes, que d'un moment à l'autre, les vaisseaux sembloient se lever jusqu'aux nuës, & se précipiter tout-à-coup dans un abîme sans fond : avec cela il tomboit sans cesse un déluge de pluie, le Ciel étoit en feu, le tonnerre ne discontinuoit point, & les coups se suivoient de si près, que comme les navires ne se voyoient point l'un l'autre, on s'imaginoit toujours que c'étoit quelqu'un d'eux qui déchargeoit toute son artillerie pour demander du secours. Ce qui surprenoit davantage, c'est que ces bâtimens, sur lesquels on ne se croyoit point en sûreté dans une mer tranquille, résistassent à une si étrange agitation, qui dura huit jours entiers.

CXXXVIII. Horrible & longue tempête.

Quoiqu'on ne fût pas loin du Port, on n'osoit en approcher, parce qu'on ne le connoissoit pas; mais il n'y eut personne qui ne crût toucher à son dernier moment, à la vue d'une de ces pompes d'eau ou trompes marines, que l'on connoissoit alors si peu, & qui depuis ont submergé tant de navires. Le seul reméde est de tirer quelques coups de canon sur ce nuage pour le couper. L'Amiral, qui n'avoit encore aucune connoissance de ce phénomène, n'eut recours qu'à la priere, pour implorer le secours de celui qui commande à la mer & au vent; on récita le commencement de l'Evangile de Saint Jean; la pompe passa assez près du navire sans l'endommager, & la même piété qui avoit inspiré à Colomb de recourir à Dieu pour être préservé du danger, ne lui permit pas de douter qu'il ne fût redevable à sa bonté d'y avoir échappé.

1504. CXXXIX. Autre danger qui fait recourir à la priere.

Pendant le calme qui succéda à cette fâcheuse bourrasque, les équipages auroient pu respirer; mais ils mouroient de faim, le peu de vivres

CXL. Pourquoi cette côte fut appellée *La Costa de los Contrastés*, &

1504. qui leur reſtoit s'étoit gâté, & les biſcuits même fourmilloient de vers.
la riviere *Betlheem?* La Providence vint encore ici au ſecours, par une abondante pêche de ces poiſſons qu'on nomme Tiburons, & qui ſont gros comme des chiens d'attache. L'Amiral s'approcha enfin de terre, & il appella cette côte *la Coſta de los Contraſtés.* Ce n'étoit pas ſans fondement, car on le vit dans toute la ſuite de cette navigation, luter continuellement contre toute eſpèce de diſgrace, contre la fureur des élémens & des hommes, moins encore de la part des Barbares, que de celle de ſes propres équipages. Avant que de quitter cette riviere, Colomb l'appella Betlheem, parce qu'il y étoit entré le jour de l'Epiphanie, auquel les Mages entrerent dans l'étable de Betlheem. De-là on paſſa dans le *Veragua*, dont on n'étoit éloigné que d'une lieue. On y trouva un Village, dont tous les Habitans prirent d'abord les armes, comme avoient fait la veille ceux qu'on avoit rencontrés dans la riviere de Bethleem; mais Colomb les appaiſa bientôt par des préſens, & ils lui apporterent

apporterent de l'or : il eſt vrai qu'ils le lui firent extrêmement valoir, non-ſeulement parce qu'ils l'alloient chercher fort loin dans des montagnes eſcarpées, mais auſſi parce qu'ils étoient obligés de ſe préparer à cette recherche par le jeûne & la continence (1). On remarque quelque choſe de ſemblable des Inſulaires d'Hayti, & cela eſt digne d'attention dans des peuples ſauvages & idolâtres.

1504. CXLI. De quelle maniere ces ſauvages ſe préparoient à chercher l'or.

Colomb s'amuſa peu avec ceux-ci, & rentra bientôt dans la riviere de *Bethléem*, parce qu'elle eſt plus profonde que celle de Veragua. Il envoya enſuite Dom Barthelemi ſon frère au Cacique Quibia, qui vint viſiter l'Amiral; mais comme on ne s'entendoit point de part ni d'autre, cette courte viſite n'aboutit qu'à ſe

CXLII. Le Cacique Quibia fait une courte viſite à l'Amiral, & trompe l'Adelantade.

(1) S'il eſt ſurprenant que des Barbares ſans Rèligion ſe préparaſſent à la recherche de l'or, par pluſieurs jours de jeûne & de continence, on doit être encore plus étonné de ce qu'ils aſſuroient tous unanimement qu'ils ne trouvoient rien, lorſqu'ils avoient manqué à cette pratique qu'ils avoient reçue de leurs ancêtres.

1505. faire mutuellement des présens, où chacun crut trouver son compte ; car Quibia étoit véritablement très-riche en or. Le 24 de Janvier la rivière de Bethléem déborda si prodigieusement, que la Capitane fut jettée avec impétuosité sur un autre bâtiment, & tous les deux en furent considérablement endommagés. Le 6 de Février Dom Barthelemi retourna chez Quibia, & le Cacique lui donna des guides pour le conduire aux mines. Il les trouva fort abondantes ; mais il sçut peu de tems après que ce n'étoit pas celles de Veragua, dont Quibia n'avoit pas voulu donner connoissance aux Castillans ; mais celle d'Urira, dont le Seigneur étoit son ennemi.

CXLIII. Petit établissement sur la riviere de Bethléem, brulé par les Indiens, qu'on avoit maltraités.

L'Amiral s'étant embarqué dans ses chaloupes avec cinquante-huit hommes, alla dans la riviere d'Urira, éloignée de sept lieues de Bethléem ; il y fut bien reçu par les Sauvages, qui lui donnèrent de l'or pour quelques curiosités d'Europe. Dom Barthelemi poussa encore plus loin, & par-tout il trouva de l'or en quantité : il n'en falloit pas da-

vantage pour le déterminer à faire un établiſſement ſur le bord du Bethléem, aſſez près de ſon embouchure dans la mer. Tout le monde mit la main à l'œuvre, & en très-peu de tems la bourgade fut achevée; c'eſt-à-dire que chacun eut une caze pour ſe mettre à couvert. Mais on ne fut pas long-tems ſans s'appercevoir que les Indiens ne voyoient pas volontiers cet établiſſement: on crut même avoir de juſtes ſujets de ſoupçonner qu'ils n'attendoient que le départ des navires, pour attaquer la nouvelle bourgade. Sur ces ſoupçons, Dom Barthelemi jugea à propos, non d'eſſayer de les gagner, mais de les prévenir & de les défaire. Il partit donc le 30 de Mars à la tête de ſoixante-quatorze hommes, entra lui cinquième dans la maiſon de Quibia, ayant donné ordre à ſes gens de les ſuivre à la file, & d'environner cette maiſon. Il ſe ſaiſit ſans peine de la perſonne du Cacique, & de tous ceux qu'il trouva chez lui au nombre de cinquante, & emporta la valeur de 300 écus d'or. Mais Quibia ſe ſauva des mains

1505.

1505. de celui à qui on l'avoit donné en garde, & vint quelques jours après brûler la nouvelle habitation avec des fléches embrasées.

CXLIV. Embarras des Espagnols, & désespoir de quelques Indiens.

Ces hostilités obligèrent enfin les Espagnols de songer à la retraite; mais ils avoient déja perdu leurs navires, qui s'étoient échoués dans la riviere. L'Amiral, qu'un vent contraire retenoit dans la rade, avoit aussi perdu sa chaloupe, dont tout l'équipage avoit été tué par les Barbares. L'Amiral ignoroit ce qui se passoit à terre, & faute de chaloupe il ne pouvoit en être instruit, ce qui l'inquiétoit d'autant plus, que les cinquante prisonniers que Dom Barthelemi avoit fait chez Quibia, & qui avoient été embarqués dans son bord, s'étoient tous sauvés à la nage, à l'exception de quelques-uns qui s'étranglèrent de désespoir de n'avoir pas pû suivre les autres. Le sort des Castillans n'étoit guère moins déplorable que celui des Sauvages, puisqu'ils virent le moment que leurs deux troupes séparées alloient périr; l'une, par un triste naufrage; & l'autre, par le fer des barbares qu'ils avoient irrités.

L'Adelentade & toute sa troupe soutenoient avec une valeur incroyable les efforts redoublés d'un peuple ennemi qui croissoit tous les jours, & ils ne pouvoient manquer de succomber enfin, si la mer étant un peu calmée, & l'Amiral instruit de tout, n'eût trouvé le moyen d'embarquer promptement tout son monde. Tirant droit à Portobelo, il fut encore obligé d'échouer un de ses navires, qui ne pouvoit plus tenir la mer. Il suivit quelque tems la côte, & après avoir fait environ dix lieues au-delà de ce qu'on appelle aujourd'hui *le Cap Saint-Blaise*, il fit le nord à dessein de gagner l'Isle S. Domingue. Les deux bâtimens qui lui restoient, n'étoient pas en état d'entreprendre un plus grand voyage : ils ne pûrent même aller jusque-là, parce qu'ils étoient tout ouverts, & quoiqu'on travaillât jour & nuit à vuider l'eau, elle gagnoit toujours à vue d'œil.

1505.

CXLV. L'Amiral échappe à un grand péril, & retombe dans un autre.

Pour surcroît de malheur, il s'éleva dans une nuit un vent si furieux, que les deux navires (qu'il n'étoit presque plus possible de gou-

CXLVI. Ce qu'il lui arrive à la Jamaïque.

1505. verner) s'étant choqués, la poupe de l'un, & la proue de l'autre, en furent extrêmement endommagées. Echappés de ce danger contre toute apparence, les Castillans gagnèrent l'Isle de Cuba, où ils prirent quelques rafraîchissemens; ayant ensuite voulu tourner du côté de S. Domingue, les vents & les courans les contraignirent de relâcher à la Jamaïque. Ils entrèrent dans un port qu'ils se hâterent trop de nommer *Puerto Beno*, car ils n'y trouvèrent ni eaux douces, ni vivres, ni habitans; & à peine y étoient-ils entrés, que les deux navires ayant de l'eau jusque sur le tillac, il n'y eut pas d'autre parti à prendre que de les faire échouer. L'Amiral eut soin de les faire amarrer ensemble avec de bons cables, & de construire sur les deux extrêmités de chacun des espèces de baraques, pour y loger tout son monde, en attendant qu'il pût recevoir du secours de l'Isle Espagnole.

CXLVII. Précautions qu'il prend pour se con-

Les Indiens leur apportèrent d'abord des vivres en quantité, & on les leur payoit avec des mar-

chandiſes d'Europe. Mais de peur que ſi les Caſtillans avoient la liberté d'aller où bon leur ſembleroit, ils ne maltraitaſſent ces peuples, & ne fiſſent ceſſer par-là cette bonne intelligence, l'Amiral crut ne devoir permettre à perſonne de ſortir des navires, & fit ſur cela des reglèmens très-ſevères. Il penſa enſuite au moyen de donner de ſes nouvelles au Gouverneur Général de S. Domingue, ce qui n'étoit pas facile, quoique la traverſée ne ſoit que de trente lieues, parce qu'on ne pouvoit la faire que dans des petits canaux, qui n'ont preſque point de bord, & que la moindre vague peut remplir ou renverſer. On trouva néanmoins deux hommes qui osèrent l'entreprendre, & qui en vinrent heureuſement à bout. L'un ſe nommoit Dieguo Mendés, qui faiſoit l'office de Commiſſaire ſur l'Eſcadre; & l'autre, nommé Barthelemi Fieſchi, étoit un Gentilhomme Génois, fort attaché à la perſonne de l'Amiral. On leur donna à chacun un canot, où l'on mit de l'eau, des vivres, ſix Eſpagnols,

1505.

ſerver la bonne volonté des ſauvages.

1505. & dix Indiens. Mendès avoit ordre de passer de S. Domingue en Espagne, le plutôt qu'il pourroit : & l'Amiral lui remit des lettres pour le Roi & la Reine, avec un mémoire détaillé de son voyage. Il marquoit à leurs Altesses, qu'après vingt ans de fatigues & de dangers, essuyés pour leur service, il ne sçavoit pas s'il possédoit un sol, qu'il n'avoit pas une maison à lui, & qu'il ne lui restoit de bien assuré que les chaînes qu'il avoit portées, & l'infamie dont elles avoient couvert son front. Les plaintes de Colomb n'étoient point exagerées, & il n'étoit pas encore à la fin de ses disgraces.

CXLVIII. Ce qu'il écrit à la Cour de Castille.

CXLIX. Autres contretems.

Lorsque les deux envoyés arrivèrent à S. Domingue (après la perte de quelques Indiens, dont un mourut de soif & de chaud, & l'autre pour avoit bu trop d'eau) le Gouverneur se trouvoit à Xaragua, & Mendés l'y alla trouver ; lui exposa d'une manière touchante l'extrêmité où étoit réduit l'Amiral avec tous ses équipages, & n'oublia rien pour l'engager à le soulager au plutôt. Ovando ne fut guère sensible à ce

récit, il soupçonna même Christophle Colomb d'avoir ménagé cet accident pour avoir un prétexte de venir à l'Isle S. Domingue. Il retient long-tems Mendés auprès de lui, sans rien résoudre. Fieschi, par d'autres contretems, fut empêché de conduire quelque secours à la Jamaïque. 1505.

Cependant Colomb & ses équipages ne pouvoient que souffrir beaucoup de ces délais. Il eut encore la douleur de voir ses gens se mutiner contre lui. Il n'ose, disoient-ils, retourner à l'Isle Espagnole d'où il a été chassé : Mendés & Fieschi, sont allés, ajoutoit-on, faire sa paix à la Cour, où l'on ne veut plus entendre parler de lui ; c'est pour cela qu'il a échoué ses navires à la Jamaïque, s'embarrassant fort peu de ce que deviendront ceux qui sont avec lui. Ils concluoient que chacun devoit penser à soi, & ne pas attendre que les maux fussent sans remède ; que le Gouverneur Général, qui n'étoit pas bien avec Colomb, ne leur sçauroit pas mauvais gré de l'avoir quitté ; que l'Evêque

CL. Mutinerie des équipages.

1505. de Cordoue, son ennemi, les en recevroit mieux, quand ils arriveroient en Espagne; & que la Cour voyant que personne ne pouvoit vivre avec cet Etranger, en délivreroit enfin la Nation Espagnole.

CLI. Révolte déclarée; François de Porras se met à la tête des séditieux : modération de l'Amiral.

Après de tels discours, les séditieux se mirent sous les armes, ayant à leur tête François de Porras, qui avoit commandé un des quatre vaisseaux de l'Escadre.

L'Amiral étoit détenu au lit par la goutte; Porras vint le trouver & lui dit insolemment : » Nous voyons » bien, Monsieur, que votre dessein » n'est pas de retourner sitôt en » Castille, & que vous avez résolu » de nous faire périr ici. Je ne com- » prends pas, répondit l'Amiral, » qui a pû vous faire naître une telle » pensée : vous sçavez aussi bien que » moi, que si nous avons relâché » dans cette Isle, si nous y sommes » encore, c'est qu'il ne m'a pas été » possible de faire autrement. J'ai » envoyé demander des navires au » Gouverneur de l'Isle Espagnole, » que pouvois-je faire de plus? & » n'y va-t-il pas encore plus de mon

» intérêt que du vôtre, de passer » en Castille? D'ailleurs ai-je rien » fait sans avoir demandé l'avis de » tout le monde? Si vous jugez qu'il » y ait encore quelque chose de » mieux à faire, voyez entre vous » ce qui convient à nôtre situation » présente, & vous me trouverez » toujours très-disposé à tout ce qui » dépendra de moi pour votre satis- » faction ». 1505.

Ce discours, tout raisonnable qu'il étoit, ne contenta point, parce qu'on n'écoute guère la raison, quand une fois on a levé l'étendard de la rebellion. Porras, qui se croyoit appuyé à la Cour, reprit brusquement la parole, & dit : « Qu'il ne » s'agissoit plus de discourir, mais » de s'embarquer sur l'heure, qu'il » vouloit aller en Castille, & que » ceux qui ne voudroient pas le sui- » vre, pouvoient rester à la garde de » Dieu ». Il s'éleva aussitôt un bruit confus de gens qui crioient : *Nous vous suivrons*. Chacun se déclara, & tous se mirent à crier : les uns, *Castille, Castille ;* les autres : *Seigneur Capitaine, que faisons-nous?* quelques-

CLII. Insolence de Porras & de ses Complices.

uns répondirent à ces dernières pa-
1505. roles, *qu'ils meurent*. L'Adelantade parut avec un esponton à la main : Porras se retira, & se saisit de dix canots, que l'Amiral avoit achetés des Indiens ; & il y eut tant de presse à le suivre, que les malades furent presque les seuls qui resterent auprès de l'Amiral.

CLIII. Désordres qu'ils causent partout, ils portent la violence & la cruauté à l'excès.

Dès le jour même les révoltés s'embarquèrent, & prirent le chemin de la pointe orientale de l'Isle, commettant par-tout de grandes violences sur leur route, prenant de force tout ce qu'ils trouvoient chez les Indiens, & leur disant d'aller se faire payer par l'Amiral, ou de le tuer, s'il refusoit de les satisfaire : aussi-bien, ajoutoient-ils, vous n'avez guère que ce moyen de sauver votre vie, car cet homme est bien résolu de vous exterminer tous, comme il a fait les peuples qu'il a rencontrés sur ses pas. Arrivés à l'extrêmité de l'Isle, les séditieux entreprirent d'abord de traverser, quoique la mer fût fort agitée : mais ils n'avoient fait que peu de lieues, lorsque leurs canots s'emplirent

d'eau : pour les alléger, ils jettèrent leurs hardes à la mer ; & cela ne suffisant pas encore, ils se déterminèrent à se défaire des Indiens qu'ils avoient embarqués pour ramer. Ces malheureux voyant des épées nues, & quelqu'uns de leurs compagnons déja étendus à leurs pieds, sautèrent dans l'eau ; mais après avoir nagé quelques tems, ils demandèrent en grace qu'on leur permît de se délasser un peu en tenant le bord du canot. On ne leur répondit qu'à coups de sabres, qu'on déchargoit sur ceux qui s'approchoient de trop près, & plusieurs se noyerent. Le vent augmentoit toujours, & la mer devint si grosse, que les séditieux furent enfin contraints de regagner la terre au plus vîte. 1505.

CLIV. Ils continuent à ravager le pays.

Ayant délibéré sur le parti qu'ils avoient à prendre, & en ayant proposé plusieurs, qui ne pouvoient être inspirés que par la révolte & le désespoir, ils s'en tinrent à tenter une seconde fois le passage ; & en attendant que la mer fût moins agitée, ils se répandirent dans les bourgades voisines, où pendant six

semaines ils commirent des excès incroyables.

1505.

CLV. Sage conduite de l'Amiral.

La conduite de l'Amiral à l'égard des Indiens étoit bien différente, il faisoit garder à ses gens une très-exacte discipline, qu'il adoucissoit par des attentions infinies sur leurs besoins. D'ailleurs il ne prenoit jamais rien des Sauvages qu'en payant; aussi conserva-t-il long-tems leur amitié. Mais comme ces Indiens n'étoient pas accoutumés à faire de grandes provisions, ils se lassèrent bientôt de nourrir des faméliques, qui les exposoient eux-mêmes à manquer du nécessaire. Les discours que les mutins avoient tenus des prétendus desseins de l'Amiral, avoient fait quelque impression sur l'esprit des Indiens; de sorte qu'ils commencèrent de s'éloigner, & que l'Amiral avec ses gens se vit à la veille de mourir de faim. Pour se tirer d'un aussi mauvais pas, Colomb s'avisa d'un stratagême qui lui réussit.

Il devoit y avoir bientôt un éclipse de lune; l'Amiral envoya dire à tous les Caciques des environs, qu'il avoit une chose de grande con-

séquence à leur communiquer. Ils se rendirent auprès de lui ; & il commença par leur faire de grands reproches sur leur dureté à son égard ; puis prenant un ton assuré : vous en serez bientôt rudement punis, ajouta-t-il, je suis sous la protection d'un Dieu puissant qui me vengera : & n'avez-vous pas vu ce qu'il en a coûté à ceux de mes soldats qui ont voulu secouer le joug de mon obéissance ? Quels dangers n'ont-ils pas couru, en voulant passer à l'Isle Haïti, tandis que ceux que j'y ai envoyés ont traversé sans peine ? Bientôt vous serez un exemple bien plus terrible de la vengeance du Dieu des Espagnols ; & pour preuve de ce que je vous dis, vous allez voir dès ce soir la lune rougir, puis s'obscurcir, & vous refuser sa lumière ; mais ce ne sera là que le prélude de vos malheurs, si vous ne profitez de l'avis que je vous donne.

1505.

CLVI. Stratagême qui lui réussit.

Quelques heures après l'éclipse commença à paroître, & aussitôt les Barbares épouvantés & poussant des cris effroyables, allèrent se

CLVII. Eclypse de lune.

1505. jetter aux pieds de Colomb, le conjurant de détourner de deſſus leurs têtes les maux dont ils ſe croyoient menacés. L'Amiral ſe fit un peu prier, & puis paroiſſant tout-à-coup ſe radoucir : vous en ſerez quittes cette fois, leur dit-il, pour la peur : je vais prier mon Dieu de faire reparoître la lune. En diſant cela, il s'enferme, tandis que les Indiens recommençoient à jetter des cris épouvantables. Peu de tems après l'éclipſe commençant à perdre, les Indiens ſe raſſurerent, & ne demeurerent pas moins perſuadés que cet étranger diſpoſoit à ſon gré de toute la nature. Auſſi eurent-ils toujours un grand ſoin de lui fournir des vivres, & d'éviter de lui donner le moindre ſujet de mécontentement.

CLVIII. Conduite d'Ovando envers l'Amiral.

Ovando de ſon côté penſa enfin à donner de ſes nouvelles à l'Amiral. Il lui envoya Diegue d'Eſcobar, qui ayant mouillé l'ancre à quelque diſtance des navires de Colomb, deſcendit ſeul à terre, fit débarquer un baril de vin & un cochon, rendit à l'Amiral une lettre d'Ovando;

& s'étant un peu éloigné, éleva la voix & lui dit, que le Gouverneur Général avoit été fort sensible au récit de ses malheurs; qu'il étoit mortifié de ne pouvoir pas encore le tirer de sa triste situation; mais qu'il le prioit d'être assuré qu'il faisoit pour cela toutes les diligences possibles; le priant cependant d'agréer cette légère marque de son amitié. En achevant ces mots, Escobar se retira & s'embarqua sur le champ. 1505.

CLIX. Ce qu'il y avoit d'odieux.

Quoi qu'en puisse dire l'Historien Herrera, pour justifier le procédé d'Ovando, tous les gens sensés le regarderent comme une insulte faite à Colomb, moins encore pour la modicité du présent, que par le choix qu'il avoit fait de son envoyé: Escobar avoit été complice de la révolte de l'Alcaïde Roldan, & il n'avoit évité la potence, à laquelle il avoit été condamné, que par la faveur de Bovadilla, autre ennemi de Colomb. Tout cela n'empêcha point que l'Amiral ne fît à la lettre & au compliment d'Ovando, une réponse fort honnête, le priant de

1505. nouveau de favoriser en tout Mendès & Fieschi ; & il lui donna avis de la révolte de Porras.

CLX. Nouveaux emportemens de Porras, que les politesses mêmes irritent.

Il tenta ensuite d'engager, par la voie de la douceur, les mutins à rentrer dans leur devoir ; il leur fit communiquer les bonnes nouvelles qu'il venoit de recevoir, & leur fit part du petit présent. Mais jamais honnêteté ne fut plus mal reçue : Porras jura qu'il ne se fieroit de sa vie à Colomb, qu'il continueroit à vivre comme il faisoit ; & qu'au reste, ses gens ayant été obligés de jetter à la mer toutes leurs hardes & toutes leurs marchandises, il convenoit que l'Amiral partageât avec eux ce qui pouvoit lui en rester. Les envoyés de Colomb répondirent que ce n'étoit pas là des propositions à faire à un Général : & Porras repliqua en fureur, que si on ne vouloit pas lui donner de bonne grace ce qu'il demandoit, il iroit le prendre de force ; & se retournant vers ses complices, il ajouta qu'il falloit que Colomb fût un magicien, & que cette barque, qui avoit paru & disparu comme un

éclair, étoit ſans doute un pur effet de ſes preſtiges : mais qu'il iroit bientôt le viſiter l'épée à la main, & qu'il verroit ſi ſes charmes étoient aſſez puiſſants pour en émouſſer la pointe. 1505.

CLXI. Il vient les armes à la main attaquer le quartier de ſon Général ; il bleſſe Don Barthelemy, qui le fait ſon priſonnier, & diſſipe la troupe des factieux.

Il ne tarda pas en effet de paroître en armes juſqu'à un quart de lieue des navires, réſolu de ſe ſaiſir de tout ce qu'il trouveroit à ſa bienſéance. Quelques-uns ont écrit qu'il envoya même défier l'Amiral. Colomb étoit malade à ne pouvoir quitter le lit : il frémit d'indignation ; mais quelque outré qu'il fût de l'inſolence des ſéditieux, en envoyant Dom Barthelemi contre eux avec cinquante hommes, il lui recommanda d'offrir d'abord la paix, & une amniſtie à tous ceux qui mettroient bas les armes. Les mutins ne lui en donnèrent pas le tems : à peine Porras eut-il apperçu la troupe de Dom Barthelemi qu'il vint fondre ſur elle, avec moins d'ordre que de fureur. Une décharge faite à propos ſur les rebelles, en jetta quelques-uns par terre, & arrêta la fougue des autres. Le ſeul Porras n'en pa-

rut point étonné, il courut à l'Adelantade, & d'un coup de sabre il lui fendit son bouclier en deux, & ne le blessa que légerement à la main. Dom Barthelemi, qui se possédoit mieux, le saisit par le corps & le fit son prisonnier. Il tourna ensuite ses armes contre ceux qui paroissoient vouloir encore faire résistance, & il en tua plusieurs. Cette victoire ne lui coûta qu'un seul homme; & l'on peut dire que sa valeur sauva l'Amiral d'un des plus grands dangers qu'il eût encore couru.

1505.

CLXII. Terreur des sauvages; retour des séditieux, qui s'humilient devant leur Général.

On rapporte que les Insulaires, fort surpris de voir étendus par terre & sans mouvement ces hommes qu'ils croyoient immortels, s'approcherent des cadavres, & comme ils eurent par hazard touché la playe d'un d'eux, qui n'étoit que blessé, celui-ci se leva tout-à-coup, en criant d'une manière terrible, ce qui causa un si grand saisissement dans l'ame de ces sauvages, qu'ils se mirent à fuir, comme si tous les morts se fussent mis à leurs trousses. Cependant ceux des séditieux qui avoient pris la fuite, se trouvant

ſans chef, & ne ſçachant plus que devenir, prirent le parti d'aller ſe jetter aux pieds de l'Amiral, & lui promirent avec ſerment de lui être déſormais obéiſſans & fidèles. Il les reçut avec bonté; mais ne jugeant pas à propos de les garder ſur ſes navires, ni de leur permettre aucun commerce avec les autres, il leur donna un Commandant, ſur la ſageſſe duquel il crut pouvoir ſe repoſer; leur fit délivrer quelques marchandiſes pour les aider à ſubſiſter, & leur permit de s'établir où bon leur ſembleroit, en attendant qu'on vînt les chercher pour les conduire à S. Domingue. 1505.

CLXIII. L'Amiral reçoit deux vaiſſeaux, & s'embarque pour Saint-Domingue.

Enfin, après une année entière de délais affectés, Ovando fit partir pour la Jamaïque une caravelle, ſous la conduite de Salzedo, ancien ſerviteur de Colomb; & le navire que Dieguo Mendès avoit freté aux dépens de l'Amiral. Ces deux vaiſſeaux heureuſement arrivés au port, l'Amiral s'embarqua auſſitôt avec tout ſon monde; mais il eut bien de la peine, à cauſe des vents contraires, à gagner la *Beata*, qui eſt

1505. à vingt lieues d'Yaquimo. Il ne voulut pas aller plus loin sans en avoir eu l'agrément du Gouverneur Général ; non-seulement il l'obtint, mais Ovando, ayant sçu qu'il paroissoit à la vue du port, vint lui-même à la tête de toute la noblesse, le recevoir à la descente de son navire, le logea chez lui, & le regala splendidement. L'Amiral étoit parti de la Jamaïque le 28 Juin, & il n'entra dans la Ville de S. Domingue que le 13 du mois d'Août.

CLXIV. Indigne conduite d'Ovando envers l'Amiral, qui sort de Saint-Domingue.

Ovando, qui se faisoit sans doute violence, pour se montrer si poli envers l'Amiral, déposa bientôt ce personnage. Celui-ci avoit laissé sur son bord François Porras, qu'il prétendoit mener en Espagne les fers aux pieds, ainsi qu'il l'avoit bien mérité : cependant le Gouverneur Général se le fit livrer, prétendant que c'étoit à lui de connoître de son crime ; & il ne l'eut pas plutôt entre les mains, qu'il lui donna la liberté. Il fit plus, il déclara qu'il vouloit informer sur tout ce qui s'étoit passé à la Jamaïque, & voir qui avoit tort, ou de ceux qui s'étoient

ſoulevés, ou de ceux qui étoient demeurés fidèles à leur Amiral. Une injuſtice ſi criante ne fit pas ſortir Colomb de ſon caractère : il ſe contenta de dire avec aſſez de modération, que les droits de ſon Amirauté ſeroient réduits à bien peu de choſe, s'il ne pouvoit pas juger un de ſes Officiers, qui s'étoit révolté contre lui, ſur ſon propre bord ; & il ſe hâta de ſortir de l'Iſle. Ayant frété deux navires, il donna le commandement de l'un à ſon frère, & le 12 de Septembre il appareilla pour l'Eſpagne.

1505.

CLXV. Mort de la Reine Iſabelle, généralement regrettée pour ſes grandes qualités.

La navigation ne fut pas gracieuſe, il eut bien des contretems ; mais enfin il arriva heureuſement à San-Lucar vers la fin de l'année ; & s'étant auſſitôt rendu à Seville, la première nouvelle qu'il y apprit, fut la mort de la Reine Iſabelle de Caſtille. Ce coup mit le comble à toutes ſes anciennes diſgraces, & les lui fit preſque oublier.

Ce fut à Medina d'el Campo que mourut Iſabelle le 9 de Novembre 1504. Toute l'Eſpagne pleura longtems une Princeſſe, qui avoit égalé

les plus grands Rois, par ſes quali-
1505. tés perſonnelles, & dont la gloire avoit comme effacé celle de tous les Souverains de ſon ſiécle, par la ruine des Maures en Eſpagne, par la conquête de Grenade, & la découverte du Nouveau Monde. Ce n'eſt point la flatter, que de reconnoître qu'il n'a pas tenu à elle, que cette découverte n'ait été pour tous les Américains, la ſource d'autant de biens, qu'elle leur a cauſé de maux. En les aſſujettiſſant à ſa Couronne, Iſabelle n'avoit d'autres vues que d'en faire des Chrétiens : elle ne recommanda rien tant à ceux qu'elle leur envoyoit, que de les traiter comme les Caſtillans mêmes, & de s'appliquer avec zèle à leur inſtruction : elle n'a jamais fait paroître plus de ſévérité, que contre ceux qui avoient contrevenu à ſes ordres ſur cet article. On a vu ce qu'il en avoit coûté à Colomb, pour avoir ôté la liberté à quelques Indiens; cependant elle l'aimoit, connoiſſoit ſon mérite, & ſçavoit apprécier ſes ſervices. On ne douta point en Eſpagne, que ſa mort ſeule n'eût

n'eût épargné un châtiment exemplaire, pour le cruel maſſacre de Xaragua, dont la Reine n'avoit appris la nouvelle qu'avec un chagrin extrême : auſſi recommanda-t-elle à Ferdinand de rappeller cet Officier & de le punir : le bon traitement des Indiens fut la choſe ſur laquelle elle inſiſta davantage dans ſon teſtament. Si tous les peuples de l'Amérique eurent un juſte ſujet de regretter cette Princeſſe, ils ne furent ni conſolés, ni dédommagés de ſa mort par celle de Chriſtophle Colomb. 1506.

CLXVI. Mort de Chriſtophle Colomb.

Ce fut le 20 de Mai 1506, que mourut à Valladolid cet homme, preſqu'auſſi célèbre par ſes diſgraces que par ſes dignités ; & plus connu encore par ſes excellentes qualités, que par ſes défauts. Il en avoit, ſans doute, des défauts, & dans une vie toujours traverſée, il a fait quelques fautes que nous n'avons point diſſimulées ; mais ſes talens & ſes vertus compenſoient bien en lui ce qu'on pouvoit lui reprocher de vicieux ou de défectueux. Ayant paſſé ſans milieu de l'état de ſimple Pilote, à une condition

1506. où il ne voyoit au-dessus de lui que le Trône, il parut un peu trop jaloux de son autorité, & il ne fit pas toujours assez d'attention qu'il commandoit à des gens qui n'obéissoient pas volontiers à un étranger. On ne peut nier que dans quelques occasions, il n'ait traité les Indiens avec trop de sévérité; mais il fut toujours éloigné de les molester de gayeté de cœur. Trop persuadé peut-être qu'ils étoient nés pour être les esclaves de leurs conquérans, il cessoit d'être leur ennemi dès qu'il les voyoit soumis. Il ne négligeoit ni leur conservation, ni leur instruction; & il ne tint pas à lui qu'ils ne devinssent tous Chrétiens. Son amour de l'ordre & de la discipline lui fit porter quelquefois la rigueur, tant à l'égard des Espagnols que des Indiens, un peu plus loin qu'il ne convenoit dans de nouvelles Colonies. On reconnoit néanmoins que tout cela procédoit moins du vice du cœur, que du zèle pour le bien public.

CLXVII. Loué par ses envieux mêmes.

C'est la justice que ses envieux mêmes lui ont rendu après sa mort,

Les plus illustres Historiens Espagnols se font un devoir de publier, que Colomb joignoit à des talens supérieurs, beaucoup de probité, beaucoup de religion, & une piété solide. Oviedo ne craignit point de dire à Charles-Quint, que si on lui eût érigé une statue d'or, on n'eût rien fait de trop. Peu d'hommes se sont fait un aussi grand nom, & à plus juste titre. 1506.

On ne dira pas la même chose de la plûpart des conquérans, qui ont paru dans l'Amérique après Colomb, ou dès son vivant. Leurs excès ont effacé, ou fait oublier même, la sévérité que ce premier conquérant s'étoit permise quelquefois. La conduite d'Ovando justifioit celle de l'Amiral; mais cette conduite, toute repréhensible qu'elle étoit, n'empêchoit pas alors que ses créatures, sur-tout les ennemis des Colombs, ne fissent perpétuellement l'éloge d'Ovando, & dans la Cour de Castille, & dans l'Amérique même. On ne cessoit de relever avec exagération son habileté, son désintéressement, son zèle pour le ser-

CLXVIII. Son Successeur lui ressemble peu.

vice du Roi, pour l'honneur de la
1506. Religion, & pour le ménagement des Indiens. Ces deux derniers points étoient non-ſeulement bien outrés, mais entiérement faux : & tout ce qu'on a vu juſqu'ici montre fort clairement que ce Gouverneur Général ne penſa jamais ſérieuſement ni à la conſervation des Inſulaires, ni à leur converſion. Selon l'expreſſion de Barthelemi de l'As-Caſas, Ovando n'avoit pas plus de zèle pour le ſalut de ces malheureux, que s'ils euſſent été des animaux entiérement dépourvus de raiſon ; & néanmoins il vouloit perſuader le Roi qu'il n'avoit rien plus à cœur. Ferdinand de ſon côté ne ceſſoit de lui recommander cet article ; & ſur les réponſes qu'il en reçevoit, il ne doutoit point que la plûpart des Indiens ne fiſſent déja profeſſion du Chriſtianiſme, & que toute l'Iſle ne devînt bientôt Chrétienne. Le Gouverneur Général trompoit donc ſon Roi, déshonnoroit la Religion, & exterminoit ſans miſéricorde les peuples qu'il ne devoit que ſoumettre, & leur procurer de bonnes inſtructions.

C'étoit par ſon ordre, & ſous les plus légers prétextes qu'on les pourſuivoit par-tout avec le fer & le feu. Ceux qui ne périſſoient pas ſous les pieds des chevaux, ou par les dents des dogues, on les réduiſoit à un dur eſclavage, & on les excédoit de travail, tandis qu'on négligeoit de les inſtruire des vérités de la Religion, & qu'on leur refuſoit même le tems de ſe rendre aux inſtructions. Le peu de Miniſtres, Eccléſiaſtiques & Religieux de S. François, qui ſe trouvoient alors dans l'Iſle, n'avoient garde de négliger eux-mêmes cette partie eſſentielle de leur devoir; mais quels fruits pouvoient-ils ſe promettre de leur miniſtère, auprès de ces Sauvages ainſi opprimés & ſcandaliſés? Quand ils auroient eû beaucoup plus de liberté de les catéchiſer, auſſi ſouvent & auſſi long-tems qu'il étoit néceſſaire pour les faire entrer dans l'eſprit de l'Evangile, étoit-il facile, étoit-il même poſſible de leur faire entendre que la ſainteté du Chriſtianiſme défend les violences, l'injuſtice, la cupidité, la rapine,

1506.

CLXIX. Conduite d'Ovando, non moins injuſte envers les Indiens, qu'injurieuſe à la Religion.

1506. la vengeance, & nous commande d'aimer le prochain comme nous-mêmes? Comment des hommes idolâtres se seroient-ils laissés persuader, que le Christianisme fait un devoir capital de toutes ces vertus, qu'ils ne retrouvoient point dans les Chrétiens leurs vainqueurs; ou qu'il défend & punit sévérement tous ces vices, tous ces crimes, qu'ils ne pouvoient s'empêcher de voir dans la personne de leurs oppresseurs, & dont ils étoient les malheureuses victimes?

CLXX. Peu de véritables conversions dans l'Amérique, pendant les quinze premières années de sa découverte.

Ne soyons donc point surpris de trouver si peu de véritables conversions dans ces Provinces conquises, durant les quinze ou seize premières années, depuis qu'on en avoit fait la découverte. Nous l'avons déja remarqué, le plus précieux fruit du Ministère Evangélique, dans ces commencemens, fut presque tout en faveur de ces petits & heureux Indiens, qui avant que de connoître le mal, moururent avec la grace du Baptême. Nous verrons dans la suite que quelques-autres avoient profité des instruc-

tions, mais ils étoient en fort petit nombre, & ce ne fut que vers l'an 1509 ou 1510, après le rappel d'Ovando, & l'arrivée de quelques nouveaux Miniſtres courageux, que cette Miſſion commença à prendre une nouvelle face : ce qu'il faut entendre de l'inſtruction, & de tous les autres exercices de la piété chrétienne : car ni le zèle, ni toute l'intrépidité des plus ſaints Miſſionnaires ne purent donner des bornes à la cupidité des Conquérans, ni arracher les pauvres Indiens à leurs violences. 1506.

Les mauvais traitemens continuèrent toujours : on croyoit même pouvoir le faire plus impunément depuis la mort de la Reine Iſabelle. Tous les ravages, toutes les cruautés qu'Ovando avoit déja exercées dans la Province de Xaragua, il les renouvella dans celle de Higuey. Il lui falloit un prétexte : il le trouva.

On a déja dit que Jean d'Eſquibel, après avoir forcé *Cotubanama*, Roi ou Cacique de Higuey, à recevoir la loi, il lui avoit impoſé un

1506.

CLXXI.
Traité entre les Espagnols & un Cacique. Les Castillans l'observent mal, & les Indiens se révoltent.

tribut, qui, selon l'usage établi par la seule volonté des vainqueurs, devoit se payer rigoureusement tous les trois mois. Une des conditions du traité, fait avec ce Cacique, étoit que ses Sujets laboureroient une certaine étendue de terrein au profit du Domaine; mais qu'on ne pourroit point les contraindre à porter eux-mêmes à Saint Domingue les grains qu'ils recueilleroient, qu'ils les livreroient sur les lieux à ceux qui seroient commis pour les recevoir. L'Officier Espagnol qui commandoit dans un des forts qu'Ovando avoit eu soin de faire bâtir dans cette Province, méprisa la clause du traité, quoique bien expresse, & voulut obliger les Indiens de charrier eux-mêmes les grains jusqu'à la Capitale; & comme d'ailleurs ses soldats vivoient eux-mêmes d'une manière très-licentieuse, & commettoient bien des désordres dans la Province, sans qu'il pensât à y remédier, les malheureux Indiens, après bien des plaintes inutiles, ne consultant que leur désespoir, allerent tumultuairement

attaquer la forteresse, la brûlerent, & massacrerent la garnison, dont il ne s'échappa qu'un soldat. 1506.

CLXXII. On les poursuit à outrance.

Sur cette nouvelle, le Gouverneur Général fait assembler toutes les milices répandues dans les principales Villes, choisit ses Officiers, & donne à Jean d'Esquibel le commandement général de l'armée, forte de 400 hommes. On leva encore dans la Province d'Yacayagua, qui confine à celle d'Higuey, un grand nombre d'Indiens aguerris, qui se joignirent aux Castillans, & leur furent d'un très-grand secours. Il s'agissoit d'aller attaquer l'ennemi sur les plus hautes montagnes, où ils s'étoient cantonnés : les routes qui y conduisent ne sont pas aisées à connoître, & il ne fut jamais possible d'obliger, même à force de tourmens, aucun des prisonniers que firent les Espagnols, à leur servir de guide.

CLXXIII. Suites du désespoir de ces malheureux.

On vit quelques-uns de ces fuyards, qui blessés à mort par les arbaletes de leurs ennemis, s'enfonçoient de rage leurs propres fléches dans le corps, & après les avoir retirées,

1506. les prenoient avec les dents, les mettoient en morceaux, & les jettoient contre les Castillans, croyant s'être bien vengés par cette espéce d'insulte. Quelques-autres ayant été faits prisonniers, & leurs vainqueurs les obligeant de courir devant eux pour leur montrer le chemin, se précipitoient sur des pointes de rochers, & périssoient pour n'être pas forcés de trahir leurs frères, en servant leurs ennemis. Il y en eut un, qui s'étant avancé à la tête de l'armée, osa bien défier un Espagnol, nommé Alexis Gomez, qui ne put jamais lui porter un seul coup : ce fut un spectacle fort singulier, de voir un homme tout nud, un arc & une fléche à la main, voltiger autour d'un soldat bien armé, & se mocquer des vains efforts qu'il faisoit pour le percer. Ce combat, où il n'y eut point de sang répandu, réjouit long-tems les spectateurs : enfin l'Indien se lassa, & se rejoignit à ses gens, qui le reçurent avec de grandes acclamations.

CLXXIV. Cette guerre finit par le

Il y eut plusieurs autres rencontres, où les Insulaires montrerent

aſſez de réſolution & de conduite, pour faire comprendre qu'il falloit déſormais peu de choſe pour les aguerrir tout-à-fait. Mais enfin Cotubanama ayant été pris, la guerre fut terminée. Ce malheureux Cacique ſe croyoit fort en ſûreté dans l'Iſle de Saona, où il s'étoit fait une eſpéce de labyrinthe : on ne laiſſa pas de l'y découvrir, on le mena à S. Domingue, où Ovando le fit pendre. Tel fut le ſort du dernier Roi de l'Iſle Eſpagnole; la plûpart des autres Souverains & des Seigneurs particuliers n'en avoient pas eû un plus heureux : & la condition des peuples ſubjugués devenoit tous les jours pire.

1506. ſupplice du dernier Souverain de l'Iſle.

La Cour de Caſtille n'avoit conſenti, qu'on obligeât chaque Cacique d'envoyer ſes Sujets travailler aux mines, qu'à la charge qu'ils n'iroient que tour-à-tour, & qu'on les payeroit de leur travail. Le Gouverneur Général regla d'abord ce ſalaire à ſi peu de choſe, qu'il montoit à peine à une demie piaſtre par mois. Tout modique qu'étoit ce payement, on le retrancha tout-à-

CLXXV. On rend le joug toujours plus peſant, & on trompe la Cour de Caſtille.

1507. fait après le ſuccès de la dernière guerre, & dès lors le travail ne fut plus limité : bientôt tous les Indiens, ſans diſtinction d'âge, de ſexe, de condition, y furent condamnés. On ſent quel devoit être leur déſeſpoir ; mais leurs cris & leurs gémiſſémens ne pouvoient être portés juſqu'à la Cour de Caſtille. On y écrivoit au-contraire, que rien ne pouvoit être mieux reglé que la Colonie, que la Police & la juſtice s'y adminiſtroient avec exactitude, que l'on n'y ſouffroit aucun déſordre, & que tout le monde étant occupé, perſonne ne ſe plaignoit.

CLXXVI. Richeſſes transportées chaque année de St. Domingue en Eſpagne.

Les richeſſes immenſes qu'on faiſoit paſſer de Saint-Domingue en Eſpagne, parloient encore en faveur d'Ovando, & rendoient croyable tout le bien que ſes créatures, ou ſes flatteurs, publioient de lui. Il ſe faiſoit en ce tems-là, & dans la même Iſle, quatre fontes d'or chaque année : l'une produiſoit cent dix, ou cent vingt mille marcs d'or ; une autre cent vingt-cinq, ou cent trente, & quelquefois cent qua-

rante mille ; enſorte que l'or qui ſe tiroit tous les ans de ces mines, montoit à quatre cens ſoixante, ou à cinq cens mille marcs. Il n'eſt donc pas ſurprenant, ni qu'Ovando fût toujours écouté à la Cour, ni que, ſur le bruit qui ſe répandit en Eſpagne, qu'on faiſoit en peu de tems des fortunes conſidérables dans la Colonie, une multitude de Caſtillans s'empreſſât de paſſer dans cet heureux pays, pour y partager tant de tréſors. 1507.

CLXXVII. Les charges & les travaux des Inſulaires croiſſent à proportion que les Conceſſionnaires ſe multiplient.

Bientôt il ne fut plus néceſſaire, à certaines gens, de paſſer la mer pour profiter des richeſſes de l'Amérique. La plûpart des grands Seigneurs & des Miniſtres, demanderent au Roi des départemens dans les Indes, & ils en obtinrent ſans beaucoup de difficulté. Ovando qui prévit d'abord toutes les ſuites de cette libéralité du Prince, voulut s'y oppoſer, mais ces prétentions furent mal-reçues. Les Conceſſionnaires établirent des Procureurs ſur les lieux pour agir en leur nom ; ces Procureurs avoient leur fortune à faire, & à pouſſer les intérêts de

1507. leurs maîtres : les Insulaires en furent la victime, on ne les menageoit en rien, & on se soucioit fort peu qu'ils succombassent sous le travail, parce qu'en vertu des provisions du Roi, on se les faisoit remplacer sur le champ : on ne sçauroit dire combien en peu de mois il périt de ces malheureux, qui furent sacrifiés à la cupidité des grands, & à celle de leurs Intendans.

CLXXVIII. Douze ou quinze cens mille Indiens réduits à soixante mille, dans l'espace de quinze années.

Dès l'année 1507, il ne restoit déja plus dans l'Isle Saint-Domingue qu'environ soixante mille Indiens, c'est-à-dire la vingtième partie de ce qu'on y avoit trouvé quinze ans auparavant, selon ceux qui en mettent le moins ; & comme il s'en falloit bien que ce nombre fût suffisant pour satisfaire l'avarice des Concessionnaires, le Gouverneur Général proposa de transporter les habitans des Isles Lucayes dans celle-ci, sous prétexte que c'étoit l'unique moyen d'instruire dans la Religion ces peuples abandonnés, auxquels il n'étoit pas possible de fournir des Missionnaires en tant d'endroits différens. Ferdinand donna

dans le piége, & la permiſſion ne fut pas plutôt publiée, que pluſieurs particuliers équiperent à leurs frais des bâtimens, pour aller faire des recrues aux Lucayes. Il ſeroit difficile d'imaginer toutes les fourberies qui furent miſes en uſage, pour engager ces pauvres Inſulaires à s'expatrier & à ſuivre leurs tyrans. La plûpart les aſſurerent qu'ils venoient d'une region délicieuſe, où étoient les ames de leurs parens & de leurs amis défunts, qui les invitoient à les venir joindre, pour jouir avec eux d'un torrent de délices. Quarante mille de ces ſauvages furent aſſez ſimples pour ſe laiſſer ſéduire; mais quand ils virent, en arrivant dans la nouvelle Iſle, qu'on les avoit abuſés, ils en conçurent un chagrin qui en fit périr pluſieurs, & porta les autres à entreprendre des choſes incroyables pour ſe ſauver.

1507.

CLXXIX. On veut réparer cette perte par une nouvelle injuſtice, & on ſurprend une permiſſion de la Cour.

Un navire Eſpagnol en rencontra une troupe à cinquante lieues en mer dans une pirogue, au tour de laquelle ils avoient attaché des calebaſſes pleines d'eau douce. Ils touchoient preſque à leur Iſle, lorſ-

CLXXX. A la fourberie on ajoute la violence, & on réuſſit à dépeupler les Iſles Lucayes, comme on avoit

1507. déja dépeuplé l'Isle Espagnole.

qu'ils firent cette malheureuse rencontre, qui les remit dans leur premier esclavage. Lorsque l'artifice & les fourberies ne furent plus de mise, on employa la violence pour arracher à leur terre natale les habitans des Lucayes : ainsi au bout de quelques années, ces Isles furent absolument désertes ; & comme elles sont la plûpart assez stériles, elles n'ont fait envie à personne. Cependant la maison des Colombs commençoit à se relever, & le crédit d'Ovando diminuoit à proportion dans la Cour de Castille.

CLXXXI. D. Diegue, fils aîné de Christophle Colomb, poursuit ses droits en Justice reglée, & gagne son procès. Illustre alliance.

Dom Diegue, l'aîné des fils de Christophle Colomb, poursuivoit avec chaleur les droits qu'il avoit hérités de son pere sur le Gouvernement des Indes. On ne lui disputoit point la qualité d'Amiral; mais on soutenoit qu'il n'avoit aucun droit de prétendre à celle de Vice-Roi. Le jeune Amiral, sans se déconcerter par les difficultés, conjura enfin le Roi de trouver bon qu'il se pourvût en justice. Ferdinand trouva la demande raisonnable ; & Colomb présenta aussitôt au Conseil un

mémoire contenant quarante-deux articles, tous conformes à ce qui avoit été arrêté entre les Rois Catholiques & Christophle Colomb son pere, avant & depuis la découverte des Indes. L'affaire discutée avec toute l'exactitude possible, le droit de l'Amiral fut reconnu incontestable, & il gagna son procès tout d'une voix. Il se procura en même-tems une puissante protection, par son mariage avec Marie de Tolede, fille de Ferdinand de Tolede, frere du Duc d'Albe, cousin germain du Roi Catholique. Le premier effet de cette alliance fut, que ces deux Seigneurs, tout-puissans à la Cour, se mirent d'abord à solliciter fortement en faveur, l'un de son neveu, & l'autre de son gendre.

1508.

CLXXXII. Disgrace & imprudence d'Ovando, qui est révoqué.

Ovando fut en conséquence révoqué, & le jeune Amiral nommé pour le remplacer, avec la même autorité, les mêmes privileges & les mêmes appointemens, qu'avoit eus Christophle son pere. Quoiqu'on ne lui eût pas attribué expressément la qualité de Vice-Roi, on le trouve néanmoins quelquefois ainsi nommé

1508. dans les Hiſtoriens, & Dona Maria de Tolede ſon épouſe, n'eſt jamais appellée que *Vice-Reine*: c'étoit ſans doute des titres d'honneur, qu'on leur donnoit ſans conſéquence, en faveur d'une alliance qui l'uniſſoit de ſi près à la Maiſon Royale. Quant à Ovando, ſa diſgrace ne fut pas ſeulement le fruit du crédit des protecteurs de Don Diegue, il ſe la procura lui-même (ou du moins il l'avança beaucoup) par une imprudence, qu'on n'excuſe pas dans un homme qui devoit connoître la Cour & les Miniſtres. Il s'étoit brouillé avec le Roi & avec Fonſeca, qui de l'Evêché de Cordoue étoit encore paſſé dans celui de Palentia. Ce Prélat avoit fait donner par le Roi le Gouvernement de la Citadelle de S. Domingue à Chriſtophle de Tapia, ſa créature. Tapia, en arrivant à la Capitale, trouva la place priſe, parce que Ovando l'avoit donnée à Diegue Lopez de Salſedo ſon neveu. Tapia ne laiſſa pas de préſenter ſes proviſions au Gouverneur Général, qui les mit par reſpect ſur ſa tête, & en les lui

rendant, lui dit : » J'informerai le » Roi de cette affaire, & je ne ferai rien que ce qui me paroîtra » le mieux pour le service de Son » Altesse ». 1508.

CLXXXIII. Autre témérité de ce Gouverneur.

Il écrivit en effet au Roi, pour lui représenter que Tapia étoit déja pourvû d'une charge, qui étant très-lucrative, devoit lui suffire : & que d'ailleurs la Citadelle de S. Domingue étoit son ouvrage, qu'il étoit bien naturel qu'il pût disposer de son Gouvernement, d'autant plus qu'on ne lui avoit jamais disputé le droit de nommer à ces sortes de places. Quelque tems après, Tapia ayant mal parlé du Gouverneur Général, il fut mis en prison dans la forteresse même, & bientôt après envoyé prisonnier en Espagne. L'Evêque de Palentia le fit déclarer innocent, & engagea le Roi à nommer François de Tapia son frere, au Gouvernement de la forteresse de S. Domingue. Ovando ressentit vivement cette mortification qu'il s'étoit attirée ; mais il n'en devint pas plus souple à l'égard du Ministre, ce qui acheva de le perdre.

1509.

CLXXXIV. Le nouvel Amiral arrive à St. Domingue.

Le nouvel Amiral s'étant cependant rendu à Seville avant la fin de 1508, le Roi l'y suivit de près, & lui donna plusieurs audiences particulières, où il entra dans un grand détail de tout ce qui concernoit les Indes. Mais il ne lui recommanda rien tant que d'établir la Religion, & sur-tout d'attirer par les voies les plus efficaces ces peuples au Christianisme. De Seville, Dom Diegue passa à San-Lucar, & il s'y embarqua le 9 de Juin 1509, avec sa femme, son frere Dom Fernand, ses deux oncles, quantité de noblesse, beaucoup d'Officiers, & un bon nombre de Demoiselles, qui étoient à la suite de la Vice-Reine. Le voyage fut heureux, & la flotte mouilla dans le Port de Saint-Domingue le 10 de Juillet.

CLXXXV. Sa nombreuse famille & sa suite donnent un grand lustre à la Colonie.

L'arrivée du nouveau Gouverneur Général & de sa nombreuse famille donna à la Colonie un lustre qu'elle n'avoit pas encore eu. Les Demoiselles nouvellement arrivées, & bientôt mariées aux plus riches Habitans, contribuerent beaucoup à adoucir les mœurs de ces

anciens Colons, devenus déjà presqu'à moitié sauvages. Mais divers accidens arrivés coup sur coup, & dans lesquels les Espagnols furent assez heureux pour reconnoître la main de Dieu qui les frappoit, servirent encore davantage à les faire rentrer en eux-mêmes, & à reprendre leurs premiers sentimens de Religion, dont ils ne conservoient guère que de fort légères traces. 1509.

CLXXXVI. Fléaux qui humilient les Castillans, sans les convertir.

Dans le mois d'Août 1508, un ouragan avoit fait périr à la côte jusqu'à vingt navires. Au mois de Juillet 1509, il en survint un autre qui fit des dégats incroyables, & renversa une grande partie des maisons de la Capitale. Les Indiens eux-mêmes regardoient ces coups extraordinaires comme des effets de la colere du Ciel; ils le publioient partout, & assuroient unanimement qu'avant l'arrivée des Espagnols, les ouragans étoient très-rares sur leurs côtes. Ce qu'il y eut de fâcheux, c'est que la plûpart des Castillans, en reconnoissant que Dieu les punissoit, bornerent presque tout leur changement de vie à faire

1509. bâtir de belles Eglises, & à les orner fort richement, sans ouvrir les yeux sur leurs cruautés & leurs dissolutions, sans se rendre justice sur leurs excès les plus crians, & sans en rendre aucune aux misérables Insulaires. Les départemens continuoient toujours à les épuiser, ou à les anéantir, & personne n'élevoit la voix en leur faveur. On sentoit néanmoins que l'intérêt commun étoit de les conserver : on ne pouvoit ni guère profiter de leurs richesses, ni subsister dans le pays que par leur travail; mais pour qu'il fût de durée, il auroit dû être modéré, & l'excessive cupidité ne connoît pas de modération.

CLXXXVII. Nouveaux expédiens pour peupler l'Isle désolée.

Après qu'on eut presqu'entiérement dépeuplé l'Isle de ses anciens Habitans, il fallut nécessairement en chercher ailleurs. Nous avons vu que les courses des Castillans dans les petites Isles Lucayes, n'avoient pas eu un grand succès pour remplir leur objet. Celles qu'ils firent depuis contre des peuples (vrais ou prétendus Caraïbes) donnèrent lieu à bien des cruautés, des excès, des

tyrannies, & ne réussirent pas mieux : nous en verrons plus d'une preuve. Il fallut enfin en venir aux negres ou noirs d'Afrique. On avoit déja commencé d'en introduire quelques-uns dans les Indes; mais ils n'y étoient encore que tolérés, & il y avoit même un Edit du Roi Catholique contre cette nouveauté, parce qu'on craignoit que la nation des Negres, qui paroissoit indocile & fiere, ne se révoltât, si elle se multiplioit, & n'entraînât les Insulaires dans sa révolte. 1509.

CLXXXVIII Bonnes & mauvaises qualités des Negres.

La nécessité obligea de s'en servir, & l'expérience fit connoître que les mêmes vices ne sont pas communs à tous les Negres. On éprouva d'abord qu'un Negre fait autant de besogne que six Indiens, qu'il s'accoutume bien plutôt à l'esclavage, pour lequel il paroît né, se contente de peu de chose pour vivre, & en se nourrissant mal, ne laisse pas d'être fort & robuste. Mais on ne peut pas assurer la même chose de tous, parce que les bonnes ou les mauvaises qualités qui se trouvent plus ordinairement dans

1509. les Negres de certains pays, ne se trouvent pas de même dans la plûpart de ceux qu'on fait venir de quelques autres contrées (1).

CLXXXIX. Différence dans le caractère.

Un Missionnaire du dernier siècle qui avoit long-tems pratiqué les Negres, assure qu'il se passoit peu d'années, qu'il ne vît arriver au seul Cap-François deux à trois mille esclaves, & il nous apprend, sur l'expérience, que les *Bambaras* sont les plus grands, mais voleurs : les *Aradas*, ceux qui entendent mieux la culture des terres, mais les plus fiers : les *Congos*, les plus petits & les plus habiles à la pêche; mais ils désertent aisément : les *Nagos*, les plus

(1) La plûpart des Negres qu'on a continué de transporter dans l'Isle Espagnole, pour servir au travail des mînes & aux autres choses pénibles, sont pris des peuples d'Afrique, fort étendus de l'orient à l'occident le long de la riviere de Niger. Ces misérables vendus aux Espagnols & conduits dans l'Amérique, en perdant la liberté, perdent en même-tems toute espérance de revoir jamais leur pays, appellé communément le pays des Negres, divisé en quatorze grandes Provinces ou Royaumes principaux.

humains :

humains : les *Mondongos*, les moins traitables & les plus cruels : les *Mines*, les plus résolus, les plus capricieux, les plus sujets à se défaire eux-mêmes, de chagrin & de désespoir : les *Sénégalois*, sont de tous les Negres les plus spirituels, les mieux faits, les plus aisés à discipliner, & les plus propres au service domestique. Cependant ils avouent sans façon, qu'un sentiment intime leur dit qu'ils sont une nation maudite, & que par une tradition qui se perpétue parmi eux dans le Sénégal, ils ont appris que ce malheur est une suite du péché de leur *Papa Tam*, qui se mocqua de son pere. Enfin les Negres *Creoles*, (ceux qui naissent dans l'Amérique d'un Negre & d'une Negresse) de quelque nation qu'ils tirent leur origine, ne tiennent de leurs peres que l'esprit de servitude, & la couleur. Ils ont néanmoins un peu plus d'amour pour la liberté, quoique nés dans l'esclavage ; ils sont aussi plus spirituels, plus raisonnables, plus adroits, mais plus fainéans, plus fanfarons, plus libertins que les 1509.

Dandas. C'eſt le nom commun de
1509. tous ceux qui ſont venus d'Afrique.

CXC. Qualité de leur eſprit. On a vu à Saint-Domingue des Negres qu'on avoit enlevés au *Monomotapa*, & on en a vu dans d'autres Colonies qui étoient de l'Iſle *Madagaſcar*: ni les uns ni les autres n'ont fait aucun profit à leurs maîtres. Ceux-ci ſont preſque indomptables ; & ceux-là périſſent d'abord en différentes manieres. Pour ce qui eſt de l'eſprit, tous les Negres de Guinée l'ont extrêmement borné ; pluſieurs mêmes paroiſſent ſtupides & comme hebêtés : on en voit qui ne peuvent jamais compter au-delà de trois, ni apprendre l'Oraiſon Dominicale. D'eux-mêmes ils ne penſent à rien, & le paſſé leur eſt auſſi inconnu que l'avenir ; ce ſont des machines dont il faut remonter les reſſorts à chaque fois qu'on les veut mettre en mouvement.

CXCI. Leurs vertus & leurs défauts. Cela eſt pourtant aſſez difficile à accorder, avec ce que tout le monde aſſure généralement, qu'ils ſont très-entendus, & tres-fins dans les affaires, qu'ils ont extrêmement à cœur, & que leurs maîtres en ſont

souvent les dupes.. Ce qui eſt encore certain, c'eſt qu'il ſemble que leur ſecret ſoit leur tréſor, ils mourroient plutôt que de le révéler. Ils ont néanmoins leur naturel fort doux; ils ſont dociles, ſimples, mais crédules, & ſur-tout ſuperſtitieux à l'excès. Selon un Hiſtorien, qui les avoit fréquentés, ils ne ſçauroient garder de haine; ils ne connoiſſent ni l'envie, ni la mauvaiſe foi, ni la médiſance; & quand on leur a donné une fois la connoiſſance de Dieu, la Religion eſt la choſe dont ils font plus de cas. 1509.

Quant à ce point, il faut obſerver que les différentes ſortes de Negres qu'on tranſporte d'Afrique dans nos Colonies, ſe peuvent réduire à trois Nations principales, qui ſont les *Congos*, les *Aradas*, & les *Sénégalois*. Les *Congos* furent convertis au Chriſtianiſme par les Portugais, il y a près de trois ſiécles; leurs Rois ont toujours été chrétiens depuis ce tems-là, & pluſieurs de ces Negres ſont baptiſés; mais à peine trouve-t-on dans quelques-uns une légère teinture de nos myſtères.

CXCII. Religion des Negres.

1509. Quelques *Sénégalois*, voiſins de Maroc, ſont Mahométans, & circoncis. Les *Aradas* ſont plongés dans les plus épaiſſes ténébres de l'Idolâtrie, juſqu'à rendre un culte divin aux couleuvres de leur pays.

Mais tous, en ſortant d'Afrique, ſe défont de l'attachement à leur créance, & à leur culte ſuperſtitieux; ou ſuppoſé qu'ils en euſſent encore, on n'a aucune peine à les faire Chrétiens; & le plus grand embarras des Miſſionnaires, eſt pour leur différer le Baptême ſans les choquer, juſqu'à ce qu'ils ſoient ſuffiſamment inſtruits: il eſt même très-rare d'en voir apoſtaſier. On ne peut guère ſçavoir quelle idée la plûpart ont de Dieu, avant que d'être éclairés des lumières de la Foi; mais on n'a nulle peine à leur en perſuader l'exiſtence; & en interrogeant des enfans, on a cru entrevoir qu'ils avoient une idée confuſe d'un premier Etre Souverain de l'Univers, & d'un eſprit méchant, qui ne ſçait faire que du mal. On ajoute qu'ils ſont fort tourmentés du Démon avant leur Bap-

tême, & que c'est ce qui leur fait demander ce Sacrement avec tant d'instance. Quant à la Loi naturelle, ils en ont une connoissance bien imparfaite ; rien, selon eux, ne rend l'homme criminel, que le vol, l'homicide & l'adultère. Au reste ils sont fort peu capables de comprendre les vérités chrétiennes ; & toute la science à laquelle plusieurs peuvent parvenir, se réduit à croire qu'il y a un Dieu, un Paradis, & un Enfer.

1509.

CXCIII. Ils se défont difficilement de certaines superstitions.

Il est plus aisé de leur ouvrir l'esprit sur le fait de la Morale, & on leur voit quelquefois faire, par rapport à leur salut, des réflexions qu'un Docteur corrompu ne feroit pas avec toute sa science. Néanmoins, comme la plûpart faisoient auparavant profession de sortilege, quelques-uns ont bien de la peine à n'y pas revenir après le Baptême. Ceux qui les ont examinés de plus près, sont persuadés qu'il y a du surnaturel dans quelques maladies, auxquelles ils sont sujets avant que d'être Chrétiens ; & dans les remédes dont ils se servent pour les guérir :

1509. mais ſouvent ils ſe croyent enſorcelés, qu'ils ne ſont qu'empoiſonnés : car il y a parmi eux, comme dans toutes les autres Nations, des Charlatans, dont tout le ſecret conſiſte à être d'habiles fourbes ; & il eſt certain que leurs prétendus ſorts, jettés ſur des Blancs, n'y ont aucun effet.



LIVRE SECOND.

UNE des premières attentions du nouvel Amiral, dès ſon arrivée dans l'Iſle, fut de conquérir les différens pays de l'Amérique, que ſon pere avoit découverts, & d'en aſſurer la conquête par de bons établiſſemens : tout l'engageoit à cette entrepriſe ; ſa gloire, ſon propre intérêt, la volonté du Roi, qui le lui avoit expreſſément recommandé, & l'avantage enfin qu'il trouvoit à donner de l'occupation à ſes troupes. A ſon départ d'Eſpagne, Ferdinand lui avoit donné un ordre précis de ſe mettre en poſſeſſion de l'Iſle de *Cubagüa*, qu'on appelloit communément l'Iſle des Perles. Auſſi commença-t-il ſes expéditions militaires par celle-ci.

1509.

I. L'Amiral, dès ſon arrivée, entreprend la conquête de *Cubagua*, appellée l'Iſle des Perles.

Au premier bruit de cette entrepriſe, pluſieurs Habitans de Saint-Domingue s'offrirent à l'Amiral, & ceux principalement qui avoient à leur ſervice des eſclaves Lucayes.

1509.

II.
Les Plongeurs ne sont point ménagés; les perles disparoissent enfin, & l'Isle est abandonnée.

On avoit reconnu que ces Insulaires avoient tous une très-grande facilité à demeurer sous l'eau; & l'expérience avoit montré qu'ils étoient peu propres au travail des mines. L'Amiral eut donc égard à cela, dans le choix qu'il fit des nouveaux Colons de Cubagua, &, pendant plusieurs années, il se fit dans cette Isle des fortunes immenses, par la pêche des perles. Mais bientôt les Plongeurs, qu'on ménageoit encore moins qu'on ne faisoit les Mineurs dans l'Espagnole, périrent tous, & les perles disparurent presque en même-tems des côtes de Cubagua. Alors cette Isle, qui n'a ni bois, ni eau douce, & dont les terres ne sont absolument bonnes à rien, fut entiérement abandonnée, quoique son Port soit excellent, & que l'on y eût déja bâti une jolie Ville, sous le nom de nouvelle Cadix.

III.
Le Cacique de Boriquen, appellé plus communément *Porto-Ric*, cede volontiers

Dans le cours de la même année, on donna une forme plus solide à un autre établissement, commencé depuis peu dans l'Isle de *Boriquen*, ou de *Porto-Ric*. Cette Isle, où l'on trouve des montagnes très-hautes,

a auſſi beaucoup de collines, de vallées extrêmement fertiles, & d'aſſez belles rivieres. Le caractère de douceur de ſes Habitans, étoit le même que celui des Inſulaires d'Hayti; mais comme ils ſe trouvoient ſans ceſſe aux priſes avec les Caraïbes des petites Antilles, ils étoient un peu moins policés, & un peu plus aguerris. Pour ſe rendre maîtres de leur Iſle, les Eſpagnols n'eurent pas beſoin de leur faire la guerre. La première fois que Jean-Ponce de Leon s'y préſenta, peu accompagné, le Cacique de Porto-Ric, nommé *Agueynaba*, le reçut bien, le logea chez lui, avec ſes Gens, l'aſſura qu'il trouveroit des mines d'or en quantité dans ſon Iſle; & peu content de le conduire lui-même à celles qui dépendoient de lui, il déclara qu'il les lui abandonneroit avec plaiſir, ſi le Gouverneur Général vouloit bien lui accorder ſes bonnes graces.

1509. ſon Iſle & ſes mines d'or aux Caſtillans.

De telles offres ne devoient pas être rejettées; Ponce de Leon ſe hâta de porter de ſi bonnes nouvelles à Saint-Domingue, avec des

IV. Ponce de Leon prend poſſeſſion de l'Iſle, & ſe brouille avec

1509. les Insulaires,

montres de l'or de Porto-Ric. Cet or, mis au creuset, fut estimé moins pur que celui de Cibao ; mais on n'accepta pas moins la nouvelle possession, & Ponce de Leon en fut nommé Gouverneur. Cette Charge lui fut d'abord contestée par des concurrens accrédités ; mais enfin il s'y maintint quelque tems : ce fut sa faute s'il se brouilla bientôt après avec ces Insulaires.

V. Qu'on veut soumettre au joug des départemens.

Le bon Cacique *Agueynaba* mourut, & son frere, qui lui succéda, n'avoit pas hérité de son affection pour les Espagnols : il portoit néanmoins le joug sans murmure, & n'auroit peut-être jamais tenté de le secouer, si les Castillans ne l'avoient rendu tous les jours plus pesant. Le Gouverneur s'étoit imaginé pouvoir disposer à son gré de toute l'Isle, comme d'un pays de conquête : il avoit commencé par bâtir une bourgade, & voulut ensuite faire des départemens d'Indiens, ainsi qu'il se pratiquoit dans l'Isle Espagnole. Les Insulaires, allarmés de l'entreprise, s'assemblerent, & la premiere chose dont ils convinrent, fut qu'on

commenceroit par s'aſſurer ſi ces cruels Etrangers étoient ou n'étoient pas immortels. La commiſſion fut donnée à un Cacique appellé *Brayau*, qui s'en acquitta dans la première occaſion. Elle ne tarda point à ſe préſenter. 1509.

VI. Avant que d'attaquer les Eſpagnols, ces ſauvages veulent s'aſſurer s'ils ſont, ou s'ils ne ſont pas immortels.

Un jeune Eſpagnol nommé Salzedo faiſant voyage, paſſa chez ce Cacique, qui le reçut & le traita comme s'il eût été le meilleur de ſes amis, & lorſque l'Eſpagnol voulut ſe retirer, Brayau l'obligea de prendre quelques-uns de ſes gens pour porter ſon paquet, & pour l'aider lui-même à paſſer quelques endroits difficiles qui ſe rencontreroient dans ſa route. Après que Salzedo eut marché quelque tems, il ſe trouva au bord d'une riviere qu'il falloit traverſer; un de ſes guides (bien inſtruit par le Cacique de ce qu'il avoit à faire) ſe préſenta pour le charger ſur ſes épaules, ce que le jeune Eſpagnol ne refuſa point. Mais arrivé au milieu de la riviere, le porteur le laiſſa tomber dans l'eau, &, avec l'aide de ſes camarades, il l'y tint enfoncé, juſqu'à ce qu'il ne

1509.

VII. On en fait l'épreuve par trahiſon, ſur un jeune Caſtillan.

remuât plus. Alors ces ſauvages tirerent le corps à terre, & ne pouvant encore s'aſſurer qu'il fût mort, ils ſe mirent à lui demander pardon de lui avoir laiſſé avaler tant d'eau, que c'étoit par mégarde qu'ils l'avoient laiſſé tomber, & qu'on n'avoit pu faire plus de diligence pour le retirer. En parlant ainſi ils pleuroient, comme s'ils euſſent été les hommes du monde les plus affligés, & ne ceſſoient de tourner le cadavre & de le retourner, pour voir s'il ne donneroit pas quelque ſigne de vie. La puanteur qui exhaloit de ce cadavre trois jours après, les raſſura, & ils donnerent avis au Cacique de ce qui s'étoit paſſé. Brayau ne voulut s'en rapporter qu'à ſes yeux, & il fut convaincu que les Caſtillans n'étoient pas immortels.

VIII. Cent Eſpagnols ſont ſurpris, & maſſacrés par les Barbares, qui reprennent le joug, par une nouvelle erreur.

Le rapport qu'il fit de ceci aux autres Caciques, les détrompa tous de la prétendue immortalité de leurs conquérans, & ils réſolurent de s'en délivrer à quelque prix que ce fût. L'affaire fut conduite avec beaucoup de ſecret, & comme les Caſtillans ne ſe défioient de rien, il y en eut

une centaine de maſſacrés, avant qu'on ſe fût apperçu d'aucun mouvement parmi ces Inſulaires : tout le reſte des Eſpagnols, qui ſe trouvoient déja réduits à la moitié de ce qu'ils avoient été, auroient ſubi le même ſort, ſans la diligence & l'intrépidité du Gouverneur. Mais au premier bruit de la révolte, Ponce de Leon ſe mit en campagne, & il vengea d'une manière ſi terrible la mort des Eſpagnols, qu'il ôta pour toujours aux Inſulaires l'envie de remuer. Ce qui acheva de les contenir fut une nouvelle erreur : car en voyant les Eſpagnols ſe multiplier de jour en jour dans leur Iſle, ils allèrent s'imaginer, que ces nouveaux venus, étoient ceux-là même qu'ils avoient fait mourir, & qu'ils étoient reſſucités. Dans cette perſuaſion, il crurent que ce ſeroit folie à eux de continuer à faire la guerre, & qu'il valoit mieux plier de bonne grace, ſous l'autorité de gens qui renaiſſoient de leurs cendres, que de les irriter de nouveau par une opiniâtre réſiſtance. Ce trait d'hiſtoire, peint au naturel le carac-

1509.

1509. tère & la portée des anciens habitans de Portoric.

IX. Projet de nouvelles conquêtes.

La conquête de la Jamaïque, de la Castille d'or, & de la nouvelle Andalousie, suivit de près celle de Cubagua & de Portoric. Alfonse de Ojeda, & un autre Gentilhomme fort riche, nommé Diegue de Nicuessa, furent choisis à la Cour même de Castille pour entreprendre ces conquêtes, qu'on leur partagea même d'avance : Ojeda eut depuis le Cap auquel il avoit donné lui-même le nom *de la Vela*, jusqu'à la moitié du golfe d'Uraba, & tout ce pays fut nommé *la nouvelle Andalousie*. Le partage de Nicuessa fut depuis le même golfe jusqu'au Cap *Gratias-à-Dios*, & cette Province fut appellée *la Castille d'or*. On abandonna aussi la Jamaïque aux deux Gouverneurs en commun, pour en tirer des vivres, & les autres choses dont ils pouvoient avoir besoin. Un troisième, nommé Jean de la Cosa, ami intime des deux Capitaines, fut nommé Lieutenant du Gouverneur de la nouvelle Andalousie.

Celui-ci fit fréter un navire &

deux brigantins, ſur leſquels il embarqua environ deux cens hommes. Nicueſſa arma quatre grands vaiſſeaux & deux brigantins, qu'il remplit d'une quantité prodigieuſe de proviſions. Ils arrivèrent tous deux à Saint-Domingue preſque en même-tems, quoique Nicueſſa fût parti d'Eſpagne plus tard que la Coſa, & qu'il ſe fût arrêté à l'Iſle de Sainte-Croix, où il enleva une centaine de Caraïbes. Les deux Gouverneurs ne furent pas long-tems enſemble, ſans avoir des démêlés au ſujet des limites de leurs Provinces. La Jamaïque fut la première pomme de diſcorde qui les brouilla, & tous deux vouloient avoir le golfe de d'Arien. Ils s'accordèrent enfin à prendre pour leur ligne de ſéparation la riviere même qui ſe décharge dans le golfe qui en a pris le nom.

1509.

X. Diſpute entre les Capitaines choiſis pour la conquête.

Quant à la Jamaïque, ce fut l'Amiral qui accorda les deux Capitaines, en ſe ſaiſiſſant de cette Iſle. Dom Diegue avoit vivement reſſenti qu'on eût diſpoſé, ſans ſa participation, de tant de riches

XI. Prétentions de l'Amiral.

1509. pays, que son pere avoit découverts, & qui, en vertu des capitulations faites avec lui, & si souvent confirmées, devoient être de son Gouvernement. Les abondantes mines de Veragua, où Christophle Colomb avoit essuyé tant de fatigues & couru tant de dangers, lui tenoient sur-tout au cœur; mais il n'avoit pû digerer qu'on lui ôtat jusqu'à la Jamaïque, qui étoit, pour ainsi dire, à sa porte: & comme il jugea qu'inutilement il feroit sur cela des représentations, il crut que le plus court étoit de se faire justice à soi-même, & de prévenir les deux nouveaux Gouverneurs. Il mit tout en usage pour traverser leurs entreprises, non-seulement il n'y réussit pas, mais il s'attira de nouveaux sujets de mécontentement du côté de l'Evêque de Palentia.

XII. Ses bonnes qualités, & ses défauts.

Quoique les Historiens s'accordent à nous représenter le jeune Amiral comme un homme plein de probité, d'honneur, de Religion & de zèle pour le bien public; il faut convenir qu'il ne se tint pas toujours assez en garde, pour ne pas

donner priſe à un Miniſtre, que la maiſon des Colombs avoit toujours trouvé ſur ſon chemin; ni à bien d'autres gens attentifs à profiter de ſes moindres fautes, & capables même d'y ajouter la calomnie, comme ils firent plus d'une fois. Si l'Amiral avoit eſſayé d'abolir ces injuſtes départemens, qui étoient la ſource de tant de maux, il eût gagné la confiance de tous les peuples du pays, & mis tous les gens de bien de ſon côté; mais la choſe étoit dangereuſe à tenter, & il y avoit peu d'eſpérance de réuſſir. Dom Diegue laiſſa donc les choſes ſur le pié où il les avoit trouvées, & on ne laiſſa pas d'en prendre un ſujet d'accuſation contre lui auprès de Ferdinand.

1509.

XIII. Etabliſſement de l'Audience Royale à Saint-Domingue.

Ce Prince, à l'inſtigation de ſon Miniſtre, donna un nouveau ſujet de mortification à l'Amiral, mortification qui ne lui fut guère moins ſenſible que lui auroit été ſon rappel : il établit à S. Domingue une Cour Souveraine, ſous le nom d'*Audience Royale*, & déclara que déſormais on pourroit interjetter

1510.

Julle II, Pape.

Ferdinand V. Roi d'Espagne.

appel à ce Tribunal, des Sentences du Gouverneur, même dans les cas qui lui avoient été réservés jusques-là. Dom Diegue eut beau se récrier contre une innovation qui dégradoit absolument sa charge, en lui donnant un Supérieur dans son propre Gouvernement ; la Cour ne fit nulle attention à ses plaintes, & le Tribunal a toujours subsisté depuis.

» On remédia dans le même tems » à un grand désordre qui s'étoit » glissé dans toute l'Isle, au sujet » des Indiens. Ces malheureux, li- » vrés à l'avarice des Conqué- » rans, n'étoient nullement ins- » truits de nos Mystères, quoique » cette instructon eût été l'unique » prétexte de l'institution des dépar- » temens. Mais les Concessionnaires » avoient cru satisfaire à toutes leurs » obligations sur ce point, en les » faisant baptiser, comme si les » Adultes pouvoient recevoir ce Sa- » crement dans la foi de l'Eglise, » aussi-bien que les enfans. Les pre- » miers qui firent ouvrir les yeux » sur une irréligion si criante, fu- » rent les Peres de Saint Domini-

XIV. Zèle & succès de quelques bons Missionnaires.

» que; il venoit d'arriver d'Efpagne 1510.
» quatre de ces Religieux, & ils
» s'étoient acquis d'abord une gran-
» de réputation, par leur zèle & une
» auftérité de vie furprenante. Ils
» s'éleverent avec beaucoup de for-
» ce contre cet abus & plufieurs au-
» tres, dont le principal étoit
» l'ufure; & l'on peut dire, qu'en
» très-peu de tems, ils firent chan-
» ger de face à toute la Colonie,
» en quoi ils furent merveilleufement
» fecondés par l'Amiral. Ils établi-
» rent des Catéchifmes reglés pour
» les enfans des Colons & pour les
» Infulaires, & ils trouverent dans
» ces derniers une docilité qui les
» charma. Auffi après avoir travaillé
» avec un fuccès qu'ils n'avoient ofé
» fe promettre, à les affranchir de
» l'efclavage du démon, ils fongè-
» rent à les fouftraire à cette fervi-
» tude où on les tenoit, ils fe
» déclarèrent hautement contre les
» départemens; mais dès qu'ils vou-
» lurent toucher cette corde, la
» vénération que leur avoient atti-
» rée l'éminence de leur fainteté,
» leur défintéreffement & leur zèle,

1510.

Hist. de St. Dom. l. 4. p. 288.

» se changea en une violente persé-
» cution, ainsi que nous le verrons
» bientôt. Ce sont les expressions de
» Charlevoix ».

XV. Persécutés, ils demeurent toujours fermes.

Cette persécution (d'autant plus sensible qu'elle venoit de la part des personnes qui plus instruites de la religion auroient dû sacrifier quelques petits intérêts temporels au salut des ames) ne pût ralentir le zèle des Ministres de Jesus-Christ : & ils furent encore moins rebutés par les autres difficultés, presque toujours inséparables du Ministère Apostolique. Ils ne commençoient point par cette mission à remplir les fonctions de l'Apostolat ; ils sçavoient à quoi l'obéissance & le zèle de la gloire de Dieu alloient les exposer dans une terre étrangere ; & ils avoient fait le sacrifice, non-seulement de leur repos, mais de leur vie même ; aussi s'attendoient-ils à tout, & rien ne fut capable de leur faire approuver ce que la loi de Dieu réprouve, ni de leur imposer silence, lorsque la charité & la justice les obligeoient de parler.

Ces quatre ou cinq Miſſionnaires demandés par le Roi Ferdinand, & choiſis par le Général des Freres Prêcheurs, (Thomas de Vio Cajetan) étoient Pierre & François de Cordoue, Antoine de Monteſino, Jean Garcés & Dominique de Mendoza, frere du Cardinal Garcias de Loayſa. Le Supérieur, ou le Chef de la Miſſion, étoit Pierre de Cordoue, non moins recommandable par ſes talens & ſes vertus, que par ſon illuſtre naiſſance. La réputation que tous ces Miniſtres de la parole s'étoient déja faite, tant dans les Chaires, que dans les Univerſités d'Eſpagne, les ſuivit dans les Colonies de l'Amérique; & ceux qui les connurent le mieux, avouerent ſans peine que leur réputation étoit encore au-deſſous de leur mérite. Laiſſons parler les faits.

1510. XVI. Quels étoient ces Miſſionnaires, les premiers de leur Ordre dans le Nouveau Monde.

Arrivés à l'Iſle Saint-Domingue vers la fin de 1509, ou au commencement de 1510, ils y trouvèrent deux grands peuples, & preſque point de Chrétiens: les guerriers Caſtillans & les Sauvages, par des endroits différens, paroiſſoient éga-

XVII. Les anciens Chrétiens n'édifient pas les nouveaux.

1510. lement éloignés de l'esprit du Christianisme. Ceux-ci le connoissoient peu, & ceux-là le déshonoroient dans la pratique, ou le faisoient blasphémer par le déreglement de leurs mœurs. Uniquement possédés du desir d'accumuler des trésors, jaloux & toujours divisés entr'eux, ils ne se réunissoient guères, que dans le dessein de s'enrichir de plus en plus du sang des Insulaires, ou de leurs sueurs. Rien ne devoit donc paroître plus important ni plus pressé, pour des hommes Apostoliques, que de travailler de toutes leurs forces à rappeller (s'il étoit possible) ces anciens Chrétiens au véritable esprit de leur Religion: ce changement, aussi nécessaire que difficile, auroit bien avancé l'œuvre de Dieu, au grand avantage de l'une & de l'autre nation.

XVIII. Les Ministres de l'Evangile se font tout à tous, pour les gagner tous à J. C.

Ce fut aussi sur ce plan que nos Missionnaires formèrent d'abord celui de leur mission, & on peut dire, que pour le bien remplir, ils ne négligèrent rien de tout ce qui appartient au saint Ministère. La vertu de la priere, la force de l'exemple,

le patétique des plus touchantes prédications, les insinuations, ou les charmes de la douceur évangélique, & la terreur des jugemens de Dieu: tout fut employé à tems & à contre-tems, selon l'avertissement & dans l'esprit de l'Apôtre. On n'avoit pas encore oublié dans ce pays les orages affreux, ces terribles ouragans, autrefois peu connus, & qui sembloient s'être bien multipliés avec les péchés des nouveaux habitans. Les Ministres de l'Evangile, en retraçant tous ces fléaux sous les yeux de leurs Auditeurs, renouvelloient toute l'impression qu'ils avoient faite dans leur ame, dans le tems qu'ils paroissoient ébranler & presqu'engloutir toute l'Isle.

1510.

XIX. Fruits de leur zèle.

Nous ne dirons pas que la parole de Dieu, & le zèle ardent de ses Ministres, ayent operé sur le cœur des anciens Chrétiens, tout le fruit qu'on en devoit espérer; mais il est vrai que plusieurs en profitèrent, & que bien des abus les plus crians furent retranchés; bien des mauvaises pratiques, passées déja en coutume, des inimitiés & des que-

1510. relles ſcandaleuſes ; pluſieurs autres péchés publics, & les lieux de débauche furent abolis, ou au moins ſupprimés pour un tems : c'étoit déja quelque choſe. Le ſuccès fut plus ſenſible, & le fruit plus conſolant du côté des Sauvages, ils venoient en nombre demander le Baptême, & on commença à voir des converſions ſolides (1).

Le Roi Catholique, en envoyant à ſes nouveaux Sujets des Miſſionnaires, dont il connoiſſoit bien le déſintéreſſement, les lumières, la ſageſſe & la fermeté, avoit prétendu leur donner en même-tems des protecteurs & des peres : ils remplirent effectivement l'un & l'au-

Alf. Fernandez, Hiſt. Eccl. de Neuſtros Tiempos. L. 1. c. 3. p. 20. 21.

(1) *Confeſſavan y predicavan como varones Apoſtolicos, con lo qual, y con ſu rigida penitentia convirtieron à neuſtra ſanta fè grande multitud de Indios. Entre los Eſpañoles reduxeron à buen orden muchos abuſos, reformaron las coſtumbres, deſterraron los logros, y otros pecados publicos ... continuoſe eſto ſiempre, con grande apro vechiamento de aquello gentiles, y neuvos en la fè, de los quales ſe convertieron, y bantizaron muchos, &c.*

tre

tre office, & ce fut ce qui leur gagna d'abord toute la confiance des Américains. Les Espagnols de leur côté, soit par religion, ou par une prudente condescendance, troublerent moins les fonctions ou les exercices de la mission, & donnerent à leurs Indiens un peu plus de tems pour se trouver aux assemblées, où on leur apprenoit à connoître le vrai Dieu, à le prier & à le servir. Les instructions dès-lors furent reglées & suivies : on profita de ces précieux momens, & de tous les moyens de bien connoître tout ce qu'il importoit de ne pas ignorer, pour bâtir sur de solides fondemens.

1510.

XX. En protégeant les Indiens, les Missionnaires gagnent leur confiance.

XXI. On commence tard à examiner le caractère, les mœurs, les coutumes des anciens Indiens.

Oviedo, celui peut être de tous les Historiens qui est entré dans un plus grand détail de tout ce qui regarde les anciens Insulaires d'Haïty, se plaint avec raison, de ce qu'on ne s'est pas donné le tems de s'instruire de leurs mœurs, de leurs coutumes & de leur Religion; ou de ce qu'on n'y a pensé qu'après qu'ils ont été presque tous détruits. Cette destruction étoit bien avancée, dix-sept ans après la première découverte

1510. de cette Isle, lorsque nos Missionnaires y arriverent; & cependant il en restoit encore assez, pour en tirer les connoissances nécessaires sur leur caractère, leurs bonnes & mauvaises qualités naturelles, leurs usages, leurs habitudes, leurs erreurs ou leurs superstitions, leurs traditions & leurs opinions. Ce n'étoit pas sans doute par un motif de curiosité, mais de charité & de religion, qu'ils s'appliquerent d'abord à suivre cet examen.

XXII. Avec beaucoup de mauvaises qualités, on leur en connoît de bonnes.

Il ne fallut pas bien des réflexions pour se convaincre, que le vice dominant & le penchant commun de ces sauvages, étoit l'indolence & la paresse. Laissés à eux-mêmes, ils ne travailloient point, & ne s'inquiettoient de rien; ils étoient tous d'une complexion foible, d'un tempérament flegmatique, un peu mélancoliques, ils mangeoient peu, vivant, les uns de la chasse, les autres de la pêche, & le commun de racines, ou de ce que la terre produit sans culture; ils ne s'embarrassoient guères du lendemain. Après s'être divertis à danser une partie

du jour, ne sçachant plus que faire, ils s'endormoient. Du reste (ajoute un Auteur moderne après quelques anciens) c'étoient les hommes du monde les plus simples, les plus doux, sans fiel, sans aigreur, sans ambition ; dans le grand nombre on ne remarquoit ni esprit, ni mémoire. On en trouvoit aussi en qui on reconnoissoit un fond de bon sens naturel, un jugement solide, & ces semences de vertus, qui peuvent faire des hommes & de grands hommes. Nous verrons dans la suite que le Cacique Henri en donna dans l'occasion des preuves, qui firent trembler long-tems toute la Colonie. 1510.

XXIII. Nudité des sauvages.

Parmi ces anciens barbares, les hommes alloient tout nuds, cachant à peine ce qui ne doit pas être vu. Les femmes portoient une espéce de jupon, qui dans les dames descendoit jusqu'aux pieds, & dans les autres jusqu'aux genoux seulement. Les filles ne portoient absolument rien. Cet usage, quelque indécent qu'il soit, & quelque dangereux qu'il nous paroisse, étoit parmi eux

1510. ſans conſéquence, & les bons Miſſionnaires ne trouverent aucune difficulté à leur faire prendre ſur cela l'uſage des nations policées. On accuſe Oviedo d'avoir beaucoup excédé, en parlant de la dépravation des mœurs de ces Inſulaires; on ſe récrie ſur-tout contre ce qu'il avance, que le péché contre nature étoit commun parmi eux; & il y en a qui ne font point difficulté d'aſſurer, que cette abomination ne leur étoit pas même connue. C'eſt le témoignage que leur rend un Auteur bien reſpectable, & d'autant mieux inſtruit, qu'il a fort longtems converſé avec ces peuples.

XXIV. Divertiſſemens ordinaires, qui les conduiſent à l'yvreſſe.

Il ſeroit plus difficile de les excuſer ſur l'ivreſſe, non de vin, mais de tabac. Dans chaque bourgade, il y avoit une place deſtinée à des jeux publics; les hommes & les femmes y étoient également admis. Le nombre des joueurs n'étoit point reglé, & il montoit quelquefois juſqu'à vingt de chaque côté; ils ſe renvoyoient avec beaucoup d'adreſſe, ce qu'ils nommoient *le Batos*, (Balon) une ligne ſéparoit les deux

bandes, & il n'étoit pas permis de la paſſer. La victoire ſe célébroit par une danſe générale, à la fin de laquelle on ne manquoit jamais de s'enivrer de la fumée de tabac, & cela étoit bientôt fait; car on ne commençoit à fumer, que lorſqu'on étoit prêt à tomber de laſſitude; alors on étendoit des feuilles de tabac, qui n'étoient pas tout-à-fait ſéches, ſur des braiſes à moitié allumées, & avec un inſtrument très-propre pour cela, on attiroit dans les narines cette fumée, qui montoit bientôt au cerveau. Chacun reſtoit où l'ivreſſe l'avoit fait tomber, excepté le Cacique, que ſes femmes venoient enlever & portoient ſur ſon lit. Si pendant cette ivreſſe il lui ſurvenoit quelque ſonge, on le prenoit pour un avertiſſement du Ciel. De tels avertiſſemens devoient être fréquens, & à la mort du Cacique, ils ſervoient à la compoſition des chanſons, dont on célébroit ſes louanges. Ces ſortes de chanſons, qui faiſoient encore une partie des traditions de ces peuples, ne ſe chantoient guères que

1510.

durant le regne de ſon ſucceſſeur.

1510.

XXV. Une ou deux femmes du Cacique défunt ſont enterrées avec lui.

A la mort du Cacique, on obligeoit deux de ſes femmes à lui tenir compagnie, en ſe laiſſant enſevelir toutes vivantes dans le même tombeau : on a vu dans quelques occaſions des épouſes ſe diſputer cet honneur, & faire avec joye ce qu'on exigeoit ailleurs de quelques autres. En certaines contrées la choſe étoit laiſſée à leur choix, & aſſez peu pratiquée : en quelques autres, l'uſage, ou la loi, étoit plus tyrannique ; ſi l'épouſe n'étoit pas aſſez jalouſe de la réputation d'honnête femme, pour l'acheter au prix de ſa vie, elle ſe couvroit pour toujours d'infamie, & ſes enfans ne pouvoient prétendre à la ſucceſſion du pere, parce que l'aveu tacite que leur mere faiſoit de ſon infidélité, les faiſoit regarder comme illégitimes.

XXVI. Loix pour la ſucceſſion des Caciques.

Les Principautés étoient héréditaires : mais ſi un Cacique mouroit ſans enfans, ſes Etats paſſoient à ceux de ſes ſœurs, préférablement à ceux de ſes freres. La raiſon de cette coutume, preſque générale dans toute l'Amérique, étoit que les enfans des ſœurs ſont bien plus certai-

nement du ſang de leurs oncles, que ceux de leurs freres : la mere d'un enfant eſt toujours connue, le pere ne l'eſt pas avec la même certitude. Telle étoit la Juriſprudence de ces peuples, que nous appellons Barbares. 1510.

XXVII. Leur Gouvernement : ſévérité des loix contre le vol.

La forme de leur Gouvernement étoit deſpotique : la vie, les biens, la Religion même des Sujets, étoient en la diſpoſition des Souverains; mais communément ils n'abuſoient pas de leur pouvoir : auſſi les Sujets étoient-ils extrêmement ſoumis & dociles. Ils avoient peu de loix, & elles n'étoient point ſévères, excepté contre les voleurs, qui étoient toujours punis de mort, de quelque condition qu'ils fuſſent, & quelque peu conſidérable que pût être le larcin : il n'étoit pas même permis à perſonne d'intercéder pour eux. Une ſi grande ſévérité avoit produit ſon effet : on pouvoit laiſſer les maiſons ouvertes de jour & de nuit, ſans rien craindre ; & comme on ne ſçavoit d'ailleurs, dans cette Iſle, ce que c'étoit que d'attenter à la vie les uns des autres, on y

1510. vivoit dans une très-grande sécurité.

XXVIII. Hospitalité: maniere de se préparer à la recherche de l'or.

Je remarque encore deux choses dignes de louange dans nos Insulaires, l'hospitalité & la maniere de se disposer à chercher de l'or. Accoutumés à se borner au pur nécessaire pour la vie, ils ne songeoient point à thésauriser, & ce que la terre produisoit d'elle-même, étoit, en quelque sorte, à tout le monde : du moins les plus accommodés ne manquoient jamais de secourir ceux qu'ils sçavoient dans le besoin ; & l'hospitalité étoit religieusement observée à l'égard de tous : il ne falloit pas être connu pour être bien reçu dans une maison, & on l'étoit du premier chez qui on entroit, comme on l'auroit été de ses meilleurs amis. Quoique ces peuples fissent peu d'usage de l'or, ils ne laissoient pas de l'estimer : on diroit même qu'ils regardoient ce métal comme quelque chose de sacré ; car ils n'alloient jamais le recueillir, qu'après s'y être préparés par de longs jeûnes & plusieurs jours de continence. Ils disoient que quand

ils avoient manqué à cette pratique ils ne trouvoient rien. Ni l'autorité de Chriſtophle Colomb, ni toutes ſes repréſentations ne purent engager les Caſtillans à imiter un ſi bel exemple.

1510.

XXIX. Les anciens Inſulaires avoient quelque idée de l'immortalité de l'ame.

On a des preuves que les anciens Habitans d'Hayti avoient quelque idée de l'immortalité de l'ame, & de l'autre vie; car ils étoient perſuadés qu'il y avoit un lieu où les ames des bons étoient récompenſées : chacun plaçoit ce Paradis dans ſa Province, & s'y figuroit une vie délicieuſe à ſa maniere. Il ſe flattoit, ſur-tout, d'y retrouver ſes parens, ſes amis, & d'y avoir des femmes à choiſir : ce Paradis d'imagination reſſembloit beaucoup à celui de Mahomet. Quelques-uns croyoient que le ſéjour des ames étoit vers le lac Tiburon, où on voit de grandes plaines toutes couvertes de *mameys*. Nos bons Inſulaires prétendoient que les ames faiſoient leur nourriture de cet excellent fruit, qu'on a appellé depuis *abricot de Saint-Domingue* : les Vivans n'oſoient preſque y toucher,

1510. soit par respect, soit pour ne pas exposer les morts à manquer de nourriture.

XXX.
Toute leur Religion étoit un composé monstrueux de fables, & des plus grossieres superstitions.

On conçoit par-là quelle pouvoit être la Religion de ces sauvages, c'étoit un tissu mal assorti des plus grossières superstitions. On y voit & l'égarement de l'esprit humain, & la malice du démon, qui se jouoit de la simplicité d'une Nation peu accoutumée à refléchir. Rien de plus ridicule que leurs opinions, ou leurs traditions, touchant l'origine des hommes, & des astres : ils croyoient que les femmes n'étoient venues au monde que longtems après les hommes, & que le soleil & la lune étoient sortis d'une grotte profonde, qu'ils nommoient la caverne sacrée, & où ils alloient en pélérinage de tous les endroits de l'Isle : on y voyoit une ouverture pratiquée dans la voûte, en façon de clocher, & les sauvages ajoutoient que c'étoit par-là que le soleil & la lune étoient sortis pour aller se placer dans le Ciel (1).

(1) On prétend que c'est la même grotte

Si les Insulaires multiplioient presqu'à l'infini leurs Divinités, c'étoit parce qu'ils resserroient beaucoup l'autorité & le pouvoir de chacune. Ils n'attribuoient pas le même pouvoir à leurs Dieux ; ils faisoient présider les uns aux saisons, les autres à la santé, ceux-ci à la chasse, ceux-là à la pêche, & chacun avoit son culte, ses offrandes particulieres. Je ne trouve pas que nos Insulaires immolassent (comme on faisoit ailleurs) des victimes humaines ; leurs offrandes ordinaires étoient des fruits, ou des gâteaux, que les femmes portoient avec solemnité dans des corbeilles ornées de fleurs ; les

1510.

XXXI. Leurs Divinités étoient multipliées, à proportion que le pouvoir de chacune étoit resserré.

qu'on voit dans le quartier de Dondon, à six ou sept lieues du Cap-François. Quoique l'entrée & toute la caverne soit fort étroite, la grotte n'a pas moins de 150 pieds de profondeur, & environ autant de hauteur. Toute la voûte est si réguliere, qu'on a peine à se persuader que ce soit l'ouvrage de la Nature seule. Du reste on ne voit en ce lieu aucune statue, mais on y apperçoit par-tout des Zemés * gravés dans le roc, & plusieurs niches, hautes & basses, qu'on croiroit y avoir été ménagées à dessein.

Hist. de St. Doming. l. 1. p. 60.

* Ou Chemis, Idoles.

1510. Prêtres rompoient ces gâteaux consacrés par l'offrande, en distribuoient les morceaux aux Chefs de famille, & ceux-ci les conservoient toute l'année, avec d'autant plus de respect, qu'ils les regardoient comme des préservatifs contre toutes sortes d'accidens.

XXXII. Fourberie de leurs Prêtres-Médecins,

Au reste l'opinion la plus générale, comme peut-être la plus dangereuse de ces Idolâtres, étoit que leurs Dieux, qu'ils appelloient *Zemés*, leur apparoissoient souvent, leur parloient, & leur rendoient des oracles. Non-seulement leurs Prêtres, mais aussi leurs Médécins, les entretenoient dans cette superstition, en leur faisant croire qu'ils avoient eux-mêmes de fréquens entretiens avec les Dieux, & qu'ils en apprenoient toujours ce qu'il y avoit de plus caché dans l'avenir.

XXXIII. Souvent funeste au Médecin reconnu pour fourbe.

Si la fourberie leur étoit ordinairement utile, elle leur devenoit aussi quelquefois fort dangereuse, lorsque le malade mouroit, après que le Prêtre-Médecin avoit annoncé sa prochaine guérison : car alors les plus proches parens du défunt s'as-

ſembloient autour du cadavre, lui verſoient une certaine compoſition dans la bouche, & après bien des invocations, ils le prioient de leur faire ſçavoir ſi c'étoit par la faute du Médecin qu'il étoit mort. Lorſque la réponſe ou leur imagination chargeoit le Médecin, s'il n'avoit pas pris la précaution de ſe cacher, il étoit mis en piéces. 1510.

L'idée peu avantageuſe que les ſauvages avoient de leurs Dieux-mêmes, paroiſſoit, dans la maniere dont ils avoient coutume de les repréſenter, tantôt ſous la figure des crapaux, des tortues, des couleuvres, des caymans, ou d'autres animaux, & tantôt ſous des figures humaines encore plus hideuſes, ou plus affreuſes. Ces figures faites de craye, de pierre, ou de terre cuite, étoient placées à tous les coins des maiſons, & ſur les meubles des Inſulaires, qui s'en imprimoient encore l'image ſur le corps. De-là venoit que les ayant toujours ſous les yeux, & les craignant beaucoup, leur imagination étoit continuellement frappée de cet objet; de-là

XXXIV. Figures affreuſes de leurs Dieux.

1510. encore ces visions, ces prétendus entretiens, ou ces songes, dans lesquels ils s'imaginoient voir & entendre leurs Dieux, dont la laideur effrayoit : aussi les régardoit-on comme beaucoup plus capables de faire du mal, que de procurer quelque bien. Toute l'attention de ces peuples abusés étoit d'appaiser la fureur des *Zemés*, & de les engager, par des sacrifices, à les laisser jouir du repos.

XXXV. Tout le culte des sauvages se rapportoit à des Dieux subalternes & malfaisans.

Selon quelques Auteurs, qui prétendent avoir étudié ces peuples plus à fond, ils regardoient les *Zemés* comme des Divinités subalternes, & les Ministres d'un Etre Souverain, unique, éternel, tout-puissant, invisible & infini. C'est bien sans doute l'idée que la saine raison doit avoir du premier Etre ; mais nos sauvages ne se suivoient guères en portant tous leurs hommages à des Dieux subalternes qu'ils n'estimoient pas, & qu'ils ne pouvoient aimer ; tandis qu'ils ne rendoient aucun culte, du moins extérieur & connu, à ce Dieu suprême à qui seul tout est dû, comme au

premier principe, & à la dernière fin de toutes choses. 1510.

Cer article, le plus important de tous, fut le premier sujet que nos Missionnaires entreprirent de bien éclaircir dans leurs instructions familieres avec un peuple, dont le salut leur tenoit infiniment au cœur. Les dociles Insulaires se prêterent aussi de leur côté, à des instructions, dont ils sentoient déja qu'ils avoient besoin. Rassurés bientôt par les manieres douces & insinuantes des Prédicateurs de la Foi, édifiés de leur désintéressement, & charmés de leur charité, ils écoutoient avec respect tout ce qu'on vouloit leur apprendre. Un Auteur remarque, que malgré les fâcheux préjugés de la naissance & de l'éducation, malgré les violences & les scandales des mauvais Chrétiens, qui ne pouvoient qu'avoir bien aigri ou augmenté ces préjugés des infidèles, on les vit avec étonnement, sur-tout depuis l'arrivée des Religieux de Saint-Dominique, demander la grace du Baptême, avec un empressement dont on ne les croyoit pas

XXXVI. Les dociles Insulaires écoutent avec docilité les instructions.

Hist. de St. Domingue.

1510. capables. Tous ne montrerent pas d'abord la même bonne volonté pour la Religion qu'on leur annonçoit : ceux-là, parce qu'ils ne pouvoient oublier ſitôt les mauvais traitemens qui les avoient ſi fort aigris ; & ceux-ci par la peine qu'ils avoient à entrer dans l'eſprit de la Morale Evangélique, & plus encore dans celui de nos dogmes, ou de nos ſaints Myſtères, peu proportionnés à leur portée.

XXXVII. On leur rend ſenſible la vanité & l'impiété de leur culte.

Il en coûtoit beaucoup moins pour leur rendre ſenſible la vanité de leurs idoles, & l'impiété de leur culte ; la noire malice des démons, dont ils étoient le jouet, & l'impuiſſance de ces génies réprouvés, qui juſqu'alors avoient également attiré, & leur haine, & leurs adorations. Avec la même facilité on leur faiſoit connoître l'exiſtence & l'unité du Dieu Créateur, qui, étant eſſentiellement parfait & parfaitement infini, ne pouvoit partager ſes perfections avec un autre, qui ne ſeroit pas un ſeul & même Dieu. La corruption de notre Nature par le péché, étoit encore une de ces

vérités qu'on leur faisoit avouer sans peine, & de-là on passoit à la nécessité d'un Rédempteur ou Reparateur du genre humain. Après quoi, entrant peu à peu dans l'économie de notre Rédemption, on leur donnoit une connoissance plus distincte de Jesus-Christ, fils unique de Dieu, Dieu lui-même, fait homme pour notre salut. 1510.

XXXVIII. Difficulté de leur inculquer les vérités de la Religion, qu'ils respectoient.

Mais à mesure qu'on avançoit dans l'explication des saintes vérités du Christianisme, on s'appercevoit que l'esprit de ces Indiens, plus étonné qu'éclairé, avoit besoin qu'on revînt souvent aux mêmes instructions les plus familieres; qu'on se donnât la peine & la patience nécessaire pour leur bien inculquer ce qu'ils ne pouvoient pas saisir d'abord, & qu'on ne se lassât pas de leur faire souvent répéter ce qu'on venoit de leur expliquer. On ne travailloit pas avec moins de soin à régler leurs mœurs & leur conduite; à les retirer de leurs pratiques criminelles ou superstitieuses; à leur inspirer beaucoup d'horreur du péché, & à les accoutumer

1510.

insensiblement à tous les exercices de la vie chrétienne.

XXXIX. Précautions néceſſaires, quand il s'agiſſoit de conférer les Sacremens aux Adultes.

C'eſt de la ſorte qu'on les préparoit à la grace du Baptême : les Miniſtres les plus prudens, ou les mieux inſtruits des regles de l'Egliſe, de ſa diſcipline & de ſon eſprit, ne précipitoient rien quand il s'agiſſoit de conférer les Sacremens à des hommes qui avoient paſſé toute leur vie dans les pratiques de l'idolâtrie, & dont l'ignorance égaloit le penchant à la corruption. Nous verrons dans la ſuite, que dans quelques Provinces de l'Amérique, les plus grandes attentions à inſtruire les ſauvages & à les éprouver, ne ſuffirent pas toujours pour prévenir les ſcandales. Mais la rechûte de quelques-uns, leur diſſimulation, leur hypocriſie, ou leur légereté naturelle, furent pour tous les Miſſionnaires un avertiſſement d'éviter avec un ſoin égal, le trop & le trop peu de confiance aux proteſtations de ceux qui demandoient d'être régénérés par le Baptême.

XL. On baptiſoit avec plus de

On étoit moins réſervé à l'égard des petits enfans, parce que n'étant

pas encore capables d'inſtruction, ils pouvoient être baptiſés dans la Foi de l'Egliſe, ſur-tout quand ils étoient préſentés par des parens qui ſe faiſoient inſtruire eux-mêmes, & on ſe rendoit particulierement attentif à n'en laiſſer mourir aucun, ſans lui avoir procuré la grace de la regénération. Le nombre n'en étoit point petit, & ce fut pendant aſſez de tems, le plus ſûr, comme le plus précieux fruit du Miniſtère Apoſtolique. 1510. facilité & plus de fruit les petits enfans.

Dès la naiſſance du Sauveur, les petits enfans, égorgés par l'édit d'un tyran, avoient été comme les heureuſes prémices de l'Egliſe chrétienne; ils ſe trouverent baptiſés dans leur ſang, & ſauvés par les mérites de celui, en hainé duquel on les faiſoit mourir. On peut dire auſſi, que par une admirable diſpoſition de la Providence, ces petites créatures, choiſies de toute éternité pour être les premiers Chrétiens & les premiers Elus de l'Egliſe naiſſante de l'Amérique, furent comme le premier objet des attentions des ſaints Miniſtres. Dieu fit pour eux XLI. Glorieuſes prémices de la Religion Chrétienne dans la primitive Egliſe, & dans l'Egliſe de l'Amérique.

1510. ce que, dans les ſiecles antérieurs, il n'avoit point fait pour leurs peres; & les lumières de la Foi ne permettent point de douter, que ce ne fût ſpécialement pour leur ſalut, que la divine bonté avoit appellé de ſi loin ceux qu'elle vouloit employer à ce miniſtère : elle avoit conſervé la vie à ces petits Indiens juſqu'au moment, que purifiés du péché dans le ſang de l'Agneau, ils mouroient pour commencer véritablement à vivre. Nous aurons encore la conſolation de voir plus d'une fois, que de jeunes Américains de neuf, dix, ou douze ans, ayant été une fois inſtruits des vérités de notre ſainte Religion, édifierent non-ſeulement par leur piété & leur ferveur; mais que fortifiés, ou élevés par la grace au-deſſus de leur âge, &, pleins de zèle, ils travaillerent avec conſtance à la converſion de leurs peres encore idolâtres : les idoles, que ceux-ci tenoient cachées, pour les adorer en ſecret, ces petis Chrétiens les découvroient aux Miſſionnaires, ou les mettoient eux-mêmes en pieces; quelques-uns ſouffrirent généreuſe-

ment la mort, & acquirent la couronne du martyre, par les mains de ceux qui leur avoient donné la vie. 1511.

XLII. Le Pape & le Roi Cath. s'accordent d'abord à ériger 3 Evêchés dans l'Isle Espagnole. Le projet fut depuis changé, & l'exécution differée à un autre tems.

Cependant pour favoriser les progrès du Christianisme dans le nouveau monde, la Cour de Castille sollicitoit celle de Rome, d'ériger quelques Villes en Evêchés; & on avoit choisi pour cela *Xaragua*, *Larez de Guahana*, & la *Conception de la Vega*. Ces trois Villes étoient dans l'Isle Espagnole : la première étoit la Capitale d'une Province de même nom, la plus peuplée & la plus étendue; on y voyoit parmi les naturels du pays, plus de noblesse, plus de politesse, & plus d'aisance, que dans le reste de l'Isle: aussi avoit-on destiné la Ville de *Xaragua* pour être le siége d'un Archevêque, dont les deux autres seroient Suffragans. Mais quoique la Reine Isabelle eût eu cette affaire extrêmement à cœur; & que le Pape eût consenti sans peine à sa demande, cette Princesse étoit morte sans en avoir vu l'exécution. Lorsqu'en 1511, Ferdinand reprit cette affaire, les Villes déja proposées avoien-

1511. perdu beaucoup de leur lustre : on fit donc un autre arrangement. Le Roi voulut faire ériger Saint-Domingue, la Conception & Saint-Jean de Portoric, en Evêchés Suffragans de Seville; le Pape Jules II agréa le nouveau plan, les Sujets furent présentés par le Prince, & les Bulles expédiées, en faveur du Pere Garcias de Padilla Franciscain, nommé à l'Evêché de S. Domingue; du Docteur Pierre de Deza, pour l'Evêché de la Conception; & du Licencié Alphonse Mansa, Chanoine de Salamanque, pour l'Evêché de S. Jean de Portoric. Les prémices & les dîmes de toutes choses, à l'exception des métaux, des perles & des pierres précieuses, la jurisdiction spirituelle & temporelle, & les mêmes droits & prééminences, dont jouissoient les Evêques de Castille, furent attribués par le Pape aux trois nouveaux Siéges. Le Roi Ferdinand, approuvant cette disposition, fit avec les trois Evêques un concordat, dont les principales conditions furent qu'ils s'engageoient pour eux & pour leurs

ſucceſſeurs, à diſtribuer une partie des Dîmes au Clergé, aux Hôpitaux, aux Fabriques; & que les Bénéfices & les Dignités ſeroient à la nomination du Roi Catholique. 1511.

XLIII. Occaſion de ce retardement, funeſte aux Indiens.

Les peuples de l'Amérique n'eurent pas la conſolation de recevoir, auſſi promptement qu'il eût été à ſouhaiter, des Prélats qui devoient leur ſervir de Paſteurs & de Peres. Celui qui devoit remplir le Siége de S. Domingue, mourut en Eſpagne peu de tems après ſon Sacre: & divers accidens retarderent le départ des deux autres. Ce retardement fut préjudiciable aux Indiens, que les Caſtillans continuoient de pouſſer à bout, comme s'ils avoient réſolu d'en exterminer toute la race. Ces pauvres Inſulaires avoient perdu leur protectrice, par la mort de la Reine Iſabelle: & Ferdinand, qui juſqu'alors avoit fait pluſieurs ſages Ordonnances en leur faveur, trompé enſuite par de fauſſes rélations, les abandonna en quelque ſorte à la diſcrétion de leurs tyrans, & permit que déſormais on ne leur donnât d'autre ſalaire que la vie & l'entre-

1511. tien, pendant qu'on ne cessoit de les épuiser par des travaux au-dessus de leurs forces.

XLIV.
Deux zélés Missionnaires ne craignent pas de prendre hautement la défense des opprimés.

Une rigueur si déplacée, si contraire à la douceur de la Religion Chrétienne, & à l'humanité même, affligea sensiblement tous les bons Missionnaires, qui n'avoient que des entrailles de charité pour ces peuples si cruellement traités. Mais personne n'y parut plus sensible que deux saints Religieux, Pierre de Cordoue & Antoine de Montesino, qui s'étoient dévoués à la conversion des Insulaires. Servons-nous encore ici des expressions du Pere de Charlevoix : » Les Peres de Saint
» Dominique, continue cet Ecri-
» vain Jésuite, eurent beau se recrier
» contre une nouveauté, qui devoit
» naturellement apporter une obs-
» tacle insurmontable à la conver-
» sion de ces peuples, & représen-
» ter qu'il y alloit même de l'intérêt
» du Roi & de la Nation, de traiter
» les Indiens avec plus de douceur
» & de ménagement : on n'eut au-
» cun égard à leurs remontrances,
» ce qui détermina enfin ces zèlés
» Ministres

» Miniſtres à s'armer de toute la » vigueur Apoſtolique, pour répri- » mer par les armes ſpirituelles, un » ſcandale qui faiſoit blaſphémer le » nom du Seigneur parmi les Na- » tions. 1511.

XLV. Prédication du P. Antoine de Monteſino.

» Cette réſolution priſe, le Pere » Antoine de Monteſino, Prédica- » teur, qui avoit une grande répu- » tation d'éloquence & de ſainteté, » monta en chaire à S. Domingue; » & en préſence de l'Amiral, du » Tréſorier Royal, de tout ce qu'il » y avoit dans cette Capitale de » perſonnes en place & d'un très- » nombreux auditoire, il déclara » les départemens d'Indiens illici- » tes; il ajouta que le terme de tu- » telle, dont on uſoit pour colorer » cette tyrannie, cachoit une véri- » table ſervitude, à laquelle, con- » tre toutes les loix divines & hu- » maines, on aſſujettiſſoit des inno- » cens; que cette conduite, ſi con- » traire à l'eſprit du Chriſtianiſme, » avoit déja fait périr des millions » d'hommes, dont on répondroit à » Dieu, & dépeupleroit infaillible- » ment tant de vaſtes Provinces,

1511. » dont le Maître des Nations n'a» voit pû donner l'empire aux Rois » Catholiques, qu'afin qu'ils enga» geassent tous les habitans à em» brasser le joug aimable de son » Evangile ».

XLVI. Trouble dans l'Audience Royale.

Quelque fort que parût ce discours, il étoit exactement vrai, & bien loin que les termes y fussent outrés, ils ne représentoient que foiblement une partie des excès, dont on pouvoit très-justement se plaindre. On l'avoit fait bien souvent en particulier, mais toujours inutilement; & puisque le scandale étoit public, la réclamation aussi devoit être publique. Cependant oser blâmer les départemens, c'étoit toucher les assistans par l'endroit sensible; aussi murmura-t-on beaucoup contre le Prédicateur, on devoit s'y attendre; mais on ne s'en tint point aux murmures: il fut arrêté (& ce fut dans un Conseil composé de ceux qui étoient en même-tems Juges & Parties) que le Prédicateur seroit reprimandé, comme s'il eût manqué au respect qu'il devoit au Roi, & à ceux qui gouvernoient sous ses ordres.

1511.

XLVII.

Réponse de Pierre de Cordoue aux plaintes des Magiſtrats.

Cependant ceux qui s'étoient chargés de cette commiſſion, furent bien ſurpris, lorſque le Pere Pierre de Cordoue, auquel ils s'étoient adreſſés d'abord, comme au Supérieur de la Maiſon, leur déclara que le Pere de Monteſino n'avoit rien dit qui ne fût vrai, & qu'il ne fût néceſſaire de dire; que tous, tant qu'ils étoient de Religieux de ſon Ordre, penſoient comme lui; & que le Sermon, dont ils faiſoient tant de bruit, étoit une choſe concertée entr'eux. Les Députés, extrêmement choqués de ce diſcours, & le prenant ſur un ton fort haut, lui dirent qu'il étoit bien étrange, que de ſimples particuliers, ſans caractère, ſe donnaſſent la hardieſſe de blâmer publiquement des choſes établies par le Conſeil des Sages, & par l'autorité du Souverain: en un mot, qu'il falloit néceſſairement que le Pere de Monteſino ſe retractât en chaire, ou que tous les Dominicains ſortiſſent de l'Iſle. Le Supérieur les écouta paiſiblement juſqu'au bout, & comme s'il eût été ébranlé par leurs menaces, il les aſſura que dès le

Dimanche prochain, le Pere de Montesino feroit son possible pour les contenter.

1511.

XLVIII. Montesino, dans un second discours public, confirme tout ce qu'il avoit dit dans le premier, contre les départemens.

Le jour marqué, il se fit à l'Eglise un concours extraordinaire. Le Prédicateur parut, & d'un ton qui marquoit assez que la modestie ne prenoit rien sur la fermeté évangélique, il dit, que si l'ardeur de son zèle, dans la cause du monde la plus juste, l'avoit empêché de mesurer assez ses expressions, il prioit ceux qui avoient pu s'en tenir offensés, de les lui pardonner; qu'il sçavoit quel respect étoit dû aux personnes que le Prince avoit fait dépositaires de son autorité: mais qu'on se trompoit fort, si on prétendoit lui faire un crime de s'être élevé contre les départemens. Il dit sur cela des choses plus fortes encore que la première fois; car après être entré dans un détail extrêmement pathétique des abus qui se commettoient tous les jours en cette matière; il demanda, quel droit des gens qui n'étoient sortis d'Espagne que pour chercher du pain, avoient de s'engraisser de la substance d'un peuple né aussi li-

bre qu'eux ? Sur quoi fondés, ils difpofoient de la vie de ces malheureux, comme d'un bien qui leur fût propre ? qui avoit pu les autorifer à exercer fur eux un empire tyrannique, qui enfantoit tant de crimes ; & fi on vouloit facrifier encore quinze à vingt mille Indiens, qui reftoient à peine de plus d'un million d'ames, qu'on avoit trouvé dans l'Ifle Efpagnole en y abordant ?

1511.

XLIX. Juftes raifons qui animoient fon zèle.

Le Prédicateur, que le zèle de la juftice & de la religion animoit, n'avoit rien dit qu'il n'eût bien médité, & qu'il ne voulût bien dire, parce qu'il craignoit Dieu, & qu'il ne craignoit pas les hommes, lorfqu'ils fouloient aux pieds la loi de Dieu & de la Nature. On verra fouvent dans la fuite les Religieux du même Ordre, animés du même efprit dans la même caufe ; auffi les Rois Catholiques leur donnerent-ils, dans bien des occafions, le titre glorieux de Protecteurs des Indiens. Jamais peuple n'eut un plus grand befoin de trouver ces fentimens de compaffion & d'équité, dans des

1511. cœurs Chrétiens ; & rien ne pouvoit être plus capable de les affectionner à la sainte Religion, qu'on vouloit leur faire embrasser. La pieuse Reine de Castille étoit si persuadée de ces deux vérités, qu'elle n'avoit rien omis pour prévenir ou punir les injustices criantes qu'on commettoit tous les jours contre les Indiens. Elle s'en étoit souvent expliquée pendant sa vie, & elle ne recommanda rien plus expressément avant sa mort. Christophle Colomb, quoique beaucoup plus moderé que les autres Gouverneurs ses successeurs, n'encourut la disgrace de cette grande Princesse, que pour n'avoir pas toujours suivi exactement ses volontés sur un point si important.

Ceux qui commandoient dans l'Isle ne pouvoient ignorer, ni les ordres de la feue Reine, qu'on auroit dû respecter, ni les véritables intentions du Roi ; mais la malheureuse cupidité leur avoit appris le secret d'éluder tout ce qui ne s'accordoit pas assez avec leurs intérêts. La démarche hardie du Pere Montesino n'avoit servi qu'à les irriter, & à leur

faire comprendre qu'ils gagneroient peu à traiter cette affaire ſur les lieux. Ils en écrivirent donc au Roi Ferdinand : le Tréſorier Royal ſurtout le fit d'une manière très-forte, & chargea de ſa lettre un Religieux Franciſcain, nommé le P. Alphonſe d'Eſpinar. Sur quoi un Auteur Eſpagnol * remarque, que ce qui fit en tout ceci un plus mauvais effet ſur l'eſprit des peuples, fut de voir entre ces deux Ordres Reguliers, qui étoient alors ſeuls établis dans l'Iſle, une ſi grande diverſité d'opinions, ſur un point qui intéreſſoit ſi fort la conſcience ; les uns permettant ſans aucune difficulté, ce qui paroiſſoit aux autres un crime digne de toutes les cenſures de l'Egliſe. Mais il faut ajouter que bien des Religieux de S. François penſerent depuis comme les Dominicains, & s'expliquerent de même en faveur des Indiens.

1511.

* Oviedo. L.

On écrit à la Cour de Caſtille ; le P. Monteſino s'y rend lui-même pour plaider ſa cauſe, qui étoit celle des Indiens, & du Roi.

Le Pere de Monteſino ne craignit pas d'aller plaider lui-même leur cauſe & la ſienne dans la Cour de Caſtille. A ſon arrivée en Eſpagne, il trouva, ainſi qu'il l'avoit prévu, les Seigneurs de la Cour & le Prince

1511.

même, fort prévenus contre lui : mais il avoit mis sa confiance dans celui qui est le grand Protecteur des opprimés ; il étoit d'ailleurs fort éloquent ; & pour faire connoître la bonté de sa cause, il suffisoit de la proposer telle qu'elle étoit : aussi n'eut-il pas beaucoup de peine à faire revenir le Roi en sa faveur. Ce Prince commença d'entrevoir qu'on lui avoit déguisé la vérité. Néanmoins ne voulant rien décider sur ses propres lumières, il assembla un Conseil extraordinaire, où ce grand procès fut plaidé avec beaucoup de véhémence de part & d'autre. Ceux qui parlerent en faveur des Indiens, insisterent particuliérement sur ce principe, que tous les peuples sont nés libres, & qu'il n'est jamais permis à une nation d'attenter à la liberté d'une autre, dont elle n'a reçu aucun tort : principe qu'on ne pouvoit ni combattre solidement, ni admettre sans condamner toute la conduite qu'on avoit trop constamment suivie contre les Indiens.

LI. Il se fait écouter, & il persuade, sans faire revenir les esprits, qui vouloient concilier ce qui étoit inconciliable.

On avoit beau dissimuler ce qu'il y avoit de bon en eux, exagérer

LII. rincipe lu-

leurs vices, leurs défauts, leurs mauvaises habitudes, leur incapacité : tout cela n'ébranloit point le principe ; rien de tout cela ne pouvoit fonder un droit légitime de leur enlever leurs biens, leur liberté & la vie. Un peuple né libre, & qui n'avoit jamais eû ni le pouvoir, ni la volonté, ni la pensée même de faire quelque tort aux Européens, ne devoit pas s'attendre à être attaqué sans raison, ni prétexte ; & après avoir perdu ses anciennes possessions, se voir réduit à un honteux esclavage ; forcé de travailler ses propres terres, au seul profit des étrangers ; & être condamné au dernier supplice, sous le simple soupçon qu'on pensoit à secouer un joug, aussi injuste qu'insupportable. C'est cependant ce qu'on voyoit tous les jours ; on avoit vu des Caciques, des Rois & des Reines, les uns pendus, les autres brûlés, & des peuples entiers exterminés, sous le beau prétexte de révolte : car c'est le nom qu'on donnoit à la simple fuite de quelques-uns, & à de certaines démarches de quelques-au-

1512.

mineux, contre lequel on n'opposa jamais que de mauvaises raisons.

1512. tres, qui marquoient moins des desseins de guerre, de la part de ces peuples timides, que l'abattement, le découragement & le désespoir, où on les poussoit par des traitemens, dont le simple récit révolte la raison.

LIII. Le Conseil décide pour & contre les Indiens; en reconnoissant leur droit à la liberté, on les retient dans l'esclavage.

Le Conseil de Castille avoit déja senti la nécessité de remédier à ces maux, & il n'y remédia pas. Il est vrai qu'on fit quelques reglemens, moins pour ôter le joug, que pour l'adoucir; encore ces reglemens ne furent-ils point suivis. En attendant un plus ample examen, il fut déclaré, comme par provision, que les Indiens seroient réputés libres & traités comme tels; mais que les départemens, à cela près, resteroient sur le pied où ils étoient. C'étoit, dit sensément un Auteur, reconnoître le droit de ces peuples à la liberté, en même-tems qu'on les retenoit dans un dur esclavage.

Il ne faut donc pas être surpris, si les personnes qui ne se conduisoient pas par des vues d'intérêt, ou qui ne cherchoient que les intérêts de Jesus-Christ, furent peu sa-

tisfaites de ces ſortes de déciſions. Pierre de Cordoue, qui avoit ſuivi de près le Pere de Monteſino en Eſpagne, pour appuyer la cauſe de ſes chers Néophites, ne pût s'empêcher de témoigner ſon mécontentement au Roi même, qui eut la bonté de l'écouter, & de lui dire qu'il étoit fort perſuadé de la pureté de ſon zèle; mais que l'avis de preſque tous les Juriſconſultes & des Théologiens de ſon Royaume, étoit de ne rien changer à ce qui étoit établi, à quelques abus & à quelques déſordres près, contre leſquels il alloit prendre les plus juſtes meſures. Qu'il s'en retournât donc dans ſa miſſion; mais que lui & ſes Religieux ceſſaſſent d'invectiver contre une choſe approuvée d'un ſi grand nombre de perſonnes ſages; qu'ils continuaſſent à éclairer & à édifier les Indes, par les lumières de leur doctrine, & par la ſainteté de leur vie, comme ils avoient fait juſqu'alors, ſans ſe mêler en aucune manière de la Police ni du Gouvernement. Le Prince accompagna ces paroles de beaucoup de

1512.

LIV. Ce que le Roi Ferdinand dit & promet à P. de Cordoue, en le priant de continuer ſes travaux Apoſtoliques dans l'Iſle de St. Domingue.

1512. marques de confiance & d'eſtime ; & tâcha d'adoucir la douleur que reſſentoit le ſerviteur de Dieu, de n'avoir pû obtenir pour les Indiens une juſtice, qui en aſſurant leur repos, les auroit mis en état de profiter de tant de travaux, qu'on entreprenoit par le ſeul deſir de leur procurer le ſalut.

LV. Projet du S. Miſſionnaire agréé & favoriſé par S. M. C.

Fruſtré de ſes eſpérances, le Pere de Cordoue comprit qu'il lui ſeroit déſormais bien difficile d'être d'accord avec les Eſpagnols du Nouveau Monde ; & que pour faire du fruit parmi les Sauvages, il falloit chercher de nouvelles contrées, où les Prédicateurs de la Foi fuſſent ſeuls avec ces peuples. Il ſupplia donc le Roi Catholique de trouver bon, que lui & ſes Religieux ſortiſſent de l'Iſle Eſpagnole, & qu'ils allaſſent prêcher Jeſus-Chriſt dans quelques-unes des Provinces de l'Amérique, où les Eſpagnols n'euſſent pas encore d'établiſſement ; & lui expliqua le deſſein qu'il avoit formé pour cela. Le Prince goûta le projet ; & pour en favoriſer l'exécution, il fit expédier des ordres

pour l'Amiral, afin qu'il fournît à ces Religieux toutes les choses dont ils auroient besoin pour leur sainte entreprise. Mais il ne put consentir qu'ils abandonnassent l'Isle de Saint-Domingue : il crut au-contraire que la présence de Pierre de Cordoue y étoit nécessaire ; & en lui permettant d'envoyer de ses Freres ailleurs, il lui dit que son desir & sa volonté étoient, qu'il continuât sa mission dans le même lieu où il l'avoit commencée.

1512.

LVI. Trois Missionnaires partent pour la côte de Cumana ; la maladie en arrête un à Porto-Ric.

Conformément à des ordres si précis, Pierre de Cordoue, de retour à S. Domingue, choisit trois excellens Missionnaires. Le P. Antoine de Montesino, le P. François de Cordoue & le P. Jean Garcez, pour une nouvelle mission. L'Amiral leur ayant fait armer un vaisseau, y fit mettre toutes les provisions nécessaires, & ils s'embarquerent pour la côte de Cumana, qu'ils avoient choisie pour y commencer leurs travaux Apostoliques. Le Pere de Montesino tomba malade en passant à l'Isle de Portoric, & comme sa maladie tiroit en longueur, ses

1512. deux compagnons le confierent aux soins de la Colonie, qui avoit aussi besoin de son ministere, & continuerent leur route. Ils débarquerent assez près du lieu où l'on bâtit depuis la Ville de *Coro*, appellée autrement *Venezuela*, ou petite Venise.

Ce fut sans doute par une disposition particuliere de la Providence, que le premier des trois Missionnaires fut arrêté par la maladie, dans une Province où il devoit travailler long-tems à l'instruction & à la conversion d'un grand peuple, pendant que ses deux compagnons annonçoient le nom de Jesus-Christ dans une terre qu'ils ne tarderent pas d'arroser de leur sang.

LVII. Fruits du Ministère de Montesino dans cette Isle.

Les Insulaires de Boriquen, depuis que leurs premières tentatives, pour secouer un joug étranger, leur avoit si mal réussi, s'accoutumoient à le porter en paix, & on ne les inquiétoit plus, ou du moins les ménageoit-on beaucoup plus qu'on ne faisoit plusieurs autres peuples, & les Ministres de Jesus-Christ profitoient de cette heureuse tranquil-

lité, pour les retirer de leurs pratiques criminelles, en dissipant les ténébres du paganisme par la lumière de l'Evangile. Le P. de Montesino fut peut-être le premier qui leur présenta le flambeau de la foi, & qui leur fit connoître que leurs prétendues divinités n'étoient que des démons, de mauvais génies réprouvés de Dieu, condamnés à des tourmens sans fin, & aussi incapables de procurer quelques biens à leurs adorateurs, qu'appliqués à les séduire, ou à les corrompre, pour en faire les compagnons de leurs supplices, après les avoir rendus les complices, ou les imitateurs de leur révolte contre leur Créateur. 1512.

LVIII. Le caractère de ces Insulaires, & une espece de tranquillité, dont on les laissoit jouir, favorisoient les progrès de l'Evangile.

On peut avoir déja remarqué que le caractère de ces Insulaires étoit la douceur & la simplicité; mais quoique extrêmement crédules, ils n'étoient pas tout-à-fait incapables de reconnoître leurs erreurs, & de saisir le vrai, quand on sçavoit le mettre à leur portée. Ce fut aussi l'application & le travail du zèlé Missionnaire l'espace de plusieurs

1512. années : la grace par son ministère fit un grand nombre de Chrétiens ; le succès lui faisoit porter sans dégoût les plus grandes fatigues, & il attribuoit à une faveur spéciale du Ciel, cette tranquillité dont on laissoit jouir les habitans de Porto-Ric. Il est vrai que leurs mines d'or étant fort abondantes, elles donnoient beaucoup avec peu de travail. Il faut ajouter que Ponce de Leon, encore Gouverneur de cette Isle, portoit alors ses premières attentions ailleurs.

LIX. Tradition fabuleuse dont le Gouverneur Ponce de Leon se laisse enchanter; mais s'il est le plus célebre dans ce genre d'extravagance, il n'est ni le seul, ni le premier qui y ait donné.

Depuis long-tems il couroit, parmi les habitans des Antilles, une opinion, que dans l'Isle de *Bimini* (une des Lucayes, assez près du canal de Bahama) il se trouvoit une fontaine, dont les eaux avoient la vertu de rajeunir les vieillards qui s'y baignoient. On ne doit pas être surpris que des Sauvages, naturellement crédules, ayent donné dans de semblables chimères ; il est sans doute plus étonnant, que bien des Espagnols s'en soient laissé infatuer, jusqu'au point de n'être pas même capables de se détromper. Plusieurs

(au rapport d'un Hiſtorien) avoient malheuſement avancé leurs jours, en courant après la prétendue fontaine de *Jouvence* ; & la mort des uns ne déſabuſoit point les autres ; ils s'imaginoient que ſi ceux qui les avoient précédés dans cette importante recherche ne retournoient pas, c'étoit parce qu'ayant trouvé ce qu'ils cherchoient, ils ne vouloient plus ſortir de ce délicieux ſéjour, où ils jouiſſoient d'un printems perpétuel dans l'abondance de toutes choſes. 1512.

LX. Dans ſes courſes & ſes aventures, il fait quelques découvertes par occaſion.

Perſonne ne parut plus enchanté de ces douces revêries que Ponce de Leon. Cet Officier, qui ne manquoit d'ailleurs ni d'expérience, ni d'eſprit, réſolut de faire de nouvelles découvertes, & de ne rien épargner pour trouver la fontaine rajeuniſſante. Le premier de Mars 1512, il partit de Boriquen avec deux navires équipés à ſes frais ; & après avoir rangé toute la côte ſeptentrionale de l'Iſle Eſpagnole, il ſe trouva au milieu des Lucayes, s'informa par-tout de la fontaine miraculeuſe, goûta de toutes les eaux

1512. qu'il rencontra, même de celles des marais les plus bourbeux. Si en continuant toujours sa course, il ne trouvoit jamais ce qu'il cherchoit uniquement, il découvroit bien des pays qu'il ne cherchoit pas. Une campagne qu'il vit toute semée de fleurs, fit qu'il lui donna le nom de *Floride*. Il donna aussi aux Isles *des Martirs & des Tortues*, les noms qu'elles portent encore aujourd'hui. Il eut de plus une connoissance assez distincte du canal, appellé depuis le canal de Bahama. Mais on ne sçauroit dire en quel endroit notre avanturier débarqua : car par-tout où il voulut tenter une descente, il trouva des Sauvages en grand nombre, & fort résolus à ne pas souffrir qu'il s'établît chez eux.

LXI. Il revient à Boriquen, plus pauvre & plus vieux; mais son absence n'a pas été moins utile à la Mission, que ses découvertes à la Cour de Castille.

Ayant encore couru assez longtems, & toujours avec le même succès, après son Isle enchantée, Ponce de Leon retourna enfin fort mal en ordre à Porto-Ric, où il eut à essuyer bien des railleries, sur ce qu'on le voyoit revenir plus vieux qu'il n'étoit parti. Ses courses néanmoins n'avoient pas été inutiles

pour la Cour de Castille, ni son absence pour le repos des Insulaires de Porto-Ric, & pour l'avancement de l'Evangile dans cette Isle. Tandis que l'ambition ou la folie le faisoit courir ainsi après un bonheur imaginaire, le Missionnaire travailloit plus utilement à montrer à ses chers & dociles Indiens la voie sûre qui conduit au véritable bonheur, par la connoissance, l'amour & le culte du vrai Dieu. La main du Seigneur étoit avec son Ministre, & par ses instructions, aussi solides qu'assidues, il avoit le plaisir de voir que le nombre des Païens diminuoit tous les jours, & que celui des Chrétiens croissoit à proportion. L'infatigable Prédicateur soutint ce travail pendant trente ans, soit dans la même Isle, ou dans quelques autres contrées du Gouvernement de Saint-Domingue. Il ne fut pas donné aux deux premiers associés du Pere Montesino de travailler aussi longtems dans la vigne du Seigneur. 1512.

LXII. Satisfaction réciproque des Indiens

En arrivant à la côte de Cumana, François de Cordoue & Jean Garcez trouverent d'abord une bour-

1512.

de Cumana, & des premiers Missionnaires qui leur prêchent l'Evangile.

gade Indienne, où ils furent reçus & logés avec beaucoup d'humanité. La petite Ville de Cumana est aujourd'hui la Capitale de cette contrée de l'Amérique méridionale, que les Espagnols ont nommée la nouvelle Andalousie. Ses anciens habitans, quoique Païens, avoient des sentimens; ils étoient braves, & mieux policés que le commun des Sauvages. Ils n'ignoroient pas tout ce que les Castillans avoient fait dans quelques Provinces de l'Amérique septentrionale; mais ils reconnurent bientôt dans nos Prédicateurs ce qui devoit les rassurer & attirer leur confiance : la solide vertu & la véritable sainteté n'eurent besoin que d'être connues, pour attirer des respects. Plus les Barbares faisoient attention à la conduite des Ministres de Jésus-Christ, à leur modestie, à leur parfait désintéressement, à cette vie pauvre, pénitente, toujours appliquée, ou à la priere, ou aux travaux de l'Apostolat, plus ils se confirmoient dans l'idée avantageuse qu'ils en avoient d'abord conçue; ils les

écoutoient avec docilité, recevoient avec actions de grace toutes leurs instructions : de si beaux commencemens faisoient tout espérer pour le progrès de l'Evangile dans tout ce pays, lorsqu'un navire Espagnol vint malheureusement rompre toutes les mesures des Missionnaires, & donner occasion à leur mort ou à leur martyre. 1512.

LXIII. Cet utile concert est troublé par la perfidie d'un malheureux Pirate.

Les avanturiers qui montoient ce vaisseau, cherchoient à surprendre les Indiens, & à les enlever pour les vendre; le commerce étoit infâme, mais il étoit utile à ceux qui le faisoient, parce qu'après avoir détruit presque tous les anciens habitans de l'Isle Espagnole, on avoit besoin d'hommes, pour cultiver les terres. Quelques-uns s'imaginoient même que leur brigandage étoit autorisé, soit parce qu'il n'étoit point puni, soit aussi parce qu'il y avoit une Déclaration du Roi Ferdinand, qui permettoit de réduire en captivité tous les Canibales, ou mangeurs de chair humaine; & on vouloit bien supposer, sans examen, que tous les habitans de l'Amérique

étoient coupables de ce crime. Les
1512. naturels de Cumana n'étoient pas de ce caractère ; & on n'avoit pas laissé d'attenter plus d'une fois sur leur liberté. Si ces peuples se tenoient ordinairement sur leurs gardes, comme on l'assure, ils ne le furent pas assez dans cette rencontre. La présence de nos Religieux les avoit rassurés, & à leur considération, ils firent aux Espagnols tous les plaisirs qui pouvoient dépendre d'eux. Bien loin de fuir, ou de prendre les armes, ils alloient au-devant de ces étrangers, les invitoient à venir dans leur bourgade & dans leurs maisons ; enfin ils n'oublioient rien pour leur marquer leur bonne volonté & leur affection. Pendant plusieurs jours on se fit mutuellement bien des amitiés, toujours sincères de la part des Sauvages, & toujours dissimulées de celle des perfides Européens. Enfin, le Patron du navire ayant invité le Cacique du lieu à venir dîner sur son bord, ce Prince y alla avec sa femme, & dix-sept autres Indiens, les plus qualifiés du lieu ; mais à peine furent-ils embar-

1512.

qués, que le Capitaine fit appareiller, & prit la route de l'isle Espagnole, enlevant ainsi, par la plus noire perfidie, dix-neuf personnes, cheres à la nation, pour les livrer à un honteux esclavage.

LXIV. Indignation des sauvages, & danger des deux Missionnaires.

Il est aisé de juger dans quel trouble la nouvelle de cet enlevement dut jetter & tous les habitans & les deux Missionnaires en particulier. Les uns & les autres furent également surpris, allarmés, consternés. Ceux-là frémissoient de rage contre les auteurs d'un attentat qu'ils regardoient avec raison comme un sanglant outrage fait au Prince & à tous ses Sujets; mais avec des circonstances qui en augmentoient encore la noirceur. Ceux-ci ne considéroient pas avec un moindre serrement de cœur, le coup qu'une action si indigne portoit à la Religion. Eh! qui auroit pû voir, sans verser des larmes, qu'une malheureuse cupidité eût porté des Chrétiens à déshonorer ainsi le Christianisme, à faire blasphêmer le nom du Seigneur parmi les Gentils, & à faire perdre toute espérance de

1512. prêcher avec fruit la foi, à des peuples qui avoient commencé de goûter les vérités du salut, à des peuples qu'on étoit à la veille de faire entrer dans le bercail de Jesus-Christ ?

Au premier bruit de l'enlevement du Cacique, nos Missionnaires accoururent sur le rivage, & ils trouverent toute la bourgade dans un transport d'indignation ou de fureur, dont peu s'en fallut qu'ils ne fussent sur le champ la victime. Un reste d'estime pour leur vertu, & de vénération pour leurs personnes, arrêta les premières saillies. Les Sauvages, il est vrai, n'avoient pas long-tems pratiqué les deux Religieux ; cependant ils les connoissoient assez, pour être persuadés qu'ils avoient absolument ignoré le projet de la trahison ; mais cette persuasion ne mettoit pas leur vie en sûreté. Les coupables étoient Espagnols, les Missionnaires l'étoient aussi ; & les Barbares croyoient qu'il leur étoit permis de se venger d'une nation perfide, ne fût-ce que sur des Innocens. Les plus modérés suspendirent

LXV. Les premiers suspendent leur vengeance, & les autres sont entre la vie & la mort pendant quatre mois.

pendirent la vengeance ; & peu de tems après on vit paroître un autre navire, dont le Capitaine étant descendu à terre, fut extrêmement touché de voir tout un peuple en pleurs, & deux Religieux de grande réputation, dans une ſituation à ne pouvoir pas ſe répondre d'un jour de vie. Les Miſſionnaires de leur côté conçurent quelque eſpérance ; ils étoient bien éloignés de vouloir profiter de l'occaſion pour s'échapper, puiſque cela même n'auroit ſervi qu'à augmenter le ſcandale : la gloire de la Religion & l'honneur leur tenoient plus à cœur que leur propre vie. Ils ſe contenterent donc de prier cet Officier, qui leur paroiſſoit honnête homme, de vouloir ſe charger d'une lettre pour l'Amiral ; le Pere François de Cordoue écrivit au Gouverneur de Saint Domingue, pour lui expoſer le fait en peu de mots, & le conjurer de renvoyer les Indiens chez eux, puiſque c'étoit l'unique moyen de faire ceſſer le ſcandale, de réparer en quelque manière le tort que cet enlevement avoit fait à la Religion, 1512.

& de ſauver la vie à deux de ſes
1512. Miniſtres. Le même écrivit dans le même goût au Pere Pierre de Cordoue, Supérieur des Dominicains à Saint-Domingue. Le Capitaine ſe chargea de ces deux lettres, les remit exactement, & elles n'eurent aucun effet.

LXVI. Quelques Officiers royaux participent à l'iniquité, & l'Audience royale ne fait point juſtice.

A l'arrivée de l'Officier, le Cacique, ſa femme & les autres Indiens enlevés, étoient déja vendus; & on ajoute que c'étoit les Officiers même de l'Audience Royale qui les avoient achetés. L'Amiral & Pierre de Cordoue perdirent leurs peines auprès de ces équitables Magiſtrats; ni la bonne volonté de l'un, ni les ſoins & toute la diligence de l'autre ne purent rien obtenir en faveur de ces pauvres eſclaves. Ni l'intérêt public, ni celui de la Religion, ni l'infâmie dont la nation alloit ſe couvrir, ni le danger évident où on expoſoit la vie des deux Prédicateurs de la foi : rien ne fût capable d'empêcher des perſonnes commiſes pour rendre la juſtice, de ſe noircir de la plus criante iniquité qui fut jamais. Le Lecteur peut faire

ici les réflexions que nous ſupprimons. Continuons l'Hiſtoire. 1513.

Les Sauvages de Cumana n'avoient ſuſpendu leur vengeance, que par l'aſſurance qu'on avoit cru pouvoir leur donner du retour de leurs gens dans l'eſpace de quatre lunes; ſi ce terme expiré, rien ne paroiſſoit, les Miſſionnaires conſentoient d'être mis à mort. Les quatre mois étant donc expirés, ſans qu'on eût reçu aucune nouvelle, les Barbares, toujours plus irrités, maſſacrerent impitoyablement les deux ſerviteurs de Dieu à la vue l'un de l'autre. Ainſi moururent, par les mains des Gentils, mais par la malice des Chrétiens, François de Cordoue & Jean Garcez, l'un & l'autre fort diſtingués par leur naiſſance, leur ſçavoir & leurs vertus; ſur-tout par ce zèle de la Religion, qui les avoit portés à mépriſer tous les avantages que leurs talens & leur mérite pouvoient leur procurer dans leur patrie, & à s'expoſer généreuſement à tous les périls de l'Apoſtolat, par le ſeul deſir de gagner des ames à Jeſus-Chriſt. Ils

LXVII. Mort précieuſe des deux Miniſtres de J. C. Leur éloge.

étoient paſſés des premiers dans
1513. l'Iſle Eſpagnole avec le célebre
Pierre de Cordoue, & nous avons vu dans quelle odeur de ſainteté ils y vivoient; les fruits qu'ils firent en faiſant changer de face à la Colonie, qui avoit beſoin de Prédicateurs de cette réputation; enfin avec quelle fermeté ils s'étoient oppoſés à la tyrannie qu'on exerçoit ſur les Indiens. La ſeconde miſſion qu'ils avoient entrepriſe dans la terre ferme, à la côte de Cumana, eſt une nouvelle preuve de la pureté & de l'ardeur de leur zèle. Sans autres armes que celles de la foi, ni autre ſecours que celui de la grace, ils étoient entrés ſeuls dans un pays de Sauvages; & la ferveur de leurs prédications, ſoutenue par l'innocence de leur vie, leur avoit déja concilié l'eſtime & l'affection des Barbares; tout leur promettoit une prompte & abondante moiſſon, lorſque la malice des hommes vint arrêter une œuvre ſi heureuſement commencée. Dieu le permit ainſi, ſans doute, pour leur faire bientôt conſommer leur ſacrifice. Ils s'y

étoient déja diſpoſés depuis long-tems ; mais les quatre derniers mois de leur vie furent une préparation continuelle à la mort : tous les jours ils offroient les ſaints Myſteres, & tous les jours ils renouvelloient la ferme réſolution qu'ils avoient priſe de mourir pour les intérêts de la Religion. 1513.

Un Auteur, qui croit que Jean Garcez étoit frere de l'illuſtre Barthelemi de Las-Caſas, met cette mort en 1515. Un autre la recule de quatre ans ; & le Pere de Charlevoix, dans ſon hiſtoire de Saint-Domingue, la place ſous l'année 1513. Nous ne trouvons point de preuves aſſez claires, pour décider quelle de ces époques doit être préférée. Fontana & l'Auteur qu'il cite, ſe ſont trompés, en attribuant à la malice des prêtres idolâtres la mort des deux Religieux, qui ne peut être proprement attribuée qu'à la cupidité des mauvais Chrétiens, dont les uns avoient enlevé par trahiſon les Indiens ; & les autres par une injuſtice, non moins criminelle, avoient refuſé de les rendre. Peut-

LXVIII. C'eſt moins à la malice des Gentils, qu'à la cupidité de quelques Chrétiens, qu'on doit attribuer l'effuſion de leur ſang.

1513. être que les Prêtres des Gentils ne furent pas les moins ardens à la vengeance ; mais l'hiſtoire n'en parle point.

Ce que nous ſçavons de certain, c'eſt que le ſort des deux Miſſionnaires ne put ralentir le zèle de leurs freres, ni leur faire perdre l'eſpérance de convertir les Sauvages de Cumana. Ils n'ignoroient pas que Dieu a ſes momens, & que ſa grace toute-puiſſante ſur le cœur des hommes les touche, les change, en fait ce qu'il lui plaît, & quand il lui plaît. Nous en verrons bientôt les preuves ; mais voyons plutôt la ſuite des travaux du Pere de Cordoue & de quelques autres Religieux, qui s'étoient arrêtés avec lui dans l'Iſle Eſpagnole.

LXIX. Propagation de la Foi dans l'Iſle St. Domingue. Fondation du Monaſtère de Ste. Croix,

Tandis que Dominique de Mendoza & Bernard de S. Dominique, avec quelques autres Religieux du même Ordre, continuoient les fonctions du ſaint Miniſtère dans différens quartiers de l'Iſle, Pierre de Cordoue s'arrêta quelque tems dans la Capitale, où deux objets l'occupoient principalement ; l'inſtruction

des Indiens, qu'il ne pouvoit perdre de vue; & la construction d'un Monastère, car c'est proprement en l'année 1512, qu'il faut rapporter la fondation du célebre Couvent de Sainte Croix, le premier que l'Ordre de S. Dominique ait érigé dans le Nouveau Monde. Ceux de nos Missionnaires qui arriverent les premiers dans cette partie de l'Amérique, en 1509 ou 1510, se logerent d'abord dans une espéce de petit taudis, peu différent des cabanes des Indiens; mais en cela très-conforme à l'esprit de pénitence & de pauvreté, dont ils faisoient profession. Le Roi Ferdinand donna depuis ses ordres, pour faire bâtir une Eglise & un logement en état de recevoir un nombre considérable de Religieux, qu'on se proposoit d'envoyer de Castille, comme ils ont été en effet envoyés presque d'année en année, pour être de-là distribués, selon les besoins des peuples, tant dans les autres Isles, que dans la terre ferme. 1513.

LXX. Qui devient le Chef & le

Si les libéralités du Souverain, & les pieuses largesses de quelques ri-

1513. modèle de la Province de ce nom,

ches particuliers servirent à la construction & à la décoration d'une Eglise, qu'on appelle magnifique; la religion de Pierre de Cordoue & de ses compagnons les appliqua avec encore plus de soin, à former ce premier sanctuaire, & cette Communauté d'hommes Apostoliques, dans le véritable esprit de leur saint Patriarche. L'assiduité à la priere & au travail, l'amour & la pratique de la pénitence & de la pauvreté la plus rigoureuse, la suite du Chœur de jour & de nuit, lors même qu'ils ne se trouvoient que deux Religieux dans la même maison; en un mot, toutes les observances regulieres qui sont en vigueur dans les Communautés les plus nombreuses & les plus reformées, furent les fondemens & les glorieuses prémices de celle-ci. Aussi fut-elle, non-seulement le chef, mais le modèle de toute la Province, appellée encore aujourd'hui la Province de Ste Croix, du nom de ce premier Couvent.

LXXI. Véritable Ecole de l'Apostolat.

Nous n'entreprendrons pas de nommer ici tous les ouvriers Evangéliques de réputation qui ont

été formés dans cette école de vertu; moins encore de donner une idée de leurs travaux & du fruit de leurs prédications. Dans le cours de cette Histoire, nous nous trouverons plus d'une fois dans la nécessité d'en faire connoître quelques-uns. Si la plûpart, arrivés d'Espagne, s'arrêtoient quelque tems dans cette maison d'exercice & de priere, c'étoit moins pour s'y délasser des fatigues d'une longue navigation, ou pour y apprendre les langues du pays, que pour y recevoir d'en-haut les lumières de l'Esprit saint, qui donne la vertu à sa parole. On en vit aussi plusieurs, qui, descendus des premiers Conquérans, ou issus de parens Indiens, renonçoient à toutes les espérances du siécle, pour s'assurer les biens plus solides de l'autre vie.

1513.

LXXII. La parole de Dieu, & la vie sainte de ses Ministres, font des conversions parmi les sauvages;

Ceux-ci marchoient avec ferveur sur les traces de leurs saints Prédécesseurs, ils ne travailloient pas moins & ne se traitoient pas mieux. Ils n'avoient ni de pain de froment, ni de vin que pour le sacrifice; le pain de cassave ou de racines étoit leur

1513. nourriture, & l'eau leur boiſſon ordinaire. Les œufs, le poiſſon, l'huile, n'étoient que pour les malades, ou les infirmes. La groſſiereté ou la ſimplicité des habits, répondoit à celle de leur nourriture : ils faiſoient tous leurs voyages à pied ; ils marchoient quelquefois ſur l'or comme ſur la boue, parce qu'ils ne connoiſſoient que l'or de la charité, & le ſalut des ames. Les ſerviteurs de Jeſus-Chriſt qui annonçoient ſon Evangile, devoient cet exemple de zèle & de déſintéreſſement aux Indiens & aux Caſtillans, leurs Vainqueurs. Auſſi la main de Dieu étoit-elle avec eux, pour opérer une multitude de converſions (1).

Alf. Fernandez, Hiſt. Eccl. de Neuſtros Tiempos, *ut ſp.*

(1) *Vivieron muchos annos guardando eſte rigor, padeciendo grandes trabajos, haziendo rigida penitencia, y predicando apoſtolicamente. Floreciò mucho la Religion en obcdiencia, pobreza y provecho de la almas. Ordenaron tambien, que demas de los que ſulian ſiempre à la predication de los Indios, un Religioſo predicaſſe à los de la ciudad en la Igleſia del Convento, todos los Domingos, y fieſtas deſpues de comer. Continuoſe eſto ſiempre, con grande aprovechamiento de quellos Gentiles, y neuvos en la fè, &c.*

Si les Eſpagnols communément étoient moins touchés que les ſauvages, de la vertu de la prédication, & de celle de l'exemple, on ne pouvoit guère l'attribuer qu'à cette ſoif de richeſſes périſſables, dont ils paroiſſoient preſque tous uniquement occupés. On couroit toujours ſans ſe laſſer après de nouvelles découvertes, & leurs entrepriſes n'étoient pas toujours heureuſes. Leurs troupes, dans quelques contrées, furent repouſſées avec une très-grande perte, malgré la valeur & l'intrépidité de leurs Chefs. Lorſque Alphonſe d'Ojeda prit terre dans le Port de Carthagène, il trouva d'abord des Barbares aguerris, dont le courage répondoit bien à leur taille avantageuſe. Les femmes n'y étoient pas moins adroites que les hommes à tirer de l'arc, à empoiſonner & à lancer leurs fleches. Mais ce qui irritoit d'avantage ces braves, étoit le ſouvenir de pluſieurs viſites, que les Eſpagnols leur avoient faites dans le cours de neuf ou de dix années, & dans leſquelles les naturels du pays avoient toujours été fort

1513.

LXXIII. Et touchent peu les anciens Chrétiens. Pourquoi ?

1513. maltraités. Il eſt vrai qu'Ojeda avoit reçu de la Cour des ordres bien précis de tenir une conduite plus modérée, & d'eſſayer de prendre ces peuples par la douceur, pour tâcher de les gagner à J. C., par le moyen des Religieux qui l'accompagnoient, avant que de leur parler de ſe ſoumettre à la Couronne de Caſtille. Ojeda voulut effectivement commencer par faire amitié aux Indiens; mais ils répondirent à ſes avances de maniere à lui faire entendre, que s'il penſoit à s'établir dans leur pays, il falloit ſe préparer à la guerre. Ojeda, contre l'avis de ſon Alcaïde Jean de la Coſa, ne crut pas qu'il fût de ſon honneur de fuir devant des hommes nuds, il les attaqua, en tua beaucoup, fit quelques priſonniers, qu'il envoya ſur les navires, & pourſuivant ſa victoire, il s'avança juſqu'à un Village qu'il trouva abandonné.

LXXIV. Défaite des troupes Eſpagnoles.

Les Eſpagnols qui n'avoient pas laiſſé que de perdre quelques-uns des leurs dans les premières attaques, s'imaginant alors n'avoir plus rien à craindre d'un peuple battu & in-

timidé, ſe débanderent pour piller. 1513.
Les Barbares, qui l'avoient prévû, s'étoient mis en embuſcade dans tous les endroits par où leurs ennemis pouvoient ſe retirer. Au moment qu'ils les virent répandus, ſans ordre & ſans défiance, dans la campagne, ils donnerent ſur eux de toutes parts, & avec tant de réſolution, que tous les Caſtillans qui avoient fait cette dangereuſe deſcente, y périrent malheureuſement. Ojeda ſeul ſe ſauva, par ſon extrême agilité, mais ſi dangereuſement bleſſé qu'il eut bien de la peine à ſe trainer pour ſe cacher dans l'épaiſſeur des bois.

LXXV. Malheureux état d'Ojeda.

Perſonne n'ayant pû apporter la nouvelle de cette défaite à ceux qui étoient reſtés ſur les navires, ceux-ci, après quelques jours, envoyerent la chaloupe à terre, & on trouva Ojeda couché dans des mangles, tenant ſon épée d'une main, ayant ſur les épaules ſon bouclier, percé de trois cens coups de fleches. On ne dut pas être ſurpris de le voir prêt à expirer de faim & de foibleſſe. On alluma du feu, on lui

1513. donna à manger, & revenu à ſoi, il raconta ſa triſte avanture, témoignant ſon chagrin de n'avoir pas ſuivi le conſeil de la Coſa, & ſon déſeſpoir d'avoir perdu le meilleur de ſes amis.

LXXVI. Qui a ſa revenche, & fonde la Ville de S. Sebaſtien.

La rencontre heureuſe de Nicueſſa, autre Capitaine Eſpagnol, qui, ayant appris le déſaſtre de ſon rival, lui offrit généreuſement ſon bras, & ſes gens, pour le venger, mit Ojeda en état d'avoir ſa revenche ſur ſes Vainqueurs, & de s'expoſer bientôt après à de nouveaux riſques. L'expédition contre les Indiens de Carthagène terminée en peu de jours, & un grand butin enlevé, les deux Chefs ſe ſéparerent fort contens l'un de l'autre. Nicueſſa prit la route de Veragua, & Ojeda celle du golfe d'Uraba. Il s'arrêta vis-à-vis de certaines hauteurs, à la pointe orientale de ce golfe, où il jetta les fondemens d'une Ville, qu'il nomma S. Sébaſtien, & il mit tout ſon Gouvernement ſous la protection de ce ſaint Martyr, dans l'eſpérance qu'il le garantiroit des fleches empoiſonnées des Barbares.

1513.

LXXVII.

Le défaut de vivres l'expose, avec toute sa Colonie, à de nouveaux dangers.

Il travailla cependant à des retranchemens, pour se mettre en sûreté contre les Indiens des environs, qui étoient Cannibales. Mais les vivres lui ayant bientôt manqué, il fut forcé de permettre à ses Gens d'en aller chercher dans les Villages & dans la campagne. Partout ils trouverent les sauvages en si grand nombre, & si peu traitables, qu'ils furent obligés de rentrer au plus vîte dans leurs retranchemens. La faim les dévoroit, lorsqu'un petit bâtiment, parti de l'Isle Espagnole, vint mouiller l'ancre au pied de Saint-Sebastien. Ojeda bénit la Providence qui le secouroit si à propos ; il acheta toute la cargaison du navire, & il se flattoit déja que les ennemis, le voyant si bien retranché, & déja ravitaillé, prendroient enfin le parti de le laisser en repos. Mais il ne pensoit pas à laisser lui-même en repos ceux qui vivoient sur leurs terres. Ces Barbares n'en parurent que plus acharnés à la perte des Espagnols, parce que leur voisinage les tenoit tous dans des allarmes continuelles.

1513.
LXXVIII.
Autre bataille où Ojeda, percé d'une fleche empoisonnée, se fait appliquer un remede plus cruel que la mort.

Résolus donc de faire les derniers efforts pour s'en délivrer, & ayant connu par expérience, que le Capitaine des Castillans leur tuoit lui seul plus de monde, que tous les autres ensemble, ils crurent que s'ils pouvoient se défaire de lui, ils auroient bon marché du reste. En conséquence ils mirent en embuscade quatre de leurs meilleurs archers, avec ordre de ne tirer que sur le Chef. Ojeda, que la peur ne fit jamais reculer, parut bientôt, &, attiré par un gros corps d'Indiens, qui faisoient semblant de reculer devant lui, il donna dans l'embuscade. Son bouclier le couvroit tout entier, & le garantit pendant quelque tems : mais ayant fait un mouvement pour venir fondre l'épée à la main sur ceux qui l'attaquoient, il fut blessé d'une fleche, qui lui perça la cuisse de part en part. La fleche étoit empoisonnée, ce qui fit que tant les Barbares, que les Espagnols de S. Sebastien, s'attendoient de le voir bientôt mourir enragé, comme il étoit déja arrivé à plusieurs. Ojeda cependant s'avisa d'un remède, dont

peu de gens auroient le courage de se servir : il fit rougir dans le feu deux plaques de fer, ordonna à son Chirurgien de les lui appliquer aux deux ouvertures de sa playe, & le menaça de le faire pendre, s'il n'obéissoit promptement : il fut obéi, & il soutint cette cruelle opération avec une fermeté héroïque. Le remède opéra, en consumant l'humeur froide que le poison avoit glissée dans la blessure ; mais en même tems il enflamma toute la masse du sang : il fallut tremper des linges dans une grande quantité de vinaigre, pour rafraichir le malade dans l'ardeur qui le brûloit.

1513.

Si nous racontons ici en abrégé ce qu'on appelle les avantures d'Ojeda, c'est moins pour contenter la curiosité, que pour inviter le Lecteur Chrétien à observer la conduite de la Providence sur ces fameux Guerriers, que les uns ont appellés des Héros, & les autres, des fléaux du genre humain, des destructeurs des Indes, & des Indiens.

LXXIX. Suite des avantures de

Les provisions commençant à manquer dans les retranchemens de

1513.

ce Héros singulier.

Saint-Sebastien, les Espagnols demanderent tous qu'on les ramenât incessamment à Saint-Domingue. Ojeda eut beau leur représenter que leur salut dépendoit de leur persévérance à attendre un secours, qu'on ne pouvoit manquer de recevoir bientôt; il ne persuada personne, & il s'offrit d'aller lui-même hâter ce secours dans l'Isle Espagnole. Tous y consentirent, & il s'embarqua, laissant pour commander à Saint-Sebastien, François Pizarre, devenu depuis fameux dans la conquête du Perou. Dès qu'on fut sur mer, Ojeda voulut agir en maître; mais Talavera, autre avanturier, de qui le bâtiment & tout l'équipage dépendoient, commença par le mettre aux fers: c'étoit le sort d'Ojeda, de ne faire guère de voyage sans être ainsi enchaîné, par ceux même qui étoient sous ses ordres. Talavera néanmoins fut bientôt obligé d'avoir recours à lui, parce que la navigation fut extrêmement traversée. Après avoir long-tems lutté contre les courans & les vents, le navire, ouvert de toutes

parts, alla ſe briſer ſur la côte de Cuba.

1513.

LXXX. Dégradé ſur la côte de Cuba, il marche trente jours de ſuite les pieds toujours dans des marais: il fait bâtir une petite Chapelle en l'honneur de la Ste Vierge.

Ojeda ainſi dégradé dans un pays qu'il ne connoiſſoit pas, au lieu de prendre ſa route vers l'Iſle Eſpagnole, qu'il cherchoit, & qui étoit plus voiſine, tenta de s'approcher de la Jamaïque. Il fit cent lieues, ſuivant toujours le rivage de la mer, obligé de marcher trente jours de ſuite, ayant de l'eau juſqu'à la ceinture, & perdant quelquefois terre; heureux, quand il pouvoit rencontrer quelques mangliers, où il ſe perchoit, pour y paſſer la nuit. Quelques fruits, quand il en trouvoit, étoient toute ſa nourriture; l'eau ſaumatre & bourbeuſe, où il marchoit, ſervoit auſſi à le déſaltérer. Avec cela, Ojeda encourageoit tout ſon monde par la confiance qu'il avoit en la Mere de Dieu; il en portoit toujours ſur ſoi une image, qu'il ſuſpendoit à une branche d'arbre, toutes les fois qu'il étoit obligé de s'arrêter; il faiſoit mettre auſſi-tôt tous ſes gens à genoux, pour adreſſer leurs prieres à celle qui eſt le Refuge aſſuré des

1513. affligés ; & avant que de quitter l'Isle, il fit bâtir une petite Chapelle en son honneur.

LXXXI. Il est bien reçu par un Cacique, & servi par un autre ; le Gouverneur de la Jamaïque le traite avec générosité.

Réduit enfin à trente-cinq hommes, de soixante-dix qu'il en avoit en débarquant à Cuba, & ne pouvant plus se traîner, il arriva dans les Etats d'un Cacique, qui, ayant appris le triste état où se trouvoient les Espagnols, envoya au-devant d'eux plusieurs de ses Sujets, pour les charger sur leurs épaules, & les conduire chez leur Prince, où ils eurent tout le tems & les moyens de se rétablir. Ojeda passa de-là chez un autre Cacique, qui le traita avec la même humanité, & lui donna un canot bien équippé : un des Officiers d'Ojeda s'en servit pour porter au Gouverneur de la Jamaïque une lettre de son Général, qui le supplioit de ne le pas abandonner dans son malheur. Esquivel, alors Gouverneur dans cette Isle, se picqua de générosité ; & pour rendre le bien pour le mal, à un homme qui l'avoit autrefois menacé de le faire pendre, il fit armer en diligence un bâtiment & l'envoya à Ojeda, sous

la conduite de Pamphile de Narvaez. L'accueil qu'il lui fit à ſon arrivée à la Jamaïque, répondit à cette première démarche ; & quand il l'eut bien régalé pendant pluſieurs jours, il le fit conduire à l'Iſle Eſpagnole ſur le même bâtiment qui l'étoit allé prendre à Cuba. 1513.

LXXXII. La Juſtice divine venge le ſang des Indiens, par la mort honteuſe de deux coupables.

Ojeda ſe flattoit déja de réparer toutes ſes pertes, avec le ſecours des amis qu'il avoit laiſſé en grand nombre à Saint-Domingue ; mais il reconnut bientôt que l'amitié eſt rarement aſſez forte, pour tenir contre la mauvaiſe fortune : tout le monde lui tourna le dos, quand on le vit malheureux & ſans reſſource. Obligé d'abandonner ſon entrepriſe, il en mourut peu de tems après de chagrin, & ſi pauvre qu'il fallut mandier un linceul pour l'enſevelir. Pourroit-on ne pas reconnoître ici la juſtice divine, qui remettoit ſans ceſſe devant les yeux d'Ojeda, la trahiſon qu'il avoit faite au malheureux *Caonabo* Cacique, ou Roi de Maguana, & le ſang de tant de peuples, triſtes victimes de ſa cupidité ou de ſon ambition ? Bernardin de

1513. Talavera, n'oſant ſuivre Ojeda à l'Iſle Eſpagnole, où il ſçavoit qu'il ne pouvoit éviter le châtiment de ſes crimes, s'étoit arrêté à la Jamaïque; mais l'Amiral l'ayant appris, envoya des ſoldats pour le ſaiſir & le fit pendre.

LXXXIII. La Colonie de St. Sebaſtien n'éprouve pas moins les coups de cette Juſtice vengereſſe.

La main de Dieu ne s'appeſantiſſoit pas d'une manière moins viſible ſur la Colonie qu'Ojeda avoit laiſſée à Saint-Sebaſtien. Reduite bientôt à manger ſes chevaux, ou à ſe nourrir des extrêmités des palmiers, elle ſe détermina enfin à aller chercher fortune ailleurs. Les Eſpagnols avoient deux brigantins, Pizarre en monta un avec une partie de ſon monde, & il donna l'autre à un Flamand de Valenciennes : ils n'étoient pas encore bien loin de la côte, que le brigantin du Flamand reçut un coup de mer ſi furieux, qu'il s'ouvrit dans un moment à la vue de Pizarre, à qui il ne fût pas poſſible de ſauver un ſeul homme. Toujours contrarié par les vents, il voulut retourner à S. Sebaſtien, & il n'en trouva que la place, les Indiens ayant déja réduit en cendres

toutes les cases & la forteresse. C'étoit ainsi que des richesses immenses, acquises avec autant de rapidité, que de violence & d'injustice, s'en alloient en fumée ; & des monceaux d'or ne pouvoient empêcher quelquefois les Conquérans de mourir de faim. C'est ce qu'on pourra remarquer dans plus d'une occasion, & dans les différentes contrées de l'Amérique. 1513.

LXXXIV. Missionnaires bien accueillis par les sauvages, & troublés par les Espagnols.

Les conquêtes des Ministres de l'Evangile étoient ordinairement plus solides, comme elles étoient toujours & plus saintes & plus avantageuses aux Indiens. On ne vit aussi que trop souvent, que l'arrivée des troupes dans les Isles qui avoient reçu en paix les Prédicateurs de la foi, en arrêta le progrès. Tantôt la cupidité immodérée des Officiers, & tantôt la licence du soldat, en révoltant les Barbares, donnerent lieu à la mort de plusieurs Missionnaires, ou à la fuite & à la retraite involontaire de quelques autres. Pierre de Cordoue se trouva dans ce dernier cas.

LXXXV. Pierre de

Cet homme de zèle, qui ne cher-

1513.

Cordoue prêche dans l'Isle de la Marguerite.

choit de repos que dans le travail ; ayant vu arriver à S. Domingue plusieurs Missionnaires de son Ordre, il en laissa quelques-uns dans la Capitale, destina les autres pour différentes contrées, & il alla lui-même porter les lumieres de l'Evangile chez d'autres peuples. Les Castillans se proposoient alors d'envoyer quelques gens dans l'Isle de la Marguerite, sur la côte de la nouvelle Andalousie, dont elle n'est éloignée que de huit lieues, à douze de Cumana, à quarante de l'Isle de la Trinité au couchant, & à cent cinquante de Porto-Ric au midi. Quoique cette Isle, découverte par Christophle Colomb dès l'an 1498, soit fort considérable, tant par sa fertilité, que par son étendue, qui est de quarante lieues de circuit, les Espagnols n'y avoient pas fait encore d'établissement.

LXXXVI. Ses premiers succès.

C'étoit peut-être pour commencer à s'y établir, sans répandre du sang, que dans le tems dont nous parlons, ils y envoyerent assez peu de monde dans deux bâtimens, & Pierre de Cordoue fut invité de prêter

ter ſon miniſtere à un œuvre qui regardoit la gloire de Dieu & le ſervice du Roi. On ne manqua pas ſans doute de lui promettre de s'abſtenir de toute violence, & de tout ce qui pourroit ſcandaliſer les Inſulaires, ou mettre quelque obſtacle aux fruits de la Prédication. La navigation fut heureuſe, & la deſcente trouva peu de réſiſtance. Le Prédicateur fut d'abord ſuivi & écouté; on ſe rendoit avec une eſpéce d'empreſſement aux aſſemblées, aux catéchiſmes, & à tous les exercices de priere ou d'inſtruction : déja bien de ces Sauvages, ſans être encore aſſez inſtruits, demandoient le Baptême. Tout ſembloit annoncer le plus heureux ſuccès ; les Eſpagnols ſe hâterent de renvoyer les deux navires à Saint-Domingue, pour y apporter ces bonnes nouvelles, & en faire venir plus de monde. Mais bientôt ils eurent lieu de ſe repentir de s'être trop preſſés.

1514.

LXXXVII. Révolte ſubite des Inſulaires, qui fait périr tous

Soit que les premières démarches des Inſulaires ne fuſſent qu'un appas pour ſurprendre les Chrétiens, &

1514.

les Espagnols répandus dans l'Isle; Pierre de Cordoue & son Compagnon, seuls exceptés.

en avoir bon marché, comme un Auteur Espagnol l'a cru; soit que par les intrigues des Prêtres des Idoles, les Sauvages eussent conçu des sentimens moins favorables envers les Etrangers; soit enfin que la conduite de ceux-ci leur eût déja donné quelque juste sujet de craindre les suites: & peut-être pour toutes ces raisons ensemble, les Indiens de la Marguerite résolurent de se défaire de leurs hôtes, sans en épargner aucun. L'occasion leur parut favorable: les Castillans ne pouvoient, ni leur échapper par la fuite, puisqu'ils avoient renvoyé leurs vaisseaux, ni leur résister long-tems, étant en petit nombre, & ne se défiant de rien, tandis que la multitude des Sauvages, les armes à la main tomboit sur eux de toutes parts. La résolution ne fut pas plutôt prise qu'on la vit exécutée. Selon le rapport d'Alphonse Fernandès, tous les Espagnols débarqués depuis peu dans l'Isle, perirent malheureusement dans cette boucherie, le seul Pierre de Cordoue & son Compagnon furent sauvés par un

coup de Providence, qui fut consideré comme un miracle (1). 1514.

LXXXVIII. Quelques Religieux de St. Dominique, & de St. François, vont instruire les sauvages de Cumana.

Les préparatifs que les Espagnols faisoient alors à S. Domingue pour la conquête de Cuba, leur fit différer la vengeance qu'ils se promettoient bien de prendre de la perfidie de ceux de la Marguerite. Les Missionnaires animés d'un autre esprit, tournoient toujours leurs regards vers la côte de Cumana, où leurs freres avoient reçu depuis peu la couronne du martyre. Ce qui sembloit devoir les rebuter ou les intimider, ne servoit qu'à enflammer leur zèle. Ils ne pouvoient oublier d'ailleurs les bonnes dispositions que les peuples

(1) *El goto grande da aquestas buenas nuevas, no dio lugar à la consideration, sino que may sin ella, se despacharon luego los dos navios à la Española, pidiendo gente, y dando aviso del buen successo. Quando los Españoles no tenian en que huir, persuadioles, el demonio que à todos los quitassen la vida. Eram inumerables los Indios, y may valientes; los Españoles pocos, y descuidados, con laqual executaron su intento, matandolos à todos, que no quedaron mas que el padre fray Pedro de Cordoua, y su compagnero . . . . y milagrotamente salieron de entre los Indios, &c.* Fernand. l. 1. c. 3. p. 21.

de terre ferme avoient fait d'abord
1514. paroître pour le Chriſtianiſme. Remplis donc du deſir & de l'eſpérance d'attirer un grand peuple à la foi, quelques Religieux de l'Ordre de S. François & de celui de S. Dominique ne craignirent pas d'entrer dans un pays qui fumoit encore du ſang qu'on venoit d'y répandre. Ils arriverent au port de *Chiribichi*, & dans fort peu de tems ils gagnerent ſi bien la confiance des habitans de cette Province, qu'on leur permit de s'y établir & d'y exercer leur miniſtère.

LXXXIX. Fondation du Couvent de Sainte-Foi : travail utile & aſſidu pendant plusieurs années.

Les Dominicains y bâtirent une petite maiſon, qu'ils appellerent le Couvent de Sainte-Foi. Les Peres Franciſcains en firent autant à une diſtance conſidérable. C'étoit-là que les Miniſtres de Jeſus-Chriſt aſſembloient les Indiens du voiſinage, pour leur apprendre à connoître & à ſervir Dieu. Les Catéchiſmes y étoient fréquens, les prières ferventes; le ſilence & la modeſtie de ces ſauvages pendant l'inſtruction édifioient ceux-mêmes qui les inſtruiſoient. Après les exercices de

Religion, les enfans des Caciques, & des autres Principaux du lieu s'arrêtoient ou revenoient dans quelque autre heure du jour, pour apprendre à lire, à écrire, & à répondre à la Messe. Les Missionnaires ne sortoient guères de leurs retraites que pour aller chercher & instruire ceux qui étoient plus éloignés. Leurs courses évangéliques n'étoient jamais sans quelque fruit; &, selon la maxime qu'ils s'étoient d'abord faite, ils ne manquoient point de conférer le Baptême aux petits enfans, sur-tout à ceux qui étoient en danger de mort. Les parens ne s'y opposoient pas; plusieurs au contraire témoignèrent un véritable desir de recevoir eux-mêmes la même faveur; & on ne différoit de la leur accorder, que pour les y préparer par l'instruction & par la pratique des bonnes œuvres. 1514.

XC. Le Ministère des Prédicateurs n'étant point gêné, commençoit à unir les deux nations.

Tout cela, en unissant les deux nations, étoit pour des Ministres de l'Evangile un sujet de consolation qui leur rendoit le travail bien doux, en leur faisant aimer les fatigues

1514. mêmes & toutes les peines de l'Apostolat. Ils marchoient sans crainte pour prêcher l'Evangile à cent lieues de la côte, & ils n'étoient pas moins en sûreté dans un pays de Barbares, qu'ils l'auroient été dans leur propre patrie (1). On n'avoit garde de penser, qu'un événement semblable à celui qui avoit déja coûté la vie à deux Religieux, dût encore troubler les nouveaux Missionnaires, & anéantir toutes les espérances de cette mission. C'est néanmoins ce qui leur arriva, lorsqu'ils s'y attendoient le moins, après quatre années de travaux continuels. Nous en parlerons en son tems.

XCI. Un Cacique de l'Isle d'Hayti, refugié dans celle de Cuba, apprend aux autres Caciques quel est le Dieu des Espagnols,

Fernand. l. 1. c. 4. p. 27.

La conquête de l'Isle de Cuba n'avoit point été négligée par les Castillans, & nous allons voir qu'elle

---

(1) *Destos conventos se hazia abundantissimo fruto en la conversion de los Indios. Enseñavan los Religiosos à leer, à escrivir, y responder à Missa, à muchos hijos de Caciques, y de gente principal. Con esto, y su apacible trato les teniam ganados, y tan amigos, que los Padres de S. Domingo ivam solos la tierra advento cien leguas de costa, à predicar el santo Evágelio, &c.*

leur coûta peu. Diego Velaſquès, fort diſtingué parmi les Officiers Eſpagnols, avoit été choiſi par l'Amiral, pour réduire cette grande Iſle ſous la puiſſance de Caſtille; & auſſitôt que les habitans en apprirent la nouvelle, la conſternation fut ſi générale dans tout le pays, qu'on pouvoit déja les regarder comme vaincus. Ce qu'on rapporte d'un Cacique nommé *Hatuey*, eſt la preuve de ce que nous diſons. Ce Seigneur étoit né dans l'Iſle Hayti; mais la crainte de tomber dans l'eſclavage où il voyoit tous ſes compatriotes condamnés, l'avoit obligé de chercher une retraite ailleurs. Arrivé à l'extrêmité orientale de Cuba, avec un bon nombre de ſes vaſſaux, il ſe rendit maître de ce canton, & y auroit regné paiſiblement, ſi le progrès des armes Eſpagnoles n'avoit entretenu ou renouvellé ſes allarmes. Il avoit communiqué ſes défiances à pluſieurs autres Caciques, avec leſquels il avoit un ſoin particulier d'entretenir la plus étroite union. Un jour qu'ils conféroient enſemble ſur les meſu-

1514.

1514. res qu'on pourroit prendre contre des ennemis ſi redoutables, *Hatuey* leur dit que toutes leurs précautions ſeroient inutiles, ſi avant toutes choſes ils ne tâchoient de ſe rendre propice le Dieu des Eſpagnols :

XCII. Et comment ils pouvoient ſe le rendre favorable.

» Je le connois, ajouta-t-il, ce » Dieu, le plus puiſſant de tous les » Dieux; je ſçai le moyen de le » gagner, & je veux vous l'appren» dre. En diſant cela, il ſe fait ap» porter de l'or dans un panier, & » le montrant aux Caciques : Le » voilà, dit-il, le Dieu des Eſpa» gnols; célébrons une fête à ſon » honneur, & il nous regardera » d'un œil favorable ».

XCIII. Extravagance des Barbares, plus humiliante encore pour des Chrétiens.

Tous à l'inſtant célébrerent une fête à la manière des Sauvages, ils ſe mirent à fumer, à chanter, & à danſer autour de ce panier, juſqu'à ce qu'ils tombaſſent d'yvreſſe & de laſſitude. C'eſt ainſi qu'ils avoient coutume de célébrer les fêtes de leurs Idoles.

Si l'extravagance de ces Indiens eſt capable de faire rire, leur aveuglement doit faire encore plus gémir. Mais le Lecteur judicieux fera

ici une autre réflexion : Le Cacique *Hatuey* raiſonnoit ſur un principe qui eſt abſolument vrai. Il ſuppoſoit que les hommes regardent comme leur Dieu ce qu'ils préférent à tout, ce à quoi ils ſacrifient tout le reſte. Quelle honte pour des Chrétiens, dont la conduite fait penſer à des Barbares que l'or eſt leur Divinité ! 1514.

XCIV. Les Inſulaires montrent autant d'empreſſement à jetter leur or, que les Eſpagnols à le chercher.

Hatuey étoit ſi bien dans cette perſuaſion, que le lendemain matin, ayant raſſemblé les Caciques, il leur tint ce diſcours : » J'ai beaucoup réflechi ſur l'affaire dont je » vous ai parlé, mon eſprit n'eſt » pas encore tranquille, & tout bien » conſideré, je ne penſe pas que » nous ſoyons en ſûreté, tandis que » le Dieu des Eſpagnols ſera parmi » nous. Par-tout où ils le trouvent, ils » s'y établiſſent pour le poſſéder : il » eſt inutile de le cacher, ils ont un » ſecret merveilleux pour le découvrir ; ſi vous l'aviez avalé, ils » vous éventreroient pour l'avoir : » je ne ſçache que le fond de la mer, » où ils n'iront pas aſſurément le » chercher, c'eſt-là qu'il faut le

1514. » mettre ; quand il ne sera plus par-
» mi nous, ils nous laisseront en
» repos, car c'est uniquement ce
» qui les attire hors de chez eux ».
L'expédient fut trouvé admirable ; les faciles Caciques prennent aussitôt tout l'or qu'ils peuvent ramasser, le vont jetter dans la mer bien loin du rivage, & s'en reviennent fort contens, comme si avec leur or ils avoient noyé toutes leurs craintes. Aussi furent-ils fort surpris, lorsqu'au bout de quelque tems ils virent paroître les Espagnols dans l'Isle de Cuba.

XCV. Facile conquête de l'Isle de Cuba.

Le Cacique *Hatuey* fut le premier attaqué, il s'étoit mis en devoir de s'opposer au débarquement, mais il ne résista que foiblement. Aux premières décharges de l'artillerie Espagnole, toute cette multitude d'Indiens qui bordoient le rivage, s'enfuit avec précipitation dans le bois, & on ne jugea pas à propos de les poursuivre ; on fit la descente sans obstacle, & après quelques jours de repos, Velasquès voulut se délivrer d'un ennemi, qui à la faveur de sa retraite, auroit pû

l'incommoder, & lui tuer bien du monde; il fit chercher avec ſoin le Cacique, on le trouva, & on crut être en droit de lui faire expier par le feu la faute qu'il avoit faite, de ne s'être pas ſoumis de bonne grace à des Conquérans, auxquels il n'étoit pas en état de réſiſter. On ne pouvoit pas cependant lui reprocher d'avoir répandu le ſang des Eſpagnols, car on aſſure que la conquête de l'Iſle de Cuba, ne leur coûta pas un ſeul homme: *Hatuey* ne leur avoit donc cauſé d'autre perte, que d'avoir prévenu leur arrivée, pour faire jetter dans la mer tout ſon or & celui des autres Caciques. Si ce fut le crime qui le fit condamner à être brûle vif, on ne l'exprima point dans la Sentence. C'eſt de lui qu'on rapporte ce trait ſi célebre dans l'hiſtoire du Nouveau Monde. Le Cacique étoit déja attaché à ſon poteau, lorſqu'un Miſſionnaire Franciſcain voulut faire un dernier effort pour le gagner à Jeſus-Chriſt: après qu'il l'eut exhorté d'une manière fort pathétique à ne pas ſe perdre pour l'Eternité, tandis qu'il pouvoit

1514.

XCVI. Le Cacique Hatuey eſt pris, & condamné à être brûlé.

XCVII. Pourquoi il refuſe obſtinément le Baptême?

1514. ſe procurer un bonheur éternel dans le Paradis : Hatuey s'aviſa de lui demander, s'il y avoit des Eſpagnols dans ce Paradis dont il lui parloit. Il y en a ſans doute, répondit le Pere, mais il n'y en a que de bons. *Le meilleur n'en vaut rien*, repliqua le Cacique, *& je ne veux point aller où je puiſſe craindre d'en rencontrer un ſeul.* Rien ne put le tirer de cette idée, & il ſe laiſſa brûler, ſans vouloir plus écouter le Miſſionnaire. Rien auſſi ne ſçauroit marquer d'une manière plus ſenſible, combien les Conquérans s'étoient rendus odieux aux Indiens, & quel tort ils faiſoient à la Religion, par une conduite que la Juſtice & la Religion condamnoient également.

XCVIII. Réclamation des Miſſionnaires.

Dieu ne permit pas que toutes les bouches fuſſent fermées ſur de ſi grands excès : il ſuſcita des hommes puiſſans en œuvres & en paroles, & des hommes de la même nation, qu'il remplit de fermeté & de courage, pour les oppoſer comme des colonnes de fer aux injuſtes paſſions de ceux qui ſe perſuadoient que tout leur étoit permis, parce qu'ils

pouvoient faire tout impunément. On a déja vu avec quel zèle vraiment apoſtolique, Pierre de Cordoue & Antoine de Monteſino, avoient parlé en faveur des Inſulaires opprimés, en préſence même de leurs oppreſſeurs. Ils ne s'étoient pas expliqués avec moins de force au Tribunal du Roi Catholique & devant ſon Conſeil. Quelque bon ou mauvais traitement qu'on leur fît, ces zélateurs de la juſtice furent toujours les mêmes, ils ne ceſſerent jamais de condamner hautement le mal qu'ils ne pouvoient arrêter: peut-être eurent-ils le bonheur d'en empêcher beaucoup, du moins ne négligerent-ils rien pour inſtruire exactement le Prince, de tout ce qu'on entreprenoit contre ſes intentions & au préjudice de la Religion. 1514.

XCIX. Le licencié Barthelemy de Las-Caſas commence à montrer tout ſon zèle pour la défenſe des Indiens.

Nous pouvons mettre à la tête de ces héros Chrétiens le célebre Barthelemi de Las-Caſas, dont nous aurons ſouvent occaſion de parler. Jeune Licentié, il étoit paſſé aux Indes, pour s'y rendre utile aux habitans dans l'exercice du ſaint mi-

nistère ; il travailla avec d'autant
1514. plus d'ardeur à la conversion des Insulaires, qu'il crut leur trouver un bon naturel & une si grande docilité, qu'il ne craignoit point de publier, qu'il étoit sans comparaison moins difficile de faire embrasser le Christianisme aux Sauvages, que d'obliger les Espagnols à vivre chrétiennement. D'ailleurs le zèle pur & désintéressé de Las-Casas, sa charité compatissante & toujours active, l'innocence de ses mœurs, sa fermeté dans les occasions, & son attention à empêcher les vainqueurs d'abuser de la victoire, pour maltraiter les vaincus : tout cela charma de telle sorte ces pauvres Insulaires, qu'ils s'abandonnoient à lui avec une confiance sans borne. Par-là il se vit en état, non-seulement d'inspirer l'amour & l'estime de notre Religion aux Indiens, mais aussi d'être d'un grand secours aux Colonies Espagnoles : on assure que dans plus d'un endroit, ces foibles Colonies coururent risque d'être étouffées dès leur naissance, & qu'elles n'éviterent leur ruine, que par l'as-

cendant que cet homme Apoſtolique avoit pris ſur les eſprits. 1514.

Las-Caſas, ami de Diego Velaſquès, l'avoit ſuivi dans ſon expédition : s'il ne put empêcher le cruel ſupplice qu'on fit ſouffrir au malheureux *Hatuey*, il ne faut pas douter qu'il n'ait épargné un pareil ſort à pluſieurs autres. Ce fut peut-être ſur ſes vives repréſentations, que le Général Eſpagnol ne permit pas qu'on pourſuivît d'abord les Indiens qui s'enfuyoient dans les bois ; & bientôt après tous les Caciques, qui commandoient dans l'Iſle de Cuba, vinrent les uns après les autres faire leurs ſoumiſſions : la paix fut accordée aux peuples, & la tranquillité rétablie dans cette grande & belle Province, la plus conſidérable des Iſles de l'Amérique, par ſa ſituation & par la commodité de ſes ports, comme ſa Colonie a été depuis, & eſt encore une des plus floriſſantes du Nouveau Monde. Velaſquès s'y arrêta pour la gouverner ; & Barthelemi de Las-Caſas pour la rendre Chrétienne. Ses travaux, & ceux de quelques autres

C. Il travaille utilement pour la Colonie, & pour le ſalut des Inſulaires.

Miſſionnaires qui ſe joignirent à lui
1514. ne furent pas ſans ſuccès : les progrès de l'Evangile dans l'Iſle de Cuba furent plus rapides que dans les autres pays déja conquis.

CI. Caractère de ceux de Cuba.

Ces peuples étoient à peu près du même caractère que ceux d'Hayti ; ils pouvoient avoir la même origine, mais on leur trouvoit plus d'ouverture, ils étoient plus capables d'inſtruction, & il paroît qu'ils avoient quelque connoiſſance de l'immortalité de l'ame, des peines & des récompenſes de l'autre vie. Un Auteur Eſpagnol aſſure que lorſque Chriſtophle Colomb débarqua à l'Iſle de Cuba l'an 1492, un vieux Cacique étoit venu lui faire ſon compliment & ſon préſent, & que s'étant aſſis à terre à côté de lui, il lui avoit parlé en ces termes :

CII. Diſcours d'un vieux Cacique à Chriſtophle Colomb.

» Tu es venu avec de grandes forces dans ces terres que tu ne connoiſſois pas, & tu y as répandu une grande terreur. Mais tu ſçauras que nous croyons ici, qu'après cette vie il y en a une autre ; & que toutes les ames au ſortir de leur corps, ne vont point au mê-

» me endroit. Celles qui ont bien » vêcu, ſur-tout celles qui ont aimé » la paix & le repos des peuples, » ſont reçues dans un lieu de dé- » lices, pour y jouir de l'abondance » de toutes ſortes de biens; tandis » que les autres, qui n'ont pas eû » une conduite regulière, mais qui » ont aimé le déſordre, & qui ont » troublé le repos des peuples, » ſont précipitées dans un lieu téné- » breux, où il y a beaucoup à ſouf- » frir. Si donc tu crois mourir un » jour; & ſi tu es perſuadé que » Dieu rend à chacun le bien & le » mal qu'il aura fait, tu te garderas » bien de nuire à ceux qui ne t'of- » fenſent point ». 1514.

CIII. Fruit des inſtructions chrétiennes.

Des Sauvages qui penſoient ainſi, devoient aimer à entendre les vérités de l'Evangile; vérités, qui bien loin d'être contraires en ce point à leurs traditions, ſervoient merveilleuſement à les expliquer & à les développer. Auſſi les converſions devenoient-elles fréquentes dans l'Iſle de Cuba; ce bon peuple, ſans penſer à ſecouer le joug de leurs vainqueurs, s'affectionnoit parti-

1515. culierement aux Miniſtres de la foi, en qui ils retrouvoient des peres & des paſteurs charitables, toujours prêts & à les inſtruire, & à les défendre contre la violence.

CIV. Les Habitans de Cuba ſont ménagés.

Le Gouverneur de Cuba avoit fait bâtir, en peu de tems dans cette Iſle, huit petites villes ou bourgades, dans leſquelles on ne faiſoit d'autre commerce que celui de l'or. Les environs de la Havane étoient fertiles & fort peuplés; & comme les naturels du pays y étoient beaucoup moins vexés que ceux de l'Iſle Eſpagnole, ils ſe rangeoient auſſi avec plus de docilité à tout ce que les Miſſionnaires pouvoient ſouhaiter pour les inſtruire, les retirer de leurs vaines ſuperſtitions, & leur faire embraſſer toutes les pratiques du Chriſtianiſme.

CV. Ceux d'Hayti plus qu'à demi détruits.

Cependant la maladie & la mortalité dépeuploient l'Iſle Eſpagnole; la petite verole faiſoit un ſi grand ravage parmi ces Inſulaires, qu'on craignit d'en voir bientôt l'entière deſtruction. Mais c'étoit moins la mort de ces malheureux, que le défaut de ſervice, qui touchoit &

affligeoit leurs vainqueurs : ils ne s'occupoient guères que du ſoin de ſubſtituer des Indiens à d'autres Indiens ; de nouveaux eſclaves à ceux que la mortalité avoit enlevés. Déja on avoit écrit en Caſtille, pour obtenir du Roi la permiſſion de tranſporter dans l'Iſle Eſpagnole une partie des habitans de Cuba. 1515.

CVI. Las-Caſas va plaider leur cauſe au Tribunal de Caſtille.

Hiſt. de St. Dom. t. 1. p. 354.

C'eût été leur rendre le joug toujours plus peſant : cette conſidération, & la continuation de la tyrannie, qui en faiſoit périr tant d'autres dans les départemens de S. Domingue, déterminerent Las-Caſas à paſſer inceſſamment en Eſpagne, pour y plaider la cauſe des Indiens, au Tribunal même du Roi Catholique. Arrivé à Seville ſur la fin de l'année 1515, le Licencié s'adreſſa d'abord à D. Diego Deza, & au P. Matienço, tous deux de l'Ordre de Saint-Dominique ; le premier étoit Archevêque de Seville, & le ſecond Confeſſeur du Roi. Sur le court expoſé que Las-Caſas leur fit du ſujet de ſon voyage, ils lui promirent de le ſervir, & ils le firent en effet, en rendant compte

1515. à Ferdinand d'une partie des griefs dont on se plaignoit, & qui en diminuant beaucoup ses revenus, chargeoient encore sa conscience.

CVII. Difficultés qu'il rencontre.

C'est ce que le Licencié ne craignit pas de dire lui-même au Prince, en s'engageant d'en donner les preuves les plus sensibles. Mais les preuves les plus claires & les plus fortes, suffisoient-elles pour triompher des langues & des plumes venales, ou pour faire taire le langage de la cupidité? Toutes les fois que, dans le Conseil des Indes, on revenoit à l'examen de ce qui touchoit la liberté & le traitement des Indiens, il falloit s'attendre à les voir traiter de gens stupides & & corrompus, indignes de tout ménagement. Et c'étoit ceux qui ne les avoient jamais vus, ou qui les connoissoient le moins, qui les traitoient de la sorte.

CVIII. Ce que la cupidité oppose au droit naturel.

» Tous les Indiens (disoient les » Avocats des Conquérans) doi» vent être regardés comme des » enfans incapables de se conduire, » puisqu'ils ont à cinquante ans l'es» prit moins avancé, que les Espa-

» gnols ne l'ont ordinairement à 1515.
» dix : on ſçait que les choſes les
» plus aiſées à concevoir ne peu-
» vent leur entrer dans la tête ; que
» dès qu'on ceſſe de leur parler, ils
» oublient dans le moment les vé-
» rités qu'on leur avoit le plus in-
» culquées dans la mémoire ; qu'on ne
» peut même s'aſſurer qu'ils retien-
» droient les plus courtes prieres,
» ſi l'on manquoit un ſeul jour à les
» leur faire reciter ; qu'on a beau les
» vêtir, & leur faire ſentir l'indé-
» cence de leur nudité, dès qu'ils
» ſont hors de la vûe de leurs maî-
» tres, ils déchirent leurs habits en
» mille piéces, & courent tout nuds
» dans les bois, où ils s'abandon-
» nent ſans honte à toutes ſortes
» d'infâmies ; que la ſouveraine fé-
» licité ſelon eux eſt de ne rien faire,
» & que cette continuelle oiſiveté,
» outre les autres vices qu'elle en-
» fante, produit cette extrême in-
» dolence qu'on remarque en eux
» pour les choſes de la Religion ;
» enfin, il paroît certain qu'ils ſont
» d'autant moins capables d'uſer bien
» de la liberté qu'on leur laiſſeroit,

1515. » qu'aux défauts & à l'incapacité » des enfans, ils joignent les vices » des hommes les plus corrom- » pus ».

CIX. Raiſons de politique qui font taire celles de l'équité & de la juſtice.

S'il y avoit quelque choſe de véritable dans toutes ces déclamations, il n'y avoit auſſi aucun article qui ne fût extrêmement exageré : & en groſſiſſant beaucoup les mauvaiſes qualités de quelques-uns, on diſſimuloit celles qui étoient bonnes, & qu'on devoit eſtimer dans le plus grand nombre. C'eſt ce que les Religieux de Saint-Dominique avoient bien fait remarquer plus d'une fois, & aux Rois Catholiques, & à leur Conſeil. Mais ſans parler de l'intérêt des Miniſtres & des favoris, rendre la liberté aux Indiens, & réduire la meilleure partie des habitans des Colonies Eſpagnoles à l'état d'indigence d'où ils étoient ſortis, c'étoit preſque la même choſe. Or c'eſt-là un de ces inconvéniens contre leſquels, en matière de politique, l'évidence même du droit tient rarement. Auſſi avons-nous vu juſqu'ici, que ni le zèle déſintéreſſé des Miſſionnaires, dont on connoiſ-

ſoit les lumières & la probité, ni les bonnes intentions du Roi & de la Reine, ni leurs ordres précis & ſouvent réiterés, n'avoient ſervi de rien pour adoucir le joug des peuples de l'Amérique. 1515.

CX. Dur eſclavage des Indiens dans l'Iſle Eſpagnole.

Dans l'Iſle Eſpagnole ſur-tout, on les traitoit avec une inhumanité qui ne ſe peut imaginer. On les accabloit (dit un Hiſtorien) comme on auroit fait des bêtes de ſomme, & après les avoir exceſſivement chargés, on les contraignoit à grands coups de fouet de marcher. S'ils tomboient ſous la péſanteur du fardeau, on redoubloit les coups, & l'on ne ceſſoit pas de frapper qu'ils ſe ne fuſſent relevés. Un habitant un peu à ſon aiſe, ne ſortoit jamais de ſa maiſon, qu'il ne ſe fît porter dans une eſpéce de hamac par deux Indiens. On ſéparoit les femmes d'avec leurs maris; ceux-ci étoient pour la plûpart confinés dans les mines, d'où ils ne ſortoient point; on occupoit celles-là à la culture des terres: & dans le tems même que les uns & les autres étoient le plus chargés de travail, on les nourriſſoit d'herbes & de ra-

1515. cines. Auſſi rien n'étoit plus ordinaire que de les voir expirer ſous les coups, ou de pure fatigue : les meres, dont le manque de nourriture avoit fait tarir ou corrompre le lait, tomboient mortes d'inanition & de chagrin ſur les corps de leurs enfans morts ou moribonds.

CXI. Nouveaux excès de cruauté ; déſeſpoir de quelques Inſulaires.

Bientôt après on porta les choſes encore plus loin. Quelques Inſulaires, pour ſe ſouſtraire à la tyrannie, s'étoient refugiés ſur les montagnes ; on créa un Officier, ſous le nom d'*Alguazil del Campo*, pour donner la chaſſe à ces transfuges ; & cet Officier entra en campagne avec une meute de chiens qui mirent en piéces un très-grand nombre de ces miſérables. Quantité d'autres, pour prévenir une mort ſi cruelle, burent du jus de manioc, qui eſt un poiſon très-préſent, ou ſe pendirent à des arbres, après avoir rendu ce triſte ſervice à leurs femmes & à leurs enfans. Voilà quels étoient dans la pratique ordinaire ces départemens, qu'on avoit repréſentés à la Cour comme abſolument néceſſaires pour la converſion de ces peuples, & que

que les Docteurs Espagnols n'avoient approuvés que faute d'être instruits. 1515.

CXII. Différens motifs de négliger, ou d'empêcher même l'instruction des sauvages.

Ceux même qui se picquoient de quelque modération envers les Insulaires, travailloient peu, pour la plûpart, à en faire des Chrétiens; ceux-là, parce qu'ils prétendoient qu'ils en étoient incapables; & ceux-ci, pour une raison contraire, soutenoient qu'il n'étoit pas à propos d'apprendre aux Indiens, des vérités qui, en leur ouvrant & leur élevant l'esprit, les rendroient plus clairvoyans & moins traitables. On alla quelquefois jusqu'à vouloir empêcher les Missionnaires de leur expliquer l'Evangile : & on se porta dans ces occasions aux plus grandes violences, jusques dans les Eglises. Croiroit-on que c'étoit d'anciens Chrétiens qui agissoient ainsi? Quel scandale pour les Gentils! mais quelle douleur pour des Missionnaires qui s'exposoient à tant de fatigues, & qui auroient voulu répandre leur sang pour le salut des uns & des autres! la patience héroïque des Ministres de Jesus-Christ tenoit

1515. toujours ferme contre les plus indignes traitemens : leur tendresse & leur compassion, pour un peuple si cruellement foulé, leur attiroit sa vénération & sa confiance : & au milieu des plus grands scandales, la grace toute puissante faisoit de nouvelles conversions par leur ministère.

CXIII. Un Distributeur d'Indiens devient un nouveau fléau dans les Indes.

La Cour de Castille venoit d'envoyer dans l'Isle Espagnole un Distributeur d'Indiens ; & ce Distributeur, nommé Rodrigue d'Albuquerque, donna d'abord occasion à de nouveaux désordres, sans faire cesser les anciens. Muni des plus beaux priviléges, il arriva tout triomphant à Saint-Domingue, & commença par révoquer tous les départemens actuellement existans, à l'exception de ceux qui avoient été accordés par le Roi même ; ensuite il ne dissimula point qu'il avoit besoin d'argent, & l'on comprit d'abord ce qu'il vouloit dire : l'enchere fut bientôt aux départemens, qui ne manquerent pas d'être adjugés à ceux qui en offrirent davantage. Les provisions que donnoit ce distributeur

étoient conçues en ces termes :
» Rodrigue d'Albuquerque, Distri- 1515.
» buteur des Caciques & des In-
» diens, au nom du Roi & de la
» Reine, nos Souverains Seigneurs,
» en vertu des Patentes Royales
» que je tiens de Leurs Altesses, de
» l'avis & du consentement du Sei-
» gneur Michel de Passamonté, Tré-
» sorier Général en ces Isles & terre
» ferme pour leursdites Altesses ; je
» vous commets à vous, N. tel Ca-
» cique avec tant d'Indiens, & mon
» intention est que vous vous en
» serviez pour le labourage, pour
» les mines & pour le ménage, tout
» le tems de votre vie & d'un de
» vos héritiers, fils ou fille, si vous
» en avez ; à condition que vous
» observerez à leur égard les Or-
» donnances ; sinon les Indiens vous
» seront ôtés, & vous aurez encore
» à répondre devant Dieu de votre
» désobéissance ; Leurs Altesses dé-
» chargeant leurs consciences sur la
» vôtre ; outre les peines que vous
» encourrez, & qui sont contenues
» dans les susdites Ordonnances ».
Le Distributeur n'agissoit pas lui-

même ſelon ces principes de conſcience & d'honneur, qu'il vouloit inſpirer aux autres. L'avarice lui fit faire bien de lourdes fautes dans ſon emploi, & bientôt les plaintes en furent portées à la Cour de Caſtille. Mais bien loin que ces plaintes y fuſſent écoutées, d'Albuquerque reçut encore un brevet du Roi, par lequel ce Prince approuvoit tout ce qu'il avoit fait au ſujet des partages; & en vertu de ſa Puiſſance Royale, ſuppléoit à tous les défauts qui pouvoient y être intervenus, défendant à quiconque de ſe mêler de cette affaire. Il n'en falloit pas tant, pour autoriſer le Diſtributeur dans les plus grands excès : il les porta ſi loin, que tout le crédit de ſes protecteurs ne put le ſoutenir. Hors d'état de ſe défendre en même-tems, & contre les gens de bien, que ſon avarice ſcandaliſoit, & contre ſes envieux, qui cherchoient à profiter de ſes fautes pour le perdre, il fut enfin révoqué au commencement de 1515.

1515.

CXIV. Il ſurprend quélque tems le Prince. Ses excès le font enfin connoître & révoquer.

CXV. Mort trop

Le Licencié Ybarra, envoyé à ſa place, paſſoit pour un homme fort

intègre & ſans paſſion. Mais à peine ce nouveau Diſtributeur d'Indiens fut-il arrrivé, bien réſolu, à ce qui paroiſſoit, de faire ſa charge ſans aucun reſpect humain, qu'il mourut, non ſans quelque ſoupçon de poiſon : & les maux ſe multiplierent avec la licence de tout faire impunément.

1515. précipitée de ſon Succeſſeur.

CXVI. Le zèle du Licenciés'enflamme davantage.

Hiſt. de St-Dom, p. 333.

Les Peres Dominicains (je parle toujours après l'Auteur Jéſuite) voyoient tous ces déſordres ſans y pouvoir apporter de remède, & la continuation de la tyrannie qu'on exerçoit ſur les pauvres Indiens, ſans oſer même s'en plaindre ; mais le Licencié Barthelemi de Las-Caſas, qui n'avoit pas les mêmes ménagemens à garder, entra en lice contre les fauteurs des départemens. C'étoit un homme d'une érudition ſûre, d'une eſprit ſolide, d'un naturel ardent, d'un courage que les difficultés faiſoient croître, & d'une vertu héroïque. Rien n'étoit capable de lui faire changer de ſentiment, quand il étoit perſuadé qu'il y alloit de la gloire de Dieu de le ſoutenir : & comme il avoit rendu

1516. à la Religion & à l'Etat des services essentiels dans l'Isle de Cuba, son crédit étoit grand dans toutes les Indes.

CXVII. Ce qu'il fait en Espagne en faveur des Insulaires de Cuba.

Mais ce qui l'allarma le plus, ce fut la crainte bien fondée de voir bientôt les habitans de Cuba traités comme ceux de l'Isle Espagnole, si ce transport qu'on projettoit avoit lieu : c'étoit donc pour leur épargner ce malheur, qu'il entreprit, comme nous avons dit, le voyage d'Espagne. Il ne pouvoit se persuader que le Roi Catholique eût été bien informé de toutes choses ; & il n'avoit pas tort de le penser ainsi : la première réponse que lui fit d'abord ce Prince, fut que les affaires ne lui permettoient pas de lui donner beaucoup de tems ; mais qu'il fît son mémoire, & qu'il le liroit. Au sortir de cette Audience, le Licencié retourna à celle du Pere Confesseur, à qui il dit qu'il sçavoit que Passamonté avoit écrit contre lui en Cour ; que l'Evêque de Palentia & le Commandeur Lopez de Conchillos lui seroient contraires, parce qu'ils avoient dans l'Isle Espagnole

des départemens d'Indiens, lesquels étoient les plus maltraités de tous ; & qu'il ne pouvoit compter à la Cour que sur lui, & sur la justice de la cause qu'il défendoit. Il lui exposa ensuite toutes les cruautés qu'on exerçoit sur ces malheureux Insulaires ; & le conjura au nom du Seigneur, de prendre la défense de la Religion, de la justice & de l'innocence. 1516.

CXVIII. Le Roi Cath. lui fait espérer une audience favorable.

Le Confesseur rendit compte à Ferdinand de cet entretien ; & ce Prince lui dit d'avertir Las-Casas de l'aller attendre à Seville, où il l'écouteroit aussi long-tems qu'il voudroit. Cette réponse donna de grandes espérances au Licencié, auquel le Pere de Matienço conseilla de voir l'Evêque de Palentia & le Commandeur Lopez, à qui il falloit s'attendre que le Roi communiqueroit tout ce qu'il lui diroit : il suivit cet avis ; le Commandeur le reçut bien, & lui fit espérer qu'il ne seroit pas contraire à ses desseins ; l'Evêque au contraire lui parla fort durement ; mais il se flatta que l'Archevêque de Seville balanceroit en

1516.

CXIX. Mort du Roi Ferdinand V. Leon X, Pape. Le Cardinal Ximenés, Régent d'Espagne.

sa faveur le crédit de ce Prélat, & il partit pour se rendre auprès du Roi. La première chose qu'il apprit en arrivant à Seville, fut la mort de ce Prince, arrivée à *Madrigalejos* le 23 de Janvier 1516. Sur le champ Las-Casas prit le parti d'aller en Flandre instruire le Prince Charles de ce qui se passoit dans les Indes, avant qu'on eût pensé à le prévenir. Mais il ne crut pas devoir faire une pareille démarche, sans en avoir eû l'agrêment du Cardinal Ximenés, qui venoit d'être déclaré Régent du Royaume; il l'alla donc trouver à Madrid, & en fut bien reçu; mais son voyage de Flandre ne fut point approuvé. Le Cardinal lui donna plusieurs audiences particulières; après quoi il voulut l'entendre dans une Assemblée, où se trouverent avec lui le Doyen de Louvain, qui fut depuis le Pape Adrien VI, Zapata, l'Evêque d'Avila, & les Docteurs Carvajal & Palecios Rubios.

CXX. Délibérations & nouveaux Réglemens fort uti-

Dans une Assemblée on délibéra sur ce que Las-Casas avoit dit; & le Cardinal se fit représenter les instructions qui avoient été dressées,

& envoyées à l'Isle Espagnole en 1512, au sujet du voyage du Pere de Montesino : puis il ordonna au Licencié de convenir avec Rubios d'un Reglement, où on ménageât les intérêts des Indiens, sans abandonner entiérement ceux des Espagnols. La chose ne paroissoit pas aisée ; les deux Députés néanmoins convinrent d'un Reglement, où ils se proposoient trois choses : d'instruire les Indiens dans la foi, de les soulager en les occupant, & de les mettre en état de payer à la Couronne de Castille le tribut qui leur avoit été imposé. Pour parvenir à ces fins, il étoit statué qu'on sépareroit les Insulaires des Espagnols ; qu'on en formeroit plusieurs villages ; que dans chacun de ces villages, il y auroit un Missionnaire, avec toute l'autorité qui seroit jugée nécessaire, pour rendre son ministère utile & sa personne respectable ; qu'à chaque famille on assigneroit un héritage, qu'elle cultiveroit à son profit ; & que le tribut seroit taxé selon la nature du terrein où se trouveroit le village. Par-là on pro-

1516.

les, s'ils avoient été exécutés.

1516. curoit quelque repos, quelque profit, & quelque espéce de liberté aux Indiens. Le Licentié se proposoit de plus un nouveau moyen de travailler plus utilement à leur conversion & à leur salut, parce qu'en les éloignant de la vue des mauvais Chrétiens, il leur ôtoit une occasion de scandale.

CXXI. Las-Casas déclaré Protecteur des Indiens, retourne dans l'Amérique avec les Commissaires, & un bon nombre de Missionnaires.

Dans les entretiens que le Cardinal-Régent avoit eus avec Barthelemi de Las-Casas, il avoit reconnu la solidité & l'étendue de son génie, la fermeté de son ame, l'élévation de ses sentimens, sa piété, son zèle, son érudition : & il n'ignoroit pas que si les Insulaires lui étoient si chers, il étoit aussi très-chéri & fort respecté de ces peuples, sur lesquels il conservoit toujours le plus grand ascendant. Ximenés le crut donc trop nécessaire dans les Indes, pour ne pas l'y renvoyer avec distinction ; il lui fit expédier un Brevet de Protecteur Général des Indiens, avec des appointemens considérables ; & il lui ordonna d'accompagner les Commissaires ; de les aider de son crédit auprès des naturels du

pays, & de les instruire de tout ce qu'il leur importoit de sçavoir, pour se bien acquitter de leur commission. Elle fut donnée à trois Religieux Hieronimites, & avec eux on en fit partir plusieurs autres, tant de l'Ordre de Saint François, que de celui de Saint Dominique, pour la propagation de la Foi dans diverses Provinces du Nouveau Monde. 1516.

CXXII. Droites intentions du Régent.

On ne sçauroit nier que le Régent d'Espagne ne fût bien intentionné, tant pour la conservation & la liberté des sauvages, que pour leur instruction. S'il ne supprima point tout-à-fait les départemens, sans doute parce que cela ne lui parut pas praticable dans les circonstances présentes, il tâcha du moins d'en prévenir les abus, & de donner quelques bornes à la licence des conquérans, qui disposoient à leur gré de la fortune & de la vie des Insulaires, comme d'une chose de néant. La droiture des intentions & la supériorité des lumières de ce grand Cardinal, paroissent dans les instructions, dont il chargea les trois Commissaires.

1516.
CXXIII.
Inſtructions dont les Commiſſaires ſont chargés,

La première fut qu'en arrivant à l'Iſle Eſpagnole, ils commenceroient par licentier les Indiens qui avoient été donnés à tous les abſens, c'eſt-à dire à ceux des Miniſtres & des Seigneurs de la Cour, qui, ſans être ſortis de Caſtille, ne laiſſoient pas d'avoir des départemens dans l'Iſle Eſpagnole. Mais on oublia d'ajouter que les Inſulaires, ainſi licenciés, ne pourroient être forcés de ſervir dans les départemens qu'on laiſſoit ſubſiſter, & par cette omiſſion, la condition des Indiens ne devenoit pas meilleure ; ils ne faiſoient que changer de maître.

CXXIV.
Envers les Eſpagnols,

Le ſecond article des inſtructions portoit, que les Commiſſaires aſſembleroient les Eſpagnols, pour leur déclarer qu'ils étoient envoyés pour examiner leur conduite, dont on avoit fait de grandes plaintes, & remédier aux abus, s'il y en avoit. Ils devoient faire bien ſentir à tout le monde, que dans cette recherche ils auroient uniquement en vûe le bien public, & celui des Particuliers, puiſqu'il s'agiſſoit de prendre des meſures pour la conſervation

d'un peuple qui faisoit, en quelque sorte, toute leur richesse. 1516.

Les Commissaires, dont les soins ne devoient pas se borner à la seule Isle Espagnole, mais s'étendre à toutes les parties de l'Amérique, où l'Espagne avoit déja des établissemens, étoient encore chargés d'assembler les principaux Caciques de chaque Province, & de leur parler en ces termes : » Le Conseil des » Rois Catholiques, vous regardant » comme un peuple libre, sujet de » leur Couronne, & Chrétien, » nous a envoyés ici pour ouir vos » griefs ; ne craignez point de dé» clarer les torts qu'on vous a faits, » afin qu'on y remédie, & qu'on » en punisse les auteurs. Nous serons » aussi fort aises d'apprendre de » vous-mêmes ce qui se peut faire » pour votre soulagement ; car per» suadez-vous bien que nos Souve» rains ont à cœur vos intérêts, au» tant que vous-mêmes, & qu'ils » n'épargneront rien pour vous en » donner des preuves réelles ».

CXXV. Et envers les Caciques.

Au cas que le projet proposé par le Licencié Las-Casas, & agréé dans

CXXVI. Projet de réunir & de

1516. le Conseil de Castille, pour réunir les Indiens dans des bourgades, parût convenir, les Commissaires devoient en procurer l'exécution, & faire en sorte que ces bourgades fussent chacune de trois cens Insulaires; qu'elles eussent toutes une Eglise, un Hôpital, un Cacique, auquel on assigneroit quatre fois plus de terrein qu'aux autres. On devoit encore nommer des visiteurs royaux, dont chacun auroit inspection sur un certain nombre de bourgades, & dont le principal soin seroit d'empêcher qu'on ne fît aucun tort aux Indiens de son district. On ne devoit jamais entreprendre rien de considérable, sans le consentement du Missionnaire, du Cacique & du Visiteur.

policer les Insulaires.

CXXVII. On leur défend sévérement les armes, la nudité & la poligamie.

On recommandoit encore aux Commissaires, de ne pas souffrir que les Insulaires eussent aucune sorte d'armes, ni qu'ils fussent nuds, ni qu'ils pussent avoir plus d'une femme, ou changer celle qu'ils avoient une fois prise. On devoit décerner des peines contre les adultères, & marquer celles que les Caciques

pourroient infliger à leurs Sujets, & celles qui feroient réfervées aux Juftices établies par le Roi. Les appointemens pour les Vifiteurs devoient être affignés, partie fur le Domaine, & partie fur les Bourgades de leur dépendance : ceux des Miffionnaires, fur les décimes & les offrandes, fans qu'ils puffent rien recevoir, ni pour les baptêmes, ni pour les mariages, ni pour les enterremens. On leur recommandoit d'avoir chacun dans fon Eglife un Sacriftain de bonnes mœurs, capable d'apprendre à lire aux enfans des Indiens, & de leur enfeigner la langue Caftillane. Par plufieurs autres articles des mêmes inftructions, il paroît que le Régent avoit principalement en vue ce qui pouvoit contribuer à la converfion des Indiens & aux progrès de l'Evangile. C'étoit le point que le Cardinal, à l'exemple de la feue Reine Ifabelle, avoit le plus à cœur, & qu'il recommanda plus particulierement aux Commiffaires. 1516.

Cependant, comme une autorité défarmée couroit rifque de n'être

1516.

guère respectée, & que le maniement des armes, l'administration immédiate des Finances, & l'exercice de la Justice criminelle, ne convenoient point à la profession de Religieux-Commissaires, on leur donna un Adjoint sous le nom d'Administrateur. Alphonse Zuazo, homme de beaucoup de capacité & de réputation, fut choisi pour cet emploi, & revêtu d'une autorité d'autant moins bornée, qu'il devoit faire tout seul l'office des Auditeurs royaux. Ceux-ci furent interdits, pour avoir abusé de leur pouvoir. Le Cardinal-Régent avoit eu égard, dans son choix, non-seulement au mérite & aux talens de Zuazo, mais aussi à l'union qu'il sçavoit être entre lui, & ceux à qui on confioit une commission de cette importance. Par le même desir du bien commun, il ordonna à Barthelemy de Las-Casas, & aux Commissaires, d'agir toujours de concert, & de ne se proposer en tout que la gloire de Dieu, l'honneur de la Religion, le service du Roi, & le vrai bonheur des Indiens. Déja il avoit fait

CXXVIII. Alphonse Zuazo, Administrateur: Auditeurs interdits.

armer à Seville un navire pour les porter à l'Isle Espagnole ; & il défendit de laisser partir personne pour les Indes avant eux, de peur que, si l'on étoit prévenu avant leur arrivée, de ce que portoient leurs instructions, on ne prît des mesures pour les rendre inutiles. Enfin il profita de la même occasion pour envoyer en divers quartiers du Nouveau Monde, plusieurs Religieux de Saint Dominique & de Saint François. 1516.

CXXIX. Réception des Commissaires à St. Domingue.

Les Commissaires & les nouveaux Missionnaires mirent à la voile le jour de la Saint Martin, & mouillerent à Saint-Domingue le 20 de Décembre 1516. Dès leur arrivée, les Commissaires ayant montré leurs provisions, tout le monde parut se soumettre, & ils se transporterent aussi-tôt dans le Palais de l'Audience Royale. Sur un bruit qui commençoit à se répandre qu'ils alloient abolir les départemens, on entendoit déja de fâcheux murmures ; on les arrêta promptement par un coup de vigueur : les Commissaires apprirent que l'Alcaïde Tapia étoit l'auteur

CXXX. Murmure puni.

1517. de ce bruit; ils le manderent, lui firent une févère correction; & bientôt après, ayant été informés que Tapia avoit maltraité un Particulier, fur le foupçon qu'il lui avoit attiré cet affront, l'Alcaïde fut de nouveau appellé, interdit, & condamné à une amende.

CXXXI. Les Commiffaires rendent la liberté à quelques Indiens

Perfonne ne peut s'intéreffer beaucoup pour un homme qui en avoit inquiété plufieurs; & cependant, pour prévenir les fuites du murmure, les Commiffaires firent publier qu'il n'y avoit rien de décidé touchant les Indiens, qu'ils alloient s'inftruire avec foin de l'état des chofes, & ne regleroient rien qu'après une mûre délibération. Ils déclarerent néanmoins libres tous les Infulaires qui appartenoient aux abfens : les ordres du Cardinal fur cet article, ne fouffroient ni retardement, ni explication, & ce n'étoit pas ce qui devoit rencontrer de grandes difficultés dans la Colonie.

CXXXII. L'Adminiftrateur fait plufieurs bonnes chofes.

Les chofes en étoient là, lorfque l'Adminiftrateur Alphonfe Zuazo, qui n'avoit pû partir d'Efpagne avec

les Commiſſaires, arriva à l'Iſle Eſpagnole le 3 d'Avril 1517. Il n'eut pas plutôt communiqué ſes pouvoirs aux Officiers Royaux, qu'il commença par les citer, ainſi que les Juges d'appellation, à comparoître devant lui pour rendre compte de leur conduite. Il fit la même choſe à l'égard de tous les Gouverneurs, & de tous ceux généralement qui étoient, ou qui avoient été en place; après quoi il rendit pluſieurs Sentences, auxquelles il fallut ſe ſoumettre, parce qu'il n'y avoit point d'appel. Il s'appliqua enſuite à regler la police, & fit conſtruire pluſieurs édifices publics, gouvernant avec aſſez de tranquillité & de paix, tout le tems que dura ſon adminiſtration. Les Commiſſaires procédoient dans le même eſprit de ſageſſe & de douceur, & ils n'étoient pas troublés dans leurs fonctions, parce que l'on étoit déja revenu de la frayeur qu'avoit d'abord cauſé la nouvelle de leur Commiſſion. 1517.

Les ſoins de ces Religieux-Commiſſaires ne ſe bornerent pas à la

1517. seule Isle Espagnole. Le zèle de la Religion les leur fit étendre à toutes les parties de l'Amérique, où l'Espagne avoit déja des établissemens ;

CXXXIII. Missionnaires chargés de protéger les Indiens.

& ils envoyerent en plusieurs endroits des Missionnaires, à qui on recommandoit toujours d'empêcher que les Indiens ne fussent maltraités. Il eût été à souhaiter qu'on les eût mis en état d'arrêter efficacement ces vexations, dont on avoit tant de sujet de se plaindre. Les Ministres de l'Evangile les voyoient, & ils en gémissoient les premiers ; jamais ils ne traiterent les infidèles avec indifférence, moins encore avec mépris ou avec dureté ; & plus d'une fois ils se virent exposés eux-mêmes à d'indignes traitemens, pour avoir voulu s'opposer à ceux que les troupes faisoient aux Américains : aussi le Seigneur bénissoit-il leur zèle ; ils réussirent souvent à faire de bons Chrétiens, de ces hommes que les Conquérans auroient voulu confondre presque avec les bêtes.

CXXXIV. Fruits de leur vigilan-

Dans le tems, & dans des contrées où la famine & la mortalité,

en se joignant à la persécution, moissonnoient les peuples, & ravageoient les Provinces, les bons Missionnaires redoubloient de zèle & de vigilance auprès des malades; particulierement de ceux qui avoient déja reçu le Baptême, ou qu'on préparoit à le recevoir. On ne négligeoit rien pour leur procurer le soulagement, la consolation, & tous les secours dont ils avoient besoin. Une charité si prévenante gagnoit ces pauvres sauvages, les affectionnoit à notre sainte Religion, & leur faisoit quelquefois avouer que leur bonheur eût été bien grand, s'ils avoient trouvé les mêmes sentimens dans le cœur de tous les Européens.

1517. ce & de leur zèle en faveur des affligés.

CXXXV. Les conversions se multiplient,

Les Religieux de Saint-Jerôme, Commissaires, n'avoient pas été envoyés dans les Indes occidentales, pour y exercer le divin Ministère, il n'y avoit encore que ceux de Saint François & de Saint Dominique, avec quelques pieux Ecclésiastiques, qui s'occupoient des saintes fonctions; & cependant ce petit nombre d'Ouvriers Evangéliques ne

1517.

laiſſoit pas de faire tous les jours des fruits conſidérables. Le Seigneur, qui leur inſpiroit un zèle à l'épreuve de tout, & qui ſoutenoit leurs forces, ouvroit par ſa grace le cœur aux infidèles, à qui il faiſoit annoncer la divine parole.

CXXXVI. Dans les Iſles de S. Domingue, de Porto-Ric, de Cuba, de la Trinité, ſur la côte de Cumana, & ſur le Darien.

Ce que le Pere de Monteſino continuoit toujours de faire dans l'Iſle de Porto-Ric, & Pierre de Cordoue dans celle de Saint-Domingue; quelques autres le faiſoient avec le même ſuccès dans l'Iſle de Cuba, dans celle de la Trinité, & dans la Terre-ferme, ſur la côte de Cumana, de même que dans la Province du Darien, où il y avoit déja un Evêque & un petit Clergé, que le mauvais air, ou des raiſons de politique firent depuis transférer à Panama avec toute la Colonie. Parmi ces hommes apoſtoliques, qui porterent les premiers la lumière de la Foi à pluſieurs peuples, & dans pluſieurs Provinces du Nouveau Monde, on diſtingue avec raiſon Gonzales de Lucero, Thomas Orthis, & quelques autres Religieux de mérite, qui, arrivés à

Saint-Domingue en 1514, à la ſuite du célèbre Dominique de Betanços, travaillerent long-tems dans tous ces pays déja conquis, avant que de pénétrer plus avant dans l'Amérique. Si par la négligence des Hiſtoriens, nous connoiſſons peu le détail de leurs travaux, dans l'étendue du Gouvernement de Saint-Domingue, qui fut le premier théâtre de leur Apoſtolat, nous en ferons bien dédommagés par tout ce que nous trouverons de leurs Miſſions dans la Nouvelle Eſpagne, après la conquête du Mexique. Mais pour ne rien prévenir, continuons à voir ce qui ſe paſſoit dans l'Iſle Eſpagnole. 1517.

CXXXVII. Les maladies épidémiques dépeuplent les Antilles, & les fourmis ravagent les campagnes.

Les maladies épidémiques continuoient à dépeupler preſqu'entiérement les grandes Antilles (1); & à

(1) Dans cette quantité prodigieuſe d'Iſles de toutes grandeurs, qui portent communément le nom d'Antilles de l'Amérique, & qui forment le plus nombreux Archipel que nous connoiſſions dans l'Océan, on en diſtingue cinq qu'on appelle les grandes Antilles; ſçavoir l'Eſpagnole, ou Saint-Domingue, Cuba, Porto-Ric,

1517. ce fléau, qui n'étoit tombé que sur les Indiens, il en succéda un autre, qui, pour avoir eu une cause fort légère en apparence, ne laissa pas de produire des effets très-funestes. Il parut tout-à-coup dans l'Isle Espagnole & dans celle de Porto-Ric, une quantité si prodigieuse de fourmis, que la surface de la terre en fut couverte. Celles de Porto-Ric avoient des aiguillons, dont les picqures causoient une douleur plus vive que celles des abeilles; dans l'Espagnole elles n'avoient pas cette incommodité, mais elles y firent un dommage infini. Dans l'une & dans l'autre on étoit contraint, quand on vouloit prendre un peu de repos, de poser les quatre pieds du lit dans quatre grands bassins remplis d'eau. Tous les orangers moururent dans l'Espagnole, aussi-bien que les cannes de sucre, dont la Vega-Real étoit déja tellement remplie, que, selon l'expression ou l'exagération d'un Auteur Espagnol,

Hist. de St. Dom. t. 1. p. 350.

la Trinité & la Jamaïque. Le nombre des petites est infini.

elle

elle pouvoit eſpérer d'être bientôt en état de fournir du ſucre à toute l'Europe & à toute l'Aſie. La perte des Caſſiers ou Caneficiers fut encore plus conſidérable. C'étoit alors le plus grand commerce de l'Iſle, & il n'en reſta pas un ſeul pied. On avoit beau noyer les fourmis, dont on voyoit les arbres tout noirs, un moment après c'étoit à recommencer. On auroit dit que tous les arbres avoient paſſé par le feu, quantité même ſécherent par la racine, & il eſt arrivé pluſieurs fois, qu'après avoir brûlé des monceaux d'œufs de ces inſectes, qu'on trouvoit dans la terre juſqu'à la hauteur de quatre palmes, le lendemain on voyoit ſortir des mêmes endroits un auſſi grand nombre de fourmis que ſi l'on n'avoit rien fait. 1516.

Mais le plus grand de tous les fléaux pour nos Inſulaires, étoit le dur eſclavage où les retenoient toujours les départemens. Si les inſtructions du Cardinal Ximenés avoient été exécutées, & ſes ordres fidèlement ſuivis, ils n'auroient pas

CXXXVIII. Les Commiſſaires ne peuvent faire exécuter les Réglemens.

1516. laissé de produire des fruits considérables ; soit pour le soulagement des Indiens, soit pour faciliter aux Missionnaires les moyens de leur faire goûter les vérités de la Religion, à proportion que ces peuples auroient joui du repos, & qu'ils auroient été moins exposés à voir ce qui les scandalisoit. Mais déja le mal étoit si invéteré, que malgré les ordres précis du Régent, les choses allerent toujours leur train dans les Indes. Les Commissaires, dont on loue d'ailleurs le zèle, la prudence, la douceur & la fermeté, ne purent, ou n'oserent se roidir contre les difficultés, ni tenter de vaincre les obstacles qui s'opposerent constamment aux meilleures résolutions.

CXXXIX. Plaintes & accusations contre les Commissaires mêmes.

On se plaignoit d'ailleurs, & non sans fondement, que ces Commissaires, au lieu de supprimer les départemens, ou du moins de les modérer, autant qu'il étoit possible, avoient distribué dans la Ville de Saint-Domingue, & dans les habitations Espagnoles, ces mêmes Indiens qu'il avoient ôtés aux absens. Ce changement, en mécontentant

quelques Castillans, avoit été encore plus funeste aux Insulaires. Enfin on accusa les Commissaires d'avoir conservé les départemens, pour donner à plusieurs de leurs proches, qui les avoient suivis dans les Indes, le moyen de s'enrichir promptement; & cette accusation n'étoit pas dépourvue de preuves. Ces bons Peres avoient envoyé dans l'Isle de Cuba quelques particuliers, qui se disoient leurs parens, ils les y avoient fait pourvoir d'un bon nombre d'Indiens, & ces nouveaux venus ne traitoient pas mieux leurs esclaves, que n'avoient fait de tout tems les autres Concessionnaires. 1516.

CXL. Diligence du Protecteur des Indiens, tant dans l'Amérique, qu'en Espagne.

Dans le même tems Barthelemi de Las-Casas, fort mécontent de tout ce qu'il voyoit, intenta un procès criminel aux Juges d'appellation, pour avoir laissé périr, à la côte de Cumana, les deux premiers Religieux de Saint-Dominique qui y exerçoient leur ministère. Zuazo, au Tribunal duquel cette affaire avoit été intentée, passoit pour être sur cela dans les sentimens du Protecteur; mais il eut défense de terminer la

1516. querelle ſans la participation des Commiſſaires ; & il n'en fut plus parlé. Il reçut même quelque autre mortification de la Cour ; & les pouvoirs des Peres Hieronimites furent conſidérablement étendus aux dépens des ſiens. Ils ne profiterent pas de cette étendue de pouvoir, pour adoucir le joug des Inſulaires, ni pour empêcher qu'on ne l'agravât tous les jours. Le Licencié, qui ne s'étoit pas attendu à une conduite ſi contraire à ſes vûes, fit ſes repréſentations d'abord d'une manière aſſez modérée ; mais voyant qu'on n'y avoit aucun égard, il s'abandonna à ſon zèle, & fit ſonner bien haut ſa qualité de Protecteur des Indiens, qu'il voyoit toujours dans l'oppreſſion, malgré les ordres précis qu'on avoit de les en tirer. Après des plaintes & des menaces inutiles, il écrivit en Cour contre les Commiſſaires, & partit pour aller défendre en Eſpagne la cauſe des Indiens. Les Commiſſaires écrivirent de même contre lui ; le Pere Mançanedo, un des trois, ſuivit de près le Protecteur des Indiens pour

répondre à ſes accuſations. Le Hieronimite fut d'abord mieux reçu que ſon adverſaire, de tous ceux qui compoſoient le Conſeil : mais il avoit à faire à un homme, contre l'éloquence duquel il n'étoit pas aiſé de tenir ; & qui par ſa conſtance, autant que par ſon courage, venoit à bout des plus grandes difficultés. Le Pere Mançanedo ne s'endormoit pas cependant ; mais quoiqu'il eût eu d'abord une audience favorable, il comprit bientôt que le regne des Commiſſaires alloit expirer, & il ſe retira à ſon Couvent.

1516.

CXLI. Changemens

Depuis que Las-Caſas étoit parti du port de Seville au mois de Novembre de l'année précédente, il étoit arrivé bien de changemens en Eſpagne ; le Cardinal Ximenès étoit mort : le Roi Charles avoit pris le gouvernement de ſes Etats ; pluſieurs Seigneurs Flamands, dès-lors fort puiſſans à la Cour, vouloient avoir, ainſi que les Eſpagnols, des départemens dans les Indes ; & le jeune Prince, qui n'en voyoit pas la conſéquence, accordoit tout ſans difficulté. Cette libéralité, qui ne

CXLII. Mort du Cardinal-Régent. L'Empereur Charles-Quint, Roi d'Eſpagne, en prend le Gouvernement.

1517.

pouvoit qu'augmenter encore les maux, dont on cherchoit depuis long-tems le remède, fut un ſurcroît d'inquiétude & d'allarme pour le Protecteur des Indiens.

CXLIII. Las-Caſas ſe roidiſſant contre les difficultés, obtient enfin une favorable audience.

Il s'étoit fait pluſieurs amis à la Cour; il y avoit auſſi de grands ennemis. Les importantes affaires dont le Roi étoit alors occupé, & l'intrigue de ceux qui avoient intérêt qu'il ne fût pas inſtruit de tout, retardoient toujours l'Audience que le ſerviteur de Dieu ſollicitoit; pluſieurs autres incidens éprouverent long-tems ſa patience ſans la laſſer. Il fit cependant propoſer & agréer divers projets, qui tendoient tous à procurer aux Indiens le repos, la liberté & l'inſtruction. Tout dépendoit de l'exécution de ces projets; & pendant qu'on étoit occupé à en chercher les moyens, Las-Caſas obtint une nouvelle Audience du Roi, à l'occaſion que je vais dire.

Don Jean de Quevedo, Franciſcain, Evêque de *Sainte Marie l'Ancienne du Darien*, venoit d'arriver en Eſpagne. Ce Prélat, qui avoit apparemment quelque affaire au Con-

ſeil, après avoir examiné d'où venoit l'air du bureau, s'étoit fort attaché à Las-Caſas, qu'il voyoit en grande faveur auprès des Flamands, & fort eſtimé du Roi même. Un jour que l'Evêque de Badajoz, un des Conſeillers d'Etat, donnoit à dîner au Prélat nouvellement arrivé de l'Amérique, Las-Caſas s'y trouva auſſi, avec Don Jean de Zuniga, & Don Diegue Colomb, Amiral des Indes. Après la table, le diſcours tomba ſur les Indiens, & Las-Caſas commença par dire à l'Evêque du Darien, qu'il avoit eu grand tort de ne pas procéder par la voie des cenſures, contre le Gouverneur & ſes Officiers, pour les contraindre d'obéir aux Ordonnances du Prince, en ceſſant les vexations tyranniques qu'ils faiſoient aux naturels du pays. Comme le Prélat n'étoit pas en tout du ſentiment du Protecteur des Indiens, la converſation ne tarda pas à s'échauffer. On diſputa vivement & long-tems. L'Evêque de Badajoz, obligé de ſortir pour aller au Conſeil du Roi, ne manqua pas de rapporter à Sa Majeſté ce qui

1518.

CXLIV. Diſpute entre l'Evêque du Darien & le Licencié.

1518. venoit de se passer chez lui, entre l'Evêque du Darien & Las-Casas. Ce Prince, qui ne demandoit qu'à être instruit, ne fut pas fâché de trouver des personnes qui pussent lui apprendre le pour & le contre dans une affaire qu'on ne pouvoit assez éclaircir ; & il dit à l'Evêque de Badajoz qu'il vouloit entendre les deux parties, qu'il les avertît de se trouver au Conseil, un jour qu'il lui marqua ; & qu'il donnât le même ordre de sa part à l'Amiral des Indes & à un Pere Franciscain, arrivé depuis peu de l'Isle Espagnole à Barcelone, où se trouvoit la Cour.

CXLV. Célebre assemblée en présence de S. M. C.

Le jour marqué, le Roi parut dans une grande sale, sur un trône fort élevé, & avec l'appareil de la Royauté. Tous les Seigneurs de sa suite prirent leur place ; & le Chancelier se tournant vers l'Evêque du Darien, lui dit : » Révérend Evêque, Sa Majesté vous » ordonne de dire votre sentiment » touchant la manière dont on doit » traiter les Indiens ». Un Auteur remarque que ce fut la premiere fois qu'on donna le titre de Majesté au Roi d'Espagne.

Herrera, Hist. de St. Dom. l. 5. p. 360.

L'Evêque se leva aussitôt, & après un assez long préambule sur l'honneur qu'il avoit de parler devant un si grand Prince, il fit entendre que les choses qu'il avoit à dire, étoient de nature à n'être communiquées qu'au Roi & à son Conseil, & qu'ainsi il supplioit Sa Majesté de vouloir bien faire sortir tous ceux à qui il n'étoit pas à propos de faire part des choses qui devoient être secrettes. Il insista même après un second ordre du Roi. Enfin le Chancelier lui dit que tous ceux qui étoient présens avoient été appellés pour être du Conseil, & que Sa Majesté vouloit qu'il parlât. Il obéit, mais sans entrer dans aucun détail, après avoir dit qu'il y avoit cinq ans qu'il étoit parti pour la Terre-ferme, il ajouta » que depuis » ce tems-là on n'avoit rien fait, ni » pour le service de Dieu, ni pour » le service du Prince; que le pays » se perdoit, au lieu de s'établir; » que le premier Gouverneur qu'il » y avoit vu étoit un méchant hom» me, que le second étoit encore » pire; & que tout alloit si mal,

1518.

CXLVI. Discours de l'Evêque du Darien.

1518. » qu'il s'étoit cru dans l'obligation » de passer en Espagne pour en in- » former Sa Majesté. Venant ensuite » au fait, sur lequel on avoit de- » mandé son avis, il dit que tous les » Indiens qu'il avoit vus, soit dans » le pays d'où il venoit, soit dans » tous ceux où il avoit passé, lui » avoient parus nés pour la servitu- » de, qu'ils étoient naturellement » pervers, & que son sentiment » étoit qu'on ne les abandonnât pas » à eux-mêmes, mais qu'on les di- » visât par bandes, & qu'on les mît » sous la discipline des plus ver- » tueux Espagnols, sans quoi on » travailleroit en vain à en faire des » hommes, & on ne viendroit ja- » mais à bout d'en faire des Chré- » tiens ». Quand il eut cessé de parler, Las-Casas reçut ordre de ré- pondre, & sans se faire prier, il le fit en ces termes :

CXLVII. Réponse du Licencié Las Casas.

» Sire, je suis un des premiers » Castillans, qui ayent passé dans » le Nouveau Monde ; j'ai vu toutes » les différentes conduites qu'on y » a tenues avec les naturels du pays ; » je n'aurois jamais fini, & j'abu-

» ferois de l'honneur que me fait 1518.
» Votre Majefté, fi j'entrois dans le
» détail des horreurs dont j'ai été
» témoin, ou que j'ai apprifes de
» perfonnes fûres. Je m'en fuis déja
» expliqué plus d'une fois au Con-
» feil, & à Votre Majefté même,
» qui n'aura pas oublié ce que je pris
» la liberté de lui dire : mais je croi-
» rois trahir la caufe de l'innocence,
» fi je laiffois fans réplique devant
» une fi augufte Affemblée, ce qui
» vient d'être avancé par l'illuftriffi-
» me Evêque de Terre-ferme. En
» premier lieu, ce Prélat ne peut
» parler que des habitans de fa Pro-
» vince ; & n'y auroit-il pas de l'in-
» juftice à juger de tous ces peuples
» par un feul ? Secondement, il re-
» proche aux Indiens leurs vices, &
» je m'affure que s'il veut y faire un
» peu réflexion, il conviendra qu'ils
» n'en ont guères qu'ils n'ayent pris
» des Chrétiens ; & que dans ceux
» mêmes que les Chrétiens ont pris
» d'eux, ils les y ont bientôt fur-
» paffés d'une manière fenfible.
» Peut-il en effet nier que l'or-
» gueil, l'avarice, l'ambition, le

1518. » blaſphême, les trahiſons, & quan-
» tité de monſtres ſemblables, n'ont
» point encore gagné ces Infidèles,
» qu'ils n'en ont pas même l'idée;
» & que tout l'avantage que nous
» pouvons nous flatter d'avoir ſur
» eux, ſe réduit à un peu plus d'ou-
» verture d'eſprit, & d'élévation
» dans les ſentimens ? Avantages
» qui ſont bien remplacés dans ces
» peuples, par une grande ſimpli-
» cité, une douceur inaltérable, &
» beaucoup de bonne foi. Ils ne ſont
» pas, dit-on, capables de ſe con-
» duire; & comment donc ſe ſont-
» ils ſi long-tems maintenus ſous le
» Gouvernement de leurs Caciques?
» Qui les a juſqu'ici préſervés de ces
» guerres inteſtines, dont les Etats
» de la Chrétienté les plus floriſſans
» & les mieux reglés ont été & ſont
» encore ſi ſouvent déchirés ? Mais
» enfin ſuppoſons, ce qu'il faudroit
» commencer par prouver, qu'ils
» ont beſoin de tuteurs; où les trou-
» ver ces tuteurs ? Parmi les Eſpa-
» gnols ? Eh ! comment en ont-ils
» été traités juſqu'à préſent ? Ne ſe-
» roit-ce pas confier aux loups la

» garde des agneaux ? Tous les coins 1518.
» & les recoins du Nouveau Monde
» retentissent des cris de ces mal-
» heureux, qui gémissent sous une
» tyrannie, dont celle des Denis
» & des Phalaris n'étoit que l'ombre.
» Ils sont nés, dit-on encore, pour
» la servitude & l'esclavage ; & de-
» puis la naissance du monde ils ont
» été les moins esclaves de tous les
» hommes, sans intérêt & sans paf-
» sion. Ne flattons point notre cupi-
» dité, ne nous aveuglons point sur
» notre condition : toutes les Nations
» sont également libres ; & il n'est per-
» mis à aucune d'entreprendre sur la
» liberté des autres : usons-en à leur
» égard, comme nous aurions voulu
» qu'ils en eussent usé avec nous, s'ils
» avoient paru sur nos rivages,
» avec la même supériorité de for-
» ces que nous avions sur eux,
» quand nous les avons découverts.
» Et pourquoi tout ne seroit-il pas
» égal de part & d'autre ? Depuis
» quand le droit du plus fort a-t-il
» prévalu, & prescrit contre celui
» de la justice ? Par quel article du
» Christianisme est-il autorisé ?

1518. » Mais qu'aurions nous à dire, si » ces peuples, trouvant une occa- » sion de nous rendre tout le mal » que nous leur avons fait, ils se » mettoient en devoir d'en profi- » ter? Car enfin au droit de repré- » sailles, ils joindroient celui que » donne la nécessité de se précau- » tionner pour l'avenir. Rien de » semblable n'a autorisé & n'auto- » risera jamais au Tribunal de la » postérité, les concussions, les » fourberies, les violences, les ra- » pines, & les cruautés, par les » moyens desquelles nous sommes » déja venus à bout d'exterminer » des peuples sans nombre. Ce sont » pourtant des Chrétiens, que je » mets ici en parallele avec des Ido- » lâtres; & ce qu'il y a encore de » plus étonnant, c'est que tous les » crimes, dont je viens de parler, » sont colorés du spécieux prétexte » de zèle. Mais dans quel pays du » monde les Apôtres & les hommes » Apostoliques ont-ils jamais cru » avoir droit sur la vie, sur les biens » & sur la liberté des Infidèles? » Quelle étrange manière de prê-

» cher l'Evangile, cette Loi de grace » & de ſainteté, qui d'eſclaves du » démon, nous fait paſſer à la liberté » des vrais enfans de Dieu, que de » réduire en captivité ceux qui ſont » nés libres, de déchirer à coups de » fouet des innocens, dont tout le » crime, par rapport à nous, eſt de » ne pouvoir ſupporter les travaux » dont nous les accablons, d'inonder » leur pays d'un déluge de ſang, » de leur enlever juſqu'au néceſſaire, & de les ſcandaliſer par les » plus honteux excès ? Voilà, Sire, » ce qu'on cache à Votre Majeſté; » voilà ce que j'ai vû, & ſur quoi » je ne crains point d'être démenti. » Jugez à préſent la cauſe des Indiens » ſelon votre ſageſſe, vòtre » équité, votre Religion, & je » m'aſſure qu'ils ſouſcriront ſans peine » à votre Arrêt ». 1518.

CXLVIII. Si l'Evêque avoit trop exagéré les vices des Indiens, le Licencié peut avoir exagéré un peu leurs bonnes qualités.

On voit ici toute la vivacité du zèle de Las-Caſas : ſa compaſſion pour les Indiens opprimés, fait qu'il les conſidere toujours par le bon côté. Tous ces peuples cependant n'avoient pas cette grande ſimplicité, cette douceur inaltérable &

1518. cette bonne foi, que leur charitable Protecteur avoit admirées dans quelques-uns. Mais il avoit raison dans le fonds ; & il n'exageroit pas les cruautés qu'on avoit excercées contre-eux, & dont il importoit également à la Religion & à l'Etat d'empêcher la continuation.

CXLIX. Discours d'un Missionnaire Franciscain, assez conforme à celui du Licencié, contre la tyrannie.

Lorsque notre Licencié eut fini son discours, le Pere Franciscain eut ordre de dire son sentiment : il obéit, & il commença par assurer » qu'ayant été chargé par deux fois » de faire le dénombrement des Insulaires de l'Espagnole, il en avoit » trouvé au second plusieurs milliers de moins qu'au premier, que » la diminution devenoit de jour en » jour plus sensible : & que par rapport à cette Isle, le mal auquel on » cherchoit un remède paroissoit incurable. Il dit ensuite qu'il craignoit bien que la mesure des crimes des Espagnols ne fût à son » comble dans les Indes, & que » Dieu ne les exterminât de ces » nouvelles contrées, qu'ils avoient » presque entiérement dépeuplées, » sans aucune raison, & contre leurs

» plus véritables intérêts : car enfin, 1518.
» continua-t-il, lorſque Dieu dit à
» Caïn, voici le ſang de votre frere
» Abel, qui crie vers moi de la terre,
» il ne s'agiſſoit que d'un homme ; &
» ſera-t-il ſourd, ce même Dieu,
» aux cris qu'élevent vers le Ciel
» ces déluges de ſang, dont tant de
» vaſtes Provinces ſont encore tein-
» tes ? Sire, par les playes adorables
» du Sauveur des hommes, & par les
» ſacrés Stigmates de mon Pere ſaint
» François, je vous conjure de met-
» tre fin à une tyrannie, dont la
» continuation ne pourroit manquer
» d'attirer ſur votre Couronne tout
» le poids de l'indignation du Sou-
» verain Seigneur des Rois de la
» terre ».

CL. Avis de l'Amiral Don Diegue Colomb.

L'Amiral des Indes fut le dernier de tous, dont on demanda l'avis ; & il le donna en peu de mots. » Il
» dit qu'il n'avoit jamais approuvé
» les départemens : & il ajoûta, que
» ſi l'on ne ſe preſſoit de remédier
» aux déſordres, dont le Licencié
» & le Franciſcain venoient de par-
» ler, & qui n'étoient que trop
» réels, les Indes ne ſeroient plus

1518. » bientôt qu'un vaste desert : que » c'étoit en partie pour représenter » tout cela au feu Roi Catholique, » qu'il étoit venu en Espagne ; & » qu'il pouvoit assurer Sa Majesté, » que cette affaire étoit une des plus » importantes qu'elle eût à terminer, & une de celles qui intéressoient autant sa gloire que sa » conscience ».

CLI. Tous, jusqu'à l'Evêque du Darien, se rangent à l'avis de Las-Casas,

C'étoit un triomphe & un grand sujet de consolation pour Las-Casas, de voir que tous ceux qui parloient sans intention de flatter la cupidité, ne pensoient pas autrement que lui, & que les Dominicains, dont il avoit embrassé les sentimens, avant que d'en prendre l'habit. L'Evêque du Darien lui-même, interrogé quelques jours après par le Chancelier, sur ce qu'il pensoit du projet de Las-Casas, il répondit qu'il l'approuvoit fort. Les Commissaires envoyés autrefois par Ferdinand dans l'Isle Saint-Domingue, avoient aussi reconnu, quoique tard, que le systême de réunir les Indiens, & d'en composer des bourgades, étoit non-

ſeulement praticable, mais abſolument néceſſaire, ſi on vouloit les conſerver. 1519.

CLII. Qui fait ceſſer une autre eſpece de tyrannie.

Las-Caſas avoit déja obtenu une autre grace du Roi dans une Audience particulière : il s'étoit plaint à ce Prince, que ſous prétexte d'aller enlever des Caraïbes, pour en faire des eſclaves, on enlevoit indifféremment tous les Indiens, comme s'ils euſſent tous été Antropophages (mangeurs de chair humaine) quoique pluſieurs ne le fuſſent pas. Il avoit fait ſur-tout mention de l'Iſle de la Trinité, dont les habitans, diſoit-il, étoient fort doux, & qui couroit riſque d'être bientôt dépeuplée, ſi on ne faiſoit ceſſer ce déſordre. Le Roi, profitant de ces lumières, avoit ordonné qu'on tirât de captivité tous ces prétendus Cannibales ; & il prit depuis de nouvelles meſures pour arrêter les autres déſordres. Le plan qu'avoit propoſé Las-Caſas pour établir une nouvelle Colonie, avoit été approuvé dans une aſſemblée extraordinaire ; on lui avoit confirmé le

CLIII. Il fait approuver ſon projet pour une nouvelle Colonie.

1519. titre de Protecteur général des Indes, & accordé trois cens lieues de côtes, pour y travailler selon ses vûes, à apprivoiser, civiliser & instruire les Indiens. Enfin dans une dernière Audience, que le Roi lui donna sur la fin de 1519, notre Licencié obtint à peu près tout ce qu'il vouloit; & les Grands de la Cour, à l'exemple du Prince, lui donnerent bien des marques d'estime & de confiance. Il n'y eut pas jusqu'à l'Evêque de Burgos, qui pour ne pas offenser les Seigneurs Flamands, & le Cardinal Adrien, que le Roi Charles laissoit en Espagne avec une autorité presque souveraine, ne s'étudiât à lui faire plaisir en tout ce qui dépendoit de lui. Las-Casas s'embarqua à Seville vers le commencement de 1520, & il avoit avec lui deux cens Laboureurs. La traverse fut fort heureuse jusqu'à Porto-Ric; mais les nouvelles qu'il y apprit dès son arrivée l'affligerent beaucoup.

CLIV. Ce qu'il apprend dès son arrivée à Porto-Ric.

On a déja vû que quelques Religieux de saint Dominique & de saint

François s'étoient établis à la côte de Cumana, assez peu de tems après la mort des deux-premiers Missionnaires, qui avoient porté les lumières de la foi dans ces pays. Comme les uns & les autres n'alloient point chez ces barbares pour piller leur or, ni pour profiter de leurs sueurs, mais pour les conduire dans les voies du salut par la prédication de l'Evangile, ils avoient fait bien des Chrétiens, & un plus grand nombre de proselites, par un travail continuel de quatre ou cinq années. On avoit déja accoutumé les habitans de Cumana à voir sans inquiétude les Espagnols paroître & trafiquer dans leurs terres, lorsqu'un événement trop semblable à celui dont on a parlé ailleurs, vint tout-à-coup arrêter les fruits de la mission, & procurer la mort aux Missionnaires.

1520.

CLV. Fruits de la prédication sur la côte de Cumana, arrêtés par la criminelle entreprise d'un Forban.

Un Corsaire Espagnol, cotoyant la Province du Cumana, y enleva quelques Indiens, & il eut l'imprudence de descendre à terre, au village même de *Maracapana*, qui n'étoit qu'à trois lieues de l'endroit où

CLVI. Indiens enlevés, Espagnols massacrés.

1520. il avoit fait son coup, & à quatre du port de *Chiribichi*. Le Cacique du lieu bientôt instruit de cette nouvelle insulte, dressa une embuscade, où le malheureux Corsaire périt, avec six Espagnols de ceux qui l'accompagnoient : le reste fut assez heureux pour se sauver & rejoindre le vaisseau à la nage. Cependant le Cacique, peu satisfait d'avoir vengé ses Indiens enlevés par la mort du coupable, crut devoir prendre d'autres mesures, pour se mettre à couvert de semblables attentats. Il donna aussitôt avis de ce qu'il venoit de faire à un autre Seigneur Indien, appellé *Maraguey*, dont le village étoit à quatre lieues du sien, & assez proche d'un petit Monastère de Dominicains, nommé *Sainte Foi* : il lui conseilla en même-tems de se défaire des Religieux qu'il avoit dans son voisinage, afin de délivrer une bonne fois le pays de l'inquiétude où le tenoient les Castillans. Maraguey goûta fort cet avis, & n'en differa l'exécution que jusqu'au lendemain, qui étoit un Dimanche. Les deux Religieux, qui ne sçavoient rien de

CLVII. Mort des nouveaux Missionnaires sur la côte de Cumana.

1520.

ce qui s'étoit paſſé à quatre à cinq lieues de leur habitation, furent ſurpris & maſſacrés par les Barbares, dans le tems que l'un ſe préparoit à dire la meſſe; & que l'autre, qui n'étoit point Prêtre, venoit de ſe confeſſer pour communier. Les Sauvages pillerent enſuite tout ce qu'ils trouverent dans la Chapelle ou dans la maiſon, & mirent le feu à l'une & à l'autre. Les Miſſionnaires Franciſcains eurent le même ſort, & preſqu'en même-tems.

Fernandez; l. 1. c. 5. p. 28.

CLVIII. Réſolution priſe contre tous les Indiens de Cumana.

Lorſque la nouvelle de ce déſaſtre arriva à l'Iſle Eſpagnole, fort peu de tems après le retour de l'Amiral, la réſolution y avoit été priſe d'aller enlever tous les habitans de Cumana, pour les tranſporter dans l'Iſle, & on en preſſa davantage l'exécution: cette entrepriſe avoit été confiée à un Gentilhomme Eſpagnol, nommé Gonzalés de Ocampo, qui ayant aſſemblé en diligence 300 hommes de bonnes troupes, s'embarqua à Saint-Domingue ſur cinq bâtimens, abondamment pourvûs de tout ce qui étoit néceſſaire pour une pareille expédition.

1520. Ce fut dans ces entrefaites que Las-Casas débarqua à Porto-Ric, on n'y parloit que de la révolte de Cumana, & de la terrible vengeance qu'on se préparoit à en tirer : le Licencié avoit eu à peine le tems de faire réflexion sur un accident, qui dérangeoit absolument son projet, lorsque l'Escadre d'Ocampo vint mouiller au même port où il étoit. Ce Capitaine étoit son ami, & Las-Casas n'oublia rien pour l'engager à suspendre au moins une entreprise, qu'il lui représentoit comme contraire à la justice, aux intentions connues du Roi, & aux provisions que lui-même tenoit de Sa Majesté, & qu'il présenta. Le Protecteur des Indiens n'avoit garde d'excuser en tout ceux de Cumana ; mais il prétendoit que quelque coupables que fussent ces Sauvages, ils l'étoient incomparablement moins que les Castillans, qui les poussoient à quelques excès, par des violences & des injustices encore plus criantes : les faits parloient, & ils n'étoient point douteux. Las-Casas ajoutoit, qu'en vertu du pouvoir dont Sa Majesté

CLIX. Le Licencié en apprend la nouvelle, qui renverse tout son plan.

Majeſté Catholique venoit de le revêtir, lui ſeul avoit droit de prendre connoiſſance de ce qui s'étoit paſſé à la côte de Cumana, compriſe toute entière dans ſa conceſſion. 1520.

CLX. Il veut perſuader à l'Officier chargé de l'expédition, de la ſuſpendre, & ne peut l'obtenir.

Ocampo reconnoiſſoit les titres du Protecteur, & n'ignoroit point la vérité des faits avancés : mais pour éluder une diſcuſſion qui auroit retardé ſes exploits, il ne répondit d'abord aux raiſons que par quelques plaiſanteries ; & prenant enſuite un ton plus ſerieux, il dit à ſon ancien ami qu'il avoit ſes ordres, qu'on ne pouvoit pas changer, & qu'il étoit bien fâché d'un contretems ſi imprévû ; mais qu'il lui conſeilloit de faire ſes repréſentations à l'Amiral & à l'Audience Royale de S. Domingue : il mit peu de tems après à la voile ; & le Licencié, laiſſant ſes laboureurs & preſque tout ſon monde à Porto-Ric, paſſa ſans différer à l'Iſle Eſpagnole. Il trouva l'Amiral très-diſpoſé en ſa faveur ; & il ne rencontra aucune difficulté à faire enregiſtrer & proclamer ſes proviſions. Si cette proclamation ne fut

1520. point agréable à tous, personne n'y fit opposition ; & il y eut des amis de Las-Casas assez généreux pour lui ouvrir leurs bourses.

CLXI. Stratagême de l'Officier Espagnol ; juste défiance des Indiens.

Cependant Ocampo étoit allé prendre terre à Cubagua, où il laissa trois de ses navires. Son but étoit de faire des esclaves, & pour y réussir, il ne falloit pas se montrer sur la côte avec toutes ses forces : aussi n'y parut-il qu'avec deux bâtimens, & avec la précaution de faire cacher tous ses soldats, ensorte qu'on n'y voyoit jamais que cinq ou six matelots pour y faire la manœuvre. Cette fraude lui réussit, & bientôt il se vit environné de pirogues remplies d'Indiens, à qui il présenta des biscuits de Castille. Avec cela il ne levoit pas absolument tous les soupçons des Barbares, qui s'attendoient bien qu'on ne laisseroit pas impunie la mort des Espagnols, sur-tout celle des Religieux si indignement massacrés. Ocampo peu scrupuleux avoit beau leur assurer qu'il venoit de Castille, & sans aucun mauvais dessein, plusieurs lui répondirent qu'il vouloit les tromper, & qu'assurément il

venoit d'Haïty pour leur faire quelque mauvais parti. Ils s'en tinrent à cette ſage défiance, juſqu'à ce que le Capitaine Eſpagnol eût trouvé le moyen de noyer toutes leurs craintes dans le vin d'Eſpagne dont il les regala.

1520.

CLXII. Perfidies, & cruautés multipliées.

Dès-lors les Sauvages ſe rendirent extrêmement familiers, & Ocampo les recevoit tous avec une affabilité qui acheva de les ſéduire. Un Gentilhomme Chrétien ne ſe faiſoit pas une peine, d'ajouter à la cupidité le menſonge & la trahiſon pour perdre des Barbares. Un jour qu'un Cacique déja Chrétien, nommé Gel Gauzalez, qui avoit eu quelque part à la défaite du Corſaire Eſpagnol, étoit venu voir Ocampo avec un bon nombre de ſes vaſſaux, le Capitaine fit paroître tout-à-coup ſes ſoldats, & retint priſonnier le Seigneur Indien avec toute ſa ſuite. Le Cacique ayant voulu ſe défendre, fut tué en combattant ; quelques-uns des principaux furent pendus aux vergues, & les autres réſervés pour les mines. Ocampo, après ce premier acte d'hoſtilité, fit

1520. avertir les trois navires qu'il avoit laissés à Cubagua, de le venir joindre ; & dès qu'ils furent arrivés, il tourna du côté où le sang Espagnol avoit été répandu, fit sa descente sans presqu'aucune résistance, força une Bourgade, qui ne se défendit que foiblement, fit pendre ou passer au fil de l'épée une partie des Habitans, remplit ses navires d'esclaves, qu'il envoya sur le champ à l'Isle Espagnole, pardonna aux autres Bourgades, qui imploroient sa clémence ; & avec ce qui lui restoit de Castillans, il fonda une Ville qu'il nomma Tolede.

CLXIII. Ocampo fonde la nouvelle Tolede.

CLXIV. Caractère des Auditeurs de S. Domingue.

Rien ne pouvoit être plus contraire aux vues & aux droits de Las-Casas que cet établissement, & le Licencié avoit toujours craint quelque chose de semblable de l'expédition d'Ocampo ; aussi ne cessoit-il de demander le rappel de cet Officier à l'Audience Royale ; mais on ne lui répondoit rien de précis, & l'on traînoit l'affaire en longueur, pour tâcher de le lasser. Les Auditeurs, dit un Historien François, plus Marchands que Magistrats,

Hist. de St. Dom. l. 6. p. 415.

vendoient tout, jusqu'à la justice ; 1520.
ils se trouvoient Juges & Parties d'un homme qui prétendoit soustraire à leur cupidité trois cens lieues de côte : s'ils n'osoient s'opposer directement aux ordres de l'Empereur leur Maître, ils en éludoient l'exécution, tantôt sous un prétexte, & tantôt sous un autre, toujours dans l'espérance que le Licencié, fatigué de tant de délais, s'ajusteroit enfin à leurs volontés. Voyant néanmoins qu'il ne se rebutoit pas, ils s'aviserent d'ordonner une visite de son navire ; & comme on ne manqua pas de le trouver hors d'état de soutenir la mer, il fut condamné, & démoli.

CLXV
On fait un Traité avec Las-Casas,

Le Protecteur des Indiens, ennuyé de tant de chicanes, menaça enfin de retourner en Espagne, & d'informer l'Empereur du peu d'égard qu'on avoit pour ses ordres. Ces menaces eurent en partie leur effet ; on se rendit un peu plus traitable, & on fit des propositions, auxquelles Las-Casas aima mieux souscrire, que de s'exposer de nouveau aux vexations de la Cour &

1520. des Confeils. Il figna donc en 1521 un Traité pour l'établiffement d'une Compagnie, où entrerent tous ceux qui fe trouvoient alors en place dans l'Ifle Efpagnole. Toutes les difficultés paroiffant alors applanies, on donna au Licencié les mêmes vaiffeaux qui avoient porté Ocampo à la côte de Cumana, & cent vingt hommes de bonnes troupes pour protéger la Colonie, & même pour faire la guerre aux Barbares, s'ils étoient véritablement reconnus pour Antropophages. L'efcadre partit de Saint-Domingue au mois de Juillet, & prit la route de Porto-Ric, où Las-Cafas ne retrouva plus fes Laboureurs : quelques-uns étoient morts, & les autres ne voulurent point fortir de l'Ifle où ils avoient pris parti. Cette perte ne pouvoit pas être indifférente, puifqu'il en avoit coûté bien de l'argent, & de plus grandes fatigues, pour affembler ces gens-là & les amener jufqu'aux Indes. Mais dans les plus triftes événemens, le ferviteur de Dieu, qui ne cherchoit que les intérêts de Jefus-Chrift, &

le falut des ames, fe foumettoit aux ordres de la Providence, fans fe déconcerter. 1520.

CLXVI. Qui, de l'Ifle Saint-Domingue, retourne à Porto-Ric, & fe rend à Cumana.

De Porto-Ric il alla débarquer tout droit à la nouvelle Tolede, & il y trouva les nouveaux Colons fi rebutés d'avoir continuellement à luter contre les Indiens, qu'ils foupiroient tous après une occafion d'en fortir. Ils ne manquerent donc pas de profiter de celle-ci, pour s'embarquer fur les navires qui avoient porté Las-Cafas & fa Colonie. Les troupes qu'Ocampo devoit commander, fuivirent un fi dangereux exemple; & cet Officier fe trouvant ainfi fans emploi, ne jugea pas à propos de faire le trifte perfonnage de Général fans troupes. Il prit congé de fon ami, dont il ne pouvoit, difoit-il, que plaindre le fort, & fit voile avec tous les autres du côté de l'Ifle Efpagnole.

CLXVII. Seul, il entreprend une Miffion au milieu des fauvages irrités; il les adoucit, & gagne leur confiance.

Tout cela ne put rebuter Las-Cafas, ni lui faire abandonner une entreprife, contre laquelle tout fembloit confpirer. Ayant commencé par fe loger, & conftruire quelques magafins pour fa petite Colonie, il

1520. fit avertir les Indiens par une femme chrétienne, nommée Marie, qu'il avoit été envoyé par l'Empereur pour faire cesser les trahisons & les mauvais traitemens qu'on leur avoit faits jusqu'alors, & leur procurer, avec la connoissance du vrai Dieu, tous les biens qu'ils pouvoient souhaiter. Il ne promettoit que ce qu'il espéroit faire avec le secours divin. Son zèle étoit ardent, ses intentions toujours pures, & sa confiance parfaite. Accoutumé depuis long-tems à traiter les Indiens avec douceur, il les aimoit, & en étoit aimé. La réputation qu'il s'étoit faite sur cet article dans toutes les Isles où il avoit paru, le suivoit sans doute parmi les sauvages de Terre-Ferme; & cela seul pouvoit faire bien espérer pour le succès. L'Indienne chrétienne qui l'annonçoit à ses compatriotes, entendoit un peu le Castillan, & rendoit fidélement ce que le Protecteur des Indiens lui mettoit à la bouche. Tous les Caciques du voisinage & les autres Habitans de Cumana, qui eurent le tems & l'occa-

ſion de conférer avec Las-Caſas, ſe trouverent confirmés dans la confiance qu'on avoit voulu leur inſpirer. Déja ils ſe félicitoient de trouver dans le Chef de la nouvelle Colonie, l'homme qu'ils pouvoient deſirer pour leur ſureté & pour leur repos, un ami ſincère & un protećteur zélé, ſur la parole & la fidélité duquel ils pouvoient compter dans le beſoin. Ils n'étoient plus inquiets ſur le voiſinage du nouvel établiſſement. Que ne promettoit pas pour celui de la Religion chrétienne cette confiance réciproque? S'il y avoit encore quelque choſe à craindre, ce ne pouvoit être que de la part des Eſpagnols mêmes, & on ne tarda point à éprouver que cette crainte n'étoit point ſans fondement. Les mal-intentionnés en donnerent plus d'une preuve trop réelle. 1520.

CLXVIII. La cupidité s'oppoſe encore au zèle du Licencié, & rompt toutes ſes meſures.

Ayant remarqué la néceſſité où étoient ceux de Cubagua de venir chercher de l'eau dans la riviere de Cumana, ſur laquelle la nouvelle Tolede étoit ſituée, le Licencié voulut faire conſtruire une Forte-

1520. resse à l'embouchure de cette riviere, afin d'en assurer l'entrée contre les surprises ; & son dessein échoua par la malice de ceux-mêmes pour qui il vouloit travailler, & qui lui débaucherent son Architècte. Ils firent pis encore, en rompant toutes les mesures que prenoit Las-Casas pour abolir un commerce qui étoit devenu la source des plus grands désordres. Cet homme, aussi vigilant que zélé, n'avoit pas longtems pratiqué les peuples de cette Province, sans remarquer que le vin d'Espagne, qu'on leur vendoit au poids de l'or, les entretenoit dans une yvresse presque continuelle, & les portoit à plusieurs autres crimes. Un de ces crimes, le plus ordinaire, parce qu'on le regardoit comme utile, étoit l'enlevement & la vente des Indiens, par les Indiens mêmes. Ces barbares, une fois échauffés par les fumées d'une dangereuse liqueur, alloient bien avant dans les terres, arrêtoient & réduisoient en esclavage tout ce qu'ils pouvoient surprendre d'Indiens, & les vendoient aux Castillans pour quelques bouteilles de vin.

CLXIX. Désordres causés par le vin d'Espagne.

Ce commerce étoit devenu trop public pour être ignoré; il étoit en même-tems trop scandaleux pour pouvoir être dissimulé par un homme du caractère de Las-Casas. Mais le remède à un si grand mal n'étoit point facile. Ni l'autorité, ni les plus rigoureuses défenses n'auroient pû tenir contre la passion des sauvages, & la cupidité des Espagnols. Pour aller d'abord à la source de ce trafic honteux, il falloit empêcher le transport du vin, qui se faisoit de l'Isle de Cubagua à la riviere de Cumana; & malheureusement l'Alcaïde qui commandoit dans cette Isle, n'étoit sensible qu'à ce qui pouvoit l'enrichir, d'une maniere ou d'une autre. Toute l'éloquence du Licencié ne put lui persuader, qu'en n'empêchant point le transport du vin, il favorisoit un commerce qui deshonoroit la Religion & la nation. Las-Casas ajouta que la Province de Cumana étant toute entiere de sa dépendance, il n'étoit permis à personne d'y faire le commerce que sous son bon plaisir; & que si on continuoit à mépriser ses

1520.

CLXX.

Ce qui empêche que le Licencié ne réussisse à arrêter le scandale.

1521. prieres, ainſi que ſes avertiſſemens; il ſe verroit dans la fâcheuſe néceſſité d'en informer S. M. C. Tout cela fut dit inutilement, l'Alcaïde-Major ne voulut point reconnoître l'autorité du Licencié; les intérêts de la Religion le touchoient encore moins, parce qu'il ne craignoit point Dieu; & l'éloignement de la Cour le raſſuroit contre la crainte du Souverain. Ce fut donc une néceſſité à Las-Caſas d'aller porter ſa plainte, d'abord à l'Audience Royale de S. Domingue, réſolu, ſi on ne lui faiſoit pas juſtice, d'aller juſqu'en Eſpagne la demander à Charles-Quint.

CLXXI. Infidélité d'un Officier; la petite Colonie de Cumana eſt détruite, & la nouvelle Tolede brûlée.

En partant, il laiſſa ſa petite Colonie ſous les ordres de François Soto, & il lui recommanda particulierement deux choſes; la premiére de ne point faire ſortir du Port deux bâtimens qu'il y laiſſoit; la ſeconde, que, ſi les Indiens venoient l'attaquer en ſi grand nombre, qu'il ne pût leur réſiſter, il ſe retirât à Cubagua avec tout ſon monde, & tous les effets. Soto exécuta fort mal le premier de ces deux ordres, ou, pour mieux dire, il le

1521.

viola, & il ne fut pas en état d'accomplir le second. A peine Las-Casas avoit mis à la voile, que les deux bâtimens furent envoyés, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, pour chercher de l'or, ou des perles, & faire des esclaves. Mais on ne faisoit pas d'esclaves, sans irriter de plus en plus les sauvages; & ces sauvages profitant de l'occasion, vinrent fondre sur la Colonie ainsi affoiblie, mirent le feu à la petite Ville de Tolede, & tuerent ceux des Espagnols qui ne purent fuir.

CLXXII. L'Officier blessé meurt dans un accès de rage.

Soto, accouru au premier bruit, reçut d'abord dans le bras un coup de fleche empoisonnée. Il ne laissa pas de gagner un jardin qui avoit appartenu aux PP. de S. François, & d'où, avec une vingtaine de personnes qui s'y étoient retirées, il tourna vers le fleuve sans être apperçu, par le moyen d'un petit canal que les Religieux avoient creusé, & sur lequel il y avoit toujours deux canots. Toute la troupe eut le tems de gagner un endroit de la côte, où l'on avoit accoutumé de charger du sel, & où il se rencontra quel-

1521. ques bâtimens qui les reçurent. Soto n'étoit point venu jusques-là : ayant passé trois jours & trois nuits sans boire ni manger, il demanda un peu d'eau pour éteindre la soif qui le tourmentoit cruellement, & à peine l'eut-il bue, qu'il fut emporté par un accès de rage (1).

Hist. de St. Dom. l. 6. p. 419.

Les Indiens, devenus toujours plus hardis par le succès, se présenterent à l'Isle de Cubagua ; & le Gouverneur, quoiqu'il eût avec lui trois cens hommes en état de combattre, n'eut pas le courage d'attendre qu'on le vînt attaquer. Il s'embarqua précipitamment pour l'Isle Saint-Domingue, où les Gens de Soto s'étant rendus presqu'en même tems, ils y apporterent tous ensemble la triste nouvelle d'une révolution, qui étoit le fruit de l'impru-

CLXXIII. Gouverneur de Cubagua en fuite.

(1) On a depuis observé, dit un Historien, que le poison dont se servoient ces peuples, opéroit à mesure qu'on buvoit & qu'on mangeoit, & que pour en guérir il ne falloit absolument rien prendre, jusqu'à ce qu'on eût fait les remedes convenables. Mais quels étoient ces remedes convenables : Il ne le dit point.

dence des uns, & de la lâcheté des autres. 1521.

Las-Caſas n'étoit pas encore arrivé dans l'Iſle ; les vens contraires l'ayant obligé de ſe faire mettre à la côte, & de pourſuivre ſon voyage par terre, il prit la route de Léogane, où il ſe repoſa quelques tems. S'étant remis en chemin, un jour qu'il s'étoit arrêté à l'ombre ſur le bord d'une riviere, pour laiſſer tomber la plus grande chaleur, ſes gens apperçurent des Eſpagnols qui paroiſſoient venir de Saint-Domingue ; ils les joignirent, & leur ayant demandé s'ils ne ſçavoient point de nouvelles : » on a appris, répondi» rent-ils, que le Licencié Barthe» lemi de Las-Caſas avoit été maſ» ſacré, avec la plus grande partie » de ſes gens, à la côte de Cuma» na ». Ceux à qui ils parloient ſe mirent à rire, & aſſurerent qu'on verroit bientôt le contraire. Mais Las-Caſas qui avoit entendu tout ce dialogue s'étant avancé, & ayant fait aux Voyageurs diverſes queſtions ſur les circonſtances de cette nouvelle, ſoupçonna d'abord tout

1521. ce qui étoit arrivé ; & levant les mains au Ciel : » Vous êtes juste, » Seigneur, s'écria-t-il, & votre ju» gement est droit ».

CLXXIV. Soumission du Licencié aux ordres de la Providence.

Arrivé bientôt après à la Capitale, Las-Casas apprit toutes choses au vrai ; il en fut sensiblement touché, sans en être abattu : c'étoit pour Dieu & pour la Religion qu'il travailloit, & comme il ne cherchoit pas ses propres intérêts, quand il avoit fait tout ce qui dépendoit de lui, il n'avoit aucune peine à se soumettre à ce que la Providence ordonnoit ou permettoit par rapport à ses projets. Il vit en même-tems les préparatifs qu'on faisoit à Saint-Domingue, pour punir ce qu'on appelloit la seconde révolte de ceux de Cumana ; il auroit bien voulu qu'on eût pris des voies plus douces, plus conformes à l'esprit du Christianisme, & au systême qu'il avoit toujours suivi ; mais il comprit enfin que les esclaves de la cupidité, & un Ministre de l'Evangile, ne s'accorderoient jamais, ni dans la fin, ni dans les moyens. Rien ne l'attachant au siècle, ni à

ceux qui en suivoient toutes les maximes, il résolut de s'en séparer, en se consacrant plus particulierement au Seigneur, dans un Ordre Religieux. Il avoit toujours préféré, par estime & par inclination, celui de S. Dominique; il en prit l'habit, & ne parut plus occupé que du soin de se sanctifier, jusqu'à ce que de nouvelles occasions d'exercer son zèle pour la conversion & le salut des Indiens, le firent courir dans de nouveaux pays. Il étoit déja dans sa quarante-huitième année, & il passa encore huit ans dans la même Isle, attentif à se regler sur l'exemple des plus saints & des plus fervens Missionnaires; s'il donnoit la plus grande partie de la nuit à la priere & à l'étude, il employoit le jour à chercher les Indiens dans les bois, ou parmi les rochers, pour les consoler, les catéchiser, & les disposer à recevoir la grace du Baptême.

1522.

CLXXV. Il prend l'habit de S. Dominique dans le Couvent de Ste Croix, âgé de 48 ans.

Pendant que le nouveau Religieux s'occupoit ainsi dans la retraite, & de son propre salut, & de tout ce qui pouvoit procurer celui de ses chers Néophites, l'Isle Espagnole

1523. continuoit à être dans le trouble & dans l'agitation. On a remarqué ailleurs que pour remplacer les Indiens, dont le nombre diminuoit tous les jours, on s'étoit enfin déterminé à se servir des Negres. Mais ces nouveaux esclaves étoient de mauvais mineurs, & depuis ce tems-là les mines étoient demeuré fermées.

CLXXVI. Les Negres se multiplient & se mutinent.

Les Negres cependant n'étoient pas sans travail, étant fort propres aux Manufactures de sucre; mais les Espagnols, trop accoutumés à regarder leurs esclaves comme des animaux destitués de raison, n'avoient pour eux aucun ménagement. La patience des Noirs fut enfin poussée à bout, & ils formerent le dessein de se remettre en liberté, lorsqu'ils furent bien multipliés.

CLXXVII. Leur révolte éclate, & fait quelques progrès.

La révolte commença par ceux qui étoient au service de l'Amiral. Don Diegue avoit une Sucrerie dans le voisinage de la Capitale, où il faisoit travailler cent esclaves, la plûpart Negres. Le 27 de Décembre de l'année 1522, une vingtaine de ces derniers, joints à un pareil nom-

bre d'une autre Sucrerie qui appartenoit au Licencié Lebron, ayant trouvé moyen d'avoir des armes, ſe jetterent ſur quelques Eſpagnols qui ne ſe défioient de rien, les tuerent, & prirent le chemin de la Ville d'Azua, dans le deſſein de s'aſſocier quelques autres révoltés. L'Amiral, qui fut d'abord averti de leur marche, ſe mit dans le moment à leurs trouſſes avec peu de monde, après avoir donné ſes ordres pour ſe faire ſuivre d'un corps de troupes reglées, ou des milices du pays. Il arriva le ſecond jour ſur le bord de la riviere Nizao, & il réſolut d'y attendre ſes gens. Il apprit là que les rebelles étoient entrés dans l'Habitation d'un nommé Michel de Caſtro, qu'ils y avoient fait beaucoup de dégât, tué un Caſtillan, & enlevé un Negre avec douze Indiens; que de-là ils s'étoient rendus à une lieue d'Ocoa, où ils avoient campé, dans le deſſein de piller au point du jour une Sucrerie que Zuazo avoit dans le voiſinage; qu'ils étoient réſolus d'y tuer tous les Chrétiens, de renforcer leurs troupes de cent

1523.

1523. vingt Negres qui y étoient, & d'aller avec ce renfort s'emparer de la Ville d'Azua.

CLXXVIII. Les révoltés sont facilement dissipés ; grand nombre de Negres pendus.

Michel de Castro étoit dans la petite troupe de l'Amiral ; au récit de ce qui étoit arrivé dans son Habitation, il y courut lui troisième, sans en rien communiquer à son Général, & il y trouva les choses comme on les avoit rapportées. Alors un quatrième Espagnol l'ayant joint au même lieu, il envoya dire à Don Diegue qu'il alloit donner sur les Negres, à dessein de les barceler, pour les empêcher de rien entreprendre jusqu'à l'arrivée des troupes, & qu'il le prioit de lui envoyer du secours. L'Amiral fit aussitôt partir huit Cavaliers, & quelques Fantassins en croupe ; & Castro qui avoit eu le tems de connoître la foiblesse des Negres, se crut, avec ce renfort, en état de les défaire, & se prépara à les attaquer. Les Negres, de leur côté, voyant venir à eux cette poignée d'Espagnols, se rangerent en assez bel ordre, & reçurent de bonne grace la première charge ; mais ils furent si

maltraités à la ſeconde, qu'ils n'eurent pas le courage d'en attendre une troiſième. Caſtro eut un bras percé d'un bâton brûlé par le bout; ce qui ne l'empêcha point de chercher ſon Negre & ſes douze Indiens, leſquels à ſa voix ſortirent de l'endroit où on les avoit cachés, & vinrent le joindre. L'Amiral ſurvint vers le midi avec tout ſon monde, & fit pourſuivre les fuyards, dont peu échapperent; & comme à meſure qu'on les ſaiſiſſoit, on les pendoit à l'arbre le plus proche, tout le chemin en fut bientôt bordé. Ce ſpectacle intimida tellement les Negres, qu'ils n'ont pas oſé depuis ſe révolter contre les Eſpagnols dans cette Iſle. 1523.

CLXXIX. Plaintes des Auditeurs Royaux; accuſations ou calomnies du Tréſorier général contre l'Amiral Don Diegue Colomb.

L'année ſuivante, ſur les repréſentations qui furent faites à l'Empereur, que les départemens des Indiens ne ſubſiſtant plus ſur le même pied, les Officiers de l'Audience Royale, réduits à leurs appointemens, ne pouvoient ni ſoutenir leur rang, ni entretenir leurs familles, ce Prince les augmenta de moitié. L'Amiral reçut par la même voie des

lettres fulminantes du Conseil des
1524. Indes. Passamonté, qui n'avoit encore pu s'accommoder avec aucun Gouverneur, avoit des raisons particulieres de desservir D. Diegue, & il avoit envoyé en Cour un Mémoire contre lui, dont on crut, ou l'on fit semblant de croire, qu'au moins une partie étoit vraie. On lui reprochoit sur-tout d'avoir usurpé presque tous les droits de l'Audience Royale, & d'avoir donné à la Déclaration de l'Empereur, qui le rétablissoit dans sa Charge de Vice-Roi, une étendue qu'elle ne pouvoit avoir. Sur cette accusation il fut enjoint à D. Diegue, sous peine de décheoir de tous ses privileges, & même de tous ses titres, de remettre les choses dans leur premier état; & afin qu'il ne pût pas prétendre cause d'ignorance d'un tel ordre, l'Audience Royale fut chargée de le faire publier, & de tenir la main à son exécution.

CLXXX. Appellé en Espagne, D. Diegue est reconnu innocent sur

Fort peu de tems après l'Amiral reçut une autre lettre, par laquelle le Conseil lui mandoit, qu'ayant à regler plusieurs choses qui concer-

noient ſon Gouvernement, on jugeoit ſa préſence néceſſaire en Eſpagne, & qu'on le prioit de s'y rendre au plutôt. Il comprit parfaitement qu'il étoit révoqué, d'autant plus que le P. Louis de Figueroa, un des trois Commiſſaires envoyés par le Cardinal Ximenés à l'Iſle Eſpagnole, venoit d'être nommé à l'Evêché de la Conception, & déclaré Préſident de l'Audience Royale, avec toute l'autorité de Gouverneur. Il obéit donc; mais étant arrivé à la Cour, il plaida ſi bien ſa cauſe auprès de l'Empereur, que ce Prince & tout le Conſeil ne purent s'empêcher de reconnoître ſon innocence ſur tous les chefs d'accuſation dont on l'avoit chargé. Il n'eut pas plus de peine à mettre dans la plus grande évidence ſon exactitude à faire obſerver les Ordonnances; ſon zèle pour le bien public & pour le ſervice de l'Empereur; & que tout ſon malheur venoit de ce que Paſſamonté, & les autres Officiers Royaux, ne voyoient pas volontiers un homme qui les éclairoit de ſi près, ou dont

1524.

tous les chefs d'accuſation, mais les coupables demeurent impunis.

1525. l'autorité les incommodoit. Il ne paroissoit pas difficile après cela d'obtenir qu'on lui fît justice sur toutes ses prétentions, & il la sollicita vivement auprès de l'Empereur. Charles-Quint accorda enfin à ses importunités des Commissaires ; mais l'affaire traina si fort en longueur, que le malheureux D. Diegue, par un sort tout semblable à celui de son pere, & même dans un âge bien moins avancé, vit trancher ses jours au milieu de ses inutiles poursuites, ainsi que nous le verrons bientôt.

L'Empereur occupoit alors sans cesse le Conseil des Indes, à chercher les moyens de conserver le peu qui restoit d'Indiens fidèles dans l'Isle Espagnole. Enfin après plusieurs assemblées de Théologiens, de Canonistes, & d'autres personnes habiles & d'une expérience consommée, le premier jour de Septembre de cette même année 1525, Sa Majesté fit écrire aux deux Supérieurs Généraux des Dominicains & des Franciscains (1), que la diver-

Hist. de St. Dom. l. 6. p. 426.

(1) Par ces Supérieurs Généraux, on

sité

ſité des ſentimens touchant la maniere d'en uſer avec les indiens, ne lui permettant pas de prendre une réſolution fixe & invariable, & le Siege Epiſcopal étant vacant, il leur donnoit ſur cela toute ſon autorité, déchargeoit ſa conſcience ſur la leur, & recommandoit à l'un & à l'autre d'impoſer à ces Inſulaires tel tribut & tel travail qu'ils jugeroient convenables. Ce qui obligeoit l'Empereur de s'adreſſer à ces deux Religieux, c'eſt que le P. de Figueroa, Evêque de la Conception, & nommé Préſident de l'Audience Royale, venoit de mourir en Eſpagne, & qu'avant qu'il eût un Succeſſeur en état d'agir, il pouvoit arriver bien des déſordres, que ce Prince vouloit prévenir. Une autre Ordonnance que rendit Charles-Quint dans le même tems, faiſoit voir que la Colonie de l'Iſle

1525.

CLXXXI. L'Empereur décharge ſa conſcience ſur celle des Supérieurs des Dominicains & des Franciſcains, touchant la maniere de traiter les Indiens.

n'entend pas ici les Généraux des deux Ordres, qui réſidoient à Rome, mais les Supérieurs des Miſſions, qui ſe trouvant dans l'Amérique, en connoiſſoient mieux les beſoins ou les maux, & les moyens d'y remédier.

1525. Eſpagnole étoit déja fort diminuée; car elle déclaroit que quiconque voudroit aller s'y établir, ſur-tout à la Conception, outre le paſſage qu'on lui donneroit gratis, pourroit avoir ſix eſclaves Negres, & cela contre une déclaration faite quelques années auparavant, par laquelle il étoit défendu d'avoir dans une Habitation plus de noirs que de blancs. Au reſte, c'étoit la conquête du Mexique qui avoit cauſé le dépeuplement dont nous parlons, & il fut encore augmenté par la conquête du Perou.

CLXXXII. La Colonie de l'Iſle Eſpagnole s'épuiſe, & celle du Darien eſt déchirée.

Avant même qu'on eût entrepris ces deux grandes conquêtes, on faiſoit bien des dépenſes pour l'établiſſement déja commencé ſur la riviere du Darien. Cette nouvelle Colonie ne pouvoit recevoir du ſecours que de celle de Saint-Domingue; & ſi l'une étoit ſouvent troublée par les jalouſies de ſon Tréſorier Général, l'autre ne l'étoit pas moins par l'ambition, quelquefois même par la perfidie de ſes Gouverneurs, toujours attentifs à ſe ſupplanter, ou à ſe détruire l'un l'autre.

On ne fait rien perdre à l'Histoire, en supprimant le récit scandaleux de ces malheureuses divisions. La cupidité, que S. Paul appelle la racine de tous les maux, l'ambition & la jalousie avoient enflammé toutes les autres passions. Les trahisons, la perfidie & les plus grands excès de cruauté en furent les fruits amers, & comme un feu qui dévora tout. Bien des Gentils-hommes Espagnols de valeur & de mérite, y périrent, moins par les fleches des sauvages, que par les sourdes pratiques de leurs prétendus amis; & des peuples entiers d'Indiens n'en furent pas seulement scandalisés, mais ravagés, désolés & détruits. Deux Gouverneurs qui se succederent dans la même Colonie, & qui, pour répondre à la confiance dont leur Souverain les honoroit, auroient dû arrêter le progrès du mal, le porterent au contraire à son comble. 1525.

On se rappelle ici ce que l'Evêque du Darien n'avoit point craint de dire dans une auguste assemblée, & en présence de l'Empereur Charles-Quint, quand il assuroit que pendant

1525. les cinq années qu'il avoit passées dans cette Eglise, on n'avoit rien fait ni pour le service de Dieu, ni pour celui du Prince; que le pays se perdoit, au lieu de s'établir; que le premier Gouverneur qu'il y avoit vû, étoit un méchant homme, & que le second l'avoit encore surpassé en malice. C'est ce dernier Gouverneur que Barthelemy de Las-Casas accusoit d'avoir ravagé, depuis le Darien jusqu'au lac de Nicaragua, cinq cens lieues d'un pays très-peuplé, le plus beau & le plus riche qu'on pût voir, exerçant par-tout des cruautés inouies, sans distinction d'Alliés ou d'ennemis. Les preuves, ajoute cet Auteur, en ont été déposées au Greffe du Fisc Royal.

Cependant si les Américains éprouvoient partout la même rigueur de la part des Conquérans, ceux-ci trouverent enfin, dans la personne d'un jeune Insulaire, un homme qui sçut les arrêter, & les faire repentir de leur peu de ménagement envers les malheureux.

Fin du Tome premier.



TABLE DES SOMMAIRES

Contenus dans le premier Volume.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

XC VI.

Fin de la Table du premier Volume.

